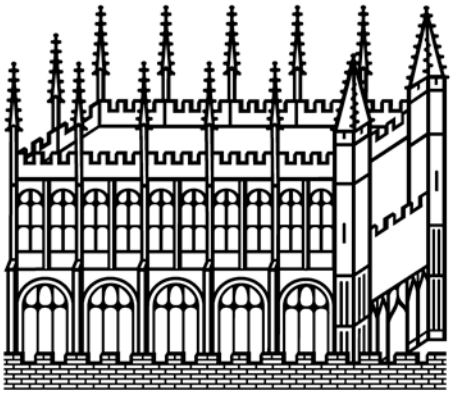


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

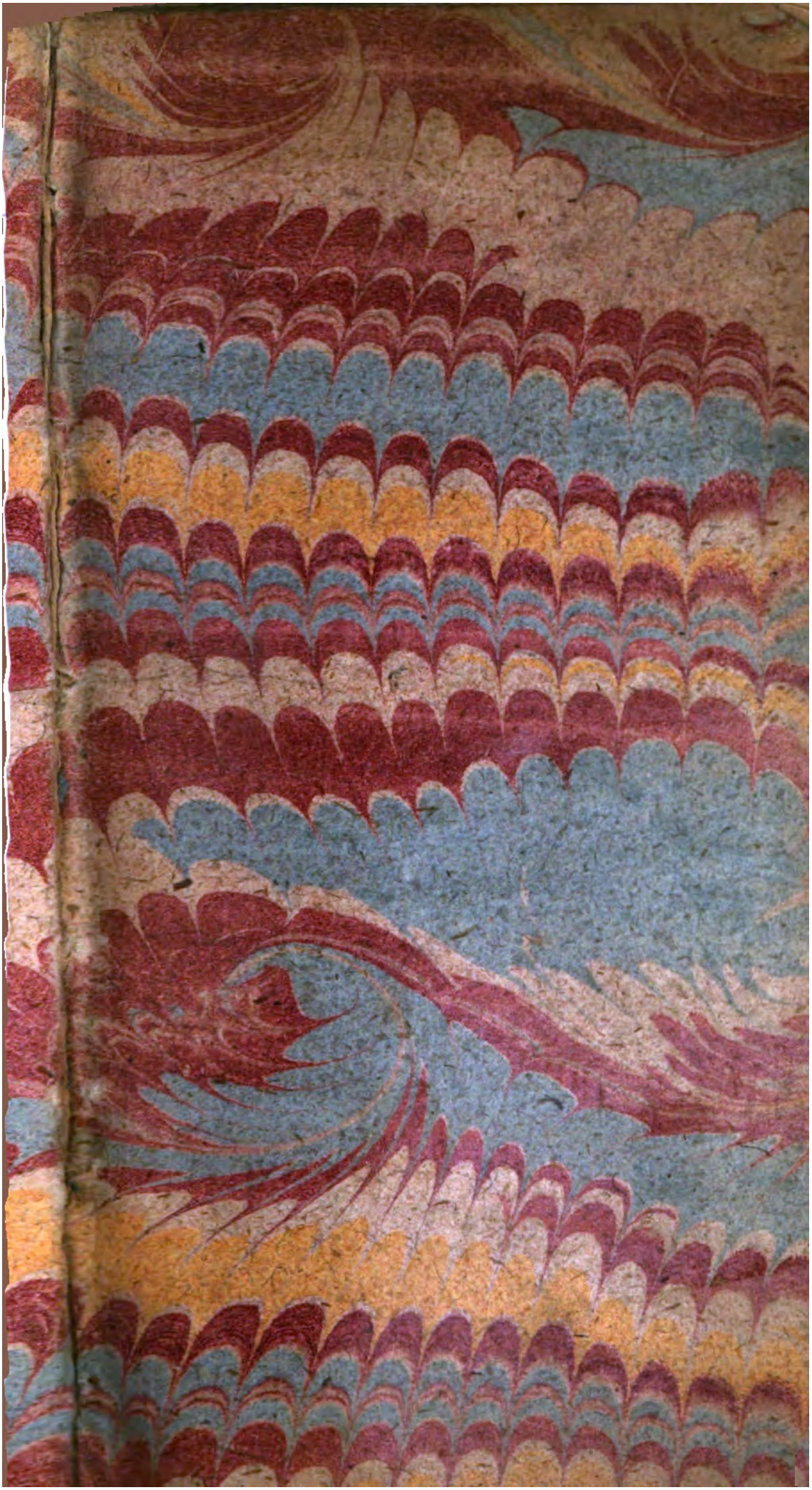
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 198

OXFORD
1992



cc 70 HISTOIRES...

odd vol

but 5

complete '17

WO- 4th

first novels.

BREMOND and

others.

MMF 56.R6

Anon., all but
the first story which
is by G. de Brémond

Barbier 2:607-8.

Hatligé ou les Amours du roy de Tamaran nouvelle (Par Fremond)
Cologne, Simon l'africain, 1676
in 12.
L'auteur a signé les dédicaces.
Ce roman contient l'histoire secrète des amours de Charles [illegible] av. la duchesse de Cleveland. L'abbé Sépher a trouvé sur son exemplaire une clef m.s. ainsi conçue :
Le roi de Tamaran = Ch II
Hatligé = la duch. de Cleveland.
Sara — sa confidente.
Osman le duc de Buckingham.
Mohaven — milord Candish.
Porcia — la femme de Milord.
Nodier avait un exemplaire avec cette clef imprimée du temps de l'édition. Voy. Mel. tir. d'une p. bibl. p. 95. Nous y trouvons en plus que dans celle de l'abbé Sepher :
Rajep = M. de Chasteille amant de la duchesse.
Les noms historiques sont étrangers depuis dans cette clef imprimée
— Reimpr. sous le titre de "la Belle Turque" s. l. 1680 in 12 — 6
séré dans les Histoires Tragiques amer. 10 t. II. ———

# HISTOIRES

# TRAGIQUES

ET

# GALANTES,

ORNÉES DE FIGURES

en Taille-douce.

*TOME SECOND.*

A AMSTERDAM,
Chez CLAUDE JORDAN,
Libraire dans le Weyde-Steegh
ſur le Rockin.

M. DCCXV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

# HATTIGÉ,

OU

# LA BELLE TURQUE,

## NOUVELLE.

LA mer eſt le lieu du monde le plus fertile en avantures, mais non pas amoureuſes. La délicateſſe du ſexe ne s'eſt jamais pû accommoder avec la rigueur de cet Element. La fortune y joue toute ſeule ſon plus beau rôle. Cependant comme c'eſt de ce lieu-là qu'a pris naiſſance la Mere des Amours, il ſemble qu'il s'y devroit paſſer bien des galanteris,& c'eſt ce qu'on y voit de plus rare.

Un jeune Chevalier de Malthe (ce titre dit aſſez que c'étoit un homme de qualité) pouſsé d'une genereuſe émulation, de ce qu'on diſoit tous les jours des autres Chevaliers, voulut, en ſatisfaiſant aux devoirs de ſa profeſſion, aller comme ſes Confreres, chercher de la gloire à faire la guerre aux ennemis jurez de la Reli

gion. Il ſe rendit à Malthe ſur une Fregate de trente pieces de Canon, qu'il avoit achetée à Marſeille, la mieux équipée & la meilleure à la voile, qui fût ſortie il y avoit long-temps de ce port.

Le Chevalier avoit fait ſes Caravanes, & ſçavoit un peu ce que c'étoit que de la mer. Neanmoins comme il n'avoit point encore monté de vaiſſeau en ſon particulier que cette fois-là, il fut bien aiſe, en arrivant en cette Iſle, de trouver Gourdan vieux Corſaire, à qui il fit propoſer une ſocieté d'honneur & d'armes. Gourdan, quoique peu accoutumé de ſe ſervir de ſecond dans une guerre où il ne vouloit partager avec perſonne le fruit non plus que la gloire du triomphe, ne voulut pas refuſer l'offre de ce Chevalier, qui étoit un jeune homme d'une auſſi belle eſperance que la Religion en eût jamais eu. L'accord fut donc fait entr'eux; & ils partirent de Malthe le quinziéme de May, pour aller croiſer ſur les côtes de Tunis, d'où le vieux Corſaire avoit appris, qu'il devoit ſortir trois vaiſſeaux remplis de Pelerins, qui alloient à la Meque. Ils avoient le vent pour eux; & en trois jours ils ſe trouverent en vue de ce Royaume: quand le quatriéme, le vaiſſeau de Gourdan, qui alloit plus près de la côte, que celui du Chevalier, découvrit quelques voiles. Il tira une volée de canon, qui étoit le ſignal, pour avertir ſa conſerve (c'eſt ainſi que l'on parle dans ces mers-là) de ſe venir ranger auprès de lui.

C'étoit juſtement les trois vaiſſeaux qu'ils cherchoient, & qui virant le bord ſur Gourdan, l'attaquerent d'une très-vigoureuſe maniere, ſe réjouiſſans même, comme d'une ſeconde priſe de celui du Chevalier, qu'ils voyoient venir à ſon ſecours. Mais ce n'eſt pas ainſi qu'on prend les Corſaires de Malthe, leſquels ont coutume de rendre plutôt la vie que de ſe rendre, & qui combattent juſqu'au dernier ſoupir. Ceux dont je parle ne ſçavoient ce que c'étoit que de craindre: l'un, par une aſſez longue experience qu'il avoit à ſurmonter par-tout ſes ennemis; & l'autre, quoique fort jeune, par une valeur ſans égale, qui reparoit le défaut d'une plus grande pratique au fait des armes.

Je ne m'étendrai pas ſur les particularitez de ce combat. Il fut rude & ſanglant: Les Turcs avoient quatre fois autant de monde que les Chrétiens, & trois vaiſſeaux pour le moins auſſi forts.

Gourdan qui juſqu'à l'arrivée du Chevalier, n'avoit fait que ſe tenir à la portée du mouſquet des ennemis, ne le vit pas plutôt en état de le pouvoir joindre, qu'il lui voulut montrer à quel prix il avoit acheté la gloire qu'il avoit acquiſe dans le Levant. Il ſe vint mettre au milieu des Turcs, faiſant un ſi terrible effet par la mouſqueterie, le canon & les grenades qu'on voyoit tirer des deux bords de ſon vaiſſeau, qu'il ſembloit être tout en feu. Le Chevalier qui n'avoit pas beſoin

d'exemple pour l'animer à faire ſon devoir, ravi d'avoir pour témoin de ſes actions un homme auſſi fameux que Gourdan, le ſuivit de fort près, & le ſoutint ſi bien, que ces Barbares, qui juſques-là avoient cru la victoire gagnée pour eux, commencerent d'en douter. Leur premiere ardeur paroiſſoit ſe rallentir; ils ſe tenoient plus au large, & n'oſoient preſque plus aborder les Chrétiens. Ce que le Chevalier n'eut pas plutôt remarqué, que voulant profiter de ce commencement de victoire, dont il voyoit que le courage des ſiens étoit effectivement augmenté, il leur cria de s'accrocher au vaiſſeau qui étoit le plus fort des ennemis. Il fut en même temps obéi, & ſe jetta le premier dedans, ſuivi d'une troupe de Volontaires, & de quelques braves ſoldats, qui firent tous, à ſon exemple, des actions de Heros. Rien de ſi étonnant, & neanmoins rien de ſi veritable, qu'on vit preſque dès le premier abord une poignée de gens couvrir tout le Tillac des corps de ces Barbares. Le Chevalier parut quelque choſe de plus qu'un homme: il ſembloit qu'il étoit en dix ou douze endroits tout à la fois, tant il étoit prompt & agile à ſecourir les uns & les autres, quand ils en avoient beſoin. Mais je ne prends pas garde que contre mon deſſein je m'arrête inſenſiblement à décrire ce combat; pendant que j'ai mille autres choſes à dire, non pas de plus grande importance; car il ne s'eſt peut-être

jamais rien paſſé de plus terrible & de plus glorieux ſur ces côtes-là ; mais plus galantes & plus ordinaires, dont je veux tâcher de divertir le Lecteur.

Je dirai donc en un mot, que ces deux illuſtres Capitaines, aprés ſix ou ſept heures de rude combat, durant lelquelles on peut croire qu'il y eut de quoi ſe ſignaler, les vaiſſeaux ayant preſque toujours été à l'abord les uns des autres ; les Chrétiens en coulerent un des ennemis à fond, & arborerent l'Etendart de Malthe ſur les deux autres. Gourdan qui juſques-là, fier de lui-même, n'auroit pas cru qu'il y eût homme ſur la mer qui l'égalât, eut bien peur, après ce qu'il venoit de voir, que la reputation de ce jeune Chevalier n'allât plus loin que la ſienne, & qu'il n'effaçât un jour tout ce qu'il avoit jamais acquis de gloire depuis qu'il commandoit ſur mer. Il l'avoit vû plus d'une fois entrer dans les vaiſſeaux de ces Barbares, faire plier devant lui tout ce qui lui reſiſtoit ; écarter, rompre, tailler, donner la mort à tout ce qui s'oppoſoit à une entiere victoire. Enfin c'étoit à lui qu'il voyoit bien que preſque tout l'honneur du combat étoit dû. Comme il n'avoit pas les ſentimens les plus juſtes du monde, il ne put s'empêcher d'en avoir de la jalouſie ; & cette jalouſie lui fit prendre moins de part à la joye qu'il devoit avoir d'être le vainqueur.

Le Chevalier avoit été bleſſé d'un coup de Zagaye. Sa bleſſure étoit aſſez grande ;

mais non pas mortelle ; & il ſe vit obligé de garder le lit pour quelques jours. Gourdan n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il le fut voir, pour lui témoigner autant qu'il pouvoit le déplaiſir qu'il en avoit, ajoûtant à ce compliment toutes les louanges qu'un homme comme lui, jaloux de la gloire du Chevalier, étoit capable de donner. Mais ce jeune Heros, autant modeſte que brave, s'en défendit de très-bonne grace, lui attribuant à lui-même tout l'avantage de ce combat. Il rendit ſeulement juſtice à quelques-uns de ſon vaiſſeau, qui s'étoient le plus ſignalez, ſans jamais parler de ce qu'il avoit fait lui-même. Il fut reſolu entr'eux de retourner à Malthe, tant pour ſe radouber, que pour vendre les priſes : mais comme ſur la mer les vents ſont les maîtres de nos reſolutions, un calme qui les prit le lendemain, s'oppoſa pour trois ſemaines à leur deſſein, & leur rendit bien ennuyeux un chemin qu'avec un autre vent ils auroient fait en trois jours.

La bleſſure du Chevalier n'étant pas, comme j'ai dit, des plus dangereuſes, il ne fut pas long-temps à ſe lever ; & ſe trouvant aſſez fort pour pouvoir marcher un peu pendant ce calme, il eut envie d'aller voir les priſes avec Gourdan, qui ce jour-là lui étoit venu rendre viſite. Il les trouva toutes deux conſiderables par la quantité de gens qu'ils avoient, tant Turcs, que Mores, de l'un & de l'autre ſexe, qui eſt une marchandiſe dont

en païs de Chrétiens, on ſe défait aſſez bien.

A leur retour, le Lieutenant de Gourdan, qui étoit ami du Chevalier, & peu content de ſon Capitaine, s'étant arrêté tout ſeul dans ſon bord, comme ils parloient de ces priſes, il lui dit qu'il n'avoit pas vû ce qu'il y avoit de plus important. C'étoit une Turque, qu'on diſoit être une perſonne de conſideration, & de plus une des plus belles femmes qu'on eût jamais vûe. Le Chevalier fut fort étonné que le Capitaine Gourdan ne lui en eût pas parlé, & crut bien que c'étoit un tour d'un vieux Corſaire. Ce procedé neanmoins lui déplut autant qu'il étoit injuſte & peu honnête; mais le Lieutenant lui dit, qu'il n'en devoit pas être ſurpris d'un homme qui n'avoit jamais gueres ſçu ce que c'étoit que de garder, même avec ſes meilleurs amis, des meſures de juſtice, non plus que d'honnêteté. Il lui raconta donc comme Gourdan avoit fait paſſer de nuit cette femme dans ſon vaiſſeau, qu'il l'avoit donnée en garde à un More Eunuque qui le ſervoit depuis long-temps, & qu'il en étoit devenu ſi amoureux & ſi jaloux, qu'il ne vouloit pas que qui que ce fût la vît. Il ajouta encore, qu'il avoit appris de ce même More, que cette belle Eſclave avoit tant d'averſion pour lui, non ſeulement parce qu'il étoit un des plus laids hommes du monde, mais parcequ'il l'avoit d'abord traitée avec violence & fort indignement,

qu'elle étoit reſolue de ſouffrir plutôt la mort, que de conſentir au moindre de ſes deſirs. Le Chevalier touché de pitié, comme cela eſt fort naturel aux belles ames, pour cette pauvre Eſclave, qui de plus étoit une belle femme, & une perſonne hors du commun, qualitez qui portent toujours avec elles leurs recommandations, forma d'abord mille deſſeins en ſa faveur, & dit au Lieutenant de Gourdan, qu'il iroit voir le lendemain ſon Capitaine, pour lui faire quelques reproches ſur le treſor qu'il receloit, eſperant du moins de l'obliger à mieux traiter cette pauvre Turque, & à la renvoyer dans le vaiſſeau où il l'avoit priſe. Mais c'eſt ce que ce Lieutenant, qui connoiſſoit l'humeur du Patron, lui aſſura qu'il auroit de la peine à obtenir d'un homme qui étoit amoureux & brutal. Cependant le Chevalier ne manqua pas, comme il avoit dit, de l'aller voir le jour d'après. Gourdan le reçut fort bien, le careſſa même, l'entretint de pluſieurs choſes; mais pas un mot de la belle Eſclave. Le Chevalier le mit à deſſein deux ou trois fois ſur ce chapitre, & toujours fort inutilement, mais à la fin perdant la patience, il lui demanda en riant, & comme par forme de raillerie, s'il ne ſçavoit point ce qu'étoit devenue une fort belle Turque, qui étoit, à ce qu'on lui avoit dit, dans la grande priſe, témoignant d'être fort ſurpris de ne l'avoir pas vûe dans la viſite qu'ils avoient faite enſemble, & de

ce que lui-même ne lui en avoit rien dit. L'amoureux Corſaire, le plus fier & le plus emporté de tous les hommes, ce qui ne s'accorde gueres avec l'amour, prit pour une inſulte ce que lui diſoit le Chevalier. Il changea de couleur; & ſans le vouloir regarder, il lui répondit bruſquement, qu'il ne ſçavoit de quelle femme il vouloit parler; qu'ils en avoient aſſez vû dans les priſes; qu'il étoit vrai qu'il en avoit une dans ſon bord, qui n'étoit pas plus belle que les autres; mais que ſi cela lui faiſoit quelque envie, il en reſtoit encore aſſez pour lui, pour en aller choiſir une à ſon goût. Le Chevalier peu ſatisfait de cette réponſe, lui repartit d'un ton aſſez ſerieux, qu'il tenoit ſi ſacré tout ce qu'il y avoit dans ces deux vaiſſeaux, par les loix de la ſocieté qu'ils avoient faite, qu'il ne croyoit pas, qu'avant qu'on en fût venu à un partage, aucun des deux eût droit d'y rien prendre ſans l'aveu de l'autre. Gourdan, le moins raiſonnable de tous les hommes, ne ſçut que repliquer, & ſe leva ſans rien dire, pour ſe venir promener ſur le château de Poupe, laiſſant dans ſa chambre le Chevalier, qui oppoſant toute ſa douceur naturelle au reſſentiment que la maniere d'agir de cet homme ſauvage commençoit d'exciter dans ſon ame, voulut voir s'il ne le rameneroit point à la raiſon à force d'honnêtetez. il le ſuivit, & l'embraſſant d'un air à gagner le cœur d'une bête des bois: Je n'ai pas deſſein, lui dit-

il, de vous diſputer cette belle Eſclave, puiſque vous vous en êtes déja emparé; c'eſt une marchandiſe dont je ne me chargerois pas volontiers; mais vous ne me refuſerez pas du moins le plaiſir de la voir. Le vieux Corſaire fut ici plus ſourd que jamais: la priere étoit trop délicate, & ce n'étoit pas aux yeux d'un jeune homme auſſi bien fait que lui, qu'il vouloit expoſer tout ce qu'il avoit de plus cher au monde; & ſe promenant toujours ſans rien dire, il voulut faire comprendre à ce jeune Levrier, que le gibier n'étoit pas pour lui. De quoi le Chevalier ne ſçavoit s'il devoit ſe fâcher ou rire. Vous êtes, lui dit-il, en le regardant d'une contenance plus pitoyable qu'irritée, le plus injuſte de tous les hommes. Peu de gens en ma place ſe contenteroient de ce que je vous demande, & vous me le refuſez! Et bien, il faut vivre à votre mode; gardez votre Eſclave, careſſez-la bien. Peut-être qu'un jour vous en ſerez las, & alors il me ſera permis de la voir. Après ces mots, il le quitta, & ſe retira dans ſon vaiſſeau.

Quelques jours après il lui envoya dire, que ſuivant ſon conſeil & ſon exemple, il alloit chercher dans les priſes une femme qui lui pût auſſi tenir compagnie: mais dans la verité c'étoit pour apprendre d'elle quelle étoit la perſonne que le vieux Corſaire avoit dans ſon vaiſſeau; & il s'adreſſa fort à propos à une de celles qui la ſervoient il y avoit long-temps. L'ayant

emmenée avec lui, il la combla de plus d'honnêtetez qu'une femme comme elle n'en pouvoit attendre. Il la fit mettre à table avec lui, & la traita d'une maniere que la pauvre Eſclave en étoit confuſe. Elle n'étoit ni jeune ni belle, & ne pouvoit attribuer tant de grace, qu'à la pure generoſité du jeune Capitaine, dont la bonne mine lui répondoit aſſez de la ſincerité de ſes actions. Elle fut miſe inſenſiblement ſur le chapitre de ſa Maîtreſſe; & comme elle ne manquoit pas d'eſprit, elle eut de quoi contenter la curioſité du Chevalier. Elle lui apprit donc que ſa Maîtreſſe étoit une femme que le Roy de Tamaran avoit paſſionnément aimée, & qui par un retour de conſcience alloit en pelerinage à la Meque. Le Chevalier qui ſçavoit que pour des perſonnes de cette qualité, il y avoit ordinairement de grandes raiſons qui les obligeoient à ces excès de devotion, lui demanda en riant, ſi elle n'avoit pas appris le veritable motif d'une pieté ſi extraordinaire; & la voyant enfin d'humeur à ne lui rien celer, il la pria de lui en raconter l'hiſtoire toute entiere: ne doutant point que dans la devotion d'une femme de ce caractere, il n'y entrât d'agreables avantures. Razié (c'eſt ainſi que s'appelloit cette Eſclave) étoit ſi contente du Chevalier, qu'elle auroit fait des choſes plus difficiles que ce qu'il deſiroit d'elle, & ſans ſe faire preſſer davantage, elle prit la parole de cette maniere.

Le Tamarán, Seigneur, dit-elle, eſt aujourd'hui un Royaume où l'Amour regne plus ſouverainement qu'il n'a jamais fait en Chypre, ni en Grenade. L'uſage des galanteries y eſt devenu ſi familier, qu'il eſt preſque auſſi naturel d'être galant, que de vivre. L'on y aime juſqu'à ce que l'on ſoit tout à fait uſé; & les jeunes gens, que l'exemple de leurs peres autoriſe, ont encore beſoin d'un Maître, qu'ils cherchent à faire une Maîtreſſe. C'eſt vous dire tout, que depuis ceux de quinze ans, juſqu'à ceux de ſoixante, depuis le plus grand du Royaume, juſqu'au plus petit des bergers, chacun y jouit de ſes droits naturels. Je ne ſçai ſi cela vient du climat, ou du temperament; je croi plutôt que c'eſt dans certains regnes de fleurettes où l'on ſe trouve; car les Sujets, comme les Royaumes, ſont tels que les Rois les font; & celui de Tamaran étant un des plus galans Princes qu'il y ait au monde, il ne faut pas s'étonner ſi dans tout ſon Etat on ne parle que de galanterie. Mais pour en venir à l'hiſtoire que vous deſirez de ſçavoir, je vous dirai que ce Roy, en prenant poſſeſſion de ſon Royaume, dont il avoit été exilé depuis la mort de ſon Pere, devint amoureux de ma Maîtreſſe. Hattigé (c'eſt ainſi qu'elle s'appelle) eſt aſſurément une des plus belles femmes que les yeux des hommes ayent vûe. Elle eſt fille d'un Janiſſaire, & avoit épouſé un homme de merite, qui avoit aſſez de bien

pour la rendre heureuſe, ſi la qualité de Maîtreſſe de Roy n'eût pas été préferable, pour une femme ambitieuſe comme elle, à une felicité de famille. En un mot il fallut que le bon homme tâchât de ſe conſoler de l'honneur que le Roy lui vouloit faire, qui ajouta au titre qu'il lui donnoit, un emploi hors du Royaume, dont il ne lui avoit gueres d'obligation, & dont il ſe ſeroit volontiers paſſé.

Ma Maîtreſſe, fiere & belle comme elle eſt, ſçut bien faire valoir ſa défaite au Roy, & lui vendre comme il faut, une conquête de cette importance. Il eſt vrai qu'elle n'a jamais paſſé pour avoir infiniment de l'eſprit; mais elle a une certaine adreſſe de femme, qui lui tient bien lieu d'eſprit, & qui avec quelques manieres engageantes dont elle ſçait uſer, la fit ſi bien aimer du Monarque, que jamais Prince n'a tant aimé que lui. Il ne pouvoit vivre ſans elle. Il avoit des ſoins & des complaiſances pour lui plaire, qu'on n'a jamais eues pour aucune femme. Elle en profitoit aſſez bien, prenant tous les jours plus d'empire ſur ſon eſprit. Si bien qu'elle en tiroit tous les avantages qu'une femme qui ſçait le monde, & faire ſes affaires, en pouvoit tirer. C'étoit elle en partie qui gouvernoit dans le Royaume, & à qui on faiſoit la cour; & qui vouloit des faveurs ou des récompenſes, devoit aller à Hattigé; rien ne s'accordoit que par elle. C'étoit le canal par où toutes les graces du Roy ſe répandoient. Celà

s'eſt vû en d'autres temps, & ſe peut voir encore aujourd'hui, mais non pas de cette maniere ; car on peut dire, ſans trop exagerer, que le Roy de Tamaran ſe démit de ſa Couronne, pour la mettre ſur la tête d'Hattige, dès le premier jour qu'il la vit. Il l'aima dès ce jour-là, & l'aima éperdûment. Comme il arrive toujours que ces grandes élevations font des ennemis & des jaloux, il y avoit pluſieurs Seigneurs à la Cour, qui n'aimoient pas ma Maîtreſſe. Il eſt vrai que ſa fierté lui attira plus d'ennemis, que ſa faveur ne lui fit de jaloux : & parmi ceux-là, le plus conſiderable & le plus dangereux étoit Oſman, premier Aga & Favori du Roy.

Il eſt bien rare que deux perſonnes de cette eſpece, un Favori & une Maîtreſſe, ſoient long-temps d'accord enſemble ; parceque chacun voulant l'emporter ſur le cœur du Maître, & regner ſur ſes volontez, ils tâchent ordinairement de s'entre-détruire : il y en a qui en uſent avec politique ; mais ceux dont je parle, s'attaquoient à guerre ouverte, par une fierté d'eſprit, qui cherchoit à faire éclater l'avantage qu'ils auroient l'un ſur l'autre. Le Roy prudent, & d'une humeur fort pacifique, ne ſe laiſſoit emporter d'aucun côté, & les aimant tous deux, & ſçachant la haine qu'ils avoient l'un contre l'autre, il ne les croyoit point ſur aucune des choſes qu'ils pouvoient lui dire de deſavantageux, juſqu'à ce qu'enfin Oſman, qui avoit déja dreſſé pluſieurs batteries inuti-

les contre ſa Rivale, voulut éprouver l'eſprit du Monarque ſur la jalouſie, qui eſt le grand écueil des Amans les plus paſſionnez. Il ſe mit donc à éclairer avec ſoin la conduite de la Dame, afin de debuter d'abord par quelque choſe de conſiderable & de bien fondé, jugeant aſſez que ſon Maître, de la maniere qu'il étoit épris des charmes de cette femme, ne ſe détromperoit pas facilement, & qu'elle qui avoit l'eſprit fourbe & adroit, ſe tireroit aiſément d'affaire, ſi le crime n'étoit capital & averé.

Ma Maîtreſſe avoit l'air de n'être pas ennemie de nature, & ſon illuſtre Amant lui rendant des viſites moins amoureuſes qu'il ne faiſoit du commencement de ſon ardeur, comme il n'arrive que trop ſouvent, même aux plus paſſionnez, elle auroit pû, dans la neceſſité de ſa complexion, avoir recours à quelque Galand de ſon goût. C'étoit au moins la penſée de l'Aga, & par la ſuite vous verrez qu'il ne ſe trompoit pas.

Le titre de Maîtreſſe & de Maîtreſſe favorite (car nos Rois en ont toujours de toutes les façons) donne, avec le pouvoir qu'elles ont, beaucoup de liberté dans le Serrail, & Hattigé en prenant encore plus qu'il ne lui en étoit donné, y vivoit preſque en Souveraine. Tout lui étoit ſoumis, & perſonne n'auroit osé lui contredire. Mais l'Aga, un peu plus à craindre qu'elle, n'y étoit pas moins conſideré, & l'argent faiſant tout, il ne

fut pas long-temps ſans y mettre des eſpions, qui lui promirent de lui rendre un compte fidele des actions de ma Maitreſſe.

Quelque gloire qu'il y ait pour une femme ambitieuſe, de voir tous les jours à ſes pieds celui qui eſt au deſſus de tous les autres, les Monarques ſe trompent fort s'ils croyent n'avoir que des Maîtreſſes fidelles. Il n'y a qu'une grande paſſion, comme l'amour, qui puiſſe arrêter le cœur d'une femme, l'ambition toute ſeule ne ſe pique pas trop de fidelité. Comme c'eſt au rang où ils ſont élevez, qu'ils doivent leurs conquêtes amoureuſes, & non à leur propre merite; ils ſont ſujets à n'en avoir que les dehors. Il faut que l'Amour qu'on trompe de ce côté-là, & qui ne ſe paye pas d'éclat, cherche à ſe contenter d'ailleurs. Hattigé aimoit le Roy, comme toutes les autres Maîtreſſes de cette eſpece les aiment, c'eſt-à-dire, autant que la Toute-puiſſance lui pouvoit faire aimer un homme, qui la mettoit au deſſus de toutes les autres femmes. Son ame étoit remplie de tous ces brillans dehors, pendant que ſon cœur gemiſſoit au dedans, de ne pouvoir aimer quelqu'un pour l'amour de lui-même. Quand une femme eſt ſujette à de pareilles reflexions, c'eſt grand hazard qu'elle ſe tienne long-temps dans les bornes étroites de ſon devoir. Il ne fut du moins pas poſſible à celle dont je vous parle, qu'elle ne s'en écartât pas un peu; & cherchant

quelqu'un

quelqu'un qui valût la peine de la faire deſcendre du rang qu'elle tenoit, elle jetta les yeux ſur Rajep, neveu du grand Jardinier du Roy.

Ce Rajep étoit un homme bien fait, jeune, vigoureux, qui avoit déja plû à d'autres femmes, & d'une reputation ſur ce chapitre à lui attirer de bonnes fortunes. Elle l'avoit vû deux ou trois fois par occaſion dans ces jeux qu'on fait pour le divertiſſement des Dames du Serrail, leſquelles regardent au travers des jalouſies, combattre des hommes contre des bêtes farouches. Celui-ci, fort adroit en cette guerre, ne paroiſſoit jamais dans la place, qu'il ne ſe fiſt admirer. Chacun lui applaudiſſoit volontiers, & les moindres coups qu'il donnoit, qui étoient toujours autant de coups de mort, faiſoient jetter des cris de joye à toute l'aſſemblée, qui pénetroient juſqu'au cœur de ma Maîtreſſe. C'eſt quelquefois dans ces occaſions-là que les femmes ſont touchées du merite d'un homme. Ce fut au moins, comme vous voyez, le foible de celle-ci. Elle ſe trouva ſenſible à tous ces grands applaudiſſemens, & ſentoit juſqu'au fond de l'ame l'honneur qu'on faiſoit à Rajep. Elle ne ſortoit jamais de ces ſpectacles, qu'elle ne tombât dans une certaine melancolie qui la rendoit réveuſe même en la preſence du Roy. Elle ne mangeoit point, elle ne dormoit point. Ce qui inquietoit ſi fort l'amoureux Prince, qui s'informoit des moindres choſes

qui regardoient la ſanté & les plaiſirs de ſa Maîtreſſe, qu'il ſouffroit plus de peines qu'elle, de la voir languir comme elle faiſoit. Il ne pouvoit deviner ce qu'elle avoit, & s'en faiſoit une affaire ſi importante, que tout ſon repos en dépendoit. Le mal croiſſoit du côté de l'Amante; & cette paſſion devint à la fin ſi puiſſante dans ſon ame, qu'elle en étoit toute changée. Le bon Roy redoubla ſes careſſes, comme ſes ſoins & ſes liberalitez, & s'il eût pû encore, ſon amour. Il la prioit inceſſamment, ſi elle l'aimoit, de lui dire le ſujet de ſon chagrin, & lui proteſtoit, que s'il falloit ſa vie pour la contenter, il ne héſiteroit pas un moment pour la lui ſacrifier. Tant de paſſion devoit bien convertir le cœur de cette infidelle, ſi elle eût été capable de quelque amour pour lui: mais c'étoit Rajep qu'il lui falloit; Rajep, pour elle le plus charmant & le plus accompli de tous les hommes. Elle croyoit que les bontez Royales lui étoient dûes, ou dumoins qu'elles étoient aſſez bien payées par la reconnoiſſance exterieure qu'elle en avoit, & que ſi l'homage du cœur n'en étoit pas, c'étoit plus la faute du Roy que la ſienne, de n'avoir pas ſçu le lui gagner.

Voila à quoi ſont ſujets ces heureux Monarques, quand ils deviennent amans. Ils quittent pour l'ordinaire, quand ils ſont avec elles, cette majeſté qui éblouit la plupart des cœurs: ils les vont voir en deshabillé, & les accoutument ſi bien à

vivre familierement avec eux, qu'elles les traitent après comme les autres hommes. L'amoureuſe Hattigé, prévenue d'une ſi extraordinaire paſſion, languiſſoit ſans ſçavoir quel remede elle apporteroit à ſon mal. Zara Eſclave Grecque, qui avoit toujours eu plus de part dans ſa confidence qu'aucune autre, auroit bien voulu pouvoir entrer dans ſon cœur, pour y voir le mal qu'elle avoit. Elle l'entendoit ſoupirer à tous momens, & jugeoit, en femme vieille & experimentée, que ſi ce n'étoit de l'amour, il ne s'en faloit gueres. Elle ne fit pas l'empreſsée, comme auroit fait une autre moins habile qu'elle, pour lui arracher ce ſecret: mais elle ſe conforma ſi bien à la vie qu'elle menoit, qu'elle ne mangeoit, ni ne dormoit, & pleuroit, ſoupiroit, ſe promenoit, tout de même qu'elle faiſoit. Ce qu'enfin ma Maîtreſſe ayant remarqué déja pluſieurs fois, lui demanda ce qu'elle avoit, pour s'affliger de cette maniere: Helas! ſi vous ſçaviez, Madame, lui répondit en ſoupirant la bonne Matrône, ſi vous ſçaviez, reprit-elle encore d'un air fort triſte, en quel danger vous vous mettez, en vivant de la maniere que vous.... Mais, ajouta-t-elle, comme par maniere de reflexion, je ne vous le devrois pas dire, puiſque vous avez ſi peu de confiance en moi. Tu as tort de t'en plaindre, lui repartit en ſouriant Hattigé, car tu ſçais que perſonne n'eſt jamais entré ſi avant que toi dans mes

ſecrets. Oui, Madame, lui repliqua la Vieille, juſqu'à ce jour, parceque peut-être vous n'avez rien eu dans le cœur qui fût digne de quelque myſtere : mais à cette heure, qu'il ſeroit temps de mettre ma fidelité à l'épreuve, & de vous ſervir de mes conſeils, ou de mon adreſſe, vous vous contentez de vous affliger, comme ſi vous n'aviez pas Zara auprès de vous ; Zara qui vous aime, ſi elle l'oſe dire, plus que ſa vie, & qui s'expoſeroit très-volontiers pour l'amour de vous. Car enfin qu'avez-vous, que deſirez-vous, où je ne vous puiſſe être utile ? & que ne vous ſervez-vous de moi.... Tu parles, interrompit la Dame, comme ſi tu liſois dans mon cœur les choſes qui s'y paſſent. Et qui ne devineroit, lui répondit-elle, ce que vous y avez ? Je m'étonne ſeulement, que le Roy ne l'ait déja remarqué ; & je tremble quand je vous entends ſoupirer devant lui : car après tout, que vous manque-t-il pour être contente ? & ſi ce n'eſt qu'il vous aime trop, & que vous ne l'aimiez pas, vous ne ſçauriez rien deſirer dans le monde que vous n'ayez déja. Je vous le dis en verité, Madame, je crains qu'à la fin votre melancolie ne lui faſſe ſoupçonner quelque choſe, & je ne ſçai ce qu'il en croira. Voila ce qui me rend triſte comme vous me voyez. Tu as raiſon, ma pauvre Zara, lui repartit en ſoupirant Hattigé, qui ſembloit être touchée de l'affection d'une ſi bonne Eſclave, & ſi je te croyois aſſez fidelle pour

te pouvoir ouvrir mon ame toute entiere, je croi bien que tu m'aiderois à mieux regler les mouvemens de mon cœur. Si vous doutez de ma fidelité, lui repliqua Zara, vous n'avez que faire de me rien dire, car vous m'obligeriez malgré moi, à ne vous être pas fidelle. Sçachez, continua-t-elle, que depuis quarante ans que je ſuis dans le Serrail, j'ai toujours paſsé pour un exemple de diſcretion. J'y ai ſervi tout ce qu'il y a de femmes galantes; & je vous dirois de belles hiſtoires, ſi nous étions à preſent de loiſir à cela. En un mot, Madame, je ſçai bien que je ſuis ce qu'il vous faut: Servez-vous de moi encore une fois, & au plutôt, car vous ne me trouverez peut-être pas toujours d'humeur à le faire, & j'ai regret de vous voir languir. Ma Maîtreſſe, qui avoit déja bonne opinion de Zara, & qui voyoit en effet qu'elle lui étoit neceſſaire, ſe reſolut bien-tôt à ne lui rien celer. Mais voici, pour ſauver ſa pudeur, le tour qu'elle donna à cette hiſtoire.

Tu ſçais, lui dit-elle, que j'avois un frere qui m'aimoit, & que j'aimois dès mon enfance de la plus tendre amitié qu'on ait jamais aimé. Mon Pere craignant quelque méchante avanture d'une ſi forte inclination que nous avions l'un pour l'autre, nous voulut ſeparer, & l'envoya en Candie, d'où depuis il n'eſt jamais retourné. On ne peut pas verſer plus de larmes que je fis dans ce cruel départ, & je ſuis encore tous les jours à me con-

ſoler de ſa perte. Mais ce n'eſt pas là ce que j'ai à te dire; car tu le ſçais il y a long-temps : c'eſt, ma chere Zara, continua-t-elle en ſoupirant, que j'ai vû un homme ſi ſemblable à ce cher frere, je dis de mine, de taille, des geſtes, des traits même du viſage, enfin ſi fort lui-même, qu'il me ſembloit effectivement que je le voyois ; & je l'aurois pris pour lui ſans doute, ſi l'on ne m'eût dit que c'étoit le neveu du grand Jardinier.... Qui, Rajep, interrompit Zara ? Oui, Rajep, lui-même, pourſuivit Hattigé. Voi ſi la fortune, en quelque rang qu'elle nous éleve, ne nous fait pas quelquefois de cruels tours : car enfin tu peux croire que je n'ai pû voir cet homme, ſans ſentir renouveller ma douleur juſques dans mon ame: mais ce qu'il y a de plus cruel, & que j'ai même honte de te dire, c'eſt que par l'effet d'une étrange ſympathie, la même inclination que j'avois pour ce frere, a ſuivi cette reſſemblance ; & la vûe de cet homme, en attirant les larmes de mes yeux, m'arracha des ſoupirs qui ne pouvoient venir que du cœur. Enfin que veux-tu que je te diſe davantage ? je voi bien que je ſuis malheureuſe, & qu'il eſt de ma deſtinée, de n'aimer que ce que je ne puis & ne dois point aimer.

Quelques larmes lui coulerent alors des yeux, que l'officieuſe Zara tâcha d'arrêter. Non, non, pourſuivit-elle, je ſçai qu'il n'y a point d'autres remedes à mes peines que la mort. Le temps de ſe laiſſer

mourir d'amour eſt paſſé, Madame, lui repartit Zara; ne vous piquez pas d'une vertu qui n'eſt pas de ce ſiecle. Mais que veux-tu donc, lui repliqua-t-elle, que je faſſe ? Je le ſçaurai, dit la Matrône, quand vous m'aurez dit ce que vous deſirez ; & voyant qu'elle ſongeoit, ſans doute pour lui donner le temps de deviner ce qu'elle ſouhaitoit d'elle : voulez-vous, pourſuivit-elle, que je vous faſſe voir Rajep ? que je vous l'ameine dans votre appartement ? que.... Ah, ma chere Zara, s'écria l'amoureuſe Dame, en l'embraſſant tendrement, que tu flates agreablement mes douces idées ! Je te devrois plus que la vie, ſi tu faiſois ce coup-là ; mais je craindrois trop pour toi, & j'aimerois mieux mourir, que de te voir arriver le moindre malheur pour l'amour de moi. Point, point, ne craignez rien, lui répondit l'Eſclave. Ce n'eſt pas une affaire pour moi que cela : il y a long-temps que j'ai pris mes ſeuretez là-deſſus. Ecrivez ſeulement un billet à Rajep, pour l'avertir de ſa bonne fortune, & du reſte ne vous en mettez point en peine, j'en prendrai ſoin. Ma Maîtreſſe, pour l'animer encore davantage à la bien ſervir, lui fit preſent d'une chaîne d'or, l'aſſurant que ce n'étoit que les arrhes du bien qu'elle lui vouloit faire. On apporta de l'encre & du papier, & voici le billet que la Dame écrivit à l'heureux Rajep.

*L'Amour, comme la Fortune, favoriſe quelquefois les gens, quand ils y penſent le moins. Il y a une Dame qui ſouhaite de vous voir. C'eſt en un lieu un peu difficile; mais elle vaut peut-être bien la peine que vous prendrez. Les choſes qui coûtent le plus, ſont ordinairement les plus eſtimées. Préparez-vous donc à acheter le bonheur qu'on vous offre, & à l'acheter au peril de votre vie. On ſçait que vous ne manquez pas de cœur, & ſi la fortune eſt pour vous, comme l'Amour, vous ne ſerez pas malheureux.*

Zara prit ce billet, & l'alla porter à un Eunuque de ſes plus affidez. Elle en avoit pluſieurs pour de ſemblables meſſages, dont elle achetoit la fidelité à beaux deniers comptans. Elle prit donc ſoin d'inſtruire celui-ci de tout ce qu'il devoit faire, & lui recommanda ſur-tout le ſecret. Mais quel fonds peut-on faire ſur la foi de gens qui ſont toujours au plus offrant ? La paye de Zara n'étoit pas comparable à celle de l'Aga, & cet Eunuque ſe trouvant du nombre de ſes penſionnaires, on peut croire qu'il ne manqua pas de lui porter ce billet, dont il eſperoit d'être recompensé comme il faut. Oſman le reçut comme le plus agreable preſent qu'on lui eût pû faire, & d'abord, impatient de voir ce qu'il contenoit, il ſe retira dans ſon cabinet, l'ouvrit,

l'ouvrit, en reconnut l'écriture, & le lut & relut avec le plaiſir que donne une idée de vengeance, quand on eſt en chemin d'être le maître de la vie ou de la reputation d'un ennemi.

Il fut quelque temps à prendre une reſolution ſur ce billet : Car de le copier ſeulement, ce n'étoit rien faire ; il eſt aiſé de deſavoüer ce qu'on n'a pas écrit : de le garder, c'étoit arrêter le cours d'une affaire, qui pour qu'elle fût bien de conſequence, devoit aller plus loin. Enfin aprés y avoir bien ſongé, il crut que le meilleur parti étoit de retenir l'original vers luy, aprés en avoir pris une copie, qu'il fit tirer par une femme, & qu'il envoya enſuite à Rajep, qui ne connoiſſant ni le caractere, ni celle qui lui écrivoit, ne pouvoit manquer de donner dans la tromperie qu'on luy faiſoit. Le fidele Meſſager pourſuivit donc ſon chemin ; trouva Rajep chez luy, & luy preſenta ce billet. Le Galant qui ne cherchoit pas mieux, trop glorieux de l'honneur qu'on luy faiſoit, ſeroit volontiers parti dès le moment, pour aller voir ce qu'on deſiroit de lui. Mais ſon heure n'étoit pas encore venuë. Il ne ſçavoit qui pouvoit être la Dame qui avoit tant de bonté pour ſa perſonne. Il luy en paſſa un grand nombre dans l'eſprit. Mais cet Eunuque étoit du Serrail, & ſelon toutes les apparences, le billet en devoit venir, & il n'y connoiſſoit perſonne. Il ne ſe ſeroit jamais imaginé, qu'Hattigé fût la ſuſcep-

tible ; Hattigé la plus fiere comme la plus belle femme du Royaume, & la favorite du Roy. Il l'auroit volontiers demandé à l'Eunuque, s'il n'eût craint de tout gâter, pour vouloir être trop curieux, comme il arrive ſouvent dans de pareilles conjonctures. Il ſe contenta de lui faire quelques queſtions, pour voir s'il n'auroit rien davantage à lui dire ; & voyant par ſes réponſes, que ce billet étoit tout ce qu'il devoit eſperer pour cette fois là, il le laiſſa partir avec cette réponſe.

*Il n'eſt rien de difficile pour moi, quand il s'agit du ſervice des Dames. C'eſt le devoir d'un honnête homme, de chercher à les obliger ; mais ſi agreable pour moi, que je me ferai toujours un grand plaiſir d'expoſer ma vie pour elles. Jugez, Madame, de mon empreſſement dans une ſi belle occaſion. On n'aura qu'à me montrer le chemin que je dois tenir : quelque obſtacle qui s'y rencontre, j'en viendrai peut-être à bout. Je meurs d'impatience de le tenter ; & ſi la Fortune fait ce qu'elle doit, je ſerai bien-tôt où l'Amour me deſire.*

L'Eunuque ne ſortit pas de chez Rajep ſans être bien payé de la peine qu'il avoit priſe de le trahir. Il lui donna un beau diamant, en reconnoiſſance duquel cet honnête Agent alla porter ſon billet à

l'Aga, qui ravi de voir ſi bien réuſſir ce qu'il deſiroit, en fit faire une copie comme de l'autre, qu'il envoya à Hattigé.

Ce fut une joye ſi grande pour la paſſionnée Dame, au retour de l'Eunuque, & ſur-tout quand elle eut lû la réponſe de Rajep, que tout le Serrail ſe reſſentit de la fête. Elle embraſſa mille fois la très-chere Zara; & il n'y eut pas juſqu'à l'Eunuque, qui n'eût part à ſes careſſes, qu'il meritoit aſſez bien, comme vous voyez. Elle leur fit des liberalitez à l'un & à l'autre, & leur promit tant de bien, qu'elle ſe ſeroit ruinée, ſi elle leur eût donné tout ce qu'elle leur promettoit. Le lendemain l'impatience de la Belle fit qu'il y eut un nouveau billet, & le même Eunuque qui les avoit ſi bien ſervies, fut employé à ce ſecond meſſage. Il le porta, comme de raiſon, encore à l'Aga, qui le reçut avec la même joye que le premier; & l'ayant ouvert, il y trouva ces paroles.

*Il ne faut que vous voir une fois, pour être perſuadée que vous êtes un fort galant homme; & qu'on ne hazarde rien de ſe compromettre avec vous. Profitez des bons ſentimens que vous inſpirez aux gens, & faites ce que le More vous dira, & vous aurez bien-tôt de quoi rendre grace à l'Amour.*

Oſman, après avoir lû ce billet, demanda à l'Eunuque les particularitez de

cette derniere ambaſſade, & il apprit de lui, comme il portoit à Rajep les articles d'un rendez-vous nocturne, l'heure, & la maniere que ce Galant devoit être introduit. Il fit encore copier ce billet de la même main que l'autre, & laiſſa enſuite pourſuivre ſa commiſſion au More. Rajep qui ne s'attendoit pas que ſa bonne fortune fiſt tant de chemin en ſi peu de temps, ſçut bon gré à ſa belle inconnue des inquietudes qu'elle lui épargnoit; voici à peu près la réponſe qu'il fit à ce billet.

*Quoi que vous trouviez en moi, Madame, je n'ai pas aſſez de vanité, pour croire que j'aye merité la grace que vous me faites. Je vous la dois toute entiere; & ſi quelque choſe eſt digne d'elle, c'eſt l'extrême paſſion que je ſens pour vous depuis un jour. Elle eſt telle, que j'en ſerois mort, ſi vous euſſiez tardé plus long-temps à me procurer le bonheur de vous voir. Je ferai ce qu'on m'a dit, & ſi je manque de réuſſir à mon deſſein, ce ne ſera pas manque d'amour, mais plutôt de fortune, qui doit être pour moi, ſi elle favoriſe les plus ardens, comme les plus hardis.*

L'Aga fut bien content d'avoir encore ce billet, qu'il fit copier; & il ordonna à l'Eunuque de le venir avertir, d'abord

que Rajep ſeroit entré dans le Serrail ; ce qu'il fit fort exactement. C'étoit à une heure après minuit qu'il arriva chez lui, pour lui donner cet avis. Il étoit un peu tard pour l'aller porter au Roy ; mais l'occaſion étoit trop belle pour la marchander. Il y fut, & trouva qu'on l'alloit mettre au lit. Le Roy tout ſurpris de le voir entrer dans ſa chambre : Quoi, à cette heure-ci, s'écria-t-il d'abord qu'il le vit, Oſman n'eſt pas couché ! Cela n'appartient qu'aux gens à bonne fortune. Qui ſçait, lui répondit l'Aga, ſi ce n'eſt pas ce qui m'amene ici ? Vous viendriez un peu trop tard, lui repartit le Roy, & je ſuis ſi content aujourd'hui de la mienne, que je ne me leverois pas, pour en aller chercher une autre. Ecoutez-moi, continua-t-il, voyant qu'Oſman mouroit d'envie de l'interrompre, & je vous raconterai une partie du plaiſir que j'ai eu ce ſoir, & que je ne goûterois pas bien, ſi je ne vous en faiſois part. Vous ſçaurez qu'Hartigé, que malgré toute la haine que vous avez contre elle, vous m'avouerez être une des plus belles femmes que vous ayez jamais vue, étoit depuis quelque temps dans une mélancolie & dans un chagrin ſi étranges, que rien ne la pouvoit divertir. Je lui en avois demandé mille fois la raiſon avec aſſez d'empreſſement, & n'en avois jamais pû tirer aucune d'elle. Elle ne faiſoit que pleurer, & ſes larmes m'accabloient d'une maniere, qu'à la fin j'en

ſerois mort d'ennui & de déplaiſir : Quand aujourd'hui, plus charmante à mes yeux & plus belle que je ne l'avois jamais vûe, quoiqu'avec une langueur ſur le viſage qui faiſoit aſſez juger que ſon cœur ne ſe portoit pas bien ; prenant pitié de l'état où ſa triſteſſe m'alloit réduire : Seigneur, m'a-t-elle dit, en m'embraſſant d'une extrême tendreſſe, je voi bien ce que vous ſouffrez pour l'amour de moi : s'il n'y alloit que de ma vie, je mourrois plutôt mille fois que de vous dire ce qui me cauſe tant d'ennui : mais craignant pour votre ſanté qui m'eſt beaucoup plus chere, & vous voyant ſi changé depuis quelques jours, je ne vous ſçaurois cacher plus long-temps le ſujet de ma triſteſſe. Je vous dirai donc, quand il m'en devroit même coûter votre cœur, que tout le déplaiſir du mien ne vient que d'un ſonge que je fis il y a quelque temps, & qui m'eſt demeuré ſi fort imprimé dans l'eſprit, que je n'en ai, quoi que j'aye pû faire, jamais pû perdre l'idée. Là-deſſus elle s'eſt arrêtée, empêchée par une quantité de ſanglots & de larmes qu'elle ne pouvoit retenir ; & la preſſant plus fort que jamais d'achever, & de me dire ſon ſonge : Helas ! a-t-elle continué en ſoupirant, n'avancerai-je point moi-même une ſi fatale prédiction, en vous la racontant ? C'eſt, Seigneur, que je vous ai vû entre les bras de Roukia, la femme de votre grand Jardinier, ſans que j'aye pû jamais vous

en arracher, ni par mes pleurs, ni par mes reproches. Serez-vous ſi perfide, & ne tâcherez-vous pas du moins de détourner le cruel coup dont le Ciel me menace ? Ah ! donnez-moi plutôt la mort, que de le voir. Là-deſſus ſa douleur l'a repriſe plus fort que jamais, & elle eſt tombée preſque évanouie entre mes bras. Tu peux croire, cher Oſman, que je lui ai bien dit des choſes pour la remettre, & pour la raſſurer un peu contre ce ſonge, qui comme tu ſçais, n'a pas la moindre apparence de verité. J'ai oui parler pluſieurs fois de Roukia ; mais quelque bruit qu'ait fait ſa beauté, & quoi qu'on m'en ai dit, je n'ai jamais eu ſeulement la curioſité de la voir, parceque j'étois content de l'aimable Hattigé, à qui je me ſuis toujours voulu conſerver tout entier. Mais pour t'achever cette hiſtoire, tu ſçauras que j'ai ſi bien réuſſi auprès d'elle, à force de ſermens & de raiſons amoureuſes, qu'à la fin je l'ai deſabuſée, & guérie entierement de tous ces faux ombrages de perfidie qu'elle avoit de moi. Sa premiere gayeté eſt revenue, jamais tant d'amour : tout ce qu'une paſſion comme celle-là, peut avoir de tendre & de puiſſant ſur un cœur, elle me l'a témoigné. Tu vois auſſi que je l'ai quittée plus tard qu'à l'ordinaire, & que j'en ſuis plus amoureux que jamais je n'ai été. Je ne fais que d'arriver, & ne pouvois en verité m'arracher d'auprès d'elle. Encore un mo-

ment, me diſoit-elle, à chaque fois qu'elle me voyoit ſur le point de la quitter, & ces momens en attiroient d'autres, toujours plus pleins de feux & de flames, qui renaiſſoient ou qui redoubloient à meſure qu'elle me retenoit. Enfin que te dirai-je de plus? Je ſçai bien que je t'entretiendrois toute la nuit, de ce qui s'eſt paſſé d'agreable pour moi dans le cabinet de cette charmante femme, & ſi, tu ne ſçaurois pas la meilleure partie des plaiſir, que j'ai eus. Car tu n'ignores pas qu'il n'eſt jamais d'un Amant diſcret, de dire tout à ſon Confident, quelque fidele qu'il ſoit. Mais que penſes-tu de cette délicateſſe? Jamais Amante a-t-elle pris tant d'allarme pour un ſonge? & ne faut-il pas aimer plus qu'on n'a jamais aimé, pour ſouffrir tout ce qu'elle a ſouffert ſans me l'oſer dire? Il eſt vrai, Seigneur, lui répondit d'un ton ſerieux l'Aga, que ce que vous dites a lieu de me ſurprendre, mais non pas peut-être de la maniere que vous pourriez vous l'imaginer. Je vous dirai ſeulement qu'un homme pour qui j'ai un extrême reſpect & la derniere veneration, ſe trouvant comme vous paſſionnément amoureux d'une femme, me faiſoit un jour confidence de quelques momens de joye qu'il avoit paſſez avec elle, où il me diſoit, que tout ce qu'un Amour le plus tendre & le plus emporté pouvoit faire goûter de doux & d'attrayant, elle le lui avoit fait reſſentir, & qu'il ne croyoit pas

qu'il y eût dans le monde un Amant plus heureux ni plus aimé que lui. Vous ſeriez bien trompé, lui dis-je alors, ſi tous ces grands tranſports d'amour & de tendreſſe, dont je vous voi encore ſi rempli, n'étoient qu'un poiſon pour vous endormir, & ſi la Dame dont vous me parlez, ſi paſſionnée pour vous, étoit à cette heure entre les bras d'un autre. Seigneur, continua l'Aga, il n'y avoit rien de ſi veritable que ce que je lui diſois: Il ne tint qu'à cet homme-là d'en être le témoin oculaire. Je lui aurois fait voir ſa Maîtreſſe couchée avec un homme, autant au deſſous de lui, qu'un Sujet peut être au deſſous de ſon Prince. Oſman, Oſman, repartit le Roy, vous ne me rendrez pas jaloux. Je croi, continua-t-il en le regardant avec grande attention, que ce que vous dites peut être arrivé: les femmes ſont aujourd'hui d'un naturel ſi perfide, qu'on ne ſe peut gueres fier ſur la foi de leurs careſſes: mais avec tout cela, je ſuis bien perſuadé qu'un exemple ſi infame n'a rien de commun avec ce qui me regarde. Je connois Hattigé, & ne ſçai que trop que ſon cœur n'en a jamais deſiré d'autre que le mien. Cependant c'eſt de vous, Seigneur, lui repliqua l'Aga, que je veux parler: & puiſqu'il faut vous le dire, & qu'il y va de l'honneur de mon Roy, c'eſt vous ſeul qu'une ſi lâche action deshonore: c'eſt la charmante Hattigé qui vous adore, & que vous aimez tant, qui vous trahit à

cette heure, de la maniere que je vous ai dit. Le Roy étourdi du coup d'une ſi terrible & ſi ſurprenante nouvelle, fut quelque temps ſans lui pouvoir répondre; mais quelques momens après, jettant tout d'un coup les yeux ſur l'Aga comme en colere : tant que vos invectives, Oſman, lui dit-il, ne ſe ſont étendues que ſur le faſte ou les dépenſes exceſſives d'Hattigé, j'ai eu patience, parce qu'en effet il y avoit quelque choſe de ce dont vous l'accuſiez; mais s'agiſſant de ſa reputation, où la mienne eſt ſi fort intereſſée, je vous trouverois bien criminel, ſi vous l'attaquiez ſans avoir de quoi la bien convaincre. L'Aga le laiſſoit parler, & il pourſuivit encore de cette maniere : Il y a près de trois ans que je voi Hattigé, je la dois mieux connoître que perſonne. S'il y avoit quelqu'un dans ce Royaume, qui fût plus, ou du moins qui fût autant que moi, je pourrois peut-être craindre quelque crime ſemblable d'elle : Je dis peut-être, parceque je doute encore fort qu'elle me voulût trahir pour un autre. Mais avec l'orgueil qu'elle a, quelle ſe pût jamais abaiſſer pour rien de ce qui eſt au deſſous de moi, c'eſt ce que je ne croirai jamais, que vous ne me le faſſiez voir de mes propres yeux. Ne vois-je pas, ajouta-t-il, comme elle traite tout le monde, & que c'eſt la plus ambitieuſe femme qu'il y ait ſur la terre? Elle m'aime aſſurément, mais je ſuis perſuadé qu'elle m'aimeroit davantage, ſi je

pouvois devenir plus que je ne ſuis, parcequ'il n'y a que la grandeur qui puiſſe remplir cette ame ſuperbe. Je ſçavois bien, Seigneur, lui répondit l'Aga avec un ſoupir de pitié, qu'étant prévenu, ou plutôt enchanté comme vous êtes de cette femme, tout ce que je vous pourrois dire de contraire, ne feroit pas la moindre impreſſion ſur vous. Ne m'en croyez pas, ſi vous ne voulez, mais venez le voir, & de vos propres yeux. Et que me ferez-vous voir, s'écria le Roy tout emporté, ſi je vous dis que je ſors de chez elle, ſi je ne fais que de la quitter? Et bien, Seigneur, repartit l'Aga, tout ce que vous dites eſt vrai, mais il ne l'eſt pas moins, que ſi vous voulez, vous la trouverez dans ſa chambre avec un autre: donnez-vous ſeulement la peine d'y aller. Ah! je perds patience, dit l'incredule Prince; mais Oſman, ſçavez-vous bien juſqu'où ira mon reſſentiment, ſi je prends la peine de me lever, & que vous ne puiſſiez pas la convaincre du crime que vous lui impoſez? Je ſuis aſſuré de ce que je dis, lui répondit l'Aga ſans ſe troubler, & je ne crains point votre reſſentiment, s'il ne faut que vous faire voir ce que je vous promets. Là-deſſus le Roy ſe fit mettre ſon Caffetan pour ſe lever, & ſans un plus grand appareil, ayant pris ſon Turban & ſon Sabre, il alla droit au Serrail avec Oſman qu'il tenoit par la main, comme s'il eût eu peur qu'il ne lui fût échappé. C'eſt ici

lui dit-il en entrant, que la Scene que vous m'avez promiſe, ſe doit paſſer; mais prenez garde que vous ne faſſiez la cataſtrophe d'une ſi méchante Piece. L'Aga lui répondit, que c'étoit une affaire de fait, dont ils ſeroient bien-tôt éclaircis. Le Roy qui le voyoit marcher d'un air ſi reſolu, & avec je ne ſçai quelle joye répandue ſur ſon viſage, comme d'un homme qui ſe préparoit à un grand triomphe, commença, non pas à le croire tout à fait, mais à craindre qu'il n'en fût quelque choſe. Et ce qui lui faiſoit encore plus apprehender quelque fâcheuſe avanture, c'eſt qu'il connoiſſoit Oſman pour homme de bon ſens, peu ſujet à ſe méprendre, & qui ne ſe ſeroit pas embarqué legerement dans une pareille entrepriſe, ſans en avoir pris les devants: de ſorte qu'il ne ſçavoit déja qu'en penſer. Il n'auroit pas voulu, pour la vie, lui donner cet avantage ſur ſa Maîtreſſe, ſur-tout après l'hiſtoire qu'il lui venoit de faire; & il cherchoit à faire avorter leur deſſein, en cas qu'elle fût criminelle, c'eſt-à-dire, que depuis qu'ils furent entrez dans le Serrail, & qu'ils n'avoient plus que deux ou trois pas à faire pour entrer dans l'appartement d'Hattigé, & tirer le rideau, il ſembloit qu'il ne ſçavoit plus où il vouloit aller, ni ce qu'il avoit à faire. Il falut que ſon guide trop jaloux de ſon honneur, & trop empreſſé pour lui faire voir ſa honte, le pouſsât par derriere, & l'avertît

qu'il n'y avoit point de temps à perdre, s'il vouloit ſe bien convaincre de l'affront qui lui étoit fait, & que s'il attendoit davantage, tout le Serrail alloit ſçavoir qu'ils étoient entrez. Le Roy ne l'écoutoit plus, ou du moins en faiſoit le ſemblant. Il s'amuſoit à des précautions inutiles, à faire fermer des portes qui n'étoient pas neceſſaires, & qui faiſoient du bruit, à mettre des Gardes où il n'en falloit pas, à appeller des gens afin qu'on l'entendît; enfin à faire enrager l'Aga, qui avoit beau lui repreſenter qu'il ne falloit point s'arrêter, mais aller droit chez Hattigé. Il faiſoit un pas pour en reculer deux, Enfin il fit tant, que le Galant eut le vent de ſa venue, & qu'il eut le temps de ſe ſauver; de ſorte que quand nos gens furent arrivez chez la Dame, ils trouverent que l'Oiſeau s'étoit envolé, & point d'autre marque de trahiſon amoureuſe, qu'une parure un peu extraordinaire, & bien differente de celle où le Roy l'avoit laiſsée, qui étoit un indice aſſez grand pour un autre Amant moins aveuglé d'amour que lui. L'adroite Hattigé ſçut bien-tôt trouver des pretextes, pour ſauver ces apparences qui l'accuſoient de quelque deſſein nocturne; & voulant prévenir là-deſſus l'eſprit du Monarque, elle lui dit qu'elle avoit été ce ſoir-là ſi contente de lui, qu'ayant deſſein de le charmer le lendemain plus qu'il n'avoit jamais été, elle avoit voulu eſſayer quelques nouveaux ornemens, &

qu'il étoit arrivé le plus à propos du monde pour en voir l'effet : que cependant un retour ſi imprévû, & une viſite ſi extraordinaire la ſurprenoient un peu, & qu'il falloit ou que la paſſion qu'il avoit pour elle fût bien augmentée depuis ce ſoir-là, ou qu'il y eût des raiſons bien preſſantes, qu'elle ne pouvoit deviner, & qui étoient capables de troubler tout le plaiſir qu'elle avoit de le revoir une ſeconde fois. Le Roy un peu embarraſsé dans ſon ame de ce qu'il voyoit, lui fit une réponſe aſſez froide, comme s'il ne ſe fût pas payé de cette excuſe, témoignant à ſa mine, qu'il lui reſtoit quelque ſorte d'ombrage de la magnificence où il la trouvoit ; mais il n'oſoit pourtant la condamner, ne croyant pas en avoir aſſez de raiſon. Un homme qui étoit bien au deſeſpoir d'avoir manqué l'occaſion, par l'indolence du Patron, étoit Oſman, qui peſtoit dans une chambre voiſine, où il s'étoit arrêté. Il faiſoit des imprécations contre la foibleſſe de ſon Maître, & le chargeoit de tous les noms les plus injurieux.

Le bon Prince, qui ne pouvoit ſe défendre des manieres engageantes de ſa Maîtreſſe, ſe rendit bien-tôt à tout ce qu'elle voulut : mais ce qu'il y a de plus incroyable, c'eſt qu'il eut encore la bonté de lui raconter le ſujet de ſa viſite, & tout ce que l'Aga lui avoit dit d'elle. Ce furent ici des larmes versées à gros torrens, de grandes poignées de cheveux

arrachez, des habits & des voiles déchirez par lambeaux, & mille autres manieres de deſeſpoir où elle ſe laiſſa emporter ſi extraordinairement, qu'il falut pour l'appaiſer, que le Roy lui demandât pardon plus d'une fois. Oſman ne ſçavoit rien de tout ceci, quand il vit entrer ſon Maître dans la chambre où il étoit, qui les larmes aux yeux, le vint prier, s'il l'aimoit, d'aller faire quelque reparation d'honneur à l'innocente Hattigé. Dans l'indignation où ce diſcours le mit, il s'en falut peu qu'il ne perdît le reſpect; & le voyant toujours plus obſtiné à exiger de lui une démarche ſi injuſte & ſi indigne d'un homme comme lui, il tira les quatre Billets qu'il avoit apportez avec lui, pour ſe tirer d'affaire dans un pareil beſoin, comme des pieces juſtificatives de ce qu'il avançoit, & les lui montra, lui demandant d'abord s'il connoiſſoit l'écriture d'Hattigé. Après cela il pria le Roy de lui donner la permiſſion de ſe retirer, ce qu'il lui accorda, plus par la honte qu'il avoit de ne ſçavoir plus que lui dire, que par aucune autre raiſon qu'il eût de s'en défaire. Dans quel étonnement ces Billets ne jetterent-ils point le pauvre Monarque! Il n'en pouvoit revenir: il ſe promenoit ſeul dans cette chambre, & il ſe paſſoit de furieux combats dans ſon cœur.

Ma Maîtreſſe ſurpriſe que le Roy fût ſi long-temps à venir, eut peur que l'Aga ne gâtât tout ce que ſes larmes avoient

raccommodé, & voulut aller voir elle-même ce que c'étoit. Elle le trouva qui rêvoit profondément ; & s'approchant de lui, & l'embraſſant avec ſon air coquet & engageant, dont elle le charmoit, quand elle vouloit : Qu'avez-vous encore, lui dit-elle, que vous me traitiez ſi cruellement ? N'eſt-ce point quelque nouveau trait de l'Aga ? Sa méchanceté n'a point de bornes. Ah Ciel ! que je ſuis malheureuſe, continua-t-elle, en lui moüillant le viſage de ſes larmes, que je ſois ſujette à vous voir ſuſceptible de toutes les horribles calomnies que le ſcelerat invente contre moi ! En achevant ces mots, elle ſe laiſſa tomber entre ſes bras, comme demi-mourante, & attendrit ſi fort le cœur du foible Monarque, par ſon action de langueur, qu'il ne put s'empêcher d'en être ſurpris ; & l'embraſſant avec une tendreſſe & une douleur qui n'eurent jamais rien d'égal, il la porta lui-même ſur le lit, la priant, les larmes aux yeux, de revenir, ou bien qu'il alloit mourir avec elle.

Tous ces excès de tendreſſe ne furent pas capables de conſoler cette belle affligée. Elle vouloit ſçavoir ce que le traître, parlant de l'Aga, avoit dit de nouveau contre elle, proteſtant qu'elle ne ceſſeroit de pleurer qu'il ne lui eût tout déclaré, & qu'elle ne ſe fût juſtifiée de toutes les calomnies qu'il lui avoit impoſées. Le bon Sire eut de la peine à ſe reſoudre de lui faire voir ces Billets, craignant

craignant ſans doute qu'elle ne s'en juſtifiât pas bien. Neanmoins dans le deſir qu'il avoit de la croire innocente, il les lui remit entre les mains, lui diſant lui-même qu'il étoit aſſuré que c'étoit une nouvelle impoſture, & qu'il ſçavoit bien qu'on avoit le ſecret de contrefaire parfaitement les caracteres. Elle prit ces Billets, & en lut une partie, avec de terribles exclamations qu'elle fit: O Ciel, s'ecria-t-elle, ſe peut-il que la malice d'un homme aille juſques-là! Et bien! Seigneur, continua-t-elle, vous le voyez, ſi l'on oublie quelque choſe pour me perdre auprès de vous? mais ſouffrirez-vous qu'un ſemblable crime demeure impuni? Si je ne ſuis pas vangée, je vous déclare que dès demain je fais faire un Maraboug, où je veux m'enſevelir toute en vie. Je ne le voi que trop, vous n'avez que de la dureté pour une pauvre femme qui a tout quitté pour l'amour de vous, & qui s'eſt ſacrifiée à votre paſſion. Un Favori, un ſcelerat, dont vous connoiſſez l'ambition & le mauvais eſprit, abuſe de votre bonté; & non content de vous faire faire tout ce qu'il veut, il cherche encore à vous faire croire de moi les choſes du monde les plus étranges & les plus impoſſibles.

Dieu ſçait ſi les larmes dont elle avoit un reſervoir pour les répandre au beſoin, furent épargnées en cette occaſion. Chaque parole qu'elle proferoit étoit entrecoupée de ſanglots. Le Roy fit

ce qu'il put pour l'appaiſer, & il ne put y réuſſir qu'en lui promettant de la vanger.

Le jour ſuivant l'Aga s'étant trouvé à ſon levé, il le reçut d'une maniere extraordinaire : il lui fit d'aigres reproches, & pour concluſion il l'exila, lui défendant de ſe preſenter devant lui, qu'il ne fût appellé. Oſman auroit pû ſe juſtifier, & brouiller encore les cartes, s'il eût voulu, en produiſant le More ; mais après un traitement ſi rude & ſi injuſte, il ne s'en voulut pas ſeulement donner la peine, & il ſe retira ſans repliquer.

Si ce revers de fortune du Favori du Roy conſterna bien des gens, il en réjouit bien d'autres ; ma Maîtreſſe ſurtout n'ayant plus auprès du Roy aucun ennemi dangereux, & qu'elle ne mépriſât, & ſe repoſant ſur l'aveuglement du bon Prince, qu'elle avoit ſi bien endormi, crut alors qu'elle pouvoit donner carriere à ſes amours. Toute ſon inquietude étoit de découvrir par quel moyen l'Aga avoit eu ces Billets. Elle n'avoit pas lieu d'en ſoupçonner Rajep ; outre qu'il étoit trop honnête homme pour une telle perfidie, leur interêt là-deſſus étoit trop commun & trop délicat, pour avoir ſujet de le ſoupçonner. Elle accuſa plus volontiers l'Eunuque qui avoit conduit l'intrigue. Elle le fit chercher par Zara, on ne put en avoir de nouvelles, & ſon abſence décela ſa trahiſon. Hattigé recommanda à ſon Intrigante de

mieux choiſir ſes gens à l'avenir pour des meſſages de cette nature.

Cependant le Roy étoit trop amoureux pour n'être pas un peu ſuſceptible de jalouſie. Ces Billets lui revenoient inceſſamment dans l'eſprit ; & ayant eu le temps d'examiner en ſon particulier toutes les circonſtances de l'avanture de ce ſoir-là, il ne put faire qu'il n'en fût durant quelques jours fort inquiet & fort chagrin. Il ſe mit dans l'eſprit qu'il falloit pour ſon repos, qu'il veillât lui-même en perſonne à la conduite de ſa Maîtreſſe, pour s'ôter une fois de la tête tous ces cruels ombrages, qui le martyriſoient, ou pour ſe délivrer, en voyant plus clair, de la paſſion qu'il avoit pour elle ; & dans ce deſſein il s'aviſa d'un aſſez plaiſant ſtratagême, qui lui réuſſit peut-être mieux qu'il ne ſouhaitoit.

Il entroit dans le Serrail à l'heure qu'il vouloit, par des portes ſecrettes, dont lui ſeul avoit l'uſage & les clefs. Le jour qu'il eut envie d'executer ce deſſein, il le paſſa preſque tout entier chez Hattigé ; & ſa gayeté & ſes témoignages de tendreſſe firent croire à la Belle qu'il étoit l'homme du monde le plus content & le plus en repos du côté de ſa fidelité. Elle avoit cependant ce jour-là même donné aſſignation à Rajep, & elle ſe fit effort pour ne pas faire connoître au Roy, qui ne ſe retira que fort tard, que ſon aſſiduité l'impatientoit.

Le Prince étant ſorti de chez Hattigé,

alla dans ſa chambre s'habiller en Bedoüine (c'eſt ainſi qu'on appelle les Moreſſes de la Montagne, dont le Serrail eſt ordinairement rempli.) Il prit un voile noir, dont il ſe couvrit le viſage; il s'entoura le corps d'une couverture de laine blanche, ſe mit des caleçons de toile avec des baboches noires, qui eſt tout l'équipage de ces Moreſſes quand elles vont par la Ville. Caché ſous un ajuſtement ſi nouveau, il ſe gliſſa ſans bruit & ſans ſuite dans le Serrail, & ſe vint placer vis-à-vis la porte de l'appartement de ſa Belle: il y avoit là ordinairement un banc, ſur lequel, pour donner moins de ſoupçon, il ſe coucha, comme faiſoient quelquefois les Bedoüines.

Il falloit neceſſairement paſſer par la galerie où il étoit, pour entrer ou pour ſortir de chez Hattigé. Il y avoit à l'un des bouts une lanterne, qui éclairoit toute la nuit, & qui par la diſtance qu'il y avoit ne donnoit que peu de lumiere du côté où le Roy étoit. A peine eut il paſſé quelques momens en faction, qu'il découvrit les ennemis, avec leſquels il n'eut pas envie d'en venir au *qui vive*. Il aima mieux les laiſſer approcher. C'étoit juſtement Zara, qui conduiſoit une autre Bedoüine, que le Roy prévenu de ſes ſoupçons, ne prit pas pour une vraie femme. Et à dire le vrai, la taille & la démarche verifioient aſſez ſes conjectures. Zara arriva à la porte, ſans prendre garde à la Sentinelle qu'il y avoit, & ſe

tournant du côté de la Bedoüine qu'elle menoit, elle lui dit de l'attendre un moment, juſqu'à ce qu'elle eût ordre de ſa Maîtreſſe de la faire entrer. Le Roy eut alors le temps de parcourir cette Bedoüine d'un bout à l'autre; mais par malheur elle ſe tourna de ſon côté, & s'apperçut qu'il y avoit ſur ce banc quelque choſe qui avoit la figure humaine. On ne ſçauroit dans certaines viſites, comme pouvoit être celle-ci, prendre trop de précaution. Elle qui étoit entrée en pays ennemi, ne vouloit apparemment rien laiſſer derriere elle ſans le reconnoître, & elle s'approcha pour examiner de plus près ce que c'étoit. La fortuneq ui pour l'ordinaire accompagne ceux que l'amour expoſe, voulut que dans ce temps-là un bout de la couverture dans laquelle le Roy étoit enveloppé, ſe défit ſans qu'il s'en apperçût, & laiſſa voir à la curieuſe Bedoüine la moitié d'un Sabre couvert de plaques de vermeil, qui dans le peu de jour qu'il y avoit, jettoit aſſez d'éclat, pour l'avertir qu'il ne faiſoit pas bon là pour elle. L'avis ne fut pas mépriſé; & prenant là-deſſus ſes meſures, elle gagna doucement le bout de la galerie, de là l'eſcalier par où elle étoit venue, & enfin les dehors fortunez; beniſſant le Ciel de les revoir encore, après le danger qu'elle venoit de courir; perſuadée que le Sabre qu'elle avoit vû, ne menaçoit que la vie.

Le Roy qui ne croyoit pas de lui avoir

donné le moindre ſoupçon, ne prit pas la démarche qu'il lui avoit vu faire, pour une fuite. Il ſe leva, & voulut aller voir ce qu'elle étoit devenuë; quand Zara arriva, qui le prenant pour celle qu'elle avoit laiſsée à la porte, lui dit tout bas à l'oreille, qu'il pouvoit entrer, & qu'il ſeroit reçu à bras ouverts. Le Roy content de la mépriſe, ſe laiſſa conduire par un chemin qu'il ſçavoit mieux que perſonne. Il ne fut pas pluſtot arrivé à la chambre d'Hattigé, qu'elle ſe jetta à ſon col, le ſerrant entre ſes bras avec tout l'emportement d'une femme amoureuſe. Cher Rajep, lui dit-elle, quelle joye je reſſens de te voir, aprés avoir paſsé tout le jour avec un Roy auprés de qui tous les momens me ſont des ſupplices, & dont il faut que tu repares l'ennui par mille tranſports d'amour. Ce début devoit peu plaire ſans doute à notre paſſionné Monarque, mais il ſouffroit ces careſſes avec une patience digne de lui, & ne remuoit point de deſſous cette couverture. La Dame plus empreſsée que lui, ne put ſupporter le moindre retardement; & ſes deſirs plus forts que ſa pudeur, la mettant dans une charmante colere contre la froideur de cet Amant indolent, elle lui fit mille reproches, & voulut lui arracher elle-même ſon voile, ſa couverture & le reſte de ſon équipage. Hé quoy Rajep lui dit-elle avec une indignation amoureuſe, attens-tu que je te prie de quitter le maſque! As-tu ſi peu

d'envie de me voir & de m'embraſſer ? & le temps que tu achete au peril de ta vie & de la mienne, t'eſt-il ſi peu cher, que tu en puiſſe perdre un ſeul moment ? Zara joignoit ſes efforts à ceux de ſa Maitreſſe pour deshabiller la fauſſe Bedoüine; auſſi fut-elle la premiere à reconnoître leur erreur, & à prendre la fuite, avec un cri qui épouventa terriblement Hattigé. Celle-ci voyant ſa mépriſe, tomba évanouie de peur, & cet accident lui fut favorable : car dans les premiers mouvemens de ſa fureur, le Monarque irrité ſe ſeroit porté à quelque violence contre elle, qui auroit été indigne de lui. Mais voyant une femme preſque mourante à ſes pieds, quoiqu'il y eût dans ſa pamoiſon autant de comedie que de verité, toute cette fureur s'évanouit, pour faire place à une tendre pitié, qui lui fit connoître malgré lui, que quelque ingrate & quelque infidele qu'elle fût, il ne pouvoit s'empêcher de l'aimer encore. Il appella les Eſclaves de l'appartement, & la fit mettre ſur un lit. Il auroit bien voulu lui reprocher ſa perfidie, mais ſentant qu'à la vûe d'un objet aimable quoique perfide, la foibleſſe étoit en lui plus forte que le reſſentiment, il ſe retira.

Le jour ſuivant il fit appeller Oſman, auquel il fit un accueil des plus favorables, pour reparer en quelque ſorte l'injuſtice qu'il lui avoit faite. Il lui dit qu'il n'étoit que trop convaincu de la mauvaiſe conduite d'Hattigé, contre laquelle il

n'eſt point d'injure qui ne lui échappât alors, proteſtant devant le Ciel de la vouloir traiter à l'avenir comme la derniere de toutes les femmes. L'Aga qui étoit un Courtiſan adroit, & qui ſçavoit ce que c'étoit que des rechutes amoureuſes, & connoiſſant d'ailleurs le penchant de ſon Prince, ne dit rien ni pour ni contre, il le pria ſeulement de vouloir être perſuadé qu'il n'avoit point dans ſon Royaume un ſujet plus fidele que lui, ni plus jaloux de ſa gloire : mais qu'il étoit à craindre que s'il revoyoit cette femme, ce ne fût à recommencer. Le Roi rougit de ces dernieres paroles, qui ſembloient lui reprocher la fragilité de ſon cœur. Il fit pourtant mille ſermens du contraire, que dans ſon ame il démentoit, comme il parut dans la ſuite.

Pour Rajep il y eut ordre de le chercher par-tout, & de l'arrêter. Moharen (c'eſt ainſi que s'appelloit le grand Jardinier, qui n'avoit point d'autre heritier que ce cher Neveu) ayant appris ce qui s'étoit paſsé dans le Serrail, & l'ordre qu'il y avoit contre Rajep, courut ſe jetter aux pieds du Roy, qui d'abord le repouſſa : mais les Amis qu'il avoit à la Cour, adoucirent un peu ſa colere, & firent que le Roy changea l'Arreſt de mort qu'il avoit déja donné contre ce Neveu, en un banniſſement perpetuel.

Ma Maîtreſſe fut, le premier, le ſecond & le troiſiéme jour de ſa diſgrace, ſans voir le Roy. C'étoit bien du temps pour

pour un Prince amoureux, accoutumé à ne paſſer preſque pas d'heure ſans la voir. Ces ſortes d'habitudes ne ſe perdent qu'avec bien de la peine. Elle avoit ſes amis qu'elle faiſoit agir, & qui alloient inceſſamment conter au Roy l'état pitoyable où le repentir de ſa faute l'avoit reduite. Enfin le quatriéme jour la Prophetie d'Oſman fut accomplie. Le Roy attendri de toutes ces triſtes nouvelles, en ſoupira, chancela quelque temps; & ſe laiſſant enfin aller où ſon cœur l'entraînoit, il prit le chemin de ſon appartement, couvrant du pretexte de la vengeance la honte d'un ſi indigne retour, après le bruit qu'il avoit fait lui-même de la trahiſon de cette femme. Il dit pour s'excuſer, qu'il n'alloit chez elle qu'à deſſein de lui ôter les pierreries qu'il lui avoit données, parcequ'elle ne meritoit pas de rien porter qui vînt de lui. L'Aga qui le connoiſſoit, & qui voyoit mieux que perſonne, à quelle conſequence cette viſite tiroit, voulut l'en détourner adroitement; & prenant le parti de la Dame, il dit qu'il n'appartenoit pas à un Roy genereux comme lui, de ſe repentir jamais d'aucune liberalité qu'il eût faite, ſur tout à des Dames; mais que s'il ne vouloit ſeulement que lui en faire la peur, comme il n'en doutoit pas, il croyoit que c'étoit bien aſſez que d'y envoyer un homme de ſa part, ſans lui faire l'honneur d'y aller lui-même. Le conſeil étoit bon, mais inutile pour un Amant

qui cherchoit avec empreſſement ce que l'autre tâchoit à lui faire craindre. Auſſi répondit-il, qu'il ſçavoit bien ce qu'il faiſoit, & qu'en certaines affaires il ne prenoit avis de perſonne, & ne ſuivoit que ſon caprice. L'Aga jugea dès lors que tout étoit perdu, & que le Roy s'alloit embarquer plus fort que jamais dans ſa premiere paſſion. Il en hauſſa les épaules, & ſe retira, ne voulant pas être témoin d'une action dont il auroit craint d'être de moitié, s'il avoit été preſent. Le Roy n'en fut pas fâché, car naturellement il le craignoit, & peut-être que les choſes ſe ſeroient paſsées autrement, ſi l'Aga y eût été. Il arriva donc à l'appartement d'Hattigé, où d'abord, ſans attendre qu'elle fût avertie de ſa venue, ni qu'on lui apportât les clefs du cabinet où étoient ces pierreries, il en fit enfoncer la porte; il y entra, & trouvant la caſſette où elles étoient ouverte, il ne fit que s'amuſer à les regarder, comme s'il eût voulu donner le temps à ſa perfide Maitreſſe de le venir appaiſer. Elle arriva, & ce fut alors qu'il voulut faire l'homme en colere; mais elle ſe jetta à ſes genoux toute échevelée, & les lui embraſſa d'une maniere ſi touchante, qu'il n'y put reſiſter. Il la releva, & ils reſtérent quelque temps dans le cabinet. J'ignore les circonſtances de leur reconciliation; mais je ſçai bien que le Roy n'emporta point ſes pierreries, & que deux heures après, la revenant voir, il lui fit de nouveaux preſens.

Dechepz

Enfin cet accommodement ſe fortifia ſi bien de jour en jour, que l'amoureux Prince voyoit plus que jamais Hattigé, & ſembloit avoir oublié non ſeulement tout ce qu'il avoit dit d'elle, mais tout ce qui s'étoit paſsé à ſes yeux. Le monde en parla peu à ſon avantage, comme vous pouvez croire. L'Aga ſeul ne diſoit mot, il voyoit qu'il n'y avoit pas de remede, que la maladie du Prince étoit incurable, & il ne vouloit pas ruiner ſa fortune, pour le ſervir malgré lui, eſperant bien que la Dame, de l'humeur dont elle étoit, ſe perdroit à la fin elle-même.

Hattigé, plus en credit que jamais, obtint facilement grace pour Zara; & par un goût de galanterie, dont le Roy ne faiſoit que l'alterer, elle employa de nouveau cette Eſclave à lui trouver quelqu'un qui pût l'aider à rompre les ſermens de fidelité qu'elle venoit de faire au Roy.

D'un autre côté le Roy, qui depuis les infidelitez averées d'Hattigé commençoit à la moins aimer, chercha à ſe faire un engagement nouveau, & ce fut Roukia, ſelon la prédiction d'Hattigé, qui vint à bout de ſa liberté. Je puis dire que cette inclination ſe forma d'une maniere bien ſurprenante, & qui n'a peut-être pas d'exemple dans l'Empire de l'Amour.

Les femmes, outre la beauté du viſage laquelle eſt la plus puiſſante à leur procurer des adorateurs, ont encore mille agrémens pour engager à les aimer. Tels

ſont la voix, l'eſprit, l'humeur, la douceur, l'air, la demarche, la bonne mine, la taille; mais je n'oſerois preſque vous dire le trait dont l'Amour ſe ſervit pour bleſſer le Roy. Roukia eſt une des plus belles femmes du Royaume. Il ſeroit difficile qu'un cœur pût tenir contre les traits de ſon viſage; mais le Roy ne l'avoit point encore vûe en face, qu'il l'aimoit déja éperduement, & cette Belle le charma par l'endroit de ſon corps dont elle prenoit le moins de ſoin, & ſur lequel elle ne comptoit aſſurément pas de faire une telle conquête: auſſi n'avoit-elle mis cette partie au jour que par une neceſſité naturelle qui la preſſoit de près. Diſpenſez-moi, Seigneur, continua Razié en riant, de m'étendre davantage ſur ce ſujet: Il n'importe, quand il s'agit de charmer un Roy, de quel côté l'on ſe ſerve.

C'étoit environ ſur le déclin du jour, que le Roy étant monté ſur une terraſſe du jardin du Serrail, qui donnoit dans celui du grand Jardinier, vit Roukia au travers de quelques arbres, en une attitude que vous préjugez aiſément. La beauté & la blancheur de la peau de cette Belle, relevée par l'éclat du Soleil, fit l'enchantement de ce Prince, & il ſe perdit en une occaſion qui auroit peu toucher les autres. Il fit tout ce qu'il put pour en voir davantage; mais l'Amour ne le permit pas, il vouloit en laiſſer toute la gloire à cette victorieuſe partie.

Dès le lendemain il y eut un Courier

de Galanterie en campagne, & un billet tendre, qui fut rendu à Roukia. Il étoit, ſi je m'en ſouviens bien, en ces termes :

*Je vous aime, Madame, & vous aime d'une paſſion très nouvelle, & cependant très forte. Je ne vous dirai point de quelle maniere vous vous y êtes priſe pour faire un ſi beau coup : quoiqu'il y ait de la trahiſon à prendre les gens par ce côté-là, j'avoue que c'eſt innocemment de votre part. J'avois bien oui dire, que vous étiez fort dangereuſe à voir ; mais non pas du côté que je vous ai vûe. Vous m'avez pris comme on chaſſe les autres ; & m'a deſtinée étoit telle, qu'il falloit que j'eſſayaſſe le pouvoir de vos charmes, par ce qu'on a d'ordinaire de moins charmant. Cependant me voilà le plus amoureux de tous les hommes, & je ne ſçai ce qu'il arrivera de moi, quand je vous aurai vûe comme on doit vous voir. Quoique je doive craindre une entiere défaite pour mon cœur, je meurs d'impatience de l'expoſer à vos plus puiſſans appas. Je vous prépare ce triomphe pour ce ſoir. Ne me faites pas languir, ou vous ſerez cauſe de la mort de votre Roy, que vous avez bleſſé trop cruellement, pour n'en avoir pas un peu de pitié. La Moreſſe qui vous rendra ce billet, vous dira ce qu'il faudra faire. Adieu.*

C'eſt ainſi que les Rois font parmi nous leur déclaration d'amour. Ils ne ſoupirent jamais inutilement. Ils n'ont qu'à dire, *Je vous aime*, & *je veux*; cela eſt fait. Les femmes ſe font un devoir de leur obeïr en affaires d'amour, comme les hommes en affaires d'Etat. Roukia pleine de bonne volonté, comme le ſont ſur ce chapitre toutes les femmes de notre pays, ne ſe mit pas en peine d'examiner les circonſtances dont le Roy lui parloit dans ſa Lettre; & trop charmée de l'honneur qu'il lui faiſoit, elle lui fit cette réponſe par écrit:

*Seigneur, comme vous êtes le Maître de nos vies, vous l'êtes auſſi de nos cœurs. Vous ne trouverez jamais rien en moi, qui en votre endroit ne ſoit plein de reſpect & d'obeïſſance. Vos deſirs me ſont des loix; & je ne trouverai jamais de la difficulté dans les choſes du monde les plus difficiles, quand vous me les ordonnerez. Je ferai ce que la Moreſſe m'a dit. Il faudra ſeulement vous ſouvenir d'occuper Moharen à quelque affaire, tout le reſte vous ſera favorable; & ſi vous m'aimez autant que vous dites, vous m'épargnerez une partie des peines que donne une impatience amoureuſe, quand on attend. Adieu, Seigneur.*

Le Roy recut cette réponſe avec la joie

d'un Amant qui devoit être heureux ce jour-là. Il lui dura, parcequ'il falloit attendre la nuit pour aller au rendez-vous qu'il avoit donné. Il eut, tout le reſte de la journée, l'eſprit ſi fort occupé de cette nouvelle paſſion, & des plaiſirs qu'il s'en promettoit, qu'il ne ſongea point du tout à voir Hattigé, à quoi il manquoit fort rarement. Il y eut d'abord une commiſſion prête pour envoyer Moharen hors de la Ville; & la nuit étant enfin venue, le Roy ſe rendit tout ſeul & ſans bruit dans le jardin du Serrail, où ſe devoit paſſer la fête, & à l'heure aſſignée y fit entrer la belle Roukia, par le moyen d'une échelle qu'il avoit fait apporter exprès.

Cette entrevûe fut charmante de part & d'autre. La nuit étoit aſſez claire pour ne dérober pas aux yeux du Roy la taille admirable de Roukia; & jugeant des traits du viſage par ce qu'il en pouvoit diſcerner, il ne doutoit pas que ce ne fût une auſſi belle perſonne que le monde diſoit. Mais ce qui le charma le plus, ce fut ſon eſprit, que la Dame, qui en avoit infiniment, faiſoit briller de toutes les manieres, pour reparer ce que la nuit lui deroboit de charmes. Le Roy étoit tout tranſporté; & pour dire le vrai, il n'y eut pas beaucoup de complimens entr'eux. Ils en vinrent d'abord à de certaines familiaritez, qu'on eût dit qu'il y avoit long-temps qu'ils ſe connoiſſoient. Voila ce que les Rois ont

parmi beaucoup d'autres privileges, qu'ils font plus de chemin en un jour, que les autres hommes en un mois.

Roukia pleine de gloire du rang où l'honneur que le Roy lui faiſoit l'alloit élever, fit tout ce qu'elle put pour le meriter, & y réuſſit merveilleuſement; car elle gagna toute ſon eſtime en même temps que ſon cœur. Elle lui dit mille jolies choſes, qui le ravirent, & qui lui firent faire, d'une maniere très obligeante pour elle, mille plaintes à l'Amour, d'avoir été ſi long-temps à lui faire connoître la femme de ſon Royaume, qui meritoit le mieux ſes ſoins & ſon affection. Ils avoient gagné, quoiqu'il ne plût pas, un antre fort commode pour un entretien à peu près comme celui d'Enée & de Didon, & ils furent quelque temps ſans y être interrompus de perſonne. Je n'entrerai pas, s'il vous plaît là dedans, pourſuivit Razié en ſouriant, pour vous dire ce qui s'y paſſa. Si vous avez été amoureux, vous devinerez bien de quoi leur diſcours étoit composé. Le Roy s'en trouva bien apparemment, puiſqu'il fit deſſein d'y paſſer le reſte de la nuit.

C'eſt, en Eté, le plus favorable temps que nous ayons pour des rencontres amoureuſes; mais comme c'étoit un Galant accoutumé aux bonnes fortunes, il ne put pas fournir à la converſation de celle-ci, comme auroit fait un autre moins heureux que lui, & il s'endormit

TAYLOR INST.
OXFORD

à la fin auprès de cette Belle. L'Amour qui veilloit dans le même jardin à d'autres myſteres, ne le laiſſa pas repoſer long-temps. Roukia entendit du bruit, & l'éveilla pour lui dire qu'il y avoit aſſurément du monde. Il eut d'abord aſſez de peine à le croire, parceque le lieu étoit inacceſſible pour tout autre homme que lui, excepté Moharen, à cauſe de ſa charge de grand Jardinier; mais comme le Roy l'avoit envoyé dehors, il ne croyoit pas avoir lieu de craindre. Il prêta donc plus attentivement l'oreille, & oüit en effet la voix & la démarche de quelqu'un. Il voulut, avant que de rien entreprendre, connoître qui étoient les témeraires; car il y avoit peine de mort d'entrer, même de jour, dans ce jardin ſans ſa permiſſion: mais à peine il ſe fut levé, qu'il les vit approcher pour entrer dans l'antre. C'étoit un lieu aſſez ſpacieux, fait exprès pour être au frais pendant les chaleurs de l'Eté. Il y avoit là-dedans pluſieurs lits de gazon les plus proprement faits du monde, & tout autour des pots de jaſmin, de tubereuſe, & d'autres fleurs exquiſes: en un mot c'étoit un lieu choiſi pour le plaiſir du Roy. Il parut bien, de la maniere que les nouveaux venus y firent leur entrée, qu'ils en avoient la pratique. Ils choiſirent un endroit qui n'étoit gueres éloigné de celui où étoit le Roy, mais il y faiſoit ſi obſcur, qu'il n'étoit pas poſſible de ſe voir les uns les autres. Il les laiſſa placer à

leur aiſe. Il avoit bien remarqué, dès l'entrée, qu'ils étoient deux; mais il n'avoit pû diſcerner ſi c'étoient des hommes ou des femmes : quand un des deux, dont le Roy n'eut pas de peine à reconnoître la voix, ſe prit à dire à l'autre: Voici l'endroit le plus propre du monde pour rire aux dépens du Jaloux. Il m'y a menée quelquefois pour m'y faire paſſer avec lui d'aſſez méchans quarts d'heure. C'étoit Hattigé, ce qui ſurprit extrêmement le Roy, ne ſçachant pas de quelle maniere elle pouvoit être entrée dans le jardin. Mais ce qui l'étonna davantage, & qui n'étonna pas moins Roukia, ce fut d'entendre la réponſe de l'autre, qui fut reconnu de tous deux pour Moharen. Je vous avoue, dit-il, Madame, qu'il ne merite peut-être pas de poſſeder tout ſeul le cœur d'une auſſi belle femme que vous : mais c'eſt mon Maître; & il falloit une paſſion auſſi grande que celle que j'ai pour vous, pour me porter à lui faire cette perfidie. Il n'y a que votre extrême beauté qui la puiſſe faire excuſer, parcequ'elle inſpire des ſentimens auſquels il n'eſt pas poſſible de reſiſter. Oui certes, continua-t-il en ſoupirant, je reconnois bien que de quelque probité qu'on ſe puiſſe piquer, l'Amour ſoutenu d'une perſonne auſſi aimable que vous, eſt plus fort que le devoir d'un honnête homme. Vous vous moquez, Moharen, lui repartit Hattigé, de vous faire à preſent ces ſcrupules. Je

ſuis infidelle comme vous; mais ce n'eſt pas une affaire pour moi. L'infidelité a des charmes pour ceux qui en ſçavent uſer à propos. J'ai un cœur qui veut être le maître de lui-même, & aimer une perſonne, & puis une autre, comme il lui plaît. Que ſeroit ce des hommes & des femmes, ſi l'on ſe vendoit abſolument, quand on s'engage d'amitié avec quelqu'un, & qu'il ne fût pas permis de changer, quand l'ennui ou l'inclination le demande? On y ſongeroit ſans doute un peu plus qu'on ne fait, & peu de gens s'y voudroient embarquer. C'eſt un droit naturel du cœur, que de ſe donner & de ſe reprendre quand il veut; & malheureux celui qui n'en jouit pas. Les ſentimens changent comme toutes les autres choſes; & l'Amour, ainſi que la Nature, n'eſt charmant que dans la varieté. Par exemple, je ſuis à vous, Moharen, aujourd'hui; mais dans trois ou quatre jours d'ici je ne vous répons pas que je ne ſois à quelqu'autre; & vous ſeriez bien injuſte, ſi vous vouliez exiger de moi plus de fidelité que je n'en garde au Roy. Non, aſſurément, Madame, lui répondit en riant Moharen; & j'aurois tort ſans doute, de blâmer en vous cette aimable inconſtance, puiſque c'eſt à elle que je dois mon bonheur: Mais en verité, en voudriez-vous bien dire autant au Roy? Vous pouvez croire, lui repartit-elle, que je ne me fais pas honneur devant lui de ces maximes; non pas de

peur qu'il ne les ſuive, mais pour ne lui donner pas méchante opinion de moi. S'il étoit de mon humeur, je croi que je l'en aimerois davantage, & peut-être je ne le hais, que parcequ'il m'aime trop conſtamment. J'ai voulu moi-même l'engager adroitement à me faire une infidelité, juſqu'à lui dire un jour, que j'avois ſongé que je le voyois entre les bras de Roukia votre femme : parceque je ſçavois que c'etoit une belle perſonne, & que cela lui pouvoit donner quelque envie, ou du moins quelque curioſité de la voir. Mais mon adreſſe fut inutile contre ſon opiniâtre fidelité, & elle ne ſervit qu'à m'attirer mille nouvelles aſſurances de foi & de tendreſſe. Vous ne m'obligez pas trop, lui repartit Moharen ; hé je vous prie, Madame, quand vous aurez à faire des ſonges pour vous délivrer d'un importun, que ce ne ſoit pas aux dépens de vos amis. Comment ? vous trouveriez mauvais, repliqua Hattigé, que le Roy vous rendît ce que vous lui prêtez ? Oui, ſans doute, répondit Moharen, parceque je ne lui prête pas pour me le rendre. He bien, lui repartit-elle, encore, ſi ce n'eſt lui, ce ſera quelque autre. Je ne crains pas cela, repliqua Moharen, je connois ma femme, & ſuis bien perſuadé qu'elle eſt aſſez ſotte pour ſouffrir plutôt la mort, que de me faire cet affront, non pas même quand ce ſeroit avec le Roy. Elle me fait tous les jours des querelles épouvantables, de ce que

je laiſſe entrer ſeulement des Eſclaves dans ſa chambre : & je vous répons encore une fois, qu'elle aimeroit mieux mourir que de ſe faire voir à un autre homme que moi, quand ce ſeroit le meilleur de mes amis.

Un ſi plaiſant Dialogue faiſoit pluſieurs effets bien differens dans l'ame de nos deux Auditeurs : tantôt ils avoient envie de rire, & tantôt de ſe fâcher. Le Roy tenoit alors Roukia entre ſes bras, & lui preſſoit la main quand on parloit d'elle, ce qu'elle lui rendoit à ſon tour, quand on parloit de lui. Il eſt vrai qu'il n'aimoit plus gueres Hattigé, après les perfidies qu'elle lui avoit faites, & encore moins depuis l'amour qu'il avoit pour Roukia. Neanmoins il eſt bien difficile, quand on auroit même abandonné tout à fait une Maitreſſe, de la voir entre les bras d'un autre, ſans avoir du dépit & de la jalouſie, ſur tout quand c'eſt pour un ſujet qu'on croit au-deſſous de nous. La Couronne même à part, Moharen ne valoit pas le Roy, ni en vigueur, ni en bonne mine. Il n'étoit pas bien vieux, mais il étoit toujours moins jeune que lui, & plus laid cinquante fois. C'eſt une ſorte de malheur pour les Rois, au moins pour ceux qui ſont délicats en amour, que leurs Maitreſſes ne ſçauroient les changer ſans dégenerer, & cette raiſon fait toujours mal au cœur. Ceux qui en quittant leurs Maitreſſes, en peuvent oublier juſqu'à l'idée, ſont heureux ; mais

cela eſt bien difficile, & il ne faut pas les avoir beaucoup aimées; il en reſte toujours dans le cœur certaines traces, qui ne ſe peuvent effacer qu'avec bien du temps.

Le Roy avoit beau preſſer la main à Roukia, & railler avec elle à la muette, il enrageoit dans ſon ame de ce qu'il entendoit; & tout autre que Moharen, dont il ſe vangeoit bien agreablement, auroit reſſenti de terribles effets de ſon courroux. Pour Roukia, elle auroit eu ſa part du chagrin, ſans la conjoncture d'Hattigé: mais comme par ce moyen elle avançoit mieux ſes affaires auprès du Roy, & que d'un autre côté elle payoit ſon mari du même bois, elle crut au contraire avoir tout ſujet de ſe réjouir.

Cependant comme ce nouveau couple d'Amans avoit ſon deſſein, & qu'ils n'étoient pas venus dans cet antre ſeulement pour parler; la Scene alloit changer de face; mais le Roy peu complaiſant, n'eut pas la patience de voir le plus beau de la Comedie; & ſe levant avec grand bruit: Moharen, dit-il, d'une voix à faire trembler le plus aſſuré, eſt-ce ainſi que tu me ſers? eſt-ce ainſi que tu executes les ordres que je te donne?

Il ſeroit aſſez difficile de bien repreſenter l'étonnement, la peur & la confuſion du grand Jardinier & de ſa Belle, lorſqu'ils ouirent le Roy. Moharen ſe jetta d'abord à ſes pieds, la face contre terre, ſans pouvoir de quelque temps exprimer

une parole. Et vous perfide, continua le Roy, en parlant à Hattigé, ame ſans honneur & ſans foi, eſt-ce de cette maniere que vous payez les obligations que vous m'avez, de vous avoir fait ce que vous êtes ?

Les invectives allerent plus loin ; mais il ſeroit trop ennuyeux, Seigneur, de vous raconter tout, & il faut finir cette hiſtoire. Je vous dirai donc, que le grand Jardinier s'étant un peu remis de ſa grande frayeur, quoiqu'il n'en eût pas moins de crainte de la mort, fit tout ce qu'il put, non pas pour s'excuſer, car il n'y avoit pas lieu ; mais pour jetter au contraire tout le crime ſur lui, afin de rendre Hattigé moins coupable, & de la ſauver, s'il pouvoit, en donnant ſon ſang & ſa vie pour elle. Le Roy fit réponſe qu'il acceptoit le ſacrifice, pourvû qu'une perſonne qu'il avoit avec lui en fût contente ; & alors il fit approcher Roukia, qui n'avoit point encore paru ſur la Scene.

Moharen étoit un de ces maris, qui quoiqu'ils aiment beaucoup leurs Femmes, ne laiſſent pas d'aller chaſſer ſur les terres d'autrui. Il avoit été amoureux d'Hattigé, dans le temps qu'elle étoit encore avec le Janiſſaire ; & le choix que le Roy en avoit fait pour être ſa Maitreſſe, bien loin de diminuer ſa paſſion, n'avoit fait que l'augmenter. Si bien qu'il s'étoit adreſsé à Zara, qu'il connoiſſoit pour une femme habile en ce mêtier,

& qui l'avoit déja ſervi. La liberté qu'il avoit d'entrer quand il vouloit dans le Jardin du Serrail, contribuoit beaucoup aux bonnes fortunes qu'elle lui procuroit : mais pour Hattigé, elle la croyoit alors d'un accès ſi difficile, qu'elle l'en avoit preſque détourné, juſqu'à la diſgrace de ſon Neveu, qui au lieu de l'épouvanter, lui donna le courage de tenter une fois ce qu'il avoit voulu entreprendre ; & Zara ayant eu l'occaſion de lui parler, le marché fut bien-tôt fait. Il ne croyoit pas qu'il lui en dût couter ſa femme, & ſa ſurpriſe comme ſa conſternation fut bien plus grande quand il ouit ſa voix, que quand il entendit le Roy. Il ne ſçavoit que dire, ni que faire, il ſe voyoit payé de la même monnoye, & n'avoit pas lieu de ſe plaindre. Il évaporoit ſa rage en gros ſoupirs. Le Roy triomphoit, & voulant encore augmenter ſon deſeſpoir, & le plaiſir qu'il avoit de l'accabler de douleur & de confuſion, il lui fit raconter le détail de cette intrigue avec Hattigé ; de quel moyen il s'étoit ſervi pour faire connoiſſance avec elle, & comment il l'avoit tirée du Serrail. Ce malheureux Avanturier ne put ſe défendre de lui obeïr : Il lui apprit donc la paſſion qu'il avoit eue pour elle il y avoit pluſieurs années, & qui s'étoit rallumée depuis l'avanture de ſon Neveu, laquelle lui avoit fait comprendre qu'Hattigé n'étoit pas inſenſible : que Zara lui avoit ſervi de confidente, & que ce jour là même ayant été

été pris pour leur entrevûe, comme on laiſſe tout pour l'Amour, quand on eſt bien amoureux, il n'avoit pû ſuivre l'ordre qu'il lui avoit donné. Pour la maniere dont il l'avoit ſortie du Serrail, il dit que c'étoit par une fenêtre, qui donnoit de ſon appartement dans le jardin, & qu'il l'avoit deſcendue dans un grand panier d'ozier. Le Roy fut curieux d'aller voir cette machine : Il la trouva encore en état pour aider à remonter la Belle qui avoit deſerté ; mais il voulut que ce fût Roukia, & que ſon digne Epoux la tirât, au lieu d'Hattigé, qu'il lui donna en échange, & dont il fut peu content. C'étoit pourtant une grace que le Roy lui faiſoit, & il me ſemble qu'il ne le pouvoit pas traiter plus doucement.

Roukia entra donc en poſſeſſion non-ſeulement des ſoins & du cœur du Roy, mais de l'appartement, & de tout ce qu'Hattigé, qui n'avoit rien emporté avec elle, avoit de plus riche. Elle s'en conſola neanmoins ; & aimant le plaiſir & la liberté, elle auroit donné plus que tout ce qu'elle avoit, pour être hors du Serrail. Mais Moharen, que l'exemple de la prude Roukia avoit rendu plus aviſé, ne la tint pas dans une moindre contrainte, ſi bien qu'il y eut bien-tôt diſpute & querelle entr'eux, en ſorte qu'ils ſe laſſerent à la fin l'un de l'autre. Hattigé, pour ſe ſeparer de lui, prit le pretexte d'une revelation celeſte, à quoi les Turcs déferent beaucoup, & dit que Dieu demandoit

d'elle qu'elle fiſt un voyage à la Meque, ou bien que ſes pechez ne lui ſeroient jamais pardonnez : cauſe aſſez ſpecieuſe, pour obliger Moharen à lui donner la clef des champs, quand il n'auroit pas eû envie de s'en défaire, comme il avoit. Si bien que laiſſant à Dieu le ſoin de la convertir, il conſentit à ce Pelerinage. Il l'envoya à Tunis, la recommanda à Mahomet Baſſa Bey, ſon ami intime, & le pria de vouloir donner un Vaiſſeau à cette belle Pelerine, pour la porter juſques à Alexandrie.

Voila, Seigneur, pourſuivit Razié, l'hiſtoire toute entiere de ma Maitreſſe. Vous voyez que je ne l'ai pas épargnée, pour vous faire un recit fidele de toutes ſes avantures, que vous ne pouviez pas mieux ſçavoir d'une autre que de moi, qui ai toujours été avec elle depuis qu'elle eſt entrée dans le Serrail, mais qui n'ai jamais approuvé ſa conduite. C'eſt pour cela qu'elle s'eſt toujours cachée de moi ; ce qui n'a pas empêché que je n'aye ſçu toutes ces choſes. Il eſt bien vrai que ſi elle avoit une ame auſſi belle, qu'elle a un beau corps, il n'y auroit rien de ſi parfait ſous le Ciel. Elle vous charmeroit, ſi vous la voyez, Seigneur ; & c'eſt dommage qu'un homme comme le Capitaine de l'autre Vaiſſeau l'ait entre ſes mains; elle ſeroit bien mieux entre les vôtres. Le Chevalier lui répondit, qu'il avoit envie de ſervir ſa Maitreſſe, mais non pas pour en tirer des avantages ; qu'il ne

l'avoit été chercher que pour ce deſſein-là ; & que s'il étoit poſſible, au premier beau temps il donneroit la liberté à elle & à tous ceux de ſon Vaiſſeau, mais qu'il falloit garder le ſilence, de peur que ſi ſon Ami en avoit le moindre vent, il ne mît obſtacle à leur bonne fortune. Razié etonnée de tant de generoſité en la perſonne d'un Corſaire de Malthe, gens qui ordinairement ne traitent pas trop bien ceux de ſa Nation, ne ſçavoit qu'en croire, & prenoit pour miracle ce qu'elle voyoit & ce qu'elle entendoit. Elle remercia fort le Chevalier de la grace qu'il lui faiſoit eſperer, après quoi elle fut ramenée dans ſon Vaiſſeau, toute chargée de proviſions, dont les autres femmes furent autant ſurpriſes, qu'elles avoient éte maltraitées par l'autre Capitaine, qu'elles ne croyoient pas plus inhumain que celui-ci.

Le Chevalier paſſa mal cette nuit-là. Il ne fit que rêver aux avantures de cette Dame ; & de quelque mechant caractere que l'eût repreſentée l'Eſclave Razié, il étoit jeune, & il ne ſe pouvoit défendre d'une extrême envie de la voir : mais belle comme on lui diſoit qu'elle étoit, il avoit peur qu'il ne lui en coutât cher, puiſque le ſeul recit de ſon Hiſtoire lui donnoit pour elle des ſentimens qu'il ſentoit bien n'être pas indifferens. Peu de Chevaliers de Malthe, & ſur-tout à ſon âge, auroient eu de pareils ſcrupules. La curioſité du moins, ſi l'Amour ne l'avoit

pas fait, l'auroit emporté par deſſus toute conſideration ; mais celui-ci qui étoit la probité & la generoſité même, ſe faiſoit un devoir d'honnête homme de ſervir une Dame ſans eſpoir du moindre retour. Neanmoins comme il aimoit à faire les choſes honnêtement, il voulut parler encore une fois à Gourdan, avant que de rien entreprendre, & il ſe preparoit pour l'aller voir, quand il le vit entrer dans ſa chambre, avec un peu plus de gayeté qu'à l'ordinaire : Hé bien, Chevalier, lui dit-il, comment vous trouvez-vous de votre Compagne ? J'eſpere que vous m'excuſerez plus facilement de ce que l'Amour m'a fait faire. J'excuſe, lui répondit le Chevalier, l'amour qu'on a pour une belle Dame ; mais je ne puis excuſer un homme qui les traite auſſi mal que vous. J'en ai plus de regret, lui repartit le Corſaire, que vous ne ſçauriez penſer ; mais vous ne connoiſſez pas comme moi les femmes de ce pays-là. Ce ſont des capricieuſes, de qui on ne ſe fait jamais aimer que par force, & en les maltraitant. C'eſt une méchante politique, repliqua le Chevalier, & indigne d'un honneſte homme. Croyez-moi, ajoûta-t-il, il vaudroit mieux pour votre honneur, la renvoyer dans le Vaiſſeau où vous l'avez priſe, que de lui faire la moindre violence. Il profera ces paroles d'un air que Gourdan en rougit, & n'y répondit rien. Le Chevalier, qui n'en vouloit pas demeurer là : Je ſçai, pour-

ſuivit-il, que vous ne ſuivrez pas mon conſeil, mais je veux faire mon devoir à vous le dire ; & j'ajoûte à cela, que ſi vous avez tant ſoit peu de conſideration pour moi, vous laiſſerez du moins cette pauvre Eſclave dans la liberté de vous aimer ou de ne vous aimer pas : Car auſſi-bien, quoique vous puiſſiez dire de la coutume des femmes de ſon pays, vous voyez bien que les voyes que vous prenez auprès d'elle, vous ont mal réuſſi juſqu'à cette heure, & qu'elles font un effet tout contraire à ce que vous deſirez. Ce n'eſt pas une femme du commun, pour la réduire par les menaces & les mauvais traitemens, où vous la voulez : Et quand cela arriveroit, dites-moi, je vous prie, quel plaiſir vous auriez, qui ne fiſt tort à un homme autant eſtimé dans la Religion que vous l'êtes.

Gourdan ouvrit ici les yeux. Il s'imagina que le Chevalier ayant entendu parler de la beauté de cette femme, en étoit devenu amoureux, & qu'il ne parloit ainſi que pour lui faire lâcher ſa priſe, & s'en emparer enſuite. C'eſt pourquoi ſe tournant vers lui : Toute votre Rhetorique, dit-il au Chevalier en ſouriant, ne vous ſervira de rien, je garderai ma Turque malgré vous ; & qu'elle m'aime, ou qu'elle ne m'aime pas, elle ne ſortira point de mon bord. Mais, Capitaine Gourdan, lui répondit le Chevalier d'un ton un peu plus froid, eſt-elle ſi fort à vous cette Turque, que vous en puiſſiez

diſpoſer de cette maniere ; & avez-vous ſur elle plus de droit que moi ? Ce n'eſt pas, continua-t-il, que j'aye intention de vous l'ôter : Je vous ai déja dit mon ſentiment là-deſſus..... Je ne ſçai, interrompit fierement le Corſaire, quelles ſont vos intentions ni vos ſentimens ; mais on m'ôtera plutôt la vie, que cette femme, & je tiendrai pour mon plus cruel ennemi, celui qui ſe voudra mettre en tête de me la faire quitter. Le Chevalier ne voulut pas s'arrêter aux paroles d'un homme en qui la jalouſie troubloit le peu de bon ſens qu'il avoit ; il voulut tâcher de le ramener par la douceur & par la raiſon. Ce que je vous demande, lui dit-il, eſt juſte & raiſonnable ; & ſi vous êtes mon ami, comme vous me l'avez aſſuré pluſieurs fois, vous ne me le refuſerez pas, ou vous m'obligerez de chercher les voyes de rendre tout à fait la liberté à cette femme. Vous ne viendrez à bout de ce deſſein que difficilement, lui répondit le Corſaire furieux, & il faudroit pour cela que j'euſſe affaire à d'autres gens que vous. C'étoit parler bien haut à un homme tel que le Chevalier, & ſur-tout dans ſon bord, mais celui-ci ayant autant de moderation que l'autre avoit de brutalité, il aima mieux le laiſſer aller, que de lui faire aucune inſulte, quoique ſon procedé le meritât.

Ils ne ſe virent plus depuis cette entrevûe : Le Corſaire ſe défioit du Chevalier,

& veilloit ſur ſa proye. Son Lieutenant neanmoins donnoit avis de tout au Chevalier, & lui offroit de le ſervir en tout ce qu'il deſireroit de lui ; mais le Chevalier judicieux n'exigea de lui d'autre ſervice, que de faire rendre un Billet qu'il feroit écrire à la belle Eſclave. Le Lieutenant le promit, & on envoya querir Razié pour cela, parceque le Chevalier quoiqu'il entendît & qu'il parlât fort bien le Moreſque, ne le ſçavoit pas écrire. Elle arriva donc, & voici ce qu'elle écrivit à ma Maitreſſe.

*Madame, un homme auſſi galant & auſſi genereux, que celui qui vous tient en captivité eſt brutal & malhonnête, vous veut rendre la liberté, & à nous auſſi : Tenez-vous ſeulement prête pour le premier vent qu'il fera, & mettez une corde à la fenêtre de votre chambre, afin que quand il en ſera temps, on vous en puiſſe avertir.*

Ce Billet fut fermé, & porté ſecrettement au Lieutenant de Gourdan, qui le fit d'abord paſſer juſqu'à la belle Eſclave, par le moyen de l'Eunuque, qui étoit tout à lui. Cette pauvre Femme reçut une joie ſans pareille d'une ſi agreable nouvelle ; mais comme elle n'avoit jamais été trop heureuſe, elle n'oſoit eſpe-

rer un bonheur ſi peu attendu. Le vilain Corſaire, car c'eſt ainſi qu'elle l'appelloit, l'avoit tourmentée ce jour-là plus fort que jamais, & elle étoit reſolue de ſe jetter dans la mer, s'il y revenoit : ſi bien que ce Billet lui rendit preſque la vie ; & elle n'avoit jamais prié de ſi bon cœur Mahomet, qu'elle fit pour le vent, puiſque c'étoit de là qu'elle devoit attendre ſa liberté : En quelques mains qu'elle fût tombée, pourvû qu'elle ſortît de celles de ce Capitaine brutal, elle ſe croyoit trop heureuſe. Enfin une nuit qu'elle y ſongeoit peut-être le moins, elle vit entrer par la fenêtre un homme, qui d'abord lui fit un peu de peur ; mais ſa bonne mine la raſſura bien-tôt. C'étoit le Chevalier. Il eſt temps, Madame, lui dit-il d'une voix baſſe, de vous affranchir de vos chaînes, voila le plus beau temps du monde pour vous en retourner à Tunis, profitez-en, & laiſſez-moi avoir le plaiſir d'avoir rendu un petit ſervice à une perſonne, qui loin de meriter un traitement ſi cruel, ſeroit digne des ſoins de toute la terre. Je ne ſçai qui fit le plus d'effet ſur le cœur d'Hattigé, ou la nouvelle que lui apportoit le Chevalier, ou les belles qualitez de ſa perſonne ; mais je ſçai bien qu'elle fut quelque temps à le conſiderer, & que touchée d'un ſervice ſi conſiderable, & l'embraſſant pour l'en remercier, elle n'eut pas une parole à lui dire. Il l'avoit ſurpriſe au lit, & il demeura

meura ſi fort charmé de la voir, qu'il n'étoit pas moins embaraſsé qu'elle. Je ne ſçai, Seigneur, lui dit Hattigé, après lui avoir témoigné par ſes actions toute la reconnoiſſance poſſible, ſi ce n'eſt pas du Ciel que je tiens le ſecours que vous m'apportez; mais il n'eſt gueres d'homme ſur la terre ſi genereux, ni ſi bien fait que vous. Le Chevalier fort galant lui rendit douceur pour douceur, & lui aidant à s'habiller, parceque le temps preſſoit, il l'inſtruiſit de tout ce qu'elle devoit dire, & de la route qu'elle devoit faire tenir aux gens de ſon Vaiſſeau, afin que ſi le Corſaire venoit à les pourſuivre, il ne pût pas les rencontrer. La belle Turque ne fut pas long-temps à s'habiller. Je croi qu'en pareille occaſion peu de femmes chercheroient de l'ajuſtement; & ſi le Chevalier l'avoit voulu, celle-ci ſeroit ſortie du Vaiſſeau comme elle étoit ſortie du lit. Déja on remuoit, les Mariniers préparoient les cordages pour appareiller, quoique le vent ne fût pas le plus propre du monde pour aller à Malthe. Le Chevalier aida la belle Turque à deſcendre dans un Canot, qu'il faiſoit tenir au-deſſous de la Poupe, & d'abord qu'elle y fut, on gagna, à la faveur de la nuit, une des Priſes ſur laquelle il la vouloit envoyer : Il en fit ſortir tout ce qu'il y avoit de Chrétiens qui la gardoient, & après avoir pris congé de la Dame, qui auroit bien voulu qu'il ne

l'eût pas ſi-tôt laiſsée, il s'en ſepara avec aſſez de regret, pour ſe retirer dans ſon Vaiſſeau, où il alla, comme Gourdan, faire ſarper l'Ancre, pour ſe mettre à la voile.

FIN.

# LES NOUVEAUX DESORDRES DE L'AMOUR.

DEUX perſonnes de qualité de Picardie ayant des interêts enſemble à démêler, en vinrent à de grands procès, & ſe donnerent long-temps de la peine. Ils étoient proches parens, & de même Maiſon, portant tous deux même nom, mêmes armes. Leurs affaires étoient pour des partages, & tiroient à grande conſequence; ſi bien qu'il n'y alloit pas moins que de la ruine de l'un ou de l'autre. Comme ils étoient fort conſiderez dans la Province, leurs amis communs ſongerent à les accommoder; & pour y réuſſir, ils propoſerent un mariage du fils unique de l'un avec la fille de l'autre, laquelle étoit auſſi fille unique. Le fils n'étoit pas mal fait, mais il paſſoit pour bizarre; & comme les avantages de l'eſprit ſont préferables à ceux du corps, il n'avoit pas la meilleure reputation du monde dans ſon voiſinage. La fille au contraire étoit agrea-

ble, & promettoit beaucoup. Elle étoit encore dans un âge à ne pas ſçavoir ce que c'étoit qu'un Mari : auſſi quand on lui parla de la marier, elle y parut indifferente ; mais quand elle ſçut que c'étoit à ſon couſin, elle en fut extrêmement affligée. Elle dit à une femme qu'elle avoit auprès d'elle, & qui l'avoit élevée, qu'elle étoit bien malheureuſe, que l'accommodement de ſa famille ſe fiſt ainſi à ſes dépens, & qu'il auroit mieux valu pour elle que ſon pere eût perdu ſon procès. La femme s'étonnoit de l'entendre parler de la ſorte, parceque n'ayant en vûe qu'un établiſſement ſolide, elle ne trouvoit rien à redire dans la perſonne que l'on propoſoit.

Comme il falloit avoir diſpenſe pour paſſer outre, l'on envoya en Cour de Rome ; & pendant que le Courier fut à ſon voyage, le Marquis de Florange, (c'eſt ainſi que s'appelloit l'Accordé) ſe rendit auprès d'elle pour lui faire l'amour. Il n'avoit gueres quitté la Province, ſi bien que ſes manieres ne purent effacer l'impreſſion deſavantageuſe qu'elle s'étoit faite de lui. Au contraire plus elle le vit, moins elle l'eſtima.

Depuis cette entrevue elle ne ceſſa point de pleurer, prévoyant d'avance tous les malheurs dont elle étoit menacée. Enfin la diſpenſe étant venue, elle ne ſe put défendre d'épouſer le Marquis ; mais il ne lui parut pas plus aimable, après qu'il fut ſon Mari, que quand il étoit ſon Amant.

A quelque temps de là il échut à Florange une grande ſucceſſion, & il ſe vit en état de faire de la dépenſe. Sa femme qui cherchoit à l'éloigner, lui fit entendre qu'ils vivoient ſous un Regne où l'on ne faiſoit eſtime que des gens qui étoient dans le ſervice, & que quoique la ſeule pensée de ſon abſence lui fiſt de la peine, elle ne laiſſoit pas de lui conſeiller de prendre de l'emploi. Que leurs Terres étant ſur le paſſage des Troupes, le moyen de les conſerver étoit de faire ce que faiſoient les gens de ſa qualité. Qu'elle avoit oui dire que du temps de ſes Peres, un Soldat ne s'en approchoit qu'avec reſpect, & qu'elle ſeroit ravie que ce temps-là pût revenir.

Le Marquis de Florange étoit d'une Maiſon qui avoit produit de braves gens: mais la valeur de ſes Ancêtres n'avoit pas paſsé juſqu'à lui, ſi bien qu'il n'avoit jamais été à l'Armée qu'une ſeule campagne, encore en étoit-il revenu deux mois avant les autres. Ainſi trouvant peu de ſatisfaction au diſcours de ſa femme, il lui répondit qu'il ſçavoit bien qu'elle ne demandoit qu'à l'éloigner; mais qu'outre les affaires de ſa Maiſon qui l'attachoient chez lui, il étoit bien aiſe de ne lui pas donner ce contentement.

La Marquiſe ſe trouva choquée de ſa réponſe: & comme c'étoit garder peu de meſures avec elle, que d'en uſer de la ſorte, elle lui dit qu'il y avoit déja long-temps qu'elle commençoit à s'apperce-

voir de ſa mauvaiſe humeur ; mais qu'il ne falloit pas couvrir ſa bizarrerie d'un pretexte ſi prejudiciable à ſes interêts. Il lui échapa auſſi de l'appeller lâche ; & comme il n'y a rien qui offenſe tant que la verité, le Marquis s'emporta extraordinairement, & ils en vinrent juſqu'à ſe dire des injures.

A quelques jours de là Florange étant obligé d'aller à Paris pour un procès de conſequence, ſe trouva bien embaraſsé pour ſçavoir s'il devoit y mener ſa femme, ou s'il la laiſſeroit chez lui. Il commençoit à en devenir jaloux, ſans en avoir lieu neanmoins : car elle ne voyoit encore perſonne qui eût du deſſein pour elle, ou pour qui on pût l'accuſer d'en avoir. Mais ſoit que Florange eût un ſecret preſſentiment de ſon malheur, ou qu'effectivement il reconnût en elle quelque inclination à la galanterie, il ordonna à un de ſes domeſtiques, avant que de partir, de veiller ſur ſes actions. Ce domeſtique étoit un homme entre deux âges, qui paroiſſoit extrêmement ſage. Il avoit été dès ſa jeuneſſe à la guerre, où il avoit appris à vivre, mais c'étoit tout le profit qu'il y avoit fait ; car à la Paix des Pyrenées ayant été reformé, & ſe trouvant ſans bien, il fut obligé de prendre le premier emploi qu'on lui propoſa : & le pere du Marquis de Florange lui ayant offert ſa maiſon, il y entra pour avoir ſoin de ſes chevaux, & pour avoir l'œil ſur ſon fils qui étoit alors dans une grande jeu-

neſſe. La condition étoit mediocre pour un homme comme lui ; mais la neceſſité le fit paſſer par deſſus toutes choſes. Cependant quoique ſa fortune fût baſſe, il n'en avoit pas moins de cœur : auſſi n'avoit-il jamais aimé que des femmes de qualité ; & dès qu'il vit la Marquiſe, il ne fut pas à l'épreuve de ſes charmes. Le reſpect neanmoins le retint dans le ſilence ; mais le commandement que le Marquis lui avoit fait, commençant à le flatter, il crut qu'il pourroit arriver quelque changement en ſa fortune ; & pour s'inſinuer dans l'eſprit de la Marquiſe, il lui fit confidence de l'ordre qu'il avoit reçu de ſon mari, & l'aſſura qu'il étoit plus à elle qu'à perſonne du monde. La Marquiſe ſe trouva ſurpriſe à ce diſcours ; elle le fut moins toutefois de ce qu'il lui apprenoit de la jalouſie de ſon mari, que de la bonne volonté qu'il lui témoignoit. Car comme il y avoit déja long-temps qu'il étoit au Marquis de Florange & à ſon pere, elle ne pouvoit comprendre comment il quittoit ſi legerement leurs interêts, pour embraſſer ceux d'une perſonne qu'il ne connoiſſoit que depuis peu. Mais ſans trop raiſonner ſur ce qui faiſoit agir Grand-champ ( c'eſt ainſi que s'appelloit ce domeſtique ) elle s'imagina qu'il ne lui avoit offert ſes ſervices que par compaſſion.

Cependant ſi ſon mari ne lui avoit pas paru trop aimable avant ces choſes, elle le trouva alors tout à fait horrible, & à

ſon retour de Paris, elle eut toutes les peines du monde à le ſouffrir. Il en revint vers la fin de l'Eté, qui fut fort vilain cette année-là, à cauſe des pluyes continuelles. L'Automne qui le ſuivit, fut encore plus deſagreable; ſi bien que tout ce qu'il y avoit de gens de qualité à la campagne, ennuyez d'un ſi mauvais temps, parlerent de s'en aller dans les Villes. La plupart prirent le chemin de Paris; mais le Marquis ne jugea pas à propos d'y mener ſa femme, qui lui paroiſſoit trop coquette. Il ſçavoit que les maris n'y ſont pas en ſureté, ſur tout quand ils ont des femmes aimables. La Marquiſe s'attendoit à y aller paſſer l'Hyver, parcequ'il le lui avoit promis dès le commencement de l'Eté; mais voyant qu'il changeoit de ſentiment, cela aida encore à le lui faire haïr davantage. Cependant comme il ne ſe plaiſoit pas trop lui-même à la campagne, il reſolut d'aller dans quelque petite Ville, où l'influence ne fût pas ſi maligne pour les gens mariez, qu'elle pouvoit l'être à Paris. Ses Terres étoient autour de Soiſſons, & ce fut le lieu qu'il choiſit pour aller paſſer le mauvais temps. Cette Ville eſt aſſez jolie, & la Marquiſe l'aima toujours mieux que ſon village. A peine y étoient-ils arrivez, que l'Armée du Roy qui étoit en Flandre, eut ordre de ſe ſeparer, pour prendre le chemin de ſes quartiers d'hyver. Beaucoup d'Officiers en allant à Paris, paſſerent par Soiſſons.

Il y en eut un entr'autres d'un merite extraordinaire, & d'une qualité très relevée. Son Regiment avoit campé l'année précedente auprès des murailles de la Ville, avec cinq ou ſix autres qui y avoient demeuré pendant quinze jours, ſi bien qu'il avoit employé ce temps-là à faire ſa cour à une Bourgeoiſe, n'en ayant point été trop maltraité.

Après qu'il l'eut vûe, comme il ſçut que Florange étoit à Soiſſons avec ſa femme, il fut lui rendre viſite. Ils avoient fait connoiſſance à Paris deux ans auparavant, mais il n'avoit jamais vû la Marquiſe, dont il avoit oui dire beaucoup de bien. Il trouva que ſa reputation étoit encore au deſſous de ſa beauté & de ſon merite, ſi bien qu'il ne ſe put tenir de dire à Florange ce qu'il penſoit de ſon choix. Le Marquis, quoique d'un naturel à être facilement jaloux, ne s'allarma point des louanges qu'il donnoit à ſa femme, parcequ'il ſçavoit que les gens de Cour en ſont prodigues.

La Marquiſe de ſon côté trouva l'Officier tout à fait à ſon gré, & fut auſſi charmée de ſa bonne mine, que de ſa reputation; car il avoit fait des actions à la guerre qui l'avoient extrêmement diſtingué.

Le Marquis de Florange lui demanda ce qui l'amenoit à Soiſſons, parceque ce n'étoit pas là le droit chemin pour aller à la Cour; & comme les jeunes gens, ſur le fait de l'Amour, ont d'ordinaire plus

de vanité que de diſcretion, le Marquis de Mainville (c'eſt ainſi que s'appelloit l'Officier) lui avoua ingenuement l'amour qu'il avoit pour la Bourgeoiſe, & qu'elle étoit cauſe de ſon petit voyage. Après cette confidence, Florange ne s'étonna point de le voir reſter quelque temps dans la Ville, d'autant plus qu'on commençoit déja à y parler de ſon intrigue. Dès que la Marquiſe le ſçut, elle ſe ſentit indignée du choix qu'il avoit fait, comme ſi elle y eût pris interêt. Elle voulut voir la perſonne qui avoit fait cette conquête; mais elle ne la vit qu'avec des yeux de rivale; & bien que la Bourgeoiſe fût paſſablement belle, la Marquiſe la trouva laide, & indigne des ſoins d'un honnête homme. Mainville ne ſçavoit pas ce qui ſe paſſoit pour lui dans le cœur de la Marquiſe, mais ſans penetrer ſes ſentimens, il en avoit pour elle qui approchoient fort de ceux qu'elle avoit pour lui. Il la trouvoit infiniment aimable, & ſon mari au contraire lui paroiſſoit indigne de la poſſeder.

Il avoit appris qu'il étoit le plus jaloux de tous les hommes; de ſorte qu'il la plaignoit d'être tombée entre les mains d'une perſonne qui ſçavoit ſi peu goûter le bonheur de poſſeder une ſi belle femme. Cependant, quoique cette penſée l'occupât entierement, il tâchoit de la cacher autant qu'il pouvoit à tout le monde, de peur de faire naître des ſoupçons dans l'eſprit du Marquis de Floran-

ge, qui n'eût pas manqué après cela de lui défendre l'entrée de ſa maiſon, ou de remener ſa femme à la campagne. Ainſi il reſolut d'apporter tant de myſtere dans ſon amour, que perſonne n'en eût connoiſſance que la Marquiſe, bornant tous ſes ſoins à lui dire en ſecret ce qu'elle avoit allumé dans ſon cœur. Il compta donc pour rien la contrainte où il vivoit, étant aſſez content, pourvû qu'il ne donnât point de jalouſie à ſon mari. Il eſperoit par là ſe rendre agreable à la Marquiſe, parcequ'il ſçavoit que les femmes aiment la diſcretion par deſſus toutes choſes. Mais la ſympathie qu'ils s'étoient trouvée l'un pour l'autre dès leur premiere entrevûe, avoit déja fait tant d'effet ſur elle, qu'il n'étoit point beſoin de ce ſurcroît d'honnêteté pour le bien mettre dans ſon eſprit. En effet quoiqu'elle eût pû faire pour étouffer de certains mouvemens agreables qu'elle ſentoit en penſant à lui, elle n'avoit pû en venir à bout. Ainſi elle vit bien que ſi elle vouloit conſerver ſon innocence, elle devoit s'éloigner d'un lieu où elle ne pouvoit demeurer ſans courir riſque de ſe perdre. Elle eut beaucoup de peine à en former la reſolution, parcequ'il n'y a rien de ſi difficile à rejetter que des penſées agreables: mais conſiderant que c'étoit le ſeul moyen de ſe garantir des malheurs dont elle étoit menacée, elle pria le Marquis de Florange de vouloir ſe retirer à la campagne, ſinon de permettre qu'elle s'y retirât ſans

lui. Le Marquis fut ſurpris de ſa demande, ſçachant qu'elle avoit coutume de s'y ennuyer beaucoup.

Il voulut ſçavoir ce qui pouvoit être cauſe d'un ſi grand changement: elle lui répondit que l'air de la Ville lui faiſoit mal. Comme il lui voyoit bon viſage, il crut que ce n'étoit qu'un pretexte, & il ne ſe hâta pas de lui accorder ſa demande. D'ailleurs il haïſſoit lui-même la campagne; & pour n'être point obligé d'y retourner, il pria le Marquis de Mainville de la reſoudre à paſſer l'hyver à Soiſſons. Mainville qui juſques-là avoit inutilement cherché l'occaſion de parler en particulier à la Marquiſe, fut ravi de celle-ci, que la fortune lui envoyoit. Il paſſa ſans tarder dans ſa chambre, & la ſurprit extrêmement par la maniere qu'il y entra; car il demeura tout décontenancé, & comme un homme à qui il ſeroit arrivé quelque grande affaire. Elle lui demanda à qui elle devoit ſa viſite, lui qui n'étoit point encore venu la voir depuis qu'il étoit dans la Ville; & ce reproche obligeant lui donnant matiere d'entrer en diſcours, il lui répondit qu'il lui ſeroit aiſé de lui en rendre compte, ſi elle vouloit ſe donner la peine de l'écouter. Là-deſſus il lui conta qu'il l'avoit aimée éperduement dès le moment qu'il l'avoit vûe; mais qu'ayant reconnu l'humeur jalouſe de ſon mari, il s'étoit ſi bien contraint, qu'il croyoit que ni lui ni elle ne s'étoient point apperçus des ſentimens

de ſon cœur. Que Florange l'envoyoit vers elle : mais qu'avant que de s'acquitter de ſa commiſſion, & ne pouvant plus vivre s'il ne ſçavoit comment elle recevroit ſes offres de ſervice, il prenoit ce temps-là pour lui demander ſi elle le rendroit malheureux : Qu'il avoit fait accroire que c'étoit à une autre qu'il en vouloit, mais que la perſonne qu'il avoit feint d'aimer, n'avoit ſervi que de couverture à ſes deſſeins, puiſqu'il étoit incapable d'en aimer une autre qu'elle.

Il ſembloit que le diſcours de Mainville dût être extrêmement agreable à la Marquiſe, puiſqu'elle ſe voyoit aimée auſſi fortement qu'elle aimoit ; cependant elle ne put s'empêcher de pleurer, comme s'il lui eût appris quelque funeſte nouvelle. Un procedé ſi extraordinaire jetta Mainville dans la derniere ſurpriſe ; il lui demanda ce qu'elle avoit pour ſe tant affliger : mais plus il la preſſa de lui répondre, plus il lui ſembla que ſa douleur augmentoit. Il ſe mit alors à la regarder depuis la tête juſqu'aux pieds, craignant qu'elle ne fût pas trop ſage. Cette penſée eût été capable de le guerir : mais la Marquiſe rompant le ſilence, lui dit qu'il ne s'étonneroit plus de ſes pleurs, quand il ſçauroit ce qu'elle avoit à lui dire. Elle lui apprit alors qu'elle l'aimoit autant du moins qu'il la pouvoit aimer, & que ſa foibleſſe lui faiſoit peur : Que ſon deſſein étoit d'être ſage, mais qu'il étoit difficile de répondre de ſa vertu, quand

on avoit autant de penchant pour une perſonne qu'elle en avoit pour lui. Elle lui déclara enſuite que la priere qu'elle avoit faite à ſon mari de la remener à la campagne, n'étoit que pour avoir moyen de l'éviter ; & Mainville connut bien qu'elle diſoit vrai, puiſqu'il s'étoit chargé lui-même de la détourner de ſa reſolution.

Comme il eſt naturel de ſe flatter, Mainville, au lieu de s'allarmer de ſa vertu, ne ſongea qu'à la remercier des bontez qu'elle avoit pour lui : mais la Marquiſe l'interrompant au milieu de ſon diſcours, lui dit nettement qu'il n'en étoit pas encore où il penſoit, & que plus elle ſe connoiſſoit de foibleſſe, plus elle alloit faire d'efforts pour ne jamais le voir. La Marquiſe étoit femme de courage, & ce qu'elle diſoit étoit ſincere ; ſi bien qu'après l'avoir quitté, elle fit venir Grandchamp, lui diſant qu'elle deſiroit de lui un grand ſervice : Qu'il avoit beaucoup de credit ſur l'eſprit de ſon Mari, & qu'elle ſouhaitoit qu'il obtînt pour elle la permiſſion de s'en retourner à la campagne. Grand-champ fut ſurpris de ce diſcours, parcequ'il ſçavoit l'averſion que la Marquiſe avoit pour la ſolitude. Auſſi lui répondit-il qu'elle n'y penſoit pas ; & tournant en raillerie ce qu'elle avoit dit, il l'aſſura qu'il auroit toujours trop de ſoin de ſon contentement, pour lui procurer une choſe qui lui pût faire tant de peine. La Marquiſe fut alors obli-

gée de prendre un grand ſerieux, pour lui faire connoître qu'elle lui parloit de bonne foi, & enfin elle ſçut ſi bien lui repreſenter que ce ſeroit lui faire plaiſir, qu'il lui promit de faire tout ce qu'il pourroit auprès de Florange pour lui faire avoir contentement. La Marquiſe en parlant à Grand-champ, en uſa avec lui comme avec un homme qui ne tiroit à aucune conſequence, ſi bien qu'il lui échapa de dire qu'elle ſeroit plus contente avec lui dans un village, que ſi elle étoit dans la meilleure Ville du monde. Cet homme ne manquoit pas de bonne opinion de lui-même; de ſorte qu'interpretant ces paroles au pied de la lettre, il crut qu'il étoit plus heureux qu'il n'avoit penſé. Il avoit toujours caché ſon amour ſous des apparences d'honnêteté & de reſpect; il s'imagina alors que ſans être trop vain, il pouvoit lui donner des bornes moins étroites. Ainſi il reſolut de ſe plaindre à la premiere occaſion, & de s'ouvrir ſur ce qu'il ſentoit pour elle depuis ſi long-temps, ne doutant point que le ſuccès ne répondît à ſes eſperances.

La Marquiſe attendoit de jour en jour la réponſe de ſon mari, quand Grand-champ pour trancher davantage du neceſſaire, lui dit qu'il avoit peine à en obtenir ce qu'elle deſiroit; mais qu'il ne faloit pas ſe rebuter. Dans le temps qui s'écoula entre la priere de la Marquiſe, & la réponſe de Grand-champ, elle revit le

Marquis de Mainville, & ſes viſites n'aiderent pas à la guerir de ſa paſſion. Au contraire elle y devint ſi ſenſible, qu'elle craignit que ſi ces entrevues duroient long-temps, elle n'eût de la peine à la fin à reſiſter; car il étoit fort preſſant. Elle dit donc à Grand-champ qu'elle avoit à lui confier un ſecret, mais que lui étant de la derniere conſequence de ne le remettre qu'entre les mains d'un homme, ſur la diſcretion duquel elle pût s'aſſurer; elle vouloit qu'il lui jurât auparavant de n'en parler jamais à perſonne. Grand-champ étoit prévenu, comme j'ai dit, d'une grande opinion de lui-même; & ce diſcours achevant de le perſuader de ſa bonne fortune, il fit mille ſermens de fidelité à la Marquiſe, pour l'obliger à lui déclarer ſon ſecret. Elle lui dit auſſitôt que quoiqu'il ne fût pas honnête à une Dame d'avoüer ſa foibleſſe, elle ne pouvoit neanmoins la cacher plus long-temps, dans le deſſein d'y trouver du remede: Qu'elle en avoit une confuſion inconcevable; mais qu'il la devoit plaindre plutôt que de la blâmer; d'autant plus qu'elle faiſoit tout ſon poſſible pour n'avoir point de reproche à ſe faire. Qu'elle lui alloit découvrir juſqu'aux plus ſecrets mouvemens de ſon cœur, & que ce ſeroit à lui à la condamner après cela, s'il la trouvoit coupable.

Juſques-là la Marquiſe n'avoit rien dit qui n'entretînt Grand-champ dans ſes folles eſperances: mais quand elle lui eut déclaré

déclaré la paſſion qu'elle avoit pour Mainville, & celle qu'il avoit pour elle, il demeura tout auſſi confus, que ſi on l'eût ſurpris en faiſant quelque méchante action. Quoi, Madame, s'écria-t-il, après quelques momens de ſilence, vous aimez le Marquis de Mainville? le Marquis de Mainville, qui eſt perdu d'amour pour une Bourgeoiſe, & qui pour lui faire ſa cour, a abandonné le ſoin de ſa fortune! Oui, je l'aime, repliqua froidement la Marquiſe, & je ne demande à m'éloigner d'ici, que parceque je crains de trop l'aimer. Beaucoup de femmes à ma place chercheroient peut-être le moyen de le revoir à toute heure: mais pour moi je veux l'éviter, parcequ'il a un charme ſecret, dont je ne puis me défendre. Ah, Madame! repliqua Grandchamp, à qui toutes ces paroles étoient autant de coups de poignard dans le cœur, cherchez un autre Confident que moi, je ne me ſens pas propre à vous rendre le ſervice que vous me demandez, & je vous tromperois ſi je vous l'avois promis. A ces mots il ſortit tout tranſporté de colere, ſans vouloir l'écouter davantage. La Marquiſe fit ce qu'elle put pour le retenir; mais elle prenoit mal ſon temps, la rage qu'il avoit de ſe voir déchû de ſes eſperances, le jettoit dans un deſeſpoir inconcevable.

Comme il avoit fait éclater beaucoup de paſſion dans les reproches qu'il lui avoit faits, il ne fut pas difficile à la Mar-

quiſe de connoître qu'il étoit rival de Mainville : elle rappella dans ſa memoire quantité d'actions que l'Amour lui avoit fait faire, & auſquelles elle n'avoit point pris garde auparavant, mais qui la confirmerent alors dans la penſée qu'elle en avoit ; ſi bien qu'elle fut au deſeſpoir de la confidence qu'elle lui avoit faite. Cependant comme il n'y avoit plus de remede, elle ſongea à l'appaiſer, & crut qu'elle y pourroit réuſſir, pour peu qu'il eût conſervé de raiſon. Elle ſe repreſenta que n'étant point maitreſſe de ſon cœur, il devoit être content des efforts qu'elle faiſoit pour étouffer ſa paſſion, & de la reſolution qu'elle avoit priſe de ſe retirer à la campagne. Elle ſe diſoit encore, que s'il l'aimoit, il lui aideroit à en obtenir la permiſſion de ſon mari, ce qu'elle ſouhaittoit paſſionnément, pour couper racine à un amour, qui tout agreable qu'il lui étoit, ne laiſſoit pas de lui faire peur.

Dans le temps qu'elle attendoit ce ſervice de la jalouſie de Grand-champ, Mainville allarmé des inſtances qu'elle faiſoit auprès de Florange pour quitter Soiſſons, crut ne pouvoir mieux faire pour la retenir, que de jetter adroitement des ſoupçons dans l'ame de ce mari credule, & il lui dit un jour en raillant, que quelque ſecrete inclination pourroit bien appeller ſon Epouſe à la campagne. Florange ſur cet article étoit ſuſceptible de la moindre choſe, il ſe fit des impreſſions

ſi deſavantageuſes de ce qui venoit de lui être dit, que quand la Marquiſe lui parla de nouveau de s'en retourner, il la rebuta d'une maniere ſi deſobligeante, qu'elle en fut tout à fait choquée. Elle eut recours d'abord à ſes pleurs ; mais la douleur ayant fait ſa place au reſſentiment, il lui vint en tête de s'en vanger par l'endroit qu'il apprehendoit le plus. Elle trouva quelque temps un certain plaiſir à s'entretenir dans cette pensée ; mais ſa vertu ayant repris le deſſus, elle eut honte d'avoir pû concevoir une choſe qui lui étoit ſi deſavantageuſe.

Peu de jours après, Grand-champ la vint voir avec des yeux égarez, & qui convenoient fort à l'état de ſon ame. Il lui dit qu'il venoit pour prendre congé d'elle, & que lui étant ſurvenu des affaires, il étoit obligé de ſe retirer. Son compliment ſurprit la Marquiſe : elle tâcha de le détourner de ſa reſolution, ſe doutant bien de ce qui en étoit cauſe ; mais il lui répondit qu'il ne pouvoit demeurer davantage dans un lieu où il auroit tous les jours un ſupplice devant les yeux plus cruel que la mort. Qu'aprés ce qu'elle lui avoit dit, comme il connoiſſoit les effets de l'Amour, il ne doutoit point que celui qu'elle avoit pour le Marquis de Mainville n'augmentât plûtôt que de diminuer ; qu'il en prévoyoit d'étranges ſuites, non qu'il la ſoupçonât de manquer jamais de vertu, mais par la connoiſſance qu'il avoit de l'humeur jalouſe

de ſon mari, qui ſeroit ravi de trouver un pretexte pour la maltraiter.

Grand-champ cacha ainſi ſous de belles apparences le veritable ſujet de ſon mécontentement : car il n'y avoit que la jalouſie qui l'obligeât à vouloir s'en aller. Cependant il jetta mille craintes dans l'eſprit de la Marquiſe, par les malheurs dont il la menaçoit ; & ſi l'amour qu'elle avoit déja pour Mainville n'eût été très-violent, ſon diſcours eût été capable de l'arracher entierement de ſon cœur. Elle eût bien ſouhaité, s'il n'eût tenu qu'à elle, que ce détachement eût été poſſible. Auſſi pour avoir quelqu'un qui pût ſoutenir ſa vertu chancelante, elle conjura Grand-champ de ne la pas abandonner dans l'état où elle étoit, lui promettant de faire toutes choſes au monde pour venir à bout de ſa foibleſſe. Vous verrez, lui diſoit-elle, que l'amour que j'ai pour Mainville, n'eſt pas inſurmontable, bien qu'il ſoit un effet de mon inclination ; & que l'on peut avec un peu d'effort rectifier ſon étoile, quand elle veut nous entraîner dans le précipice malgré nous. Que nous ſerviroit auſſi-bien la raiſon, ſi nous ne la pouvions mettre en uſage au beſoin ? & qu'elle difference y auroit-il ſans cela entre les hommes & les bêtes ?

Grand-champ étoit ſi troublé, qu'à peine entendit-il une ſeule parole de la Marquiſe ; mais voyant qu'elle le preſſoit tout de nouveau de lui répondre : Que voulez-vous, Madame, que je vous

diſe, lui repliqua-t-il ? me forcerez-vous malgré moi à vous avoüer mon crime ? Je ſuis auſſi coupable que malheureux. Je ſçai ce que je ſuis, & ce que vous êtes ; & la connoiſſance que j'ai de l'un & de l'autre, ne m'a pas empêché de vous aimer. Je vous adore, puiſqu'il vous le faut dire, & vous adorez le Marquis de Mainville. Après cela il ne me reſte plus que de m'éloigner d'ici ; & quand vous me pardonneriez l'excès de ma temerité, je ne me la pourrois pardonner moi-même. Un autre vous inſpire ces agreables mouvemens, que je voudrois vous faire ſentir aux dépens de ma vie ; mais cette vie ne m'eſt plus agreable, puiſque je n'ai plus rien à eſperer. A ces mots il voulut ſortir, ſans attendre de réponſe : mais la Marquiſe le rappellant, lui fit tourner la tête malgré lui, & remarqua ſur ſon viſage une douleur inconcevable. Que voulez-vous de moi, Madame, reprit-il alors avec un air où l'amour & le deſeſpoir éclatoient également ? Voulez-vous que je ſouffre ici tout ce qu'on peut ſouffrir de cruel ? Que je voye tous les jours devant moi la perſonne la plus aimable, ſans oſer lever les yeux ſur elle ? Que je contemple l'amour que vous avez pour le Marquis de Mainville ; qu'inſenſible à l'un & à l'autre, je traîne la vie du monde la plus languiſſante ? Non, Madame, vous ne devez point m'y obliger, il y va du vôtre à ſouffrir qu'un malheureux comme moi, oſe vous dire qu'il

vous aime; & quand vous pourriez vous y reſoudre, cela ne me ſoulageroit point. J'aurois toujours devant les yeux le bonheur du Marquis de Mainville; & me croyant auſſi digne que lui d'être aimé, malgré la difference que la Fortune a miſe entre lui & moi, je vous dirois peut-être des choſes qui pourroient vous déplaire. Il vaut mieux m'éloigner tout d'un coup; & bien que j'en doive mourir, la mort me ſera plus agreable qu'une vûe qui me feroit mourir à toute heure. A ces mots, il voulut encore ſortir; mais la Marquiſe l'arrêtant par le bras, lui dit que s'il vouloit l'obliger, il demeureroit encore auprès de ſon mari. Qu'elle ne lui vouloit point autant de mal de ſa temerité, qu'elle auroit pû faire dans un autre temps, parcequ'elle connoiſſoit elle-même le pouvoir de l'Amour. Qu'au reſte elle vouloit bien oublier toutes choſes, pourvû qu'il lui promît de ne lui jamais parler de ſa paſſion. Qu'il falloit que la raiſon le gouvernât, comme elle lui promettoit de s'en laiſſer gouverner elle-même. Qu'elle vouloit qu'il fût témoin des efforts qu'elle alloit faire pour chaſſer Mainville de ſon cœur; & que ſi elle n'y pouvoit réuſſir, il ſeroit du moins auprès d'elle, pour la faire reſſouvenir de ſa vertu.

Enfin comme on ne peut reſiſter à ce qu'on aime, Grand-champ ne ſe put défendre d'obeïr à la Marquiſe, & continua de demeurer auprès de Florange. Ce-

pendant ſi elle avoit tant de bonté pour lui, ce n'étoit pas ſans des raiſons très fortes. Elle conſideroit que l'excès de ſon deſeſpoir le pouvoit porter à reveler ſon ſecret, & qu'il valoit mieux ſe contraindre, que de s'expoſer à la colere d'un Amant qui avoit ſujet de ſe plaindre. D'un autre côté, comme ſon deſſein étoit d'être ſage, elle s'imaginoit que la preſence de Grand-champ ſeroit capable de la retenir, & que veillant de près ſur ſes actions, elle auroit honte, après ce qu'elle lui avoit dit, de faire paroître de la foibleſſe.

Pendant qu'elle faiſoit ainſi ſon poſſible pour chercher toutes ſes ſuretez, Mainville n'oublioit rien de ce qui pouvoit donner un heureux ſuccès à ſon amour. Il trouvoit de temps en temps le moyen d'entretenir la Marquiſe, & ſa converſation ruinoit les projets de ſageſſe qu'elle ſe formoit. Elle découvroit tous les jours en lui quelque nouvelle qualité qui lui rendoit le vice moins affreux, & qui diminuoit l'empreſſement qu'elle avoit eu de ſe retirer à la campagne.

Florange, tout jaloux qu'il étoit, ne s'appercevoit encore de rien : mais la Bourgeoiſe à qui Mainville en contoit auparavant, le reconnoiſſant plus froid qu'à l'ordinaire, en rechercha la cauſe, & ne fut pas long-temps à la découvrir. Son deſeſpoir en fut extrême, & elle fut ſur le point de faire éclater ſa jalouſie, ſans conſiderer qu'elle ſe feroit autant de tort

qu'à la Marquiſe. Cependant craignant encore de ſe tromper, elle voulut avoir de nouvelles preuves de l'infidelité de ſon Amant, avant que d'en venir aux reproches contre lui, & aux invectives contre ſa Rivale.

Cette Bourgeoiſe pour n'être pas de qualité, ne laiſſoit pas de tenir quelque rang dans la Ville, parcequ'elle avoit du bien, & qu'elle étoit paſſablement belle. Elle étoit de toutes les parties qui s'y faiſoient, & la ſaiſon du Carnaval voulant alors qu'on ſe déguisât, comme c'eſt la coutume, Florange la pria d'être d'une maſcarade où Mainville & ſa Femme devoient être. Pour être plus propres, ils avoient fait venir des habits de Paris, ſix pour hommes, & ſix pour femmes. Ils étoient tous pareils, & convenoient aſſez à une Entrée qu'ils vouloient danſer aux nôces d'une fort belle fille, qui devoit être mariée bien-tôt. Le jour étant venu, ils ſe firent admirer de toute la compagnie, qui n'avoit pas coutume de voir des gens qui danſaſſent auſſi-bien que faiſoient Mainville & la Marquiſe de Florange. Après qu'ils eurent danſé, ces Amans ſe mirent l'un auprès de l'autre; & Mainville, ſur qui la Bourgeoiſe avoit les yeux tournez, ayant fait un peu trop de careſſe à la Marquiſe, il eſt difficile d'exprimer le déplaiſir qu'elle en eut. Tranſportée de colere, elle fut de ce pas pour faire mille reproches à ce perfide: mais ayant trouvé en chemin une femme

de

de ſes amies qui l'arrêta, elle ne trouva plus Mainville, ni la Marquiſe, qui s'étoient ôtez de leur place pour en aller prendre une autre. Elle tâcha de les démêler dans la foule; & la reſſemblance des habits la trompant, elle dit à Florange, qu'elle prit pour Mainville : Vous me trahiſſez, Marquis, mais je me vangerai de Madame de Florange, quand je devrois mourir un moment après. Florange reconnut la voix de la Bourgeoiſe, & ſon diſcours faiſant impreſſion ſur ſon eſprit, qui n'étoit que trop ſuſceptible de jalouſie, il ſe jetta dans la preſſe, ſans lui répondre une ſeule parole. La rage de la Bourgeoiſe fut inconcevable dans cette rencontre, elle ſe crut tout à fait mépriſée, de la maniere qu'il la traitoit, & ſouhaita de pouvoir éteindre ſa paſſion en un moment : mais n'en pouvant venir à bout, elle tourna toutes ſes pensées à la vengeance.

Cependant Mainville & la Marquiſe, qui ignoroient ce qui ſe paſſoit, jouiſſoient, en un coin, de la converſation l'un de l'autre, ſans s'attendre que l'Amour leur préparât aucune peine. Florange les cherchoit par tout; & les trouvant à l'écart, il en ſentit redoubler ſa fureur. Il eut la bouche ouverte pour leur demander ce qu'ils faiſoient là : mais conſiderant que l'éclat qu'il pourroit faire retomberoit ſur lui, il fit ſemblant de ſe trouver mal, pour avoir le pretexte de s'en retourner. Quand il fut arrivé à la

maiſon, il dit à ſa femme de ſe préparer à quitter Soiſſons dès le lendemain matin. Elle lui en demanda le ſujet : mais ſans vouloir lui rien ſpecifier, il ſe contenta de lui faire connoître qu'il n'étoit point ſatisfait de ſa conduite. Elle ne ferma point l'œil de toute la nuit, faiſant cependant moins de reflexion à la colere de Florange, qu'à la cruelle ſeparation de Mainville, qu'elle commençoit à aimer plus que ſa vie. Elle rêva au moyen de lui pouvoir dire adieu ; mais ne ſçachant comment faire, elle ſe reſolut de lui écrire dès qu'il ſeroit jour. En effet elle ſongeoit déja à avoir de l'encre & du papier, quand une nouvelle inquietude acheva de troubler ſon repos. Elle ne ſçut à qui confier ſa Lettre, & elle vit bien par là qu'elle écriroit inutilement. Le jour étant venu, elle commençoit à s'aſſoupir, quand ſon mari lui dit que pour une perſonne qui devoit faire voyage, il ne falloit pas dormir ſi tard. Il la fit donc ſortir du lit, & ne la quitta point juſqu'à ce qu'elle fût entierement habillée.

La Marquiſe le regardoit d'un air mépriſant, ſans lui parler : mais elle perdit toute ſa fermeté quand il falut monter en caroſſe. Ce fut alors qu'elle ſe repreſenta le deſeſpoir de Mainville, quand il la ſçauroit partie, & l'affliction de ſon Amant la toucha davantage que ſa propre douleur. Cependant comme l'Amour en devient plus fort par la perſecution, elle

ſentit bien-tôt qu'elle l'aimoit plus qu'elle n'avoit jamais aimé perſonne. Après qu'elle fut arrivée chez elle, ſon mari ſe doutant bien qu'elle n'en demeureroit pas là, ſi l'amour qu'elle avoit pour Mainville étoit un peu fort, il ne lui laiſſa ni encre ni papier, défendant d'ailleurs à ſes gens de lui en donner, ſi elle leur en demandoit.

Pendant que tout ceci ſe paſſoit, Mainville ne ſongeant à rien moins qu'à ce qui étoit arrivé, envoya chez Florange pour ſçavoir de ſes nouvelles. Celui qu'il avoit chargé de ce meſſage en étant revenu, & lui ayant rapporté qu'il étoit parti dès le matin avec ſa femme pour s'en retourner chez lui, le ſurprit extrêmement. Il n'en voulut rien croire d'abord ; mais la choſe lui étant confirmée d'un autre endroit, il jugea auſſi-tôt qu'un départ ſi précipité étoit un effet de la jalouſie de Florange. Il crut encore qu'il n'y avoit que lui dans la Ville, de qui il en eût pû prendre : ainſi il rejetta ſes premieres penſées, qui lui ſuggeroient de courir après ſa Maitreſſe. Voyant donc que ce ſeroit inutilement qu'il demeureroit plus longtemps à Soiſſons, il reſolut de prendre le chemin de Paris, d'où il fit deſſein d'envoyer un homme exprès à la Marquiſe. Comme il étoit tout prêt de monter à cheval, la Bourgeoiſe arriva chez lui toute tranſportée de fureur, car elle venoit d'apprendre qu'il alloit partir ſans lui dire ſeulement adieu. Elle lui repro-

cha ce qu'elle avoit fait pour lui, & le peu de reconnoiſſance qu'il en avoit, & n'oublia pas d'y parler de ce qui s'étoit paſsé la veille, l'accuſant d'être le plus ingrat de tous les hommes, de n'avoir pas pris ſeulement la peine de la vouloir deſabuſer. Mainville ſurpris de ce reproche, qu'il ne croyoit pas s'être attiré, ſe fit expliquer la choſe au long; & voyant que la bévûe de la Bourgeoiſe avoit causé la jalouſie de Florange, il ne lui fit pas grande reparation de ſa froideur, & la traita au contraire avec aſſez de mépris. Après l'avoir congediée, il ſortit de la Ville, ne ſongeant en chemin qu'à la Marquiſe, qui de ſon côté n'étoit occupée que de lui. Car ſans ſe ſoucier autrement des rigueurs de ſon mari, qui la traitoit aſſez indignement, & qui la faiſoit même épier par cinq ou ſix perſonnes, à qui il n'avoit point eu de honte de découvrir ſa foibleſſe, elle ne ſouhaitoit autre choſe que de ſçavoir ce qu'étoit devenu Mainville. Ainſi toutes ſes penſées n'allant que là, elle prit une reſolution difficile à former, mais qui étoit une forte preuve de ſon amour. Car oubliant toutes les allarmes qu'elle avoit eues pour avoir confié ſon ſecret à Grandchamp, elle fit deſſein de s'en ſervir pour avoir des nouvelles de Mainville, & pour lui donner des ſiennes. Elle ne ſçut neanmoins de quelle maniere s'y prendre pour exiger de lui ce ſervice, après ce qu'elle lui avoit dit : car elle apprehendoit ſes

reproches. Enfin l'Amour étant plus fort en elle que toute autre conſideration, elle le conjura, les larmes aux yeux, de la ſortir de peine, & de vouloir porter une Lettre à ſon Amant. Vous m'aimez, Grand-champ, lui dit-elle, & il me ſera aiſé de le connoître en cette rencontre. Vous me ferez mourir de douleur, ſi vous me refuſez, au lieu que vous me redonnerez la vie, en me rendant ce ſervice. Il m'en coutera la mienne, Madame, répondit auſſi-tôt Grand-champ, & vous avez la cruauté de vouloir que j'expire de la mort du monde la plus cruelle. Mais n'importe, puiſque c'eſt le moyen de vous obliger, c'eſt à moi à vous obeïr ſans replique.

Après qu'elle eut ainſi tiré ſon conſentement, elle lui demanda du papier & de l'encre, & il fut encore obligé de lui en apporter. Quand elle eut écrit ſa Lettre, elle la lui donna, le priant de faire diligence, afin que Mainville la pût recevoir avant que d'arriver à Paris, où elle ſe doutoit bien qu'il ſeroit allé. Grand-champ outré de douleur, la prit de ſes mains, & feignant d'avoir quelque affaire pour obtenir congé de Florange, il monta à cheval, & attrapa Mainville à moitié chemin. Mainville à qui la Marquiſe avoit fait confidence de l'amour de Grand-champ, trembla de la témerité qu'elle avoit eue de lui confier une choſe de cette conſequence : mais admirant en même temps la fidelité de ce Domeſti-

que, il voulut l'embraſſer, & lui témoigner la reconnoiſſance qu'il avoit d'une action ſi genereuſe. Mais Grand-champ ſe retirant deux pas en arriere, pour éviter ſes careſſes, lui dit que bien loin de l'aſſurer qu'il fût ſon ſerviteur, il lui diroit franchement, qu'il n'y avoit point d'homme qui le haît plus que lui, & que s'il s'étoit abaiſsé juſqu'à lui rendre une Lettre de la Marquiſe, il le croyoit aſſez délicat pour ne pas confondre le caractere d'un Amant paſſionné avec celui d'un rival malheureux. Qu'il pouvoit juger de ſon amour par le témoignage qu'il venoit d'en donner, & que plus cet amour étoit violent, plus les effets en étoient à craindre.

Mainville ne fit pas ſemblant d'écouter ſes menaces : auſſi loin d'en faire paroître du reſſentiment, il fit ce qu'il put pour gagner un homme ſi genereux, lui offrant de l'avancer à la guerre, s'il vouloit, & de le ſervir de tout ſon credit. Mais toutes ces promeſſes ne firent rien faire de bas à Grand-champ, ſoutenant juſqu'au bout ſa generoſité. Après cela Mainville fit réponſe à la Marquiſe, & remit ſa Lettre entre les mains de ce Domeſtique. Elle lui avoit mandé par la ſienne la cauſe de ſon départ, & lui apprenoit qu'elle feindroit d'être malade, pour aller aux Eaux de Bourbon. Elle fut ravie de ſçavoir que Mainville s'y rendroit auſſi de ſon côté, car il l'en aſſuroit par ſa Lettre ; ſi bien qu'elle ne parla à Grand-champ

que de l'impatience qu'elle auroit juſqu'à ce que la ſaiſon des Eaux fût venue. Le temps qui ſe va écouler juſques-là, lui diſoit-elle, me va encore durer mille ans, & dans l'empreſſement que j'ai de le revoir, il n'y aura point de jour qui ne me ſemble des années. J'avoue que l'eſperance ſoulagera ma peine en quelque façon ; mais quelque bien que j'attende d'une vûe ſi chere, je l'acheterai bien par les inquiétudes où je vais être, qu'il ne manque à ſa parole. Grand-champ, continuoit-elle, le Roy marchera-t-il à ſes conquêtes dans le temps des Eaux, & crois-tu que Mainville ſe puiſſe diſpenſer de le ſuivre ? L'honneur eſt quelque choſe de bien delicat dans l'ame d'un homme de qualité, & je ſuis perdue s'il faut que Mainville le préfere à ſon amour.

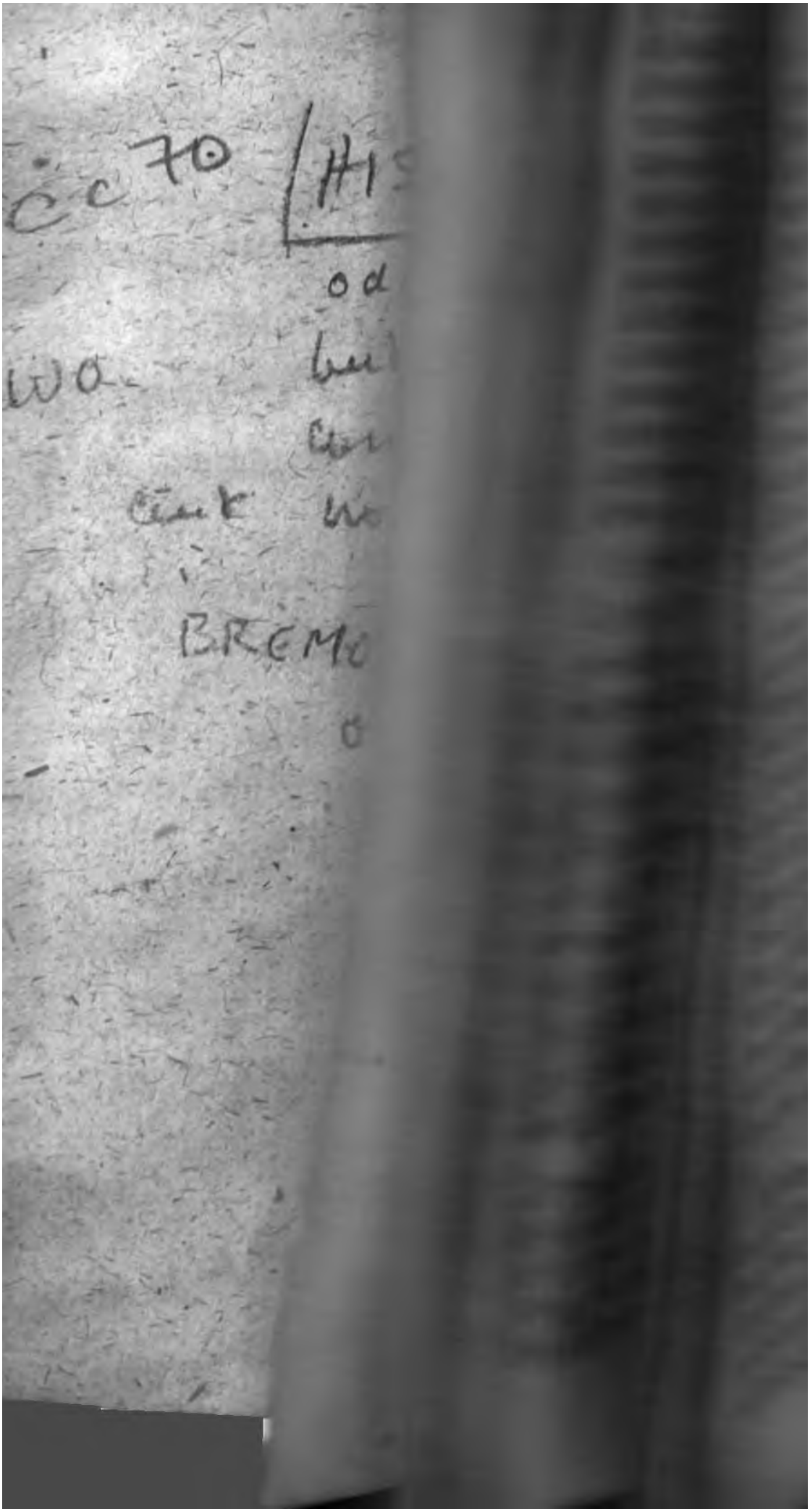
Grand-champ écoutoit tout cela avec un viſage où le deſeſpoir & la rage ſembloient triompher de ſa paſſion. Auſſi étoit-il tout prêt quelquefois de l'accabler de reproches, ſi par un retour fort ordinaire aux Amans, il n'eût eu plus de peur de la fâcher, que de toute autre choſe. Ne pouvant neanmoins demeurer davantage en preſence d'une femme qui le deſeſperoit, il ſe retira ſans lui rien dire. Mais elle étoit tellement occupée de ſes reflexions, qu'elle ne prit pas garde ſeulement à ce qu'il étoit devenu.

Quand ce fut enfin la ſaiſon de prendre les Eaux, elle demanda à ſon mari la

permiſſion d'y aller, & il ne la lui put refuſer honnêtement, parcequ'elle avoit feint d'être malade, ayant d'ailleurs engagé adroitement les Medecins à dire, qu'elle en avoit beſoin pour ſa gueriſon. Cependant Florange ne la voulant pas quitter d'un pas, fit ſemblant de ſon côté que les Eaux lui ſeroient bonnes, & ſe mit de la partie malgré elle. La colere de la Marquiſe fut extraordinaire en cette rencontre, & ſi elle eût osé, elle l'eût fait éclater par d'étranges marques. Elle ſongea alors à rompre cette partie : mais faiſant reflexion que ce ſeroit faire voir trop clairement ſon intrigue, elle reſolut de faire avertir Mainville de ce qui ſe paſſoit, afin qu'il prît ſes meſures pour la voir en chemin.

Grand-champ fut encore chargé de lui porter cette nouvelle; & s'en étant acquitté avec la même fidelité qu'il avoit fait la premiere fois, Mainville prit le chemin de Montargis, & s'arrêta dans la meilleure Hôtellerie, où la Marquiſe lui avoit écrit qu'elle devoit loger. Il n'avoit pour tout train qu'un Valet de chambre; & pour ne donner aucun ſoupçon s'il y demeuroit quelque temps, il feignit d'être malade, afin de pouvoir attendre en liberté la venue de la Marquiſe. Deux jours après, elle y arriva avec ſon mari; & à peine fut-elle deſcendue, qu'elle donna ordre à Grand-champ d'avertir Mainville qu'elle vouloit le voir. Mainville dit à Grand-champ

que cela ne ſe pouvoit qu'après que ſon mari ſe ſeroit retiré, & que comme la Marquiſe ne couchoit point avec lui, ils auroient tout le temps de s'entretenir. Quand Grand-champ eut fait ce rapport à la Marquiſe : Ah Dieu ! s'écria-t-elle, cela n'eſt pas poſſible ; comment me voir la nuit, n'eſt-ce pas chercher à ſe perdre, & à me perdre moi-même ? Que diroit Florange s'il venoit à le ſçavoir ? Y auroit-il après cela de miſericorde pour moi ? Qu'en dites-vous, Grand-champ ? Donnez-moi un bon conſeil là-deſſus. Grand-champ enragé de ce qu'il faiſoit, & de ce qu'il étoit encore obligé d'entendre, ne répondit mot ; mais voyant qu'elle le preſſoit de lui en dire ſon ſentiment : Eh quoi, Madame ! lui repliqua-t-il, ne devez-vous pas être contente de ce que je fais ici, ſans me vouloir encore contraindre à vous donner des conſeils ? Que me ſerviroit auſſi-bien de vous dire de ne pas voir le Marquis de Mainville, puiſque vous ne m'en croirez pas ? Pourquoi non, répondit la Marquiſe ? & ne ſerois-je pas bien-aiſe que vous me fiſſiez voir qu'il y eût de l'impoſſibilité à le contenter ? Non, Madame, il n'y en a point, repliqua Grand-champ, puiſque vous en doutez ; & vous le verrez dans votre chambre indubitablement, puiſque vous ne déliberez plus que pour ſçavoir ſi la choſe eſt faiſable ou non. Je croyois que vous vous en défendriez par la crainte de bleſſer



elle ne ſon-
ſa jalouſie ne
re veritables.
étoit au bout
it une eſpece
champ avoit
is de Floran-
iller de ſi près
, qu'il lui en
t. Ainſi il dé-
er qui il vou-
nour voulant
rival, il l'in-
la Marquiſe,
omme Main-
ne avanture
r donna pas
à l'autre. Un
ux d'une ſer-
onnu en elle
our lui, il ſe
ambre, & la
lle, qui étoit
s ſemblables,
t de ſon inſo-
d cri qui mit
Le Marquis
ruit, comme
que c'étoit,
voix : *Qu'on*
oit une aver-
ux qui cher-
mes des au-
oiſſoit indul-
nnât l'audace

votre honneur ; mais l'heureux Marquis triomphe de vos ſcrupules. Vous le vouliez fuir, me diſiez-vous d'abord, avec tant de précaution, & vous ne craignez plus maintenant de vous trouver tête à tête avec lui. Ah! vous vous trompez, Grand-champ, répondit la Marquiſe ; & s'il vient dans ma chambre, je ne veux pas que vous me quittiez d'un pas, afin que vous ſoyez témoin vous-même qu'il ne s'y paſſera rien que d'honnête, & que ſi je manque à la bienſeance, je ne manque pas du moins à la vertu. C'eſt vous qui vous trompez, Madame, repliqua Grand-champ, ſi vous croyez que vous puiſſiez ainſi manquer à la bien-ſeance, ſans manquer à la vertu, car il y a une telle liaiſon de l'une à l'autre, qu'on ne ſe peut plus dire innocente, dès qu'on a manqué une fois à ſa conduite. C'eſt à vous à faire reflexion là-deſſus ; & ſi mon malheur veut que mes remontrances ne ſervent de rien, vous n'avez qu'à me dire ce que vous deſirez de moi : j'amenerai encore, ſi vous me l'ordonnez, cet heureux Amant juſques dans votre chambre, mais ne m'obligez pas à être témoin d'une converſation qui me deſeſpereroit.

D'abord que Grand-champ lui eut fait ces offres, elle le prit au mot, le conjurant de lui rendre ce ſervice. Elle n'inſiſta plus même à vouloir qu'il ſe trouvât dans ſa chambre avec Mainville, & cette circonſtance acheva de l'accabler : car il

ſe figura des choſes à quoi elle ne ſongeoit aucunement, & que ſa jalouſie ne laiſſa pas de lui faire croire veritables. La chambre de la Marquiſe étoit au bout d'une galerie, & il y avoit une eſpece d'antichambre, où Grand-champ avoit ordre de coucher, le Marquis de Florange lui ayant ordonné de veiller de ſi près à la conduite de ſa femme, qu'il lui en pût rendre un compte exact. Ainſi il dépendoit de lui d'y faire entrer qui il voudroit; & l'excès de ſon amour voulant qu'il rendît ce ſervice à ſon rival, il l'introduiſit dans la chambre de la Marquiſe, & ferma la porte ſur eux. Comme Mainville y fut entré, il arriva une avanture dans l'Hôtellerie qui ne leur donna pas peu d'inquietude à l'un & à l'autre. Un valet y étoit devenu amoureux d'une ſervante, & croyant avoir reconnu en elle quelque bonne volonté pour lui, il ſe coula doucement dans ſa chambre, & la reveilla en ſurſaut. Cette fille, qui étoit ſage, contre l'ordinaire de ſes ſemblables, fut ſurpriſe au dernier point de ſon inſolence, & fit alors un grand cri qui mit toute la maiſon en allarme. Le Marquis de Florange ſe reveilla au bruit, comme les autres, & ayant ſçu ce que c'étoit, on l'entendit crier à haute voix : *Qu'on le tue, qu'on le tue :* car il avoit une averſion naturelle pour tous ceux qui cherchoient à débaucher les femmes des autres, craignant que s'il paroiſſoit indulgent ſur l'article, cela ne donnât l'audace

à quelque Amant d'en conter à la ſienne. Sa voix frappa d'abord les oreilles de Mainville & de la Marquiſe ; & Mainville croyant que c'étoit de lui qu'il voulût parler, mit l'épée à la main au même temps, diſant à la Marquiſe qu'il ne ſeroit pas ſi facile qu'on le penſoit de lui ôter la vie. A ces mots il ſe dépêtra de ſes bras qui le ſerroient tendrement, comme ſi elle lui eût voulu dire un dernier adieu : & ſortant de la chambre, il courut vers l'endroit où il entendoit parler Florange. Comme il fut au bout de la galerie, il l'entrevit en robe de chambre, à la lueur d'une chandelle qu'un Laquais tenoit devant lui. Ce Laquais ne vit pas plutôt briller l'épée de Mainville, qu'il laiſſa tomber de peur ſon flambeau, faiſant un cri épouventable. Florange de ſon côté ſe retira dans ſa chambre avec précipitation, ayant auſſi entrevû l'épée ; ſi bien que Mainville ne trouvant perſonne qui lui diſputât le paſſage, il ſortit ſans que Florange pût dire qui lui avoit fait ſi grand' peur.

Cependant la Marquiſe étant dans une inquietude épouventable de ce qui arriveroit à Mainville, alla dans la galerie pour écouter : mais ayant ſçu que le bruit qui s'étoit fait dans l'Hôtellerie, avoit été causé par l'avanture du valet & de la ſervante, & n'entendant point parler de ſon Amant, elle ſe remit de ſa frayeur. Après cela Grand-champ lui conſeilla de ſe coucher, afin que ſi ſon mari venoit

par hazard dans ſa chambre, il ne demandât point pourquoi elle avoit veillé ſi tard. A peine s'étoit-elle deshabillée, que Florange qui avoit eu le temps d'appeller tous ſes gens à ſon ſecours, vint heurter à ſa porte avec tant de bruit, qu'on eût dit qu'il l'eût voulu enfoncer. Grand-champ la lui fut ouvrir; & la premiere choſe que Florange lui demanda, fut s'il n'étoit point ſorti de ſa chambre un homme l'épée à la main? Il lui répondit qu'il n'avoit garde d'en être ſorti perſonne, puiſque la porte avoit toujours été fermée, & que s'il n'avoit entendu ſa voix, il ne l'auroit pas ouverte. Après cela Florange heurta à la porte de la chambre de ſa femme, & elle l'y fit attendre quelque temps, pour lui faire accroire qu'elle étoit dans un profond ſommeil. Enfin elle fit ſemblant de réveiller ſa Demoiſelle, qui étoit de ſon intrigue, & qui avoit toujours été preſente tant que Mainville étoit demeuré avec elle. Florange les accuſa toutes deux de dormir bien fort, après qu'elles lui eurent aſſuré qu'elles n'avoient rien entendu de tout le bruit qui s'étoit fait dans l'Hôtellerie.

Si-tôt que Florange eut quitté ſa femme, il fit reflexion ſur la viſion qu'il avoit eue de l'épée, & s'aſſurant ſur ce que Grand-champ lui avoit dit, il crut que l'homme étoit ſorti de quelque chambre voiſine de celle de la Marquiſe. Ainſi tout s'appaiſa dans l'Hôtellerie, après quoi

chacun ſe rendormit, comme ſi de rien n'eût été. Il n'y eut que Mainville, la Marquiſe, & Grand-champ qui ne purent goûter de repos, leur amour leur fourniſſoit aſſez de matiere d'inquietude. Pour Grand-champ, il eſt aiſé de juger qu'il étoit accablé de douleur, & qu'il ne pouvoit ſonger à ſa cruelle deſtinée, ſans ſe croire le plus malheureux de tous les hommes. Quant à Mainville & à la Marquiſe, quoiqu'ils duſſent être aſſez contens, étant ſurs de l'amour l'un de l'autre, ils avoient neanmoins de grands ſujets de chagrin. Ils avoient eſperé de ſe voir pendant toute une nuit, & une malheureuſe avanture d'un valet & d'une ſervante, avoit fait échouer leur eſperance. D'ailleurs ils ne ſçavoient quand ils ſe pourroient revoir : car outre qu'ils n'avoient pas eu le temps de prendre des meſures enſemble, Mainville étoit ſur le point de s'en retourner à l'Armée, & le peril qu'il alloit courir, allarmoit extraordinairement ſa Maitreſſe.

Le jour étant venu, Florange & ſa femme continuerent leur chemin, & étant arrivez à Bourbon, ils prirent les Eaux, dont ils n'avoient pas grand beſoin. Au contraire, elles leur gâterent l'eſtomach, ſoit qu'il y eût déja de la diſpoſition, ou que Dieu les voulût punir d'avoir fait les malades. Leur incommodité commença par une grande indigeſtion, qui les empêcha d'abord de dormir, & la fievre venant à s'y mêler, on eut peur que

ce mal n'eût de méchantes ſuites. Ainſi, pour aller au-devant, on eut recours aux plus habiles Medecins; mais ils épuiſerent toute leur ſcience, ſans donner aucun ſoulagement à leurs malades. Ce qui fit qu'on commença à deſeſperer de leur ſanté. Le Marquis de Mainville étoit alors à l'Armée, où il étoit allé après l'avanture de Montargis. La Marquiſe ſe croyant à l'extrêmité, lui manda l'état où elle étoit; & il n'eut pas plutôt appris cette fâcheuſe nouvelle, qu'il reſolut de l'aller voir, quelque affaire qu'il ſe fiſt par là. Il n'y avoit point d'apparence de demander ſon congé; le Roy n'en donnoit point: il fit donc le malade, pour avoir pretexte de ſe faire porter dans une Ville voiſine. Dés qu'il y fut arrivé, il gagna ſon hôte, & un Medecin, qui publierent par ſon ordre, qu'il étoit en grand danger; de ſorte que quand il venoit quelqu'un pour lui rendre viſite, on diſoit qu'on ne le pouvoit voir à cauſe de la violence de ſon mal. Cependant Mainville ayant pris de juſtes meſures, partit en poſte à l'entrée de la nuit, & ſe rendit à Paris, où la Marquiſe de Florange étoit malade. Il la vit par le moyen de Grand-champ, & la trouva en meilleure ſanté qu'il n'eſperoit. Car ſon mal, ſur le point de la mettre au tombeau, étoit diminué tout d'un coup. La joie de la Marquiſe fut grande à la vue de ſon Amant, elle l'embraſſa avec tendreſſe, croyant ne pouvoir trop reconnoître

ſa peine & ſon ſouvenir.

Mainville, auſſi fou que le ſont tous les gens qui aiment, fut charmé de ſon ſort, & oublia aiſément qu'il étoit appellé ailleurs. Ainſi ſe mettant peu en peine que l'on reconnût ſa fourberie, & donnant toutes ſes penſées & tous ſes ſoins à ſa Maitreſſe, il ne ſongea qu'à demeurer toujours auprès d'elle. Ce deſſein toutefois n'étoit pas bien facile. Car Grand-champ devoit partir le ſoir même pour la Picardie, où Florange l'envoyoit. Mais s'en retourner n'ayant vû qu'une ſeule fois la Marquiſe, c'eſt à quoi il ne pouvoit conſentir, & il trouvoit qu'il avoit trop hazardé, pour avoir ſi peu de contentement. Enfin après avoir écouté tantôt ſa raiſon, qui lui conſeilloit de rejoindre l'Armée, & tantôt ſa paſſion qui s'y oppoſoit, celle-ci fut la plus forte, & il chercha le moyen de pouvoir parler du moins encore une fois à ſa Maitreſſe. Il s'habilla pour cela en Medecin, & ſous cet habit il eut l'entrée de ſa chambre libre, ſans avoir beſoin de perſonne pour l'introduire. Quoique ſes traits fuſſent gravez trop profondément dans l'ame de la Marquiſe, pour le méconnoître, la ſurpriſe de cette Dame ne laiſſa pas d'être extrême, quand il lui prit le bras pour lui tâter le poux. Elle écarta au même temps de ſa chambre tout ce qu'il y avoit de valets, hors ſa Demoiſelle qui ne lui étoit point ſuſpecte. Puis faiſant une forte reprimende

à Mainville ſur le danger où il s'expoſoit, & où il l'expoſoit elle-même, elle lui défendit de ſe commettre davantage: lui diſant qu'il la devoit du moins avertir de ſon déguiſement, pour lui ôter la premiere ſurpriſe. Mainville s'excuſa le mieux qu'il put, rejettant tout ſur ſon amour. Mais les témoignages de tendreſſe qu'ils commençoient à ſe donner dans cette converſation, furent interrompus par l'arrivée du Medecin ordinaire de la Marquiſe, lequel ſurpris de trouver un autre Medecin auprès de ſa malade, entra dans une grande colere. Il demanda à Mainville par quel ordre il venoit là, & s'il étoit Medecin de la Faculté? Mainville ſe trouva bien embaraſſé; mais faiſant de neceſſité vertu, il lui répondit effrontément, qu'il n'alloit jamais nulle part ſans y être mandé; que pour n'être pas de la Faculté de Paris, il n'en étoit pas moins habile, & que les Medecins de Montpellier ne le cedoient en rien à tous les Medecins du Royaume.

La qualité de Medecin de Montpellier que prenoit Mainville, accrut encore le reſſentiment du Medecin de Paris, & après avoir déchargé ſa bile en injures, il dit à la Marquiſe, que puiſqu'elle avoit tant de confiance en un ignorant, elle pouvoit s'en ſervir, & que c'étoit pour la derniere fois qu'il lui rendoit viſite. Cependant il fut dans la chambre de Florange en s'en retournant, où le cœur gros

de ce qui venoit de lui arriver, il ſe plaignit de l'affront qu'on lui faiſoit. Florange étoit encore bien malade, & il s'en falloit beaucoup qu'il fût auſſi près de ſa gueriſon que ſa femme, car il avoit encore tous les jours le tranſport au cerveau: mais ſa jalouſie ſe réveillant à cette nouvelle, & ſe défiant du Medecin de Montpellier, il prit ſa robe de chambre, & s'en alla dans la chambre de ſa femme. Il dit à ſon Medecin en ſortant, que c'étoit pour l'amour de lui qu'il prenoit cette peine; & le Docteur tranſporté de colere, & cherchant à ſe vanger, ne prit pas garde au danger que couroit le malade. Il vous fera mourir, lui diſoit-il en chemin, ſi vous vous ſervez de lui. Ce n'eſt qu'un Charlatan, & vous l'allez reconnoître à ſa mine. Comme il l'entretenoit de pareils diſcours, pour l'animer davantage, ils entrerent dans la chambre de la Marquiſe. La ſurpriſe de Florange fut extrême, quand il reconnut que le Medecin de Montpellier, & le Marquis de Mainville n'étoient qu'une même choſe. Quoi? s'écria-t-il, le Marquis de Mainville eſt devenu Medecin? Il faut me vanger & immoler à mon reſſentiment un ami qui me deshonore. A ce nom de Mainville, qui étoit connu de tout le monde, le veritable Medecin demeura tout auſſi étonné que Florange, il vit bien qu'il avoit fait une grande bevue, & trembla de peur, prévoyant le danger qu'il y avoit à s'attirer l'indigna-

tion d'un homme de cette conſequence.

D'un autre côté Mainville & ſa Maitreſſe n'avoient pas moins de peur que le Medecin. Mais l'Amour ſuggera tout à coup à Mainville un moyen de ſe tirer d'intrigue. Il ſe jetta à corps perdu ſur le Marquis de Florange, criant que ſa freneſie le prenoit, & que ſi on ne le remenoit coucher, cela étoit capable de le faire mourir. Il marcha au même temps ſur le pied du Medecin; & celui-ci entendant ce que cela vouloit dire, ſe joignit à lui, pour faire accroire à Florange qu'il étoit bien mal. Quel furieux tranſport, s'écria celui-ci au même temps, de prendre un Medecin pour un Marquis, & de le ſoupçonner encore d'attenter à ſon honneur. Monſieur, buvez de la tiſanne rafraîchiſſante, ou bien vous êtes perdu. Florange enrageoit de bon cœur de ce diſcours, ne ſçachant que trop qu'il ne rêvoit pas. Cependant les deux Medecins, ſa Femme, & la Demoiſelle, ne laiſſerent pas de l'entraîner dans ſa chambre, & de le faire recoucher malgré lui. Il eut alors une veritable freneſie, tenant mille diſcours extravagans. Le Medecin de Montpellier prit ce temps-là pour dire adieu à la compagnie, & la Marquiſe le vit partir avec moins de regret, jugeant qu'après ce qui venoit d'arriver, c'étoit le mettre en un danger trop évident, & s'y mettre ſoi-même, que de le retenir.

Quand Mainville fut ſorti, il fut chez

celui qui fait la Gazette, où moyennant quelque argent, il fit mettre dedans qu'il étoit extrêmement malade dans la Ville où on le croyoit, & qu'il n'y avoit plus d'eſperance à ſa vie. De là il s'en alla chez le Medecin de Florange, à qui il dit qu'il lui pardonnoit l'affaire qu'il lui avoit faite, pourvû qu'il ſoutînt juſqu'au bout ce qu'il avoit ſi bien concerté. Il lui conta là-deſſus ce qu'il venoit de faire, afin qu'il pût deſabuſer Florange, s'il continuoit d'aſſurer que ſa femme le trompoit. Il lui dit auſſi que c'étoit le lendemain qu'on devoit debiter la Gazette par la Ville, & que cela venoit fort à propos pour s'en ſervir. Après cela il partit pour l'Armée, où l'on ne ſe douta jamais de tous les tours qu'il venoit de jouer. L'accès de Florange paſſé, qui avoit duré quatorze heures entieres, il envoya querir un parent de ſa femme, à qui il ſe plaignit de ce qui lui étoit arrivé la veille, lui diſant qu'il ne la pouvoit plus garder après cela. Celui-ci, qui par hazard avoit lû la Gazette dès le matin, & qui d'ailleurs ſçavoit que Florange avoit rêvé toute la nuit, crut, l'entendant parler de Mainville, qu'il extravaguoit encore. Ainſi ſans répondre à ſon diſcours, il lui dit qu'il ne falloit ſe nourrir que de bons bouillons pour refaire ſa tête. Mais Florange ſe mettant en colere : Ma tête, lui dit-il, eſt trop malade, pour ſe refaire jamais, & je m'étonne que vous qui êtes mon parent, auſſi-bien que celui de

Madame de Florange, me vouliez faire accroire que je ſuis un viſionnaire. Vous en êtes un en verité, s'il en fut jamais, répondit ce parent, d'avoir de la jalouſie d'un homme qui n'eſt peut-être pas en vie à l'heure qu'il eſt. Mainville eſt malade depuis long-temps, & l'état où il eſt, l'empêche bien de ſonger à votre femme. Croyez-moi, mon Couſin, ſi vous avez à vous brouiller avec elle, prenez du moins un pretexte qui ſoit plus apparent que celui-là, car vous n'aurez perſonne qui ſoit de votre parti, tant que vous n'aurez que cela à dire contre elle. Là-deſſus le Medecin ordinaire entra, qui s'étoit muni d'une Gazette, & Florange l'ayant voulu prendre pour témoin qu'il n'avançoit rien que de vrai, eut la confuſion de ſe voir encore accusé de rêverie. Vous n'y penſez pas, Monſieur, lui dit ce Medecin, & c'eſt un reſte de votre mal, qui vous fait dire ce que vous dites. Le Marquis de Mainville eſt à l'extrêmité, & s'il meurt c'eſt une perte conſiderable pour ſa Maiſon. Là-deſſus il tira la Gazette de ſa poche, & lut tout haut l'article qui le concernoit. Après cela il fit un éloge de ſes belles actions, ajoûtant qu'il eût pû pouſſer ſa fortune bien loin, ſans une mort ſi précipitée. La confuſion de Florange fut grande après la lecture de la Gazette. Il commença à croire que la violence de ſon mal étoit cauſe de ſes ſoupçons ; & après s'être confirmé de plus en plus dans cette pen-

sée, parceque ſon parent & le Medecin continuoient de lui dire toujours la même choſe, il en demeura à la fin ſi bien perſuadé, qu'il demanda pardon au dernier, des plaintes qu'il lui avoit faites.

La Marquiſe avoit été juſques-là dans une crainte extraordinaire; mais apprenant par ſon Medecin, que ſon mari commençoit à ſe repentir de l'avoir accusée, elle ſe remit bien-tôt de ſa frayeur.

Le reſte de l'Eté s'écoula ſans lui fournir aucune autre avanture; & ſon mari étant tout à fait hors de danger, elle s'en alla avec lui dans ſes Terres.

Sur le commencement de l'Automne ils firent un voyage à Notre-Dame de Lieſſe, en reconnoiſſance de leur gueriſon; & la devotion ayant porté Mainville à y aller au retour de la Campagne, il les rencontra fortuitement comme ils étoient dans l'Egliſe. Mainville ne fit point de façon d'aborder Florange, lui faiſant reproche d'être parti de Soiſſons ſans lui dire adieu. Florange fut au deſeſpoir d'être obligé de ſouffrir ſa converſation. Il le reçut froidement; mais Mainville s'en étant apperçu, fit ſemblant d'avoir des affaires preſſantes, de ſorte qu'il le tira lui-même d'embaras en remontant à cheval. Par ce moyen il n'eut pas le temps d'entretenir la Marquiſe; mais ſes yeux la trouvant plus belle que jamais, ils lui expliquerent

en un moment tout ce qu'il avoit à lui dire. Après qu'il fut parti, Florange rappellant dans ſa memoire toutes ſes idées, trouva mauvais que Mainville ſe fût rencontré ſi à propos à Notre-Dame de Lieſſe. Il s'imagina que cela ne s'étoit pû faire ſans en avoir été averti, & dans ſon cœur il en accuſa la Marquiſe. Après avoir fait ſes devotions dans cette Egliſe, il s'en retourna chez lui, & ne dit pas un ſeul mot en chemin à ſa femme, tant il étoit chagrin de cette avanture. Quand il y fut arrivé, il entretint Grand-champ de la rencontre qu'il avoit faite, & lui témoigna ſes ſoupçons. Grand-champ eut la même penſée, mais il tâcha de l'en deſabuſer, pour ne point expoſer la Marquiſe à de fâcheux reproches. Il en étoit toujours éperduement amoureux; ſi bien que cette Dame venant de ſon côté à lui dire comment le hazard avoit raſſemblé Mainville & elle, lorſqu'elle y penſoit le moins: Cela n'étoit pas bien difficile, Madame, lui dit-il; & quand on eſt d'intelligence avec le hazard, il arrive des choſes encore plus ſurprenantes. La Marquiſe étonnée de la liberté qu'il prenoit de lui faire des reproches, lui dit d'un ton dédaigneux, que c'étoit bien à un homme comme lui à ſe mêler de ſes affaires. Qu'elle voyoit bien qu'elle s'étoit mépriſe quand elle l'avoit cru honnête homme, & que tous les valets en revenoient tôt ou tard à leur caractere. Il eſt impoſſible d'exprimer le

deſeſpoir où ce mot de valet jetta l'amoureux Grand-champ. Il avoit cru juſques-là qu'il pourroit toucher un jour la Marquiſe, ſi elle venoit une fois à faire reflexion à tout ce qu'il faiſoit pour elle : mais perdant toute eſperance après cette derniere marque de mépris, il la quitta la rage dans le cœur. Non, elle ne merite pas, diſoit-il, l'eſtime d'un honnête homme. Ce n'eſt qu'une Coquette, qui ne ſe laiſſe prendre qu'aux apparences, & je dois m'en vanger, à moins que de vouloir paſſer pour le plus lâche de tous les Amans. Je ſers un rival pour lui plaire, je me donne la mort à moi-même, pour ainſi dire, pour ſervir l'homme du monde que je hais le plus; j'entre dans les interêts de cette ingrate, pour faire croire à ſon mari qu'il a une femme extrêmement ſage : cependant, pour ma récompenſe, elle m'appelle valet.... Non, je n'y puis ſonger ſans ſortir hors de moi-même, & je n'aurai point de force ſur mon eſprit, où je l'oublierai bien-tôt.

Comme Grand-champ tenoit ce diſcours, & beaucoup d'autres ſemblables, on lui vint dire qu'un homme le demandoit; & étant allé voir qui ce pouvoit être, il ſe trouva que c'étoit une perſonne de la part de Mainville.

Ce Marquis s'étoit arrêté à Villers-Cotterets, d'où il avoit écrit à ſa Maitreſſe. Son meſſager ayant preſenté ſa Lettre à Grand-champ, le pria de faire réponſe

réponſe au plutôt à ſon Maître. Grandchamp revint un moment après, & dit au meſſager que Mainville pouvoit venir ſur le minuit, & qu'il trouveroit la porte du Parc ouverte; que la Marquiſe n'avoit pas eu le temps de lui écrire, mais que cela ſuffiſoit. Cet homme fit diligence pour s'en retourner; & comme il étoit à moitié chemin, il rencontra Mainville, que l'impatience de ſçavoir ſi la Marquiſe accepteroit le rendez-vous qu'il lui demandoit par ſa Lettre, avoit fait monter à cheval, pour en pouvoir profiter plutôt. Ce meſſager lui rendit compte de ce que lui avoit dit Grandchamp; mais au même temps il lui conſeilla de rebrouſſer chemin, diſant qu'il avoit paru tout interdit en lui faiſant réponſe, & que s'il ne ſe trompoit, il ne faiſoit pas ſeur pour lui de ſe fier à ſa parole. Mainville ſe mocqua de ſa crainte, & continua ſon chemin. Mais ce meſſager ne s'abuſoit pas. En effet Grandchamp trouvant que cette occaſion étoit favorable pour ſe vanger des mépris de la Marquiſe, avoit porté, dans la premiere chaleur de ſon reſſentiment, le billet de Mainville à Florange, lui faiſant voir par là que ſes ſoupçons n'étoient pas trop mal fondez. Il ſe garda bien neanmoins de lui dire qu'il avoit conduit l'intrigue de ces Amans au point où elle étoit; au contraire il lui fit accroire que cette Lettre étoit tombée par hazard entre ſes mains, & qu'il n'avoit pas plutôt vû

ce qu'elle contenoit, qu'il la lui avoit rendue.

Florange aſſuré de ſon deshonneur, ne balança pas un moment à en tirer vangeance. Il reſolut avec Grand-champ de ſurprendre Mainville dans la chambre de ſa femme, & de les immoler tous deux à ſon reſſentiment. Cependant Mainville s'avançoit toujours, ne ſe doutant nullement de ce qui ſe braſſoit contre lui. Il trouva la porte du Parc ouverte, comme Grand-champ le lui avoit mandé; & ſe coulant entre une palliſſade, il gagna la porte du logis qui étoit entrebaillée. Grand-champ, pour le faire mieux donner dans le piege, avoit fait non ſeulement un plan de la maiſon au meſſager, mais il avoit encore promis de ſe tenir derriere cette derniere porte, d'où il devoit conduire Mainville à la chambre de la Marquiſe. Il avoit dit auſſi à cette Dame, que Mainville la devoit venir trouver, afin qu'elle la laiſsât ouverte. L'empreſſement qu'elle avoit de le revoir, lui avoit fait donner dans le panneau, ſans demander d'autre aſſurance que la parole de Grand-champ, quoiqu'elle lui dût être extrémement ſuſpecte, après ce qui s'étoit paſsé. Comme Mainville fut arrivé à la porte du logis, il rencontra effectivement ce Domeſtique, qui le conduiſit juſqu'à la chambre de la Marquiſe, Grand-champ ſe retira après cela: mais par un retour ſurprenant, lui qui ne reſpiroit que vangeance

depuis que la Marquiſe l'avoit maltraité, ſe ſentit émû de compaſſion, ſe repreſentant le malheureux etat où elle alloit être reduite.

Cependant il falloit aller rendre réponſe à Florange, qui s'etoit poſté derriere une paliſſade de charme, pour voir paſſer Mainville. Ce mari l'avoit entendu comme il ſe gliſſoit entre les arbres, & même l'avoit entrevû; ſi bien que s'ennuyant de reſter davantage en cet endroit, puiſqu'il étoit temps de jouer des couteaux, il en ſortit pour ſçavoir à quoi il tenoit que Grand-champ ne le vînt avertir. Il trouva ce malheureux Domeſtique à vingt pas de ſon embuſcade; & lui ayant demandé s'il n'avoit pas conduit Mainville en haut, il lui répondit que non, & qu'il falloit qu'il eût manqué au rendez-vous. Vous vous mocquez de moi, repliqua Florange en colere, je l'ai vû paſſer d'où j'étois. A ces mots il voulut monter à la chambre de la Marquiſe, mais Grand-champ l'arrêtant par le bras, lui dit qu'il alloit peut-être manquer ſon coup. Qu'il falloit qu'il y montât le premier, pour voir ſi Mainville y étoit; qu'il lui en viendroit rendre compte au bas du degré, & qu'après cela ce ſeroit à lui à ne pas perdre l'occaſion de ſe vanger. Florange, nonobſtant la grandeur de l'offenſe, ne pouvoit encore ſurmonter une certaine crainte qui lui étoit naturelle. Ainſi étant bien aiſe qu'un autre que lui fiſt les premiers pas, il conſentit

à tout ce que voulut Grand-champ, & l'attendit au bas de l'eſcalier. Grand-champ monte en haut ſans perdre de temps, & s'étant fait ouvrir la porte, il ſurprit extrêmement ces Amans, quand il leur dit que tout étoit perdu. Ils lui demanderent, ſaiſis de crainte, ce qui pouvoit être arrivé; mais Grand-champ plus éperdu qu'eux, leur répondit qu'il n'étoit pas temps de leur faire de plus longs diſcours, & qu'il falloit que Mainville ſortît à l'heure même, s'il vouloit être en vie dans un quart d'heure. Qu'il trouveroit Florange au bas du degré, & que pour paſſer sûrement, il falloit qu'il contrefiſt ſa voix, & qu'il lui dît qu'il étoit temps de ſe vanger. Qu'il ne pouvoit pour l'heure lui en dire davantage; qu'une autre fois il lui developeroit ce myſtere.

A ces mots il prit Mainville par le bras pour le faire ſortir, le conjurant de ſe ſauver, & de ſauver en même temps l'honneur & la vie de la Marquiſe. Comme ce diſcours étoit trop preſſant pour perdre le temps à déliberer, il ne ſe fit pas prier davantage. Il deſcendit le plus doucement qu'il put, en ſe tenant à la montée; & trouvant Florange au bas qui l'arrêta, il lui dit à l'oreille ce que lui avoit ordonné Grand-champ. Florange oüit diſtinctement ces paroles, mais il ne reconnut pas la voix; de ſorte que croyant trouver Mainville en haut, il monta avec précipitation, ne reſpirant que vangeance.

Mainville avoit laiſsé la porte de la chambre de la Marquiſe ouverte ; & Florange y entrant le piſtolet d'une main, & l'épée de l'autre, il chercha Mainville comme la premiere victime qu'il devoit immoler à ſon reſſentiment. Il fut bien ſurpris de ne voir que Grand-champ appuié ſur une table, & la Marquiſe d'un autre côté, qui n'avoit pas la force de ſe ſoûtenir. Où ſuis-je, s'ecria-t-il à cette vûë, & qu'eſt devenu Mainville ? Parlez, Grand-champ, ne m'avez-vous pas dit qu'il étoit icy ? & comment aprés être monté derriere moy, vous trouve-je dans cette chambre ? Grand-champ qui s'étoit preparé à tout ce que Florange luy pouvoit dire, & qui vouloit conſerver la vie de la Marquiſe aux dépens de la ſienne, le regarda fixement ; & lui adreſſant la parole : Tuez-moi, Monſieur, lui dit-il, puiſque j'ay merité la mort. Je ſuis le plus fourbe de tous les hommes, d'avoir accuſé Madame fauſſement. Je vous ai fait concevoir une fauſſe idée de ſa vertu, en vous ſuppoſant une lettre de Mainville, pour vous obliger à la maltraitter, & ce qu'il y a encore par deſſus tout cela, c'eſt que l'Amour eſt cauſe de tous ces crimes. Je ſuis le ſeul, continua-t-il, qui ai voulu la ſeduire ; & ſi j'en étois venu à bout, je n'aurois pas pouſſé la rage juſqu'à entreprendre de vous faire verſer un ſang qui vous doit être ſi cher. Je reconnois maintenant ma faute ; & pour m'en punir, vous n'avez qu'à per-

cer cet eſtomach. Au même temps il ſe preſenta devant lui, s'offrant à une mort volontaire. Mais Florange ne pouvant accorder ces paroles avec ce qu'on lui avoit dit au bas du degré : Tuez-moi vous-même, lui dit-il, ou bien me tirez de peine, en m'apprenant comment vous vous trouvez ici devant moi, & ce qu'eſt devenu celui qui m'a parlé, avant que j'y montaſſe. Perſonne ne vous a pû parler, repliqua froidement Grand-champ, & il faut que preoccupé de vôtre paſſion, vous ayez crû entendre ce qu'on ne vous a point dit. L'aveu ſincere que je vous fais de ma faute vous en doit convaincre ; car je ne m'expoſerois pas pour un autre à votre juſte reſſentiment. C'eſt moi qui ſuis coupable tout ſeul, & Madame de Florange & le Marquis de Mainville ſont innocens.

La Marquiſe n'avoit ſçû d'abord ce que tout cela vouloit dire ; mais commençant à y comprendre quelque choſe, elle rompit le ſilence pour ſe plaindre des ſoupçons de ſon mary, comme ſi veritablement il eût eu grand tort de douter de ſa vertu. Tellement que le pauvre Florange deſeſperé d'une avanture ſi extraordinaire ſe retira dans ſon appartement, ſans avoir la force de prendre aucune reſolution. Aprés cela Grand-champ fit un aveu ſincere de ſa faute à la Marquiſe ; & comme il étoit penetré de regret, il voulut en ſa preſence ſe paſſer ſon épée au travers du corps ; lui diſant qu'il ne pouvoit plus

vivre après l'avoir offensée ſi mortellement. Mais la Marquiſe ſautant ſur lui, l'empêcha d'executer ſa funeſte reſolution, & lui promit de ne ſe jamais reſſouvenir de ſon crime. Je m'en reſſouviendrai moi, Madame, lui répondit-il, toute ma vie, mais elle ne ſera pas ſi longue deſormais, que je puiſſe beaucoup m'ennuier dans le monde. A ces mots il ſortit de ſa chambre avec un air deſeſperé; & ſans conſiderer qu'il étoit nuit, il prit le premier chemin qu'il trouva, & ne s'arrêta point qu'il ne fût jour. Le Marquis de Mainville avoit pris juſtement la même route; & le hazard voulut qu'ils mirent tous deux pied à terre dans la même hôtellerie. Mainville venoit d'envoyer un homme au Château de Florange, pour ſçavoir ce qui s'y étoit paſsé aprés ſon départ; mais voyant Grand-champ qui lui en pouvoit dire de meilleures nouvelles que perſonne, il le pria de le vouloir tirer de peine, & de lui apprendre tout ce qu'il ne ſçavoit pas. Grand-champ, pour ſatisfaire ſa curioſité, lui fit un grand détail du mépris de la Marquiſe, & de la vengeance qu'il en avoit voulu tirer; & continuant le reſte de ſon hiſtoire, il lui apprit comment ſur le point de les ſacrifier tous deux, ſon amour pour la Marquiſe les avoit ſauvez. Helas, s'écria alors Mainville, je ne vous euſſe jamais ſoupçonné de trahiſon: au contraire j'avois tant de confiance en vous, que je viens encore

de vous envoyer une lettre pour la Marquiſe. Malheureux que je ſuis j'ai peut-être détruit votre ouvrage, vous aviez remis l'eſprit de ſon mary par votre adreſſe, ou du moins vous l'aviez laiſsé incertain de ſon malheur, & mon imprudence a tout gâté.

Grand-champ avoit fait ſon recit d'une maniere ſi indiferente, qu'il ſembloit ne prendre plus de part dans aucune choſe; mais apprenant le peril où Mainville avoit exposé la Marquiſe, il ſembla reprendre de nouveaux ſentimens. Vous êtes bien malheureux, lui dit-il, de cauſer tant de peine à une Dame qui auroit toujours été innocente, ſi elle ne vous eût jamais connu. Je devrois neanmoins être bien-aiſe qu'elle eût lieu de ſe plaindre de vous, pour vous pouvoir oublier: mais comme en cette rencontre il y va de ſes interêts, j'attendrai ici le retour de vôtre homme, afin que s'il a remis votre lettre en d'autres mains que dans les ſiennes, je lui puiſſe rendre encore quelque ſervice. Comme il achevoit ce diſcours, cet homme arriva, c'étoit un Payſan, dont Mainville avoit été obligé de ſe ſervir, n'ayant aucun de ſes gens à qui il eût pû donner cette commiſſion. Ils lui demanderent tous deux en même temps, ce que la lettre étoit devenuë, & le Payſan leur répondit qu'il l'avoit donnée à Grand-champ. Comment eſt-il fait, dit auſſi-tôt Mainville, deſeſperé de ſa mépriſe. Il eſt grand, repliqua le Payſan,

bien-fait, & fort propre. Il fit alors le détail de la perſonne à qui il avoit rendu ſa lettre : & Mainville & Grand-champ connurent bien, au portrait qu'il en fit, qu'elle étoit tombée entre les mains de Florange. Là-deſſus Grand-champ pria Mainville de lui prêter ſon cheval (car il étoit venu à pied) lui diſant qu'il alloit rendre à la Marquiſe le dernier ſervice qu'il lui rendroit de ſa vie. Mainville le lui donna ; & Grand-champ faiſant diligence, ſe rendit dans la Maiſon d'un Payſan du village de Florange. Là il écrivit un billet. Il en chargea enſuite ce Payſan, avec ordre de le remettre entre les mains de la Marquiſe, comme une choſe de la derniere conſequence. Ce Payſan s'acquitta adroitement de ſa commiſſion, tellement que la Marquiſe fut avertie de la faute qu'avoit fait Mainville, & de donner ordre au plutôt à ſes affaires.

Cet avis lui vint en temps & lieu ; car ſon mari voulant la convaincre de ſon intrigue par ſa propre écriture, venoit de lui faire rendre ſous main le billet de Mainville, ne doutant point qu'elle n'y fiſt réponſe. En effet elle avoit déja de l'encre & du papier pour s'en acquitter, lorſque la lettre de Grand-champ lui fit changer de ſtile. Au lieu d'écrire à Mainville comme elle alloit faire, elle écrivit à ſon mari ; & laiſſant ſa lettre ſur ſa table, elle fut trouver Grand-champ, qu'elle pria de l'accompagner juſques chez un de ſes parens, où

elle avoit deſſein de ſe retirer. Grandchamp ne balança point à lui donner la croupe de ſon cheval, & l'eſcorta juſqu'à ce qu'il l'eût mis en lieu de ſureté.

Cependant Florange avoit autant d'impatience d'apprendre le commerce de ſa femme, que ſi ç'eût éte quelque bonne nouvelle qu'il eût eu à recevoir. Ainſi voiant qu'elle tardoit trop à faire réponſe, il lui envoia celui qui lui avoit rendu le billet de Mainville, pour l'avertir qu'elle ſe devoit preſſer davantage. Cet homme trouva la porte de ſa chambre ouverte, & ayant vû ſur ſa table le billet qu'elle y avoit l'aiſse, il le porta à Florange dans la penſée que c'étoit celui qu'il attendoit. Florange l'ouvrit avec précipitation. Mais quel fut ſon étonnement, quand au lieu de ce qu'il croioit y trouver, il y rencontra mille reproches. Elle l'accuſoit entre autres choſes, d'avoir fabriqué lui-même le billet qu'elle avoit reçû de Mainville, & il ne la pouvoit convaincre du contraire, parce qu'il ne connoiſſoit point l'écriture de ce Marquis. Elle lui apprenoit auſſi où elle s'étoit retirée, ajoûtant qu'elle ne vouloit pas vivre davantage avec un homme, qui en uſoit plutôt en tiran qu'en mary.

Quoique Florange ſe ſçût innocent, & que bien loin d'être deſabusé de l'intrigue de ſa femme, il la crut de jour en jour plus criminelle, il ne put pourtant apprendre ſon départ ſans douleur. Il ſe douta qu'elle alloit décrier ſon procedé;

& que n'ayant point de preuves pour la convaincre, ſes plaintes prévaudroient dans l'eſprit de ſes parens, ſur celles qu'il leur pourroit faire de ſa méchante conduite.

Comme il voyoit donc qu'il avoit mal pris ſes meſures, il ne balança point à l'alles chercher, & monta en caroſſe à ce deſſein avec la Demoiſelle de ſa Femme, qu'il ne ſoupçonnoit gueres d'avoir connoiſſance de ſes affaires. Car c'étoit une commere qui ſous pretexte de devotion ſçavoit admirablement bien jouer ſon perſonnage.

Ils avoient encore deux lieues à faire, qu'un cheval ſe deferra, & il fallut s'arrêter pour y donner ordre. Florange eut auſſi quelque mal de cœur, ce qui l'obligea d'entrer dans un cabaret pour prendre un peu de vin. Pendant ce temps, la Demoiſelle qui avoit mis pied à terre, vit de loin une troupe de monde qui s'amaſſoit; & étant curieuſe de ſon naturel, comme le ſont ordinairement toutes les femmes, elle s'avança de ce côte-là pour ſçavoir ce que c'étoit. Elle apprit une choſe aſſez extraordinaire; c'eſt qu'un homme, aprés avoir mis pied à terre dans une hôtellerie, avoit renvoyé ſon cheval à quatre lieuës de là, à une perſonne de qui il l'avoit emprunté; qu'enſuite il s'étoit mis au lit, feignant d'être malade, & avoit voulu être ſeigné; mais que le Chirurgien n'etoit pas plûtôt ſorti, qu'il avoit lui-même debandé ſon bras

& qu'il avoit répandu une ſi grande quantité de ſang, qu'il n'y avoit plus d'eſperance à ſa vie.

La nouveauté du fait redoubla la curioſité de cette fille. Elle ſçavoit que Grandchamp avoit conduit ſa Maitreſſe ſur la croupe du cheval de Mainville, elle crut auſſi-tôt que c'étoit lui dont on parloit. Elle réſolut de voir elle-même ſi elle ne ſe trompoit point, pour en faire enſuite un fidele raport à la Marquiſe. Mais elle n'eut pas plutôt jetté les yeux ſur ce miſerable, qu'elle reconnut le malheureux Grand-champ prêt à rendre l'ame. Lui de ſon côté ne laiſſa pas de la reconnoître auſſi-tôt, & priant le monde de ſe retirer, pour la pouvoir entretenir en ſecret: Je meurs, lui dit-il, le plus content de tous les hommes, puiſque la fortune qui m'avoit été contraire juſqu'ici, me favoriſe maintenant en vous faiſant trouver auprés de moi, lorſque je l'eſperois le moins, pour être témoin de mes dernieres paroles. Vous direz à Madame de Florange, que j'ai moi-même avancé ma mort, ne pouvant ſurvivre à ſes mépris. Peut-être qu'un jour elle regrettera un Amant ſi fidele; quoi qu'il en ſoit je ne lui ſouhaite que du bonheur. A ces mots, il lui prit une convulſion; & la Demoiſelle étant bien-aiſe qu'il mourût en d'autres mains que dans les ſiennes, fit rentrer le monde dans ſa chambre; & pendant qu'on étoit occupé à contempler ce malheureux Amant, elle ſe fourra dans

la preſſe, & ſe retira, ſans qu'on prît garde à ce qu'elle étoit devenuë.

La foibleſſe où Florange étoit tombé, avoit retenu tous ſes valets auprés de lui, & les empêcha de ſçavoir ce qui ſe paſſoit, dont la Demoiſelle ne fut point fâchée, parce qu'il étoit à craindre que ſi ſon Maître eût eu connoiſſance de l'avanture de Grand-champ, il n'eût voulu lui parler, & que celui-ci ne lui eût tout dit, pour la décharge de ſa conſcience. Enfin aprés que Florange eut repris quelques forces, il remonta en caroſſe avec elle, & ils arriverent où la Marquiſe s'étoit retirée. Florange fit de grandes plaintes à ſon parent, de ce que ſa femme s'en étoit allée ſans lui rien dire; mais celui-ci prévenu de ce que la Marquiſe lui avoit dit pour s'excuſer, lui répondit qu'il ne ſe devoit pas marier, de l'humeur dont il étoit, puiſqu'il n'y avoit rien qui deſeſperât plus une femme, quand elle étoit ſage, que lorſque ſon mari doutoit de ſa vertu. Pour moi, ajoûta-t-il, je ne lui conſeillerai jamais de retourner avec vous, à moins que vous ne lui témoigniez un grand regret de tout ce qui s'eſt paſſé. Florange ſe voyant baffoué de la ſorte, voulut parler des deux lettres qu'il avoit reçûës; mais ſon parent lui repliqua, que s'il n'avoit que cela à dire contre elle, il pouvoit s'en retourner comme il étoit venu, & que toute ſa parenté entreprendroit la défenſe de ſa femme. Ainſi il falut que Florange prît le parti

de demander pardon à la Marquiſe, quoi que dans ſon ame il ſçût bien que ce n'étoit pas lui qui étoit coupable.

Madame de Florange qui avoit beſoin de la protection de ce parent en bien des choſes, & particulierement en cette rencontre, où il étoit beſoin de juſtifier ſa conduite, dont il étoit impoſſible qu'on ne parlât dans le monde, aprés ce qui venoit d'arriver, ſe rendit volontiers au conſeil qu'il lui donnoit de ſe raccommoder avec ſon mari. Ils demeurerent chez lui le reſte de la journée, & le lendemain; & Florange s'étant écarté un moment, la Demoiſelle prit le temps de ſon abſence, pour entretenir ſa Maîtreſſe de la triſte avanture du malheureux Grandchamp. La Marquiſe ne put retenir ſes larmes à un recit ſi pitoyable, & joignant quelques regrets aux pleurs qu'elle répandoit, elle dit à ſa Demoiſelle, qu'il meritoit une meilleure fortune. Ce diſcours ſurprit cette fille, qui ſçavoit le mépris quelle en avoit fait toute ſa vie, ſi bien qu'elle ne lui put cacher ſon étonnement. Mais la Marquiſe l'interrompant, l'accuſa d'avoir méchante opinion d'elle, puiſqu'aprés toutes les marques d'amour que Grand-champ lui avoit données, elle ne pouvoit, à moins que d'être la plus ingrate perſonne du monde, apprendre qu'il lui fût arrivé du mal, ſans en avoir de la compaſſion. Cette reconnoiſſance eſt bien tardive, Madame, reprit alors la Demoiſelle, & vous l'euſ-

ſiez bien plus obligé, d'en avoir pendant qu'il ſe portoit bien. J'en ai toujours eu, repliqua la Marquiſe; mais je ne pouvois alors la témoigner, ſans me faire des affaires. Mainville en eût été jaloux, & peut-être que me croyant amoureuſe de Grand-champ, il eût cherché à ſe conſoler de mon inconſtance par le choix d'une autre Maitreſſe. C'eſt à dire, Madame, répondit la Demoiſelle, que vous aimiez le pauvre Grand-champ, mais que vous ne l'aimiez pas tant que Mainville. Que les femmes ſont diſſimulées! je vous croyois auſſi delicate que perſonne du monde dans votre amour: cependant, à ce que je vois, vous preferiez le nombre à la delicateſſe. Il n'étoit guéres ordinaire qu'une Demoiſelle osât parler de la ſorte à ſa Maitreſſe; mais voila de quoi la confidence eſt cauſe; & je croi bien, que ſi cette fille eût été moins inſtruite de ſes affaires, elle y auroit pris garde de plus près. Quoi qu'il en ſoit, Madame de Florange croyant qu'il iroit du ſien à la laiſſer dans ces ſentimens: Tu prends mal ce que j'ai dit, lui repondit-elle, & tu confonds groſſierement l'amour avec la reconnoiſſance. Il y a neanmoins bien de la difference entre l'un & l'autre. Les mouvemens de l'Amour ſont des mouvemens tendres & paſſionnez, qu'excite la ſympathie; au lieu que ceux de la reconnoiſſance ne ſont que des mouvemens ordinaires, qui ont coûtume de naître de quelque bienfait qu'on a reçû.

Mais, Madame, reprit la Demoiſelle, ſi ces mouvemens qu'excite la reconnoiſſance, ſont ſi communs que vous dites, ils ne doivent pas, ce me ſemble, faire répandre des larmes, & neanmoins j'en voi couler de vos yeux. Apprenez-moi, je vous prie, comment cela ſe fait; car je croyois qu'on ne s'affligeoit ainſi que lorſque l'on étoit vivement touché. C'eſt en quoi tu t'abuſes, repliqua la Marquiſe, tout auſſi-bien que tu faiſois il n'y a qu'un moment, en confondant la reconnoiſſance & l'amour. Une grande douleur ne paroît jamais ſi bien au dehors, que fait une mediocre; & l'on auroit méchante opinion de la ſenſibilité d'une perſonne, qui à la nouvelle d'un grand malheur donneroit des larmes. Il faut demeurer ſaiſi, juſqu'à ce que le temps diminuant la force de la douleur, il laiſſe à l'homme ſes fonctions ordinaires. C'eſt alors que les yeux ſe diſtilent en eau, pour marque de ſon affliction. Si je ne me fais pas bien entendre, ajoûta la Marquiſe, je te vais donner une comparaiſon aſſez familiere. Tu ſçais que le froid, quand il eſt extrême, reſſerre toutes choſes & principalement les rivieres, dont le cours demeure caché à cauſe de la glace qui paroît ſur la ſurface des eaux. Il en eſt de même d'une grande douleur dans le cœur de l'homme. Ses pleurs ſont arrêtez; & comme le cours des rivieres ne paroît qu'alors que le froid eſt diminué : ainſi ſes yeux ne verſent des larmes,

mes, que quand l'affliction n'eſt plus ſi forte.

Ce furent les raiſons que la Marquiſe donna à ſa Demoiſelle pour lui faire comprendre qu'elle pouvoit pleurer les malheurs de Grand-champ ſans l'aimer. Cependant elle lui dit de s'informer de ſes nouvelles, lorſqu'elles paſſeroient où elle l'avoit laiſsé; Qu'elle n'auroit qu'à feindre quelque neceſſité pour deſcendre de caroſſe, & qu'elle prendroit ce temps-là pour faire ce qu'elle lui diſoit.

Le matin venu, ils ſe mirent tous en chemin, & la Demoiſelle s'étant acquittée de ſa commiſſion, on lui dit que Grand-champ venoit de mourir il n'y avoit qu'un moment. Elle le dit à ſa Maitreſſe quand elles furent arrivées, & cette nouvelle rappella ſes douleurs.

Pendant que ceci ſe paſſoit, la Marquiſe eut une affliction dont elle fut tout autrement touchée que de la mort de Grand-champ. Mainville demeura deux mois ſans lui écrire, & elle ne douta point qu'après de ſi grandes marques de ſon oubli, il n'eût fait quelque nouvelle Maitreſſe. Elle ſe plaignoit tous les jours à ſa Demoiſelle de ſon malheur, & de l'inconſtance des hommes. Ce ne ſont que des ingrats, lui diſoit-elle, & les Dames ſont folles de les aimer. Leurs feux ne durent qu'autant de temps qu'ils y trouvent de la ſatisfaction; & comme l'empreſſement ne croît que par les deſirs, dès que ces deſirs ſont remplis, leurs

empreſſemens deviennent bien-tôt peu de choſe. Ils ne vous voyent plus que par nonchalance ; encore ne vous verroient-ils point du tout, s'ils ne craignoient de paſſer pour avoir peu d'honnêteté. Je te laiſſe à juger ce que peut dire une Dame après cela ; & ſi, accoutumée qu'elle eſt aux mouvemens d'un amour tendre & paſſionné, elle ſe paye de ces viſites de bien-ſeance. Mainville, l'ingrat Mainville, continuoit-elle, n'eſt pas exempt de ces foibleſſes ; & tu vois, aprés tout ce que j'ay fait pour lui, quelle eſt ſon ingratitude.

Quoique Mainville payât bien la Demoiſelle pour être dans ſes interêts, elle n'oſoit le plus ſouvent prendre ſon parti, trouvant elle-même qu'il avoit tous les torts du monde, de ne pas écrire. Cependant ne voulant pas tout à-fait l'abandonner, elle tâchoit de donner encore quelque eſperance à ſa Maitreſſe, lui diſant tantôt, que ſes Lettres ſe pouvoient perdre ; tantôt, qu'il étoit malade, & que ſans cela elle auroit de ſes nouvelles. Mais la Marquiſe ne ſe laiſſoit pas abuſer ſi facilement : elle ſçavoit qu'un homme de la qualité de Mainville, envoyoit un meſſager exprès, quand deux ordinaires lui avoient manqué, & que tout malade qu'on puiſſe être, l'on n'oublie jamais ſa Maitreſſe.

Environ ce temps-là, la Renommée qui porte par toute la terre les actions des grands hommes, publia que Main-

ville s'étoit ſignalé pardeſſus tous les autres dans un combat. A cette nouvelle, la Marquiſe, qui étoit auſſi ſenſible à la gloire, que pas une femme du monde, ſentit réveiller ſa tendreſſe. Le reſſentiment qu'elle avoit de l'oubli de ſon Amant, l'avoit fait diſcontinuer de lui écrire ; elle prit alors de l'encre & du papier, pour lui témoigner la part qu'elle prenoit à ce qu'il venoit de faire d'éclatant. Elle mêla neanmoins de tendres reproches aux louanges qu'elle donnoit à ſes belles actions ; de ſorte qu'on pouvoit dire que ſa Lettre étoit en même temps une Lettre d'amour & de civilité. Mainville approchoit juſtement de l'humeur de ces gens, dont la Marquiſe avoit fait le portrait à ſa Demoiſelle ; les conquêtes trop aisées lui devenoient fades, & il en avoit été degouté quelque temps, parce qu'elle faiſoit trop pour lui. Mais deux mois d'abſence la lui faiſant regarder alors comme une nouvelle Maitreſſe, il recommença à lui écrire en des termes fort empreſſez, cherchant de méchantes excuſes pour colorer le peu de conſideration qu'il avoit témoignée pour elle. La foibleſſe des gens qui aiment, eſt ſi extraordinaire, que la Marquiſe ſe paya de ſes raiſons, de même que ſi elles euſſent été bonnes. Leur intrigue recommença donc comme auparavant ; & tout auſſi charmez l'un de l'autre qu'ils l'avoient jamais été, il n'y eut point d'ordinaire, qu'ils ne ſe donnaſſent de leurs nouvelles.

Ce commerce dura pendant le reſte de la campagne ; & étant prête à finir, Florange qui étoit à Paris pour un procès, & qui ſe doutoit bien que Mainville écrivoit à ſa Femme, ſe rendit chez lui pour empêcher qu'il ne la vît au retour de l'Armée. Sa précaution étoit aſſez neceſſaire, parce qu'effectivement Mainville avoit réſolu de la voir en paſſant. Cependant elle lui fut inutile ; car quoique Mainville le ſçût chez lui, comme il ne vouloit pas eſtre venu ſi près de là inutilement, il ſe déguiſa en garçon Meûnier pour voir ſa femme. Cela fait, il monta ſur un mulet, avec pluſieurs ſacs ſous lui, & ſe rendit en cet équipage dans la Cour de ſon Château, un jour qu'il le ſçavoit à la chaſſe.

Il étoit inſtruit que c'étoit la Demoiſelle de la Marquiſe, qui faiſoit meſurer le bled devant elle, & qui recevoit la farine ; ainſi il crut qu'il ne lui ſeroit pas difficile de ſe faire reconnoître. Mais cette fille qui n'avoit garde de croire que le Marquis de Mainville fût devenu garçon Meûnier, commença, ſans le trop regarder au viſage, à le quereller de ce que ſon maître n'avoit pas rendu à l'autre voyage toute la farine qu'il devoit rendre ; c'eſt à dire en bon François, qu'elle l'accuſoit d'eſtre un peu larron. Mainville rioit en lui-même de ſa mépriſe ; mais remettant à une autre fois à l'en bien railler, il s'approcha d'elle pour lui ſerrer la main. Mais bien loin que la Demoi-

TAYLOR INST.
OXFORD

ſelle devinât ce qu'il vouloit dire, elle le traita d'inſolent ; ce qui fit que tout le monde s'amaſſa autour de lui, commençant à le menacer. Alors la Demoiſelle l'enviſageant de plus prés, & reconnoiſſant la faute qu'elle avoit faite, elle fut bien empêchée comment la reparer ; car chacun étoit accouru pour voir le Meûnier. La Marquiſe revenoit par hazard de la promenade ; & ayant demandé pourquoi tout le monde couroit ainſi de ce côté-là, on lui en dit la cauſe. Elle voulut être témoin de cette avanture ; mais ſa ſurpriſe fut extrême quand elle reconnut Mainville. Alors ſans donner rien à connoître de ſon étonnement, elle dit qu'il faloit l'enfermer, & que quand ſon mari ſeroit revenu de la chaſſe, il ordonneroit ce qu'il faudroit faire pour le punir. Sa preſence d'eſprit fut admirable en cela, car elle le tiroit par ce moyen des mains de ſes domeſtiques dont quelqu'un le pouvoit reconnoître.

On le mena donc dans une Tour qui étoit deſtinée pour les criminels ; mais il n'y fut pas plutôt, que la Demoiſelle l'en vint tirer, pour le conduire aux pieds de ſa Maitreſſe. Il oublia là la peur qu'il avoit eue, quand il s'étoit vû environné de tous les domeſtiques de Florange. Ces deux Amans ſe firent de tendres reproches, d'avoir été ſi long temps l'un & l'autre ſans ſe donner de leurs nouvelles, & l'Amour les recompenſa largement des peines qu'il leur avoit fait ſouffrir.

Cependant après pluſieurs douceurs, il falut que Mainville ſongeât à ſe retirer; car Florange pouvoit ſurvenir de moment à autre, & il étoit neceſſaire d'éviter ſa preſence. La Marquiſe fut la premiere à l'en faire reſſouvenir, car il étoit tellement charmé de ſa preſence, qu'il ne ſongeoit point au danger qu'il couroit. La retraite étoit aſſez difficile, dans l'équipage où il étoit; car un valet pouvoit le voir ſortir, & il n'eût jamais manqué de l'arrêter, croyant faire un beau coup. La Demoiſelle, pour les tirer d'embarras, s'offrit alors à lui donner un de ſes habits, diſant que puiſqu'elle avoit fait tout le mal, il étoit bien juſte qu'elle y aportât le remede. Mainville reçut ſes offres volontiers, & ſçachant qu'il trouveroit ſon mulet à la porte du Parc, il prit congé de ſa Maitreſſe, après l'avoir aſſurée d'un amour à l'épreuve de toutes choſes.

Il prit ſon chemin le long d'un bois qui regne de puis le Parc du Chaſteau de Florange, juſqu'à une demie lieuë de là. Il fit ce chemin ſans aucune méchante rencontre; mais quand il fut plus loin, il trouva malheureuſement Florange ſeul qui revenoit de la chaſſe. Les autres Chaſſeurs avoient pris un autre chemin. Mainville ne l'apperçut pas plutôt, quil chercha à s'éloigner de lui; mais Florange ayant jetté les yeux par hazard de ſon côté, crut, à ſon habit, que c'étoit la Demoiſelle de ſa femme; & dans cette penſée il courut à elle à toutes jambes. D'a-

bord qu'il l'eut joint, il lui demanda où elle alloit; car Mainville étant maſqué, il pouvoit ſe tromper au ſexe. Mainville lui répondit qu'il ſe méprenoit, & que ne le connoiſſant point, il ne ſe croyoit pas obligé de lui rendre compte de ſes actions. Si vous ne me connoiſſez pas, reprit alors Florange, vous êtes donc un voleur, puiſque cet habit appartient à la Demoiſelle de ma femme. Je vous ai pris d'abord pour elle, mais je voy bien maintenant que je me ſuis trompé. Je ne ſuis ni l'un ni l'autre, repliqua Mainville, & vous vous méprenez à l'habit, auſſi-bien qu'à la perſonne. Croyez-moi paſſez votre chemin, ſans chercher à m'inſulter davantage, autrement vous n'y trouverez pas votre compte. Je le veux, reprit Florange, mais démaſquez-vous auparavant, afin que je juge par votre viſage, ſi je me ſuis trompé, ou non. Mainville n'avoit garde de le faire; de ſorte que Florange, qui n'étoit pas autrement honnête, voyant qu'il s'en défendoit, ſe mit en état de lui arracher ſon maſque.

Mainville n'étoit pas allé à ſon expedition amoureuſe, ſans être bien armé. Se voyant donc preſſé, il tira un piſtolet de deſſous ſes juppes, & arrêta par là l'emportement de Florange; car naturellement celui-ci avoit beaucoup de reſpect pour toutes ſortes d'armes à feu. Auſſi tourna-t-il tête en même temps, courant auſſi fort pour fuir Mainville, qu'il avoit

fait pour l'aborder. Quand il fut dans le Village, il commença alors à reſpirer; & ſonnant du cor, il appella tous ſes Chaſſeurs, qui ne pouvoient pas être fort éloignez. Auſſi-tôt ils ſe rangerent autour de lui; & Florange leur ayant conté ſon avanture, il les exhorta à courir après cette fauſſe Demoiſelle, diſant que ce ne pouvoit être qu'un voleur.

Mainville qui entendit l'appel, ſe douta bien qu'on l'alloit pourſuivre; ainſi étant bien-aiſe de ne ſe point faire d'affaire s'il pouvoit, il gagna toujours les devants. Mais ſon mulet n'avançant pas tant que des chevaux, les Chaſſeurs l'atteignirent avant qu'il pût gagner un bois où il vouloit ſe jetter. Ils lui crierent de ſe rendre; mais aimant autant mourir que de s'expoſer à la diſcretion de ſon ennemi, il prit en main ſes deux piſtolets, & cria au premier qui s'avançoit, qu'il lui en coûteroit la vie, s'il prétendoit lui faire violence.

Sur ces entrefaites il paſſa des Officiers qui revenoient de l'Armée; & ceux-ci voyant tant de gens attaquer une ſimple femme, ils ſe mirent de ſon côté, l'aſſurant qu'on ne lui feroit point de mal, ſi on ne les tuoit tous auparavant. Après qu'ils eurent ainſi offert leurs ſervices à Mainville, ils demanderent à Florange & à toute ſa troupe, ce que cette Dame leur avoit fait, pour en uſer envers elle avec ſi peu d'honnêteté? Et comme Florange n'avoit que des ſoupçons à leur alleguer,

alleguer, ils emmenerent Mainville, & promirent de l'eſcorter juſqu'où il voudroit. Quand il fut à une lieuë de là : Meſſieurs, leur dit-il, vous avez bien pris de la peine, & j'eſpere m'en revancher quelque jour ; car quoique vous ne ſçachiez pas qui je ſuis, je ne laiſſe pas de vous connoître. Cependant ſi vous voulez que je vous aye l'obligation toute entiere, vous me laiſſerez aller maintenant ſans me trop preſſer pour ſçavoir qui je ſuis. Ils lui répondirent tous, perſuadez que c'étoit une femme à qui ils parloient, qu'ils ne l'abandonneroient pas qu'ils ne l'euſſent remenée chez elle ; & Mainville voyant leur opiniâtreté, ſe démaſqua.

La charge qu'il avoit dans l'Armée, lui donnoit une grande autorité ; d'ailleurs il étoit d'une maiſon ſi conſiderable, qu'ils étoient obligez de le reſpecter. Ils lui demanderent pardon de l'avoir obligé à ſe faire connoître malgré lui, ſe doutant bien qu'il ne s'étoit déguisé que pour quelque occaſion qu'il vouloit cacher. Mainville qui étoit honnête, leur dit, qu'aprés le ſervice qu'ils lui avoient rendu, il lui étoit aisé de leur pardonner leur curioſité ; cependant, qu'il les prioit de ne vouloir parler à perſonne de ſon avanture, parce qu'il y avoit des gens qui prenoient plaiſir à empoiſonner toutes choſes. Il les embraſſa aprés cela : & s'étant ainſi tiré de ce mauvais pas, il fut retrouver ſes gens, qui n'étoient pas loin.

Florange cependant étoit au deſeſpoir de ce que ces Officiers lui avoient fait manquer ſon coup ; & faiſant reflexion à ce qui lui venoit d'arriver, il crut qu'il y avoit du myſtere là-deſſous. Il s'en retourna chez lui, l'ame pleine de ſoupçons. En arrivant il demanda à la Demoiſelle de ſa femme, à qui elle avoit prêté ſon habit ; & cette demande l'ayant embarraſsée, elle rougit. Florange ayant remarqué quelque trouble ſur ſon viſage, la preſſa encore davantage de lui dire ce qu'elle en avoit fait. Elle biaiſa alors, diſant tantoſt ; qu'elle n'avoit point prêté d'habit à perſonne, tantoſt qu'elle ne ſe ſouvenoit plus à qui c'étoit. Florange qui jugeoit par ſa confuſion, qu'il s'étoit paſsé quelque choſe dont on ne vouloit point lui donner de connoiſſance, paſſa de ce pas dans la chambre de ſa femme, à qui il fit cent queſtions, pour tirer d'elle quelque éclairciſſement ſur cette affaire. On venoit de dire à la Marquiſe ce qui étoit arrivé à Mainville, & comment il s'étoit tiré d'affaire. Ainſi n'ayant rien à apprehender de ce côté-là, elle lui fit réponſe, qu'il faiſoit bien du bruit pour un habit, & qu'elle ne s'informoit pas tant que lui, de ce que ſa Demoiſelle faiſoit de ſes hardes. Sur ces entrefaites le Meûnier du logis arriva, & trouvant toutes les portes ouvertes, il monta juſques dans la chambre où étoit Florange. Monſieur, lui dit-il, ſans s'informer auparavant s'il étoit d'humeur à

l'entendre, ou non, je viens vous aſſurer que ce n'eſt point un de mes garçons qui a fait inſulte à la Demoiſelle de Madame. Ils ſont tous au moulin, & je ne reclame ni lui, ni ſon mulet, dont vous pouvez faire tel exemple qu'il vous plaira. C'eſt quelqu'un qui s'eſt dit à moi, pour me faire piece: mais je vous prie de me vouloir proteger en cette rencontre. Vous avez le fourbe entre vos mains, vous pouvez tirer de lui, à force de tourmens, la confeſſion de ſon crime.

Ce que diſoit cet homme, étoit de l'Hebreu pour Florange, qui ne ſçavoit rien de ce qui s'étoit paſsé: mais s'étant fait conter l'avanture du garçon Meûnier, il commanda qu'on le tirât de priſon, & qu'on le lui amenât à l'heure même. Ceux qui s'empreſſerent de lui obéir, coururent au même tems à la Tour où il avoit été renfermé, mais ils en trouverent la porte ouverte. Ils revinrent tout confus, dire à Florange que quelqu'un avoit fait évader le priſonnier, & qu'ils ne pouvoient dire qui c'étoit. A ces paroles, ſes ſoupçons redoublerent, d'autant plus qu'il ſe reſſouvint alors que la Demoiſelle qu'il avoit pourſuivie avoit un mulet, & qu'elle pouvoit bien être le garçon Meûnier.

Il renvoya ce bon homme fort ſatisfait, en lui diſant qu'il ne lui vouloit point de mal: mais cherchant à approfondir ce myſtere, il demanda à ſa femme ce qu'étoit devenu le priſonnier, & par

quel ordre on l'avoit mis hors de la Tour. Il faut bien, repliqua la Marquiſe, qu'il ait trouvé le ſecret de ſe ſauver lui-même, & je ne ſçache perſonne ici qui eût été ſi hardi que de le faire ſans votre commandement. Les gens qui s'en ſont mêlez, Madame, repartit Florange, ſont plus ſoumis à vos ordres qu'aux miens, & quoique vous vous en défendiez, je ne laiſſe pas de connoître votre ouvrage.

Cette converſation alloit s'échauffer de part & d'autre, quand le même Parent qui les avoit raccommodez entra. Vous venez tout à propos, lui dit Florange, pour me rendre juſtice. Vous m'accuſez d'être bizarre & jaloux, mais je ne croi pas que vous en conſerviez la penſée, après ce que j'ai à vous dire. Il lui conta là-deſſus ce qui venoit d'arriver, & croyoit fermement qu'il alloit prendre ſon parti, quand l'autre le traita plus que jamais de viſionnaire. Vous extravaguez, lui dit-il, mon Couſin, & je ſuis bien fâché de vous annoncer que vous ſervirez toujours de riſée dans votre Province. Je me mocquerois de vous comme les autres, ſi je n'étois point de vos parens, mais il faudra bien enfin que j'en vienne là, ne trouvant plus de moyen de vous excuſer dans le monde. Je ne ſuis point ſi fou, mon Couſin, lui repliqua Florange, que vous le voulez faire croire: & ſi pareille choſe vous arrivoit, vous m'obligeriez de m'apprendre ce que vous

en diriez vous-même. Je dirois, repartit ſon Parent, qu'il ſeroit venu un veritable ou un faux Meûnier chez moi, & que ſe voyant entre quatre murailles il auroit forcé ſa priſon. Quant à l'habit dont vous faites le principal ſujet de vos inquietudes, je dirois encore que la Demoiſelle de ma femme l'auroit prêté à quelque amie en chemin, qu'elle n'auroit pas voulu ſe faire connoître: & ſans me mettre en peine d'en penetrer la raiſon, je laiſſerois tout le monde en repos chez moi, ce qui m'y mettroit moi-même. C'eſt-à-dire, repliqua Florange, que vous ſeriez un mari bien commode. Si commode, répondit le Parent, que je ne croirois jamais de mal de ma femme, que je ne le viſſe de mes yeux. Que ſert auſſi-bien, continua-t-il, de tant éplucher une choſe qui ne nous doit donner que de la peine? & n'aimerois-je pas mieux vivre comme font tous les honnêtes gens, que de vivre comme vous faites? Ces paroles fâcherent ſi fort Florange, qu'il alloit dire des choſes deſobligeantes à ſon Parent, quand celui-ci, pour éviter ſa méchante humeur, ſe retira ſans prendre congé de lui.

A quelques jours de là il vint une lettre de Paris à Florange, par laquelle on lui mandoit que ſon Procès étoit prêt à juger, & que ſa preſence y étoit neceſſaire. J'ai dit tantôt qu'il avoit quitté le ſoin de ce Procès, pour empêcher que Mainville ne vît ſa femme: mais ſa ja-

louſie augmentant de plus en plus, il reſolut de la mener avec lui pour pouvoir mieux répondre de ſa conduite. Après qu'il fut arrivé dans cette Ville, un homme qui feignoit d'être de ſes amis, mais qui vouloit ſe mocquer de lui, parcequ'il connoiſſoit ſa foibleſſe, lui dit que s'il étoit ſi fort en peine de ſçavoir ſi ſa femme étoit ſage, il lui en donneroit un bon moyen. Qu'il connoiſſoit une fameuſe Devineresse, à qui rien n'étoit inconnu, & que s'il vouloit la conſulter, elle lui apprendroit des choſes qui le ſurprendroient. Florange ne manquoit pas d'eſprit, ſi bien que connoiſſant par quel motif cet homme lui tenoit de pareils diſcours, il le remercia froidement de ſes offres, ajoûtant qu'il n'appartenoit pas à tout le monde de ſe mêler des affaires d'un mari & d'une femme. Cependant Florange fit réflexion en particulier à ce qu'il lui avoit dit, & étant aſſez fou pour s'imaginer qu'un Devin ou une Devineresse pourroient convaincre ſa femme du commerce qu'elle avoit avec Mainville, il s'enquit ſous-main de la demeure de ces ſortes de gens, & ne fut pas long-temps ſans l'apprendre. Il s'adreſſa à une Devineresse, chez qui n'alloient que des fous, ou des perſonnes extrêmement credules : cependant pas un n'en revenoit qu'il n'en fût deſabusé, car c'étoit un hazard ſi elle diſoit une verité parmi mille menſonges. Florange s'y rendit un matin ſans aucune ſuite,

& pria cette femme de ne lui rien cacher, de quelque conſequence que fuſſent les choſes qu'elle reconnoîtroit ou dans ſa main, ou dans ſa phiſionomie. La Devineresſe voyant à ſes paroles, qu'elle étoit ſon ingenuité, commença à le faire payer d'avance, puis l'entretint de ce qu'elle avoit coutume de dire à tous ceux qui étoient aſſez ſimples pour la venir conſulter. Florange connoiſſant alors le tort qu'il avoit eu d'eſperer quelque choſe d'elle, lui dit que c'étoit de la peine & de l'argent perdus que de la venir voir; & comme elle tâchoit de ſe ſauver par quantité de ſots contes, dont elle leurroit les plus credules, il entra un homme dans la chambre, vêtu d'une maniere bizarre, & qui eût fait peur aux petits enfans. Son habit étoit noir, avec des lames de feu deſſus, ſi bien que l'on eût dit que c'eût été un Diable revenu des Enfers, ou du moins un homme qui en eût emprunté la figure. Il avoit un maſque qui repreſentoit un viſage au naturel, mais ſi affreux, qu'on trembloit à le regarder. Ce maſque n'étoit point fait de carton, comme tous les autres, & vous l'euſſiez pris pour de la veritable chair. Le reſte de ſon habillement aſſortiſſoit fort au maſque. Il avoit des brodequins, qui au lieu de mufles de lion, repreſentoient les furies, & juſqu'à ſes ſouliers on eût dit qu'ils euſſent été d'écailles de ſerpent, tant l'art avoit bien imité la nature. Ce monſtre contrefait

tenoit à ſa main une baguette dont il toucha par trois fois la tête de Florange. Ce pauvre Marquis n'avoit pas beſoin de ce ſurcroît de frayeur, ayant été aſſez épouvanté à l'abord du monſtre. Il étoit plus mort que vif, de ſorte qu'il eût donné de bon cœur la moitié de ſon bien pour être hors de là : mais ſa peur fut encore toute autre, quand le faux Diable lui tint ce diſcours : Puiſque tu crois que la Devinereſſe n'eſt pas capable de te dire ta vie, je ſuis venu moi-même pour t'inſtruire de tout ce que tu veux ſçavoir. Ta femme eſt plus ſage que tu ne merites ; & quoiqu'il y ait quelques apparences contre elle, ces apparences ſont moins fortes que la verité. Mainville n'eſt ni amoureux d'elle, ni elle de lui, & tu ne dois accuſer que ta jalouſie, s'il s'eſt trouvé quelqu'un aſſez méchant pour prendre plaiſir à t'allarmer. Les lettres que tu as reçûes ſont des lettres ſuppoſées, & ſi tu continues à être jaloux, on t'en fera bien avaller d'autres. Tel que tu me vois, mon métier eſt de faire enrager les vivans, & je n'épargnerai ni mes ſoins ni mes peines, pour troubler ton repos, ſi tu ne profites de mes avis.

Il eſt difficile de dire qui demeura le plus étonné à ces paroles, de Florange, ou de la Devinereſſe, car elle ne pouvoit comprendre qui ce pouvoit être qui jouoit ce perſonnage. Il eſt vrai que l'habillement du faux Diable ne lui étoit pas inconnu, l'ayant fait faire elle-mê-

me pour faire peur aux plus timides. Mais elle ne ſçavoit qui l'avoit pû prendre ſi à propos, pour dire ces particularitez à Florange. Cependant pour rendre l'avanture encore plus extraordinaire, Mainville & la Marquiſe pouſſez d'une ſemblable curioſité que celle qui avoit amené Florange, arriverent en ce lieu, & trouvant la porte du logis ouverte, ils monterent juſqu'à la chambre de la Devineresſe ſans rencontrer perſonne qui leur demandât ce qu'ils y venoient faire. Le faux Diable n'en avoit point fermé la porte, ainſi Mainville & la Marquiſe y entrerent, ne ſe doutant aucunement des gens qu'ils y alloient trouver. La peur de Florange fut extrême à leur vûe, s'imaginant que le Diable les avoit fait venir là ſans leur conſentement : mais celle de Mainville & de la Marquiſe ne fut pas moindre, voyant Florange, & ils ſe crurent perdus ſans reſſource. Celui qui faiſoit le Magicien, ou le Diable, comme il vous plaira de l'appeller, en parut même tout interdit, demeurant quelque temps ſans rien dire. Mais reprenant tout à coup la parole : Admire mon pouvoir, dit-il à Florange : voici les deux perſonnes qui te cauſent de l'inquietude, que j'ai fait venir exprès ici pour te dire ce qu'elles ont enſemble de particulier ; tu apprendras leur innocence de leur propre bouche, ſi tu n'as pas aſſez de confiance en ce que je t'ai dit. Florange tomba évanoui à ces paroles,

& le faux Diable le voyant en cet état, repouſſa Mainville & la Marquiſe avec ſa baguette, leur diſant qu'ils n'avoient plus que faire là. Ils ne ſe le firent pas dire deux fois, & la Marquiſe ayant à peine regagné ſon caroſſe, elle monta dedans avec un effroi, qui eſt plus aiſé à s'imaginer, qu'à décrire.

Florange demeura encore quelque tems pendant que le faux Diable tira la Devineresſe dans une autre chambre, pour lui dire, qu'ayant eu la folie comme les autres de la venir voir, il avoit trouvé la porte de cette chambre ouverte. Que n'y rencontrant perſonne, & entendant parler haut dans le lieu attenant, il avoit prêté l'oreille, & reconnu la voix de Florange. Qu'ayant apperçû au même temps ſur le lit l'habit qu'il avoit ſur le corps, il l'avoit endoſſé pour lui dire ſa bonne avanture, parcequ'il étoit inſtruit des moindres particularitez de ſa vie. Qu'elle en avoit vû le ſuccès, & que c'étoit à elle à ſoutenir la reputation où une pareille avanture l'alloit mettre dans le monde.

La Devineresſe fut bien aiſe que le hazard eût ſi bien ſecondé ſes fourberies, & toute fiere de cet évenement, elle fit une grande reprimande à Florange, quand il eut repris ſes ſens, de ce qu'il n'avoit pas voulu croire aux merveilles de ſon art. Florange lui en auroit ſans doute demandé pardon, s'il eût eu la force de dire une ſeule parole, mais il avoit enco-

re tant de peur, que tout ce qu'il put faire, fut de gagner un carosse de louage, qui l'attendoit à la porte. Quand il fut dedans, il commença à respirer, croyant que le Diable n'avoit plus tant de pouvoir sur lui. Il promit alors de ne voir de sa vie ni Devin ni Devineresse, & étant arrivé à sa maison, il traita sa femme tout autrement qu'il n'avoit fait depuis long-temps, apprehendant que s'il venoit à la maltraiter, le Diable n'entreprît sa défense, comme il lui en avoit fait la menace.

Après cela Florange demeura encore quelque temps à Paris, & ayant rencontré Mainville dans une compagnie, il lui parla comme s'il ne lui avoit jamais voulu de mal. Il lui demanda même ce qui étoit cause qu'ils ne se voyoient plus: de sorte que Mainville en auroit été tout étonné, s'il eût ignoré l'avanture de la Devineresse: mais ayant connoissance de ce qui s'étoit passé chez elle, & combien Florange étoit d'une humeur craintive, il sçut à quoi attribuer son changement.

Cependant Mainville & la Marquise ne pouvoient comprendre à qui ils avoient l'obligation de ce qui étoit survenu, car personne n'avoit jamais rien sçu de leurs affaires que Grand-champ & la Demoiselle dont j'ai parlé, & ils sçavoient bien que ce n'étoit ni l'un ni l'autre qui avoient revelé leur secret. Car la Marquise avoit laissé sa Demoiselle au logis:

& pour Grand-champ, ils ne le pouvoient pas ſoupçonner, le ſçachant mort il y avoit long-temps. Mais à qui que ce fût qu'ils en fuſſent redevables, ils trouvoient qu'on leur avoit rendu un grand ſervice, car ils recommençoient à ſe voir, & Florange n'y trouvoit plus à redire. Mainville ne laiſſoit pas toutefois d'avoir quelque précaution quand il étoit auprès de la Marquiſe, ſçachant qu'il n'y a rien de ſi aiſé à rallumer que les ſoupçons d'un jaloux.

Ils vécurent ainſi dans quelque ſorte de repos pendant un temps; mais comme la prudence eſt fort rare dans les fortes paſſions, ces Amans perdirent le ſouvenir que Florange étoit porté naturellement à la jalouſie, & que la moindre choſe étoit capable de lui donner de l'ombrage. Ils étoient toujours l'un auprès de l'autre, ne pouvant demeurer un moment ſans avoir quelque choſe à dire: & quand le hazard les ſéparoit, on liſoit ſur leurs viſages une certaine douleur, qui faiſoit juger à ceux qui y prenoient le moins de part, qu'ils n'étoient point mal enſemble. Florange commença ainſi à ſe douter que le faux Diable lui avoit menti, quand il l'avoit aſſuré que ſa femme étoit ſage. Les Diables, diſoit-il en lui-même, ſont menteurs, & il faut être auſſi ſimple que je le ſuis, pour ajoûter foi à leurs paroles. D'ailleurs, il y a quelque choſe en ceci que je ne comprends pas; car leur métier étant de faire

de la peine aux hommes, comment celui-ci, ſi c'étoit un veritable Diable, tâcheroit-il de m'ôter mes ſoupçons ? On t'abuſe, Florange, ajoûtoit-il, & tu donnes dans le paneau comme une bête. Tes yeux ne ſont-ils pas plus ſûrs que tout ce qu'on te peut dire ; & qu'as-tu à faire du témoignage d'autrui, quand tu ne vois que trop clair dans ton deshonneur ?

Se confirmant ainſi tous les jours de plus en plus dans la penſée qu'il avoit été ſurpris, il prit des meſures aſſez extraordinaires pour s'éclaircir de l'intrigue de Mainville & de ſa femme. Il feignit de ne pas prendre garde à toutes leurs façons, mais il reſolut de les ſurprendre, lorſqu'ils y penſeroient le moins, & de leur faire tant de demandes en preſence l'un de l'autre, qu'ils s'en trouvaſſent embarraſſez. Il ſçavoit que les mouvemens du viſage découvrent d'ordinaire ce qu'il y a de plus caché dans le cœur, & que quand on ne ſe ſent pas la conſcience nette, il eſt bien difficile de conſerver le jugement. Il leur demanda donc, un jour qu'ils étoient en grande converſation, s'il n'y avoit pas beaucoup de plaiſir à s'entretenir ainſi en particulier avec ce qu'on aimoit ? ajoûtant qu'ils devoient goûter ſouvent ce bonheur, puiſqu'il y avoit peu de jours qu'ils ne ſe trouvaſſent ſeuls enſemble. Il eſt aiſé de s'imaginer la confuſion où ce diſcours jetta ces Amans. Ils en furent ſi étonnez,

qu'ils ne purent lui répondre une ſeule parole : mais Florange jugeant par l'état où ils étoient, que ſes ſoupçons n'étoient que trop bien fondez : Que ſert, reprit-il, de faire fineſſe avec moi ? & ne ſuis-je pas aſſez clair-voyant, pour ſçavoir ce que j'en dois croire ? Vous vous aimez tendrement, & ce ſeroit n'avoir gueres de conſideration pour tous deux, que de s'oppoſer à une ſi belle amitié. Le ſang froid qu'il affectoit, en leur tenant ce diſcours, acheva de mettre Mainville & la Marquiſe dans un ſi grand deſordre, qu'ils ne firent plus que s'entre-regarder, comme s'ils ſe fuſſent fait compliment l'un à l'autre à qui lui répondroit le premier. Enfin Mainville confus au dernier point, tâcha de deſabuſer Florange, lui voulant perſuader qu'étant autant de ſes amis qu'il en étoit, il ne pouvoit ſans une ingratitude extrême jetter les yeux ſur ſa femme. Laiſſons-là notre amitié, répondit froidement Florange, j'aurois grand tort de me payer de vos raiſons, puiſque, tout cher que je vous ſuis, à ce que vous dites, ma femme vous le doit être encore plus que moi. Elle a des charmes pour les hommes que je n'ai pas ; & faite comme elle eſt, elle auroit lieu de ſe plaindre, ſi ſous pretexte de notre amitié, vous refuſiez de l'aimer. Auſſi ne m'ôterez-vous pas de la tête, que vous ne lui rendiez juſtice. Mainville ne pouvant ſouffrir davantage une converſation qui le deſeſperoit, fit alors ſes derniers

efforts pour lui inſinuer qu'il n'avoit jamais penſé à la Marquiſe ; mais Florange ſe tournant vers elle : Et vous, Madame, lui dit-il, ſerez-vous d'auſſi méchante foy que lui ? & me ſoutiendrez-vous que vous ayez pû être exposée depuis ſi long-temps aux cajoleries d'un ſi honnête homme, ſans vous en laiſſer toucher ? La Marquiſe lui répondit, qu'il lui faiſoit la derniere injure de lui faire une telle demande ; que ſon devoir lui apprenoit aſſez qu'elle ne devoit aimer que lui, & qu'il ne devoit pas douter qu'elle ne fiſt tout ce que ſon devoir lui ordonnoit. C'eſt une rêverie, Madame, lui repliqua-t-il, que ce devoir dont vous prétendez m'entretenir ; & mille femmes qui ne ſont pas moins ſages que vous, le mettent tous les jours ſous le pied. Mais puiſque vous m'aſſurez qu'il eſt aſſez fort pour vous empêcher de rendre au merite de Monſieur de Mainville ce que vous lui devez, & que d'un autre côté il me jure que l'amitié qu'il a pour moy l'empêche de vous rendre ce qu'il vous doit, vous ferez bien l'un & l'autre de ne vous plus revoir. Auſſi-bien, il iroit trop de votre reputation, Madame, ajoûta-t-il, de ſouffrir davantage les viſites d'un homme qui ne ſçait pas connoître ce que vous meritez. Et vous, dit-il, Monſieur, s'adreſſant à Mainville, vous me ferez plaiſir de ne plus mettre le pied chez moy : car j'eſtime ma femme, & je n'aime pas qu'elle voye des gens qui la

mépriſent ſi fort, ou qui ſoient ſi inſenſibles, qu'ils puiſſent reſiſter à ſes charmes. Au même temps il fit une grande reverence à Mainville, comme pour lui dire qu'il étoit temps de ſe retirer : & lui montrant la porte de la main, il lui fit comprendre par là, qu'il ne ſeroit plus d'humeur à croire ſi fort de leger.

Je n'ay garde d'entreprendre de vous repreſenter ici ni quel fut l'étonnement de Mainville, ni la confuſion de la Marquiſe. A peine pouvoient-ils s'imaginer ce qu'ils entendoient, mais quelque peine qu'ils euſſent à obeïr au commandement de Florange, il s'y fallut reſoudre, & même ſans repliquer. Quand Mainville fut ſorti, la Marquiſe indignée de ce qui venoit de ſe paſſer, & ne pouvant ſouffrir la ſeparation de ſon Amant, commença à decharger ſa colere ſur ſon mary. Elle lui dit que ſa bizarrerie étoit ſans exemple, & qu'elle n'avoit qu'à publier ſon procedé, pour le perdre de reputation par-tout. Florange lui eût bien pû répondre, que comme il y avoit déja long-temps qu'elle étoit perduë, il n'avoit plus rien à ménager là-deſſus : mais continuant de la maniere qu'il avoit commencé, il lui répondit d'un grand ſerieux, que ce n'étoit pas d'aujourd'hui qu'il s'appercevoit de l'ingratitude des femmes : qu'il venoit de lui rendre un grand ſervice, en la défaiſant d'un homme qui n'étoit bon à rien : & que cependant au lieu de l'en remercier, elle lui

lui en faiſoit des reproches.

Aprés cela il ne falut plus que cette Dame ſongeât, à revoir Mainville chez elle: ſi bien que quand ils avoient envie de ſe parler, ils étoient obligez d'emprunter le logis de quelque amie. Ces précautions rendirent leurs entrevûës bien plus rares, & par conſequent bien plus agréables, parce que la difficulté eſt un aſſaiſonnement aux plaiſirs, quoique tout le monde ne s'accommode pas de ce ragoût.

Les Fêtes de Noël étoient déja paſsées: temps auquel les réjouiſſances ſe renouvellent à Paris. Un ami de Florange à qui on avoit donné le bouquet dans un bal, ne ſçachant à qui le preſenter qui en valût la peine, lui demanda la permiſſion de donner les violons à ſa Femme. Cette Dame en étant avertie, fit ſçavoir à Mainville, qu'il ne devoit pas laiſſer échapper cette occaſion ſans en profiter: ſi bien qu'il ſe déguiſa pour n'être pas connu dans l'aſſemblée. Elle fut grande & belle: & quand la Marquiſe fut laſſe de danſer, elle ſe mit en un coin, où Mainville vint auſſi-tôt l'entretenir. Il auroit bien demeuré à ſes pieds juſqu'à ce que le bal eût fini, ſi une Dame ne le fût venu prendre pour danſer avec elle. La civilité voulut qu'il lui donnât la main: mais pendant qu'il danſoit, il ſurvint un maſque qui prit ſa place, & qui commença à dire des choſes ſi particulieres à Madame de Florange, qu'elle en

fut toute ſurpriſe. Il étoit vêtu en Bohemienne, ce qui l'avoit bien aidé à l'aborder. Madame, lui dit-il, les Dames ſont ordinairement curieuſes; & l'habit que je porte vous apprend que je me mêle de dire la bonne avanture. Si vous en doutez, vous n'avez qu'à me donner votre main, & vous reconnoîtrez que je n'entends pas mal mon métier. Là-deſſus il lui fit le détail de l'amour de Mainville depuis le commencement juſqu'à la fin; & quand ce vint à l'endroit de la Devinereſſe: C'eſt à moi, Madame, ajoûta-t-il, que vous avez obligation de vous avoir tiré de ce mauvais pas. J'avois quelque relation avec cette femme, qui m'obligeoit à aller ſouvent chez elle, & j'y arrivai aſſez à temps pour vous rendre ſervice. Après qu'il lui eut fait ce recit, il la quitta ſans vouloir ſe faire connoître, quoiqu'elle l'en preſsât fort. Mais comme il ſe retiroit, Florange qui avoit remarqué ſa converſation avec ſa femme, & qui le prenoit pour Mainville, à cauſe qu'il avoit quelque choſe de ſon air & de ſa taille, l'arrêta par le bras, lorſqu'il étoit déja au bas du degré, & lui dit qu'il avoit quelque choſe à lui dire. Le maſque demeura, à ces paroles; & Florange voyant qu'il étoit tout prêt à l'écouter: Je croyois, lui dit-il, qu'après t'avoir averti de ne plus revoir ma femme, tu n'aurois jamais l'audace de l'entretenir, & particulierement à mes yeux. Mais à ce que je vois, tu ne fais

point trop d'état de ce qu'on te dit, puiſqu'au préjudice de ma defenſe, tu viens de lui parler. Pour une derniere fois, que cela ne t'arrive plus, ou j'y ſçaurai donner ſi bon ordre, que tu te repentiras de ne m'avoir pas crû.

Le Maſque qui ne s'attendoit point à un ſemblable compliment, en fut fort ſurpris; mais ayant des raiſons pour ne pas répondre ſi aigrement qu'on lui parloit: Je ne ſçai pas, repliqua-t-il, ce que vous me voulez dire, & vous me prenez aſſurément pour un autre, n'ayant jamais parlé à Madame votre femme qu'aujourd'hui. C'eſtpourquoi vous n'avez eu garde de me donner des marques de votre jalouſie, comme vous me dites. Mais à preſent que je ſçai que cela vous fait peine, je vous promets, pour ne point troubler votre repos, d'eviter ſa rencontre avec ſoin, étant bien aiſe de vous témoigner par là que je rechercherai toujours les occaſions de vous obliger.

Il n'y avoit rien de ſi honnête que cette réponſe, mais Florange étant d'un caractere à s'emporter, quand on rampoit devant lui, il en accrut ſon audace, ſi bien que tenant un langage encore plus hautain que la premiere fois, il dit au Maſque, que les excuſes n'étoient que de legeres reparations, quand les offenſes étoient réelles. Qu'ainſi il étoit d'avis de le châtier de ſon imprudence, comme il le meritoit. Et mettant en même temps

l'épée à la main, il obligea le Maſque à en prendre une pour ſe défendre, que lui tenoit ſon laquais. Florange eût peut-être bien voulu alors n'avoir point commencé la querelle ; mais voyant que le Maſque ne faiſoit que parer ſans lui porter aucun coup, il s'enhardit de maniere, qu'il ſe jetta à corps perdu ſur lui, & ſe précipitant mal à propos, il s'enfila lui-même. Cependant le Maſque reçut en même temps un coup d'épée tout au travers du corps, dont il tomba roide mort de l'autre côté.

Le bruit qu'ils avoient fait en ſe querellant, fit qu'on accourut alors pour les ſeparer; & les amis de Florange le voyant tout couvert de ſang, & le Maſque mordre la pouſſiere, lui demanderent quel étoit le ſujet de leur querelle. C'eſt ma femme, leur répondit-il, les larmes aux yeux, qui eſt cauſe de ma mort. Soutenez-moi, je vous conjure, car je n'ai plus qu'un moment à vivre. Mais ſi quelqu'un de vous veut m'obliger, qu'il aille lui dire, qu'en répandant mon ſang, j'ai du moins la conſolation d'avoir ôté la vie à Mainville. A ces mots, le bruit courut auſſi-tôt dans toute l'aſſemblée que Mainville venoit d'être tué, & cette nouvelle affligea extraordinairement la Marquiſe. Elle jetta de profonds ſoupirs; & ſans ſe ſoucier dans ce moment ni de la bleſſure de ſon mari, ni de tout ce qu'on pourroit dire de ſa conduite, elle courut où étoit le mort, pour voir ſi

ſon malheur étoit ſans remede. D'abord qu'elle eut jetté les yeux ſur ſes habits, elle reconnut bien qu'on lui avoit donné une fauſſe allarme ; & ſongeant à reparer ce qu'elle venoit de faire, elle ſe rendit auprès de Florange, & fit accroire à ſes amis, que les larmes qu'elle verſoit n'étoient qu'à ſa conſideration.

Cependant elle donna ordre ſous-main à ſa Demoiſelle de s'informer ſi on ne reconnoîtroit point le mort : & cette fille étant aſſez curieuſe d'elle-même, reſolut d'y apporter tous ſes ſoins. Mais il ne falut pas qu'elle ſe donnât trop de peine pour cela ; car d'abord qu'on eut ôté le maſque du défunt, tous les valets du logis s'écrierent que c'étoit Grand-champ ; & s'étant approchée elle-même du corps, elle reconnut bien-tôt qu'ils avoient raiſon. Elle eut peine quelque temps à croire ce qu'elle voyoit, parcequ'elle étoit prévenue de ſa mort, ſur le rapport qu'on lui en avoit fait à elle-même dans le Village dont j'ai parlé tantôt : mais il faut ſçavoir qu'on l'avoit abuſée, parceque dans le temps qu'on s'étoit imaginé qu'il avoit rendu l'eſprit, il étoit tombé ſeulement dans une lethargie, que la perte du ſang avoit causée, & dont il étoit revenu quelques heures après.

Si la Marquiſe avoit été bien aiſe d'apprendre la mort de Grand-champ au lieu de celle de Mainville, ſon mari en fut dans un deſeſpoir incroyable. Car outre la douleur qu'il avoit de ſçavoir encore

l'Amant de ſa femme en état de lui faire de la peine, il avoit de la confuſion d'avoir paru jaloux à contretemps dans une ſi bonne compagnie ; & qui plus eſt, il n'étoit pas ſans regret d'avoir tué le malheureux Grand champ. Mais ce qui l'inquietoit plus que tout le reſte, c'eſt que les Chirurgiens n'oſoient aſſurer qu'il rechaperoit de ſa bleſſure, la trouvant fort dangereuſe. Pendant qu'on l'en traitoit, ſes amis s'entremirent d'obtenir ſa grace; & Grand-champ n'ayant perſonne pour vanger ſa memoire, ils en vinrent à bout aſſez facilement. Après cela Florange guerit peu à peu, & ſe voyant en bonne ſanté, il fit tous ſes efforts pour faire juger ſon procès, afin de pouvoir s'en retourner chez lui, où il croyoit qu'il pourroit vivre plus en repos qu'à Paris.

Le Procès étant prêt à être mis ſur le bureau, ſes Parties qui n'avoient pas trop bon droit, & qui trouvoient de l'avantage à en reculer le jugement, s'aviſerent de preſenter Requête au Conſeil, par laquelle ils demandoient à être renvoyez en un autre Parlement que celui de Paris, expoſant que Florange & ſa femme y avoient quantité de Parens au degré de l'Ordonnance. L'affaire examinée en plein Conſeil, les Parties de Florange obtinrent ce qu'elles demandoient, & furent renvoyées à Rouen.

Cet Arreſt fut extrêmement cruel à Mainville & à la Marquiſe, qui nonobſtant les défenſes de Florange, & malgré

ſes précautions n'avoient pas laiſſé de ſe voir. Ils ſçavoient qu'il n'y a qu'à Paris où l'on puiſſe cacher ſes intrigues ; & que dans les autres Villes, quelque grandes qu'elles puiſſent être, on demeure exposé à la cenſure de tout le monde: un homme de qualité ſur-tout n'y pouvant faire un pas, qu'on ne s'en apperçoive. Cependant ayant trouvé dans leurs entrevûes des plaiſirs à quoi ils ne pouvoient renoncer ni l'un ni l'autre ſans ſe faire une grande violence, ils prirent, avant que de ſe ſeparer des meſures enſemble pour ſe revoir à Roüen, & à peine Florange y étoit-il arrivé, que Mainville s'y rendit incognito.

Ce dernier avoit ſervi de ſon credit peu de temps auparavant un Preſident de ce Parlement, qui avoit eu une grande affaire à la Cour, ſi bien que ne doutant point qu'il n'en eût beaucoup de reconnoiſſance, il fut deſcendre chez lui. Là ſans façon, il lui déclare ce qui l'amenoit à Rouen, & qu'il avoit affaire de ſon ſervice. Il y en auroit eu mille à la place de ce Preſident, qui auroient pris leur ſerieux, & qui lui aureient dit ſans façon, qu'il pouvoit chercher un autre confident : mais celui-ci étant bien aiſe de s'acquitter de l'obligation qu'il lui avoit, & d'ailleurs n'étant pas ennemi de nature, il lui répondit qu'il pouvoit diſpoſer de lui, de ſa maiſon, & de tout ce qui étoit en ſon pouvoir. Je n'en veux pas tant, lui dit Mainville, & tout ce que

je vous demande, c'eſt de me prêter un de vos caroſſes quand je ſortirai, avec une robe de Palais. Je veux, quand j'irai chez ma Maîtreſſe, qu'on me prenne pour vous; & tout ce que nous avons à prendre garde, c'eſt qu'on ne ſçache pas que je ſuis ici. Ainſi il faut que vous me faſſiez paſſer chez vous pour un de vos parens qui vient pour vous voir; & ſi l'on ſe formaliſe que je ne rends point de viſite dans la Ville, vous pourrez dire que je ſuis malade. S'il n'y avoit que cela à quoi il falût remedier, répondit le Preſident, la choſe ſeroit bien facile. Je connois déja, ſans que vous m'en ayez parlé, que vous avez des gens ici en qui vous vous confiez, & je pourrois vous dire la même choſe des miens, à qui je n'aurois qu'à défendre de parler que vous fuſſiez chez moi, pour les obliger à ſe taire. Mais la difficulté que j'y trouve, eſt que vous voulez, ce me ſemble, rendre viſite à la Marquiſe ſous mon nom, & que quand vous ſerez chez elle, l'on penſe que ce ſoit moi qui y ſerai. Vous avez raiſon, repartit Mainville, & voilà juſtement ce que je ſouhaite, je prendrai ſi bien mon temps, que je n'irai jamais chez elle, que quand ſon mari n'y ſera pas. J'en conviens, répondit le Preſident, mais vous m'allez faire une grande affaire avec ma femme. Elle eſt jalouſe au dernier point; & dès qu'elle ſera perſuadée, comme les autres, que je verrai Madame de Florange, j'ai bien peur

peur de n'avoir plus de repos chez moi. Mettons-la de notre ſecret, répondit alors Mainville, c'eſt le moyen de nous mettre tous en ſureté. J'y ai bien pensé, repliqua le Preſident, mais deux choſes m'en empêchent : l'une, qu'elle ne ſçait cacher que ce qu'elle ne ſçait pas; l'autre; qu'il ne ſeroit pas honnête à moi de la mettre de cette intrigue; ainſi il vaut mieux eſſuyer ſa jalouſie.

Mainville fit l'honnête, pour témoigner qu'il ne vouloit pas acheter ſon contentement aux dépens de ſes amis; mais le Preſident lui répondit qu'il n'auroit point plus de joye que de lui rendre ſervice, & que s'il lui avoit parlé de l'humeur de ſa Femme, ce n'étoit pas pour s'en excuſer, mais pour prendre ſi bien leurs meſures, qu'ils puſſent tenir leur affaire ſecrete. Un Amant eſt facile à perſuader, quand il y va de ſa ſatisfaction; ainſi Mainville ne faiſant que de mediocres efforts pour combattre l'honnêteté du Preſident, conſentit à tout ce qu'il voulut. Il fit alors habiller un Cocher & deux Laquais qu'il avoit amenez de Paris, des couleurs de ſon hôte, & quand il ſortoit, il n'y avoit perſonne qui ne le prît pour lui, à cauſe de ſon déguiſement. Et de fait tout le monde le ſaluoit par les ruës, principalement ceux qui avoient quelque procès, prétendant qu'il auroit quelque égard à leur civilité, quand le temps viendroit de les juger. Cependant pour les mieux abuſer, il avoit

le ſoin de ſe cacher le viſage d'un mouchoir, ce qui faiſoit que perſonne ne s'appercevoit de la tromperie ; d'autant plus qu'il n'alloit jamais chez la Marquiſe, que quand ſon mari étoit allé ſolliciter ſes Juges, dont elles ne manquoit pas de lui donner avis auſſi-tôt, afin de ne pas perdre l'occaſion de ſe voir.

Cela lui reüſſit cinq ou ſix fois, ſans que la fortune lui joüât aucun mauvais tour : mais les Parties de Florange allarmées de ces frequentes viſites, prierent alors le Preſident de ſe déporter d'être de leurs Juges, lui faiſant entendre que voyant Madame de Florange auſſi ſouvent qu'il faiſoit, il ne pouvoit aſſiſter au jugement de leur Procès, ſans leur donner un grand ſoupçon. Le Preſident eût bien pû les deſabuſer s'il eût voulu, mais ne le pouvant faire ſans deceler le ſecret de ſon ami, il chercha de méchantes excuſes aux viſites que ces Parties croyoient qu'il rendît à la Marquiſe. Il leur répondit donc, qu'ils avoient tort de le ſoupçonner d'aucune partialité ; que pour voir une femme, il n'en étoit pas moins honnête homme ; que chacun avoit ſa conſcience à garder ; que ce n'étoit pas une raiſon ſuffiſante pour demander ſon deſiſtement ; qu'au contraire il en vouloit eſtre, pour leur faire voir que c'étoit à tort qu'ils prenoient l'allarme. Il croyoit ſervir par la Mainville, qui l'avoit prié d'embraſſer les interêts de Florange comme les ſiens propres :

mais ces Parties ſe croyant perdües ſans reſſource après cette déclaration, ſongerent à faire éclater de telle ſorte l'intrigue du Preſident & de la Marquiſe, qu'il fût le premier à ſe recuſer lui-même. Ils avoient appris, depuis l'inſtruction de leur Procès, que la Femme du Preſident étoit extrêmement jalouſe & que ſur la moindre apparence d'infidelité de ſon mari, elle avoit coûtume de faire beaucoup d'éclat. Ils crurent donc qu'ils n'avoient qu'à l'avertir ſous-main des viſites du Preſident, & qu'après cela l'intrigue qu'il avoit avec la Marquiſe ſeroit bien-tôt publique.

Ayant formé cette reſolution, ils firent ſçavoir à la Preſidente ce qu'ils deſiroient qu'elle ſçut, & la deſeſpererent par cette nouvelle. Elle fit au même temps mille reproches à ſon mari de ce nouvel attachement, & le voulut obliger à lui promettre de ne plus aller chez elle. C'eſt une Coquette de profeſſion, lui diſoit-elle, & vous ne la voyez que pour me tromper. Le Preſident ſe trouva bien empêché comment remettre l'eſprit de cette femme, qu'il connoiſſoit difficile à gouverner ſur l'article. Il tâcha de lui perſuader qu'il ne voyoit Madame de Florange que par conſideration; & que ſi ſes affaires ne lui avoient été recommandées par tous ſes amis, il ne lui rendroit plus de viſites. Mais cette Dame s'emportant, d'autant plus qu'il ne lui vouloit point promettre de n'y plus aller, elle reſolut

de faire éclater ſa jalouſie d'une maniere que Madame de Florange fut obligée de le chaſſer de chez elle.

Pendant que la Preſidente ſe preparoit ainſi à troubler le repos de ces Amans, la fortune qui les avoit épargnez depuis qu'ils étoient à Roüen, s'aviſa de leur joüer un tour dont ils eurent toutes les peines du monde à ſe tirer. Un jour que Florange avoit choiſi pour voir ſes Juges, il lui ſurvint une indiſpoſition en chemin, qui l'obligea à revenir chez lui plutôt qu'il ne penſoit. Il trouva à ſa porte le caroſſe du Preſident, & fut bien aiſe de l'honneur qu'il faiſoit à ſa femme de la venir voir, parce qu'il jugeoit de là qu'il ne s'épargneroit pas lorſqu'il ſeroit queſtion de recommander ſon Procès. Il voulut donc lui en témoigner ſa reconnoiſſance; mais en entrant dans la chambre de la Marquiſe, il fut bien ſurpris de trouver un homme à genoux devant elle. La Marquiſe qui le vit entrer, fut encore plus ſurpriſe que lui; car c'étoit Mainville, qui ſous l'habit du Preſident, lui faiſoit mille proteſtations amoureuſes. Florange s'étoit arrêté par bonheur pour faire reflexion un moment ſur la maniere dont il en devoit uſer dans une avanture ſi extraordinaire. La Marquiſe employa ce peu de temps tres-utilement. Car jugeant que Florange n'avoit pu voir Mainville qui lui tournoit le dos: Ah Monſieur, dit-elle à ſon Amant, tous mes remedes ſont inutiles, & vous m'allez

toute remplir de ſang, ſi vous ne mettez bien votre mouchoir devant votre nez. Mainville qui avoit de l'eſprit infiniment, comprit à ces paroles, qu'il faloit que Florange fût derriere; & ſecondant l'artifice de la Marquiſe, il prit de ſes mains un mouchoir avec quoi elle s'étoit eſſuyée, & qui heureuſement pour eux, étoit plein de ſang, parce qu'elle avoit elle-même ſaigné du nez il n'y avoit qu'un moment. Mainville s'en couvrit alors le viſage & Florange le voyant en cet état, ne fut point fâché d'avoir été ſi moderé, croyant qu'il avoit pris l'allarme mal à propos. Ainſi au lieu de le quereller comme il avoit reſolu un moment auparavant, il lui fit compliment ſur ſa feinte incommodité, diſant à ſa Femme qu'il faloit faire venir un mouchoir blanc, & de l'eau fraîche, pour lui laver le viſage.

Mainville étoit en quelque ſorte de ſureté par l'artifice de la Marquiſe; mais voyant que Florange s'empreſſoit de lui rendre ſervice malgré lui, il ne ſçavoit encore comment il ſortiroit de cet affaire, quand le hazard l'en tira par un endroit, qui le devoit perdre, ſelon toutes les apparences. La Preſidente paſſa par la rue, & voyant le caroſſe de ſon mari qui étoit à la porte de la Marquiſe de Florange, elle reſolut au même temps de monter en haut, ſa jalouſie lui inſpirant mille choſes extravagantes. Madame de Florange ne la connoiſſoit point; mais voyant

entrer une femme bien-faite dans ſa chambre, & qui ſentoit ſa perſonne de condition, elle fut au devant d'elle pour lui faire honneſteté. La Preſidente ſe retira alors avec un air mépriſant ; & prenant alors la parole : Vous devez être contente, Madame, lui dit-elle, de faire des careſſes à mon mari, ſans vouloir encore m'en accabler. Le traître qu'il eſt, eſt plus ſouvent chez vous que chez moi, & je ſuis d'avis d'enſeigner deſormais votre logis à tous ceux qui auront affaire à lui. Après cela elle fit mille reproches à Mainville, qu'elle prenoit pour le Preſident, ſe laiſſant tromper à ſon habit & à ſa perruque, laquelle pour la couleur étoit ſemblable à celle de ſon mari.

Mainville qui ne vouloit rien dire, de peur d'eſtre reconnu, prit le parti de ſe retirer. La Preſidente monta avec lui dans le caroſſe, où s'impatientant de ſon ſilence, elle lui arracha le mouchoir de devant le nez. Mais ſa ſurpriſe paſſa tout ce que je pourrois dire, quand au lieu de ſon mari, elle vit un homme qu'elle ne connoiſſoit point. Car pour de certaines conſiderations le Preſident ne lui avoit point fait voir Mainville, quoi qu'il demeurât chez lui. Cependant le deſordre de Mainville ne fut pas moindre en cette rencontre que celui de la Preſidente ; mais en étant revenu plutôt : Madame, lui dit-il, je connois que cette avanture vous ſurprend, je vous prie de ne la point faire éclater, & vous obligerez en cela un

homme de conſideration, qui eſt des amis de Monſieur votre mari. Je pourrois maintenant, continua-t-il, vous dire ce qui m'a obligé de me déguiſer ainſi; mais il vaut mieux que vous appreniez toutes ces choſes de ſa bouche, parce que n'ayant point l'honneur d'être connu de vous, ce que je vous dirois vous pourroit être ſuſpect.

Le caroſſe alloit toujours ſon train, & ils arriverent bien tôt au logis. Le Preſident étoit alors dans la cour, venant de reconduire une Partie. Il fut tout étonné de voir Mainville avec ſa Femme; & s'étant avancé pour en ſçavoir la raiſon, il fut encore plus ſurpris quand Mainville lui dit en particulier tout ce qui lui étoit arrivé. Voila une méchante affaire, lui répondit le Preſident; & de l'humeur dont je connois ma femme, elle ne manquera jamais d'en parler. Toutefois pour lui donner le change, il dit à ſon Epouſe que Mainville étoit un homme de qualité, qui avoit de grandes affaires ſur les bras, & à qui il importoit de la vie, qu'on ne vînt à ſçavoir qu'il fût dans la Ville; Qu'ainſi il la prioit de n'en rien dire à perſonne, & que c'étoit la raiſon qui l'avoit obligé à lui donner retraite chez lui ſans lui en parler. Vous me croyez bien peu diſcrete, Monſieur, lui répondit la Preſidente, qui ſe doutoit déja du myſtere; & tout le monde n'a pas ſi méchante opinion des femmes que vous en avez; puiſque ce Gentilhomme lui-même

ne ſe cache pas de Madame de Florange. Madame de Florange, lui repliqua le Preſident, eſt de ſes parentes, & prend part à tout ce qui lui peut arriver, de ſorte qu'elle n'a garde de publier où il eſt. La Preſidente qui étoit auſſi malicieuſe que perſonne du monde, & qui avoit bien remarqué comment Mainville s'étoit caché du mari: Je croi, répondit-elle au Preſident, que cette Dame a encore plus d'interêt que vous ne dites à tenir les affaires de votre ami ſecretes; mais je doute fort que le Marquis de Florange ait les mêmes égards pour lui. A ces mots, elle les laiſſa là tous deux; & le Preſident connoiſſant la malice de ſa femme, conſeilla à Mainville de quitter la Ville, de peur que ſes diſcours étant rapportez à Florange, il ne ſoupçonnât la verité.

Mainville, nonobſtant le plaiſir qu'il avoit de voir ſa Maitreſſe, crut ſon ami, & ſortit de Roüen. La Campagne commença quelque temps après; ce qui le conſola de cette avanture, trouvant dans les occupations de la guerre, de quoi lui faire oublier pour un temps les douceurs de l'Amour.

FIN.

# L'AMITIE SINGULIERE,

## NOUVELLE GALANTE.

QUOIQUE la Partie du Monde qu'on appelle Amerique, ait été long-temps inconnue aux autres Nations, elle n'en a pas moins produit de choſes rares ; & ce que l'impoſſibilité du Commerce déroboit à la curioſité des Etrangers, par l'ignorance de la navigation, ne laiſſoit pas d'éclater glorieuſement dans le pays.

Cette moitié de la Terre étoit partagée en deux puiſſans Empires, poſſedez par les Rois de Mexique, & les Incas du Perou. Les derniers joüiſſoient de richeſſes immenſes, & les premiers faiſoient voir en toutes choſes une magnificence, de laquelle rien n'a jamais approché. L'or étoit ſi commun & ſi peu eſtimé chez les Mexiquains, que leurs meubles les moins expoſez à la vûë en étoient compoſez. L'élection des Rois ſe faiſoit à la maniere des Romains, c'étoit les ſeuls hon-

neurs de la guerre qui donnoient les titres de nobleſſe, & la grandeur de Babilone, de Perſepolis, d'Athenes, d'Alexandrie, de Corinthe, de Rome & de Conſtantinople, cédoit à celle de Mexique.

Pluſieurs grands Rois ont gouverné cette ſuperbe Monarchie. Montezume I. immortaliſa ſon nom par un nombre infini de conqueſtes illuſtres, & de fameux exploits. Il avoit déja rendu ſa valeur redoutable, & fait admirer ſa juſtice, dans un âge où les Princes ordinaires s'occupent encore à des jeux. Il n'étoit ſervi que par des hommes de mérite; ſa Garde étoit composée de trois mille, toujours choiſis entre les plus renommez; on n'en comptoit jamais moins de trois cens mille dans ſes Armées. Il ſembloit que la Fortune ſe fût aſſociée avec lui; tout lui réüſſiſſoit, & comme il étoit infiniment aimable, il étoit auſſi generalement aimé.

Sa puiſſance, ſon mérite & ſa dignité vouloient qu'il ne cherchât que des alliances qui leur fuſſent proportionnées; & à vingt-cinq ans, étant déja conſommé dans l'art de vaincre & de regner, il fit demander la fille du Roi de Tequantebec, qui tenoit après lui le premier rang dans l'Amerique Septentrionale. On parloit de la beauté de cette Princeſſe comme d'une merveille; & Montezume ne trouvant nulle difficulté à l'obtenir, elle partit de Tequantebec dans un équipage digne de ſa naiſſance. A ſon arrivée

à Mexique, ſes nopces furent célebrées. Tout y parut ſomptueux ; & le Soleil étoit moins brillant, que Montezume & Irmizene.

Ce fut dans le Temple du Dieu des Mexiquains, que cette auguſte cérémonie ſe paſſa. Montezume n'eut pas plûtôt jetté les yeux ſur Irmizene, qu'il l'aima éperdûment. Elle étoit accompagnée de pluſieurs belles Perſonnes de ſon ſexe, entre leſquelles Zelinde, fille d'un Roi malheureux, qu'Iſcoald pere d'Irmizene, avoit autrefois vaincu, ſe faiſoit avantageuſement diſtinguer ; & comme leur amitié étoit tendre & reciproque, elles ſe tenoient par la main lorſqu'elles approcherent de Montezume. Sa vûë les frapa également. Aprés les premiers complimens, le grand Preſtre de Vitzliputzi lua le manteau du Roi de Mexique avec le voile de la Princeſſe de Tequantebec, nœud ſacré qui chez les Mexiquains faiſoit tout le myſtere. Mais pendant qu'à la vûë de cette union les cris de joye du peuple faiſoient retentir les voûtes du Temple, un triſte évenement occupoit les femmes de la Reine. La Princeſſe Zelinde tomba de ſa hauteur, & demeura ſi long-temps évanoüie, qu'on crut qu'elle étoit expirée. Cet accident troubla Montezume, qui vit Irmizene abandonner l'Autel pour aller pleurer auprès de Zelinde, qu'il eût bien voulu pouvoir ſoulager. En ouvrant les yeux, elle les connut tous deux. A cette vûë, elle

parut accablée comme d'un coup de foudre, & elle fut pluſieurs heures dans une létargie qui ne reſſembloit qu'à la mort. En vain Irinizene la rappelloit à la vie par ſes tendres embraſſemens, il ſembloit qu'elle fût devenue inſenſible pour la ſenſibilité même, & que tout fût fini pour elle.

On la porta dans un appartement du Palais, où la Reine fut obligée de la laiſſer quelques momens, pour ſe montrer à ſes nouveaux Sujets, qui demandoient impatiemment ſa preſence: mais elle ne prit gueres de part aux divertiſſemens publics: & le Roi qui voyoit ſa douleur, ne put s'empêcher de lui témoigner la ſienne. Quelle ſera la ſuite de ma vie, Madame, lui dit-il, ſi ce jour, qui devoit preparer le bonheur de tous les autres, ne menace que des choſes triſtes, & me montre vos beaux yeux pleins de larmes, lorſque je n'aſpire plus qu'à vous plaire? Vous voir & vous adorer, n'ont été pour moi qu'une même choſe. Quelle fatalité répand tant d'amertume ſur les douceurs que j'eſperois? Que ne veniez-vous ſeule, & pourquoi Zelinde vous a-t-elle ſuivie?

Ce diſcours fit ſoupirer Irinizene qui n'aimoit déja que trop ſon Epoux, mais qui avoit auſſi pour Zelinde un de ces tendres attachemens, que l'inclination fait naître & que l'habitude & la complaiſance cultivent. Je vous avoüe, Seigneur, répondit-elle au Roi, en le re-

gardant languiſſamment, que le mal de Zelinde me deſeſpere. Quand le Ciel ne lui auroit pas donné mille qualitez dignes de mon affection, je lui ſuis aſſez obligée de m'avoir ſuivie, pour ne la payer pas d'une ingrate indifference. Si vous la connoiſſiez comme moi, Seigneur, vous auriez aſſurément des ſentimens ſemblables aux miens; & peut-être, ajoûta-t-elle avec un ſouris, quelque choſe de plus paſſionné. Je puis l'eſtimer comme vous l'eſtimez, ma Princeſſe, repliqua l'amoureux Montezume; mais aucun merite ne pourroit jamais obtenir ce que je dois uniquement au vôtre.

Après avoir dîné en preſence de toute la Cour, la Reine retourna chez Zelinde; qu'elle ne trouva guéres mieux. La nuit s'étant écoulée, ſon premier ſoin fut pour la Princeſſe malade. Elle lui parut toute égarée, & il ſembloit qu'elle n'eût repris un peu de force, que pour ne montrer plus de raiſon. Ce malheur pénétra le cœur d'Itmizene d'une maniére ſi violente, que ſa douleur éclata hautement. Quoi! ma chere Zelinde, dit-elle, en lui preſſant les mains, n'êtes-vous plus vous-même? Quel mal vous ai-je fait? Vous ne me voulez point regarder. Il ſemble que ce ſoit moi qui vous tue. Helas! ſi je vous cauſe quelque peine, c'eſt avec bien de l'innocence. J'avoue que ſans moi vous ne ſeriez pas venue à Mexique: mais qu'eſt-ce que des lieux,

qui nous offrent tant de douceurs, peuvent avoir de funeſte pour vous? Vous demeurez muette! Parlez, Princeſſe, que faut-il faire? Que voulez-vous du Roy? Il m'aime aſſez, pour oſer me promettre tout de lui.

Irmizene avoit beau mettre ſes prieres & ſon éloquence en uſage, Zelinde ne paroiſſoit qu'une ſtatue; ſes yeux étoient toujours baiſſez, ſon cœur gros, & elle s'obſtinoit à ne pas manger, & à ne point ſouffrir qu'on lui fît des remedes. La Reine épouvantée de cette reſolution étrange, s'abandonna à un déplaiſir immoderé; & le Roy affligé avec excès de voir ce qu'il aimoit alors ſi cherement, dans un ſi triſte état, fut ſeul chez Zelinde; & voulant lui toucher le bras pour mieux juger de ſa foibleſſe, on remarqua que ſes frenéſies ceſſerent d'abord. Madame, lui dit Montezume, voyant qu'elle étoit un peu plus calme, eſt-il poſſible que la Reine vous ait été chere, & que vous ménagiez ſi peu ſon repos, en refuſant de travailler au vôtre? Quel venin bleſſe votre cœur, dans un Palais où l'on vous veut tant de bien? Je n'oſerois rien exiger de votre amitié, parceque je ne l'ai point encore meritée; mais au nom du Dieu que nous adorons, & en conſideration d'Irmizene, revenez un peu de l'abatement où vous êtes. Vous nous ferez déteſter l'Empire de Mexique, s'il vous devient funeſte. Recevez, ajouta-t-il, en mettant un genou en terre, & lui pré-

ſentant une coupe pleine de liqueur, qu'on avoit préparée pour elle, recevez de ma main ce remede, qui vous ſoulagera peut-être. Ah ! Seigneur, reprit-elle, en portant ſes yeux troublez ſur Montezume, que faites-vous, & que voulez-vous que l'infortunée Zelinde faſſe ? Votre pitié n'eſt point favorable à mon mal, c'eſt un nouveau feu qui l'augmente ; retirez-vous, je vous conjure : mais, ajouta-t-elle, pourquoi refuſer ce qui précipitera peut-être ma mort ? Alors elle but ce que le Roy lui donnoit ; & comme c'etoit une choſe contre l'agitation, on la vit bien-tôt plus tranquille, & Montezume courut le dire à la Reine. Elle en parut ſurpriſe ; & faiſant reflexion ſur ce qui ſe venoit de paſſer, quelque choſe de ſi terrible ſe preſenta à ſon imagination, qu'elle en trembla ſecrettement, cachant ſon émotion, pour en épargner au Roy. On leur vint dire que la Princeſſe étoit endormie ; & quoi que ce ſommeil ne fût qu'un effet de ce qu'elle avoit pris, Irmizene ne laiſſa pas d'en eſperer un amendement plus conſiderable, & elle en parut moins abatue.

Quoique le mal de Zelinde eût ſenſiblement touché le Roy & la Reine de Mexique, ils ne laiſſerent pas de s'aimer ardemment. Ne vous allarmez point, diſoit Montezume à ſon Epouſe, votre chere Zelinde ne mourra point ; ſon indiſpoſition n'eſt qu'un orage qui paſſera ;

& dès qu'elle ſe portera mieux, il faut mettre tout en uſage pour la ſatisfaire. Je veux bien vous tenir compte, répondit Irmizene, de ce que votre bonté fera pour une Princeſſe avec laquelle mon inclination me lie etroitement, & qui en a eu une bien veritable pour moi, puiſqu'elle n'a pû conſentir à notre ſeparation.

Le lendemain de ce jour, la Reine vit Zelinde; & à peine étoit-elle auprès de ſon lit, que ſes friſſons & ſes ſoupirs recommencerent. C'eſt donc moi, lui dit-elle en l'embraſſant, c'eſt moi qui vous infecte d'un dangereux poiſon. Dites, dites, d'où vous vient tant d'horreur pour Irmizene? Si vous me haïſſez, je n'aimerai plus la vie, quelque ſujet que j'aye de m'y attacher. Le Roi me demande à tous momens la cauſe de ma douleur. Helas! elle ne vient que de la vôtre; & ſi vous y perſeverez, je deviendrai ingrate pour un Prince auquel je dois preſentement mon ame toute entiere. Hé bien, Madame, interrompit Zelinde, allez donner à Montezume ce qu'il mérite, & laiſſez mourir une miſerable, qui ne peut plus ſouffrir le jour ſans honte & ſans remords. Ce que je ſens a ſi peu de rapport avec ce que vous faites, que j'en rougirois, ſi tout mon ſang n'étoit glacé par une mortelle confuſion. Le Ciel ſçait ſi je vous ai aimée; & c'eſt peut-être, parceque je vous aime encore plus que moi-même, que ma douleur

douleur eſt ſi vive & ſi agiſſante. Ne me parlez pas de vivre, je ſuis indigne de votre tendreſſe. Lorſque je ne reſpirerai plus, & que vous m'aurez donné quelques larmes, l'amour de Montezume vous conſolera. Cruelle Zelinde, pourſuivit Irmizene, ſi je vous pleure vivante, votre mort ne tarira pas mes larmes; & puiſque je vous aime autant que je faiſois avant que d'avoir vû le Roy, ſa paſſion ni ſes bontez ne vous arracheront pas de mon ſouvenir. Il hazarderoit ſon Empire, & il expoſeroit ſa grandeur pour vous guérir. Aidez-nous donc, Princeſſe, & ne demeurez pas inſenſible. O que vous me connoiſſez peu, Madame, s'écria Zelinde! laiſſez-moi l'idée de mon tombeau, puiſque c'eſt tout ce qui me doit preſentement occuper, & allez vous parer d'un ſceptre qui vous ſied ſi bien. Elle ne voulut rien dire après ce diſcours; & quoi qu'Irmizene pût faire, il lui fut impoſſible d'en arracher une parole.

Quelques jours s'écoulerent de cette ſorte; & la Reine toujours ſoigneuſe & tendre, n'en paſſa pas un ſans voir l'obſtinée Zelinde, qui, bien loin de trouver ſa guériſon dans la douceur & l'aſſiduité de ſes viſites, n'en recevoit qu'une augmentation d'égarement, & l'on ne pouvoit aſſez s'étonner de ce que la preſence d'une Reine qui avoit fait ſi long-tems la felicité de Zelinde, lui fût devenue un peſant fardeau.

Toute grande qu'étoit la préoccupation

de Zelinde, il lui reſtoit encore aſſez de raiſon pour juger que ſi elle ne cachoit ſon mal, il étoit impoſſible qu'on n'en devinât pas bien-tôt la cauſe. Un reſte de gloire réveilla ſon courage endormi, & voulut faire agir ſa vertu. Elle fit réflexion ſur ce que l'on pouvoit penſer, & penſa tant de choſes elle-même, qu'elle ſe reſolut fortement à ſortir de Mexique, afin d'enſevelir dans quelque ſolitude, un ſecret que tout le monde devoit ignorer. Le voyage de Tequantebec étoit trop long, pour l'oſer entreprendre avec tant de foibleſſe; & d'ailleurs elle auroit été obligée de donner de bonnes raiſons à Iſcoald pour autoriſer ſon départ de Mexique, après avoir eu tant d'empreſſement d'y ſuivre Irmizene. Ce ne fut donc pas de ce côté-là qu'elle fit deſſein d'aller; & ayant fait prier la Reine de venir un moment auprès d'elle; cette genereuſe Princeſſe, qui voloit par tout où elle croyoit lui être utile ou agreable, courut dans ſon appartement: Madame, lui dit Zelinde d'un ton de voix aſſez ferme, comme vous ne voulez pas que je meure, & que l'air de ce Palais eſt pernicieux pour moi, je vous ſupplie de prier le Roi de me permettre d'aller dans quelque endroit de ſon obéiſſance, qui puiſſe être moins contraire à ma ſanté. En demandant cette liberté pour vous, reprit Irmizene, je ferai en ſorte d'être de la partie, & je ne vous laiſſerai point confiner ſeule dans des Terres inconnues,

où ma fortune ſeule vous a conduite. Mais, s'il eſt neceſſaire, pour me guérir, répondit Zelinde en rougiſſant, que je ne vous voye point, me voulez-vous accompagner? Je ne croyois pas, ajouta la Reine, les yeux humides, que mon abſence fût devenue neceſſaire à votre guériſon; & ce que je voi aujourd'hui me paroît un prodige. Helas! Zelinde, qui l'eût dit il y a quelques mois? Dans ce temps bienheureux, vous ne reſpiriez que moi. Sans vouloir approfondir la cauſe de ce changement, il me doit ſuffire de m'en affliger, & de renoncer à une bonne partie de ma joye, pour vous en procurer un peu. Vous me laiſſerez au Roi dans une profonde mélancolie. Que vous avons-nous fait l'un & l'autre? Si vous ſçaviez quelle eſt la paſſion de Montezume pour Irmizene, vous auriez peut-être quelque peine à traverſer les plaiſirs de notre reciproque & legitime affection, par des chagrins qui nous toucheront d'autant plus, que vous en ſerez le ſujet. Enfin, ma chere Zelinde, je n'aurois rien à ſouhaiter ſans vous, puiſque le Roi m'aime autant qu'il eſt aimé de moi. Son amour cache tous mes défauts; il ne voudroit poſſeder le monde entier, que pour me l'offrir: Cependant je ne puis être toute à lui, parceque je tiens à vous par une inclination qui n'eut peut-être jamais d'exemple. Laiſſez-moi partir, Madame, ajouta Zelinde; il le faut. La Reine qui regardoit alors cette

Princeſſe avec beaucoup d'application, vit quelque choſe de ſi nouveau & de ſi funeſte tout enſemble dans ſes yeux, qu'elle en fut effrayée. Une penſée qu'elle avoit éloignée pluſieurs fois de ſon eſprit, s'en empara entierement, & ne put plus y en ſouffrir d'autre. O Ciel! dit-elle en levant les yeux, que voulez-vous me faire enviſager, & quel torrent de maux dois-je craindre? Je vais demander au Roi ce que vous ſouhaitez, Zelinde, pourſuivit-elle, très-aſſurée de l'obtenir. Adieu pour un moment, en ſongeant à vos peines, vous penſerez aux miennes. puiſqu'elles partent peut-être d'une même ſource. Irmizene ſortit fort émue; & Zelinde craignit alors qu'elle n'eût penetré le myſtere de ſon cœur.

Celui de la Reine étoit ſi gros & ſi preſſé, qu'elle ne put retenir ſes larmes devant Montezume, qui lui en demanda la cauſe avec beaucoup d'empreſſement. Elle lui dit que c'etoit un effet de la ſuite du mal de Zelinde, & demanda alors un lieu où cette Princeſſe pût reſpirer un air plus doux que celui de Mexique, que le voiſinage du grand Lac empêchoit d'être tout-à-fait pur. Vous êtes Souveraine abſolue du Roy & du Royaume, répondit Montezume; choiſiſſez entre cent Palais qui vous appartiennent, celui qui conviendra le mieux à Zelinde. Mais pourquoi, Madame, mais pourquoi voulez-vous conſentir, & même contribuer à un départ qui vous afflige?

ou plutôt, pourquoi ameniez-vous ici une perſone qui devoit traverſer la douceur de notre vie? L'inquiete Irmizene ne répondit que par un ſoupir, & fut dire à Zelinde qu'elle avoit le choix libre de toutes les Maiſons Royales de Montezume. Comme je ne les connois pas, repartit Zelinde, je prendrai la plus éloignée, afin d'y être moins interrompue. Ah! que vous donnez un cruel prix à mon amitié, ajoûta la Reine, puiſque dans le temps que je regarde votre abſence comme un malheur, qui va peut-être m'accabler, vous ne ſongez qu'à vous précautionner contre les puiſſances qui m'attireront auprès de vous. O! Zelinde; quelle métamorphoſe! Veuille le Ciel que je ne la comprenne jamais! Zelinde baiſſa les yeux, & ne répondit rien.

Dès ce moment on diſpoſa toutes choſes pour ſon départ, & elle fut conduite à Malicochi, le plus beau & le mieux ſitué de tous les Palais de Montezume. On lui donna des Gardes pour lui faire honneur, & pluſieurs femmes pour la ſervir.

Si Zelinde avoit été capable de recevoir quelque ſoulagement par le plaiſir des yeux, il n'y avoit pas un lieu au monde plus propre à la divertir que Malicochi. Tout ce que l'Art a de plus ingenieux, avoit ſecondé la Nature, pour en perfectionner les agrémens; & cette ſolitude charmante avoit été de tout temps les délices des Rois de Mexique.

Mais la diverſité de mille objets, tous dignes d'être remarquez, ne diſputa rien au ſeul qui la pouvoit occuper. Toujours triſte & toujours rêveuſe, elle vit avec indifference ce que nul autre n'eût pû regarder ſans admiration; & quoiqu'on la ſervît en Reine, & qu'elle eût auprès d'elle autant d'Officiers qu'Irmizene, à peine s'en appercevoit-elle. Plus elle ſe voyoit honorée, & moins elle avoit de repos. Helas! avec quel ſoin tâchoit-elle de rappeller ſa raiſon égarée, par la conſideration de tout ce que la Reine faiſoit d'obligeant pour elle! Son ame reconnoiſſante exageroit le merite de tant de bienfaits; mais ces conſiderations étoient ſurmontées par la force d'un Aſtre imperieux, & ſon cœur malheureux ſuivoit les loix d'une Divinité aveugle.

Les exercices de Zelinde étoient proportionnez à ſes forces, & preſque toujours bornez à rêver. Sa ſanté languiſſante, & ſon corps affoibli par les dures ſouffrances de ſon eſprit, ne lui permettoient guéres de ſe promener, ou de prendre quelqu'autre relâche; & quoique Zaïre, la plus chere & la plus aimable de ſes filles, pût faire pour l'empêcher de ſe laiſſer abattre, elle ne pouvoit y réuſſir.

Zaïre étoit d'une illuſtre famille de Tequantebec. Son inclination l'avoit attachée au ſervice de Zelinde. Elle la voyoit ſouffrir avec un mortel déplaiſir; & tout le temps qu'elle fut à Mexique, elle ne

lui demanda point l'éclairciſſement d'un myſtere, qu'elle ne comprenoit que trop qu'il lui étoit important de cacher. Mais lorſqu'elles furent à Malicochi, ſon zele ne put ſe taire ; & mettant ſon adreſſe flateuſe en uſage, pour foüiller dans les replis du cœur qui lui avoit toujours témoigné beaucoup d'affection : Faut-il que je vous voye inceſſament mourante, & ſous l'empire d'une triſteſſe qui me tuë, Madame, lui dit-elle, & ne pourrois je, ſans offenſer le reſpect que je vous dois, vous montrer une tendre curioſité ? Elle vient d'une affection ſi pleine d'ardeur, que vous devez me la pardonner, & je ne puis ignorer pourquoi vous ſouffrez, ſans ſouffrir doublement moi-même. Tu ne voudrois pas en ſçavoir plus qu'Irmizene, répondit Zelinde, & j'aurois tort de déclarer à une autre ce que je ne lui ai point avoué. La Reine, repartit Zaïre, eſt ſi pleine de ſon bonheur, qu'il doit ſuffire pour la ſatisfaire ; mais moi, Madame, qui fais conſiſter tout le mien à vous voir dans la joie & dans le repos, vous ne pouvez ſans cruauté m'ôter le précieux avantage de votre confiance. On ne change pas, comme vous êtes changée, pour des cauſes legeres.... He bien, interrompit Zelinde, plus elles ſont importantes, & moins elles doivent échaper à ma retenue. Serez-vous bien tranquille, Zaïre, quand je vous aurai fait voir un cœur déchiré, un ame troublée, un eſprit agi-

té, & une raiſon bouleverſée. Voila cependant l'état où je ſuis, & le Ciel n'a jamais fait naître de fille plus à plaindre que moi. J'avoüe, répondit Zaïre, que la Fortune fut contraire à votre Maiſon; mais qu'avez-vous perdu après tout, que votre vertu & votre beauté ne reparent? Helas! interrompit Zelinde, cette beauté diſgraciée, & cette vertu qui ne me ſert de rien dans le beſoin, meritent bien peu qu'on les vante. Les traverſes de ma Famille ſont éloignées de mon ſouvenir, ce ne ſont point elles qui me touchent. He! qu'avez-vous donc, Madame, pourſuivit Zaïre, qu'avez-vous que nous devions toujours ignorer? Ne ſuivez-vous la Princeſſe de Tequantebec à Mexique, que pour vous en ſeparer? & lorſque ſon amitié ſemble redoubler pour vous, faut-il que la vôtre diminuë? Jamais on n'eut tant de ſujet d'eſtre diſtraite qu'elle en a. On l'avoit placée ſur un Trône qui fait la terreur de cent Rois; un Epoux tout aimable & tout puiſſant, paye à ſa beauté les tributs qu'elle mérite; les plus illuſtres ſujets de ce grand Prince ne cherchent qu'à lui faire honneur; & cependant plus ſenſible à vos maux qu'à ſa felicité, elle les pleure, pendant que tout rit auprès d'elle. Oui, Zaïre, répondit Zelinde, tout ce que tu dis eſt véritable, je ſuis une ingrate & une inſenſée. Irmizene, en me comblant de faveurs, ne laiſſe pas de faire mon ſupplice, & je ne ſerois pas dans le deſordre

dre où tu me vois, ſi elle étoit moins heureuſe, & plus intereſsée pour elle. Quoi Madame, s'écria l'étonnée Zaïre, la proſperité d'Irmizene cauſe votre chagrin? & votre ame, qui ſembloit conſacrée à la grandeur, ſe trouve donc ſuſceptible d'envie? Quoi ce monſtre qui deſunit tout, a pu ſe gliſſer dans votre cœur, & en bannir la juſtice & la reconnoiſſance? O! ma Princeſſe, eſt-il poſſible, & ne ſuis-je point abusée? Parle, parle, Zaïre, continua Zelinde, tu ne ſçaurois peindre ma foibleſſe avec des couleurs trop noires. Je ſuis cent fois plus criminelle que tu ne pourrois te l'imaginer. Mais les fautes que je me reproche, ſont pourtant de ces crimes involontaires, dans leſquels on eſt entraîné par la contrainte d'une fatale deſtinée. Je t'en dis aſſez pour t'ouvrir les yeux, & tu devrois déja avoir compris ce que je ne puis avouer avec innocence. Faut-il encore publier ouvertement, pour te ſatisfaire, que j'aime Montezume? & quand ce libre aveu t'aura fait connoître le pouvoir que tu as ſur mon eſprit, en ſeras-tu plus heureuſe, & n'en ſerai-je pas mille fois moins digne? Tu l'as voulu, cruelle, le mot eſt prononcé. Ouy, j'aime le Roi de Mexique, malgré moi, & malgré le nœud indiſſoluble qui l'attache pour jamais à Irmizene. Helas! le déplorable jour qui les vit unir, fut pour moi une ſource intariſſable de miſeres. Je ne cherchai point cette étrange diſ-

grace, en laiſſant à mon cœur la liberté de flater le rapport de mes yeux. Il n'y a point d'efforts que je n'aye tentés pour devenir moins injuſte, & plus raiſonnable. Je l'ai fait vainement, ma chere Zaïre; l'influence de quelque Aſtre malin l'emporte ſur mes intentions. Te voila contente, tu ſçais tout, je n'en mourrai pas moins, mais je mourrai moins innocente. Peux-tu, ſans concevoir un mépris digne de ma foibleſſe, me voir brûler d'un feu qui ſelon toutes les apparences, ne s'eteindra jamais, & duquel le moindre éclat ne pourroit eſtre ſuivi que d'une honte éternelle? Il faudra que je demeure noircie dans tous les eſprits qui apprendront mon avanture. Oui, Zaïre il le faut; & de quelque côté que je tourne mes yeux, je ne voy pour moi qu'un abîme de miſere & de confuſion. Laiſſe-moi donc deſormais toute entiere à ma douleur, & repais-toi de ce malheur inoui que je te cachois par un reſte d'honneur.

Zaïre n'avoit garde d'interrompre la Princeſſe, & elle étoit ſi conſternée de ce qu'elle venoit d'entendre, qu'elle crut rêver un long eſpace de temps. Elle plaignit non ſeulement Zelinde, mais la Reine, qui étoit ſi intereſsée en cette occaſion. J'avoüe, Madame, répondit-elle, aprés pluſieurs momens de ſilence, que de tous les évenemens bizares, qui ſont venus à ma connoiſſance, celui qui vous eſt ſi contraire me paroiſt le plus

ſurprenant. Et queſt-ce que l'Amour, juſte Ciel! qu'un poiſon pernicieux, qui fait tous les jours manquer aux plus ſacrez devoirs, & qui ſe jouë de l'honneur & de la raiſon des Mortels? Je ſçai bien que vous lui-êtes ſoumiſe malgré vous, & qu'on ne doit pas accuſer votre volonté d'y avoir contribué. Mais, Madame, cherchez en vous même & dans votre courage des ſecours contre la trahiſon du ſort. Aimerez-vous ſans être aimée? Montezume eſt tout à la Reine & par le cœur & par la foi; depuis qu'il la poſſede, ſes yeux ne s'attachent point ſur d'autre objet. Outre ce cœur qu'elle enchaîne, s'il en avoit encore mille, elle en jouiroit ſouverainement. Nul eſpoir ne vous eſt permis. Je le ſçai bien, Zaïre interrompit Zelinde; & cette certitude qui creuſe mon tombeau, l'aura bien-tôt rendu aſſez profond pour m'y enſevelir avec ma honte. Au reſte, n'attens rien de moi, il faut que j'obeïſſe à l'aſcendant qui me gouverne; & tes réflexions ni les miennes n'effaceront point Montezume de mon eſprit. Au moins, ſois diſcrette, je t'en conjure; tu ſçais quelle difficulté la complaiſance que j'ay pour toi m'a fait ſurmonter. Soit que je meure, ou que je vive, laiſſe ignorer à Irmizene & à ſon Epoux, ce que je voudrois bien ignorer moi même. Si l'aveu que j'en pourrois faire vous apportoit quelque ſoulagement, reprit Zaïre, je ne le tairois aſſurément pas, duſſe-je paſſer pour in-

fidelle. Mais comme il ne pourroit vous en revenir qu'un redoublement de chagrin, je donnerois plutôt ma vie que de vous faire cette offenſe.

C'etoit ainſi que ces deux perſonnes s'entretenoient, pendant que la Reine de Mexique, privée de la vûe de Zelinde, ſoupiroit après ſon retour, & vivoit dans une mélancolie, qui mettoit ſouvent Montezume au deſeſpoir. Tout ce qui pouvoit divertir ſon Epouſe, ſoins, complaiſance, magnificence, jeux, tout étoit mis en uſage, mais ſans aucun ſuccès; & le temps fit connoître à ce Prince que ſes empreſſemens ne laiſſoient pas d'être inutiles, quoiqu'ils ne fuſſent pas rebutez.

Après avoir mille fois conjuré la Reine de ſupporter avec moins d'impatience & de peine une retraite volontaire, il lui propoſa enfin d'aller à Malicochi, puiſque la vûë de cette fâcheuſe Amie étoit ſi neceſſaire à ſon repos. Non Seigneur, lui répondit-elle, Zelinde ne veut point être interrompuë; elle me l'a trop fait ſentir, & j'irois peut-être aigrir par ma preſence, des maux que je voudrois guérir au prix de mon ſang. Vous vous imaginez ſans doute les choſes autrement qu'elles ne ſont, pourſuivit le Roy, & il n'eſt pas poſſible que ce ſoit vous que Zelinde fuye. Il n'importe, reprit Irmizene, je ne veux point l'inquieter, & je ne la verrai que lorſquelle reviendra à Mexique, ou quelle m'appellera auprès d'elle.

Montezume la voyant dans cette reſolution, ne dit plus rien, & ſe contenta de prendre celle d'aller ſeul à Malicochi, pour tâcher de ramener Zelinde par la force de ſes raiſons. Pour cela, quoiqu'il fût amoureux plus qu'on ne l'a jamais été, & que l'idée d'un moment d'abſence le fît trembler, il feignit d'avoir des affaires indiſpenſables pour deux jours, & partit de Mexique, laiſſant la Reine dans de nouvelles inquiétudes.

Zelinde n'avoit garde de prévoir ſon deſſein; & comme elle s'étoit un peu ſoulagée en ouvrant ſon cœur à Zaïre, elle ſe conſoloit, en parlant avec elle de la cauſe de ſes malheurs. Le Roy arriva ſans ſuitte & ſans bruit; dans le temps qu'elles étoient dans les grands jardins de Malicochi, où perſonne n'oſoit troubler les promenades de la Princeſſe.

Elle avoit paſſé une nuit cruelle, ſes yeux étoient rouges de veille & de larmes, & tout ſon viſage ſi abatu, que Zaïre en avoit de nouvelles allarmes.

Montezume ne voulut point que l'on annonçât ſa venuë; & paſſant par une porte écartée dans le lieu où étoit la ſolitaire Zelinde, avec la ſeule Zaïre, il ſe précautionna ſi bien, que ſans être apperçu, il s'approcha de la Princeſſe qui étoit aſſiſe ſur des gazons. Laiſſe-moi Zaïre, diſoit-elle à cette fille, ne t'amuſe plus à combatre ce que les deſtins ont abſolument réſolu. Je dois mourir de confuſion & de deſeſpoir, puiſque je ne ſçaurois vain-

cre ma foibleſſe, & qu'un feu devorant me conſume entiérement. La raiſon ni la gloire ne peuvent plus rien ſur moi. Je ſuis toute à une paſſion criminelle, & tu veux que je vive, pour offenſer par une noire ingratitude ce que je dois à Irmizene? Je lui envie inceſſamment un bonheur qui lui étoit juſtement dû. L'Empire de Mexique eſt peu pour ſon mérite; javouë qu'elle eſt digne de quelque choſe de plus grand encore: mais je ne ſçaurois convenir que le cœur de Montezume doive être uniquement ſon partage. Mes ſouhaits & mes deſirs impétueux s'y oppoſent; je voudrois en avoir ma part. Juge donc par cette folle prévention, à quel point je ſuis miſerable. O! jour cruel, ajouta-t-elle, en verſant un ruiſſeau de larmes, jour déplorable entre tous les miens, que ne fûtes-vous le dernier de ma vie! Tu vois que je fuis également & l'objet que j'aime, & celui que tout m'ordonne d'aimer. Tu ſçais que je tâche de me défendre contre moi-même autant qu'il m'eſt poſſible: mais, Zaïre, plus je reſpire, & moins je me trouve capable de renoncer à mon penchant. Après cela épuiſe encore ton éloquence, pour me perſuader que je le dois! Helas! j'en ſuis trop convaincue; mais qui m'en donnera le pouvoir, ſi les Dieux m'ont abandonnée? Non, je ne le dois pas eſperer, & il faut céder à la malignité de l'Aſtre qui préſide à ma naiſſance. Je vois bien, repliqua Zaïre, qu'il faut me taire, & vous

plaindre, ſans aller plus loin. Votre ſort eſt véritablement barbare, & j'en ſens la rigueur juſques au fond de mon ame. J'eſpere encore de la bonté du Ciel, quelque révolution qui mettra le calme dans la vôtre. Hé d'où pourroit-elle venir, continua la Princeſſe? Montezume qui n'eſt plus à lui, ſe peut-il donner à moi? Et lors que l'amour & l'hymen l'attachent ailleurs, ſerois-je aſſez lâche pour demander quelque choſe à la pitié? M'en préſervent les Dieux! Zaïre, je mourrai, puis que l'arrêt eſt prononcé; mais du moins j'aurai la force de me taire à tout autre qu'à toi. En achevant ces paroles, elle s'éloigna de ce lieu, & laiſſa Montezume ſi éperdu de ce qu'il venoit d'entendre, que rien n'a jamais égalé ſon étonnement. Il aimoit la Reine avec une paſſion infinie. La ſimple idée dune infidélité lui paroiſſoit un crime; & s'il plaignit Zelinde, il ſe plaignit encore plus lui-même, de faire innocemment le ſuplice d'une perſonne fort aimable. Maître de ſon ſecret, qu'il tenoit du hazard, & qu'il eût bien voulu ignorer encore, il crut que le plus ſûr & le plus raiſonnable, étoit de le cacher à tout le monde, & de n'en laiſſer pas concevoir le moindre ſoupçon à Irmizene. Il réſolut auſſi de s'en retourner ſans parler à Zelinde; & plein du trouble où il étoit, il partit auſſi-tôt; & reprit le chemin de Mexique, défendant à ceux de ſa ſuitte de dire qu'il eût été à Malicochi: ainſi Zelinde ni la Reine n'en ſçurent rien.

Pendant le chemin il rêva à ſon avanture, & il y rêva douloureuſement. Quoi qu'il pût faire pour cacher ſa diſtraction en arrivant, la Reine s'en apperçut par un ſilence involontaire qui n'étoit pas naturel à Montezume. Il n'avoit été abſent qu'un jour & une nuit, cependant Irmizene n'avoit pas été ſans impatience de le revoir. Hé bien, Seigneur, lui dit-elle d'un air doux & careſſant, vous m'avez donc abandonnée & les ſoins de votre Etat commencent à me diſputer des momens que je voudrois bien qui ne fuſſent que pour moi? Qu'avez-vous fait pour la Couronne. Ce n'étoit pas aſſurément de legeres raiſons, qui vous éloignoient d'icy. Le ſuccès de votre voyage m'intereſſe aſſez, pour devoir en être informée. Je vous ai ſouhaité mille & mille fois pendant cette abſence; qui m'a paru de la longueur d'un ſiecle, & je vous aſſure que j'ai moins pensé à Zelinde. C'eſt tout vous dire. Vous ſçavez à quel point elle m'eſt chere; & je ne puis pas mieux vous marquer mon tendre attachement pour vous, qu'en vous laiſſant voir que vous l'emportez de beaucoup ſur elle. Je ſuis ſi glorieux & ſi ſatisfait d'occuper votre mémoire, & de poſſeder votre cœur, répondit le Roi, que tout me paroît au deſſous de mon bonheur. J'ai plus fait que je ne voulois pendant mon voyage, & je reviens à vous, pour ne m'en plus ſeparer. Comme ce diſcours étoit tendre, la Reine regardoit attentivement ſon

Epoux, & elle remarqua dans ſes yeux quelque choſe d'inquiet, qu'elle n'avoit pas accoutumé d'y voir. Ce nuage la troubla d'abord ; & craignant quelque prompte tempête : O Dieux, Seigneur, s'écria-t-elle, que vous êtes changé ! Vos regards n'ont plus leur tranquilité ordinaire. Quelque ennemi redoutable menace-t-il votre Grandeur ? Craignez-vous des infidélitez domeſtiques ? Vos ſujets vous ſont-ils moins ſoumis qu'ils n'ont accoutumé de l'être ? Ou plutôt, grands Dieux ! Zelinde eſt-elle vivante ; & n'eſt-ce point la néceſſité de m'annoncer ſa mort, qui vous allarme ; Zelinde, reprit Montezume, en ſoupirant malgré lui, ne ſe porte pas ſans doute ſi bien que je voudrois, puiſquelle eſt toujours à Malicochi : mais je n'ai pas appris qu'elle fût plus malade, & j'eſpere même que le changement d'air la guérira. Mais voyez, Madame, à quel point elle vous touche ! A peine m'avez-vous proteſté que vous ne ſongiez qu'à moi, que le torrent de votre affection vous entraîne vers elle ? Je n'en ſuis point jaloux, ajouta-t-il en lui baiſant la main ; & pour achever de répondre aux queſtions que vous m'avez faites, je vous dirai que jamais le Mexique ne fut plus tranquille qu'il l'eſt aujourd'hui ; que votre ſceptre peut tout ; que nos ſujets nous adorent, & que nos voiſins recherchent notre amitié avec empreſſement. Ainſi, ma Princeſſe, ſi vous me voyez quelque langueur, elle ne peut

venir que de ce que j'ai été un jour ſans vous voir. Je loue les Dieux de tant de bonheur, continua la Reine: mais, Seigneur, puiſque vous avez la bonté de vouloir ce que je veux, permettez-moi d'aller à Malicochi, afin d'eſſayer ſi mon amitié n'y pourra rien ſur Zelinde. Zelinde, continua Montezume aſſez froidement, ſeroit peut-être mieux à Tequantebec qu'en Mexique; & je ne ſçai, ſi pour pluſieurs raiſons, dont ſa ſanté eſt la plus importante, nous ne l'y devrions pas ſouhaiter. Ah! Seigneur, que vous a-t-elle fait, interrompit la Reine? Songez-vous bien qu'il me ſeroit impoſſible de m'en ſeparer pour toujours; à moins que cette ſeparation ne fût forcée? Hé bien, pourſuivit Montezume, qu'elle demeure donc. Voyez-la, Madame, vous êtes Maitreſſe abſolue: mais pendant qu'elle ſort de ce Palais pour nous éviter, voulez-vous aller forcer celui qu'elle a choiſi pour azile? Je ne croi pas, Seigneur, répondit la Reine, que Zelinde en ſoit venue au point de me haïr aſſez, pour me fuir toujours. Mais tout ce que vous me dites à ſon égard, paroît embarraſſé; ouvrez-moi votre cœur, je vous conjure; qu'eſt-ce qu'il y a dedans? Il n'y a que vous, Madame, reprit-il en l'embraſſant, je vous le jure par mon amour. Alors il fut obligé de parler à quelqu'un, & cet entretien finit.

Quand la Reine fut ſeule, elle fit pluſieurs réfléxions qui l'inquiétérent extrê-

mement, & qui l'obligérent de conclure que Zelinde aimoit le Roy ; que peut-être ce Prince ne l'ignoroit pas, & qu'elle pouvoit en être aimée. Sa défiance obſcurcit en un moment toutes les raiſons qui devoient détruire cette opinion. S'il ſçait qu'il eſt aimé, dit-elle, il ne ſe peut pas qu'il n'aime : ainſi les deux perſonnes du monde qui me ſont les plus chéres, me cauſeront le plus grand des malheurs.

Elle n'eut pas plutôt conçu ce cruel ſoupçon, qu'elle eut une nouvelle impatience de revoir Zelinde. Le Roy ne s'oppoſa point à ſon deſſein ; elle partit au même inſtant, & il lui ſembloit qu'elle ne verroit jamais aſſez tôt les murs de Malicochi.

Zelinde, qui ne ſçavoit point que le Roy l'eût entendue, & qui étoit bien éloignée de ſe l'imaginer, n'avoit garde de prévoir que la Reine la dût venir ſurprendre ; & toujours pleine du même objet & des mêmes chagrins, elle pleuroit ſon infortune dans le ſein de Zaïre, lorſqu'Irmizene arriva. Comme ce fut avec moins de précaution que Montezume, le bruit de ſon nom ſe répandit d'abord par-tout. Zelinde fremit en l'entendant prononcer ; & la voyant paroître enſuite, ſon viſage rougit de honte, & elle fut pénétrée d'une de ces atteintes douloureuſes, que le remords des fautes que l'on commet innocemment cauſent aux ames ſenſibles. Ce que la Reine ſouffroit étoit encore plus

déchirant ; & ces deux Princeſſes qui s'étoient toujours ſi paſſionnément aimées, s'approchérent dans un trouble qui allarma ceux qui les virent. Elles ne laiſſerent pas de s'embraſſer, & même aſſez tendrement. Irmizene parlant la premiere : Je fais peut-être une choſe qui vous déplaît, en vous cherchant, dit-elle à Zelinde, mais le moyen de ſe paſſer de vous voir ? Si vous ne voulez point que je vous importune, donnez-moi une partie de votre indifférence, & il vous en reſtera encore aſſez.

Si j'avois cette indifférence que vous me demandez, répondit Zelinde, je m'en ſervirois au beſoin. Mais, Madame, que j'en ſuis éloignée, & que vous commencez à me connoître peu ! Je ne vous fuis pas toute entiere, & je laiſſe peut-être auprès de vous beaucoup plus que je n'en emporte. Comme Irmizene étoit diſpoſée à tout interpreter contre elle, la réponſe de Zelinde lui parut un oracle bien clair. Si vous me laiſſez votre amitié, repliqua-t-elle avec beaucoup d'émotion & de douceur, vous avez une ſi abondante part de la mienne, que vous ne perdez que dans le mérite. Mais, Zelinde, ce n'eſt point pour le diſputer avec vous que je viens ici, un autre ſoin m'y améne, & je m'eſtimerai auſſi miſerable que je devrois me trouver heureuſe, ſi vous ne me laiſſez entrer juſques aux endroits les plus cachez de votre cœur. Il n'eſt plus temps de diſſimuler, ma chere Princeſſe, je voi

plus loin que vous ne penſez. Vous aimez, & c'eſt le Roi que vous aimez. Rien n'eſt plus aſſuré, aucun autre interêt ne pourroit vous cauſer le déſordre où vous êtes. Helas Zelinde en vous amenant à Mexique, ne devois-je pas craindre un malheur qui étoit ſi poſſible, puis qu'il eſt arrivé ? Ne croyez pas que ſa grandeur diminue mon affection. Je vous aime toujours plus que moi-même ; & ſi je vous aimois moins, je ne ſerois pas ſi à plaindre que je le ſuis. Parlez donc, Madame, parlez, & me dites ſi Montezume occupe tellement votre cœur, qu'il ne m'y reſte plus de part.

Zelinde, qui ne s'étoit point attendue à ce diſcours, en fut ſi étonnée, que toutes ſes actions confirmérent à la Reine une verité qu'elle n'avoit vue juſques-là qu'imparfaitement. Les regards timides & confus de cette Princeſſe, & ſon extrême émotion, étoient autant de preuves de ſa malheureuſe foibleſſe. Irmizene en eut pitié, quelque intereſſée qu'elle fût dans cette affaire. Zelinde, n'avoit ni la force ni le courage d'ouvrir la bouche. Après un long ſilence, elle ſe détermina à parler, demandant au Ciel, dans une ſi étrange conjoncture, que ce pût être pour la derniere fois de ſa vie.

Puiſque vous avez vû ce qu'il eût été bon pour ma gloire que vous ne viſſiez jamais, dit-elle à la Reine, je m'efforcerois en vain de démentir vos yeux & les miens. Vous jugez bien Madame, que

je n'ay point choiſi le genre de ſupplice auquel la ſeule volonté des Dieux m'a expoſée. J'aime donc, comme vous l'avez connu, & j'aime le Roy Montezume : mais cela ne vous doit point allarmer. Il vous adore, vous êtes unis pour jamais, & tout ce qui peut vous en coûter, ce ſont quelques ſentimens de pitié que votre généroſité ne peut refuſer à mon infortune. Vous voyez qu'il me reſte encore quelque vertu, toute égarée que je ſuis ; & le ſoin que je prens de vous fuir l'un & l'autre, vous marque aſſez que je ne ſuis pas tout à fait criminelle. Ne vous imaginez pas que je flate mon cœur ; j'en regarde le déréglement comme une choſe monſtrueuſe ; & je vous aſſure, Madame, qu'il n'y a point d'armes dont je ne me ſerve pour triompher de moi. La honte & le deſeſpoir acheveront peut-être de faire ce que la tendreſſe n'a point encore fait : j'en mourrai, mais j'aurai toujours trop vêcu, puiſque je me ſuis rendue indigne de votre affection. Dans le moment que je vous fais l'offenſe d'envier un bien qui n'étoit dû qu'à vous, je vous demande encore la grace de cacher au Roy ce que vous avez démêlé malgré moi, afin que je puiſſe du moins eſpérer quelque part dans ſon eſtime & dans ſa compaſſion.

Zelinde accompagna ces dernieres paroles de tant de larmes, & d'un air ſi touchant, qu'Irmizene la plaignit, & ne l'accuſa pas ; elle eſſuya ſes yeux d'une main

careſſante; & prenant tout d'un coup la plus ſurprenante de toutes les reſolutions : Ceſſez de vous affliger, Zelinde, dit-elle à la triſte Princeſſe. Celle qui vous a tant aimée, ne contribuera point à votre mort, quand elle pourra l'empêcher, & je croirai ne rien perdre de la tendreſſe de Montezume, en la partageant avec vous. Aimez-le, il le mérite bien, & eſperez tout de vos charmes, & du ſoin que je prendrai de les faire valoir. La jalouſie eſt indigne d'une ame noble ; on ne peut que tomber dans le mépris de ſoi-meme, quand on s'en laiſſe prévenir, & c'eſt dans le ſein de la vertu qu'on ſe garantit de ſes traits.

La ſincérité d'Irmizene étoit ſi connuë à Zelinde, qu'elle ne pouvoit douter de ſa bonne foi, & quoiqu'elle ne ſe ſentît pas capable de faire un pareil effort, elle ſe perſuada ſans peine, que ce qu'elle venoit d'entendre étoit véritable. Elle regarda long-temps la Reine, & ne voyant dans ſes yeux que les apparences d'une bonté qui n'étoit obſcurcie par aucun nuage de colere, les ſiens ne purent retenir une nouvelle ſource de larmes, qui ſortirent avec abondance. Vous cherchez dans mes regards la verité de ce que je vous dis, continua Irmizene ; hé bien, Zelinde, conſultez-les ſoigneuſement, & vous verrez quils ſont les interpretes de mon cœur. Quoi, Madame, répondit enfin la Princeſſe, quoi, vous pouvez apprendre de ma bouche que j'aime

le Roi, & que je voudrois en eſtre aimée, ſans me haïr? Hé pourquoi vous haïrois-je, interrompit la Reine? êtes-vous reſponſable des decrets du Ciel? & en êtes-vous moins aimable, pour aimer ardemment un Prince qui merite d'être aimé? Si vous aviez artificieuſement cherché à lui plaire & à me l'ôter, je pourois me plaindre de vous, & vous accuſer de perfidie: mais qu'avez-vous fait, que ſouffrir & me ſacrifier vos douleurs? Il n'eſt pas juſte que vous en perdiez le fruit, Madame, elles méritent un autre ſort. J'oſe vous le promettre, & je vous laiſſe pour garant de cette aſſurance, la même tendreſſe que j'avois pour vous à Tequantebec. Vous me reverrez avant qu'il ſoit peu, & vous pourrez juger, à mon retour, de quoi les ſentimens que j'ay pour vous me rendent capable.

Après cela Irmizene voulut abſolument changer de diſcours; & quoique Zelinde pût faire, après avoir paſsé le reſte de la nuit à Malicochi, la Reine fut retrouver Montezume dés que le jour parut.

Impatient de la revoir, il avoit fait la moitié du chemin, quand elle le rencontra. Hé bien, Madame, lui dit-il, après les premieres careſſes, qu'avez-vous obtenu, & en quel état eſt Zelinde? Zelinde, répondit Irmizene avec un ſouris plein de charmes & de langueur, ſera bien-toſt guérie, ſi vous voulez être ſon Medecin. Moy, Madame, reprit Montezume en rougiſſant, hé doutez-vous

que

que je ne ſois tout diſpoſé à ſoulager autant que je le pourrai faire, une Princeſſe pour laquelle vous vous intereſſez ſi tendrement ? Ah ! s'il ne faut pour cela qu'une partie de l'Empire de Mexique, détachons-le promptement du reſte. La domination entiere de vos Etats, repartit la Reine, lui ſeroit inutile, ſans une partie de votre cœur. Mon cœur, Madame, interrompit Montezume d'un air étonné ! Hé m'en avez-vous laiſsé le maître ? Vous le poſſedez tout entier, & il n'eſt rien qui vous le puiſſe ôter. Je m'eſtime plus glorieuſe d'y regner, continua Irmizene, que de donner des loix à toute la Terre. Mais, Seigneur, puiſque vous me l'avez donné, & que j'en jouis, il doit être aſſez à moi pour en faire part à Zelinde. C'eſt une jeune Princeſſe toute aimable, qui ſoupire après ce bonheur, & qui mourra de douleur, ſi vous n'avez que de l'eſtime pour elle. Aimez-la donc Seigneur, je vous en conjure, puiſque c'eſt le ſeul remede qui puiſſe lui ſauver la vie. Quoi ! c'eſt vous qui me propoſez d'aimer autre choſe qu'Irmizene, reprit le Roi ? C'eſt vous qui preſentez mes mains fideles à d'autres chaînes ? C'eſt vous enfin, qui me vantez le mérite & la paſſion d'une Rivale ? O ! Madame, eſt-il poſſible que je ne me trompe pas ? Quel prodige, bons Dieux ! Que vous êtes cruelle & que je me ſuis trompé, en penſant eſtre veritablement aimé de vous ! Seigneur, re-

pliqua la Reine, en le regardant avec autant d'amour qu'il en avoit ; vous ne me faites pas juſtice, & je ne vous aime que trop. Ce n'eſt point manque d'ardeur ni de délicateſſe, que je veux aſſocier Zelinde à mon bonheur. J'en connois la grandeur, & j'en goûte la felicité. Mais, Seigneur, comme il faudra quelque jour que quelqu'autre jouiſſe du même avantage, ſoit pour le bien de vos Etats, ou par votre inclination, les Rois de Mexique étant toujours obligez de faire plus d'une Reine, pourquoi voulez-vous attendre que le temps vous dégoûte de moi, pour donner vos inclinations à des étrangeres. Tendez de bonne heure à Zelinde, & par mon choix, cette main dont vous m'avez honorée ; afin que le ſecours de ſes charmes donne de la force au peu que j'en ai contre ces nouveautez que je crains. Je ſuis ſi confondu, repartit Montezume, que je ne ſçaurois revenir à moi. Hé ! quel empreſſement inoui vous oblige à prendre de pareilles précautions contre ma conſtance ? Je ne veux ni Zelinde, ni aucune autre Beauté que vous. Il eſt aiſé de voir que vous n'eſtimez pas Montezume ; & il faut que dans le peu de jours que nous avons paſſez enſemble vous ayez trouvé en moi de terribles défauts. Au nom de notre Hymen, Madame détournez-en vos yeux ; vous en connoiſſez trop les devoirs ſacrez, pour ne les pas remplir entierement, & il n'eſt pas poſſible que vous ſoyez toute

à moi, ſi vous conſentez que je ſois à une autre. Mais Seigneur, pourſuivit la Reine, ſi vous n'épouſez pas Zelinde, elle mourra, & ſa mort cauſera infailliblement la mienne, puiſque j'aurai ſon malheur à me reprocher. Au reſte, ce partage ne m'ôtera rien : c'eſt une autre moi-même, & il eſt juſte qu'elle jouiſſe d'une partie de mon bien.

Tout le chemin ſe fit dans une pareille conteſtation. Irmizene ne ſe démentit point, montrant au Roi toute l'affection qu'il en devoit attendre, & le ſolicitant toujours à ſonger au repos de Zelinde, qui étoit ſi cruellement troublée. Montezume qui l'avoit vûe ſi belle & ſi touchante à Malicochi, tomba inſenſiblement dans une douce rêverie. Il rappella en ſon eſprit tout ce qu'il lui avoit entendu dire ; & le portrait qu'il ſe fit de la beauté & de la triſteſſe de Zelinde, excita bien-tôt dans ſon ame de la pitié, de la reconnoiſſance, & quelque choſe de plus preſſant. Ce n'eſt pas qu'Irmizene lui en devint moins cher, mais il conclut qu'en effet deux Reines ſi parfaitement unies, ne rendroient ſa condition que plus heureuſe, & que ne ſe diſputant rien, elles poſſederoient tranquillement tout. Le plaiſir même d'arracher une aimable perſonne à la mort, l'occupa agréablement, & Irmizene qui s'en apperçut, ſe felicita d'avoir ſi bien reüſſi. La nuit ſe paſſa de cette ſorte. Le lendemain on vint avertir la Reine, que Ze-

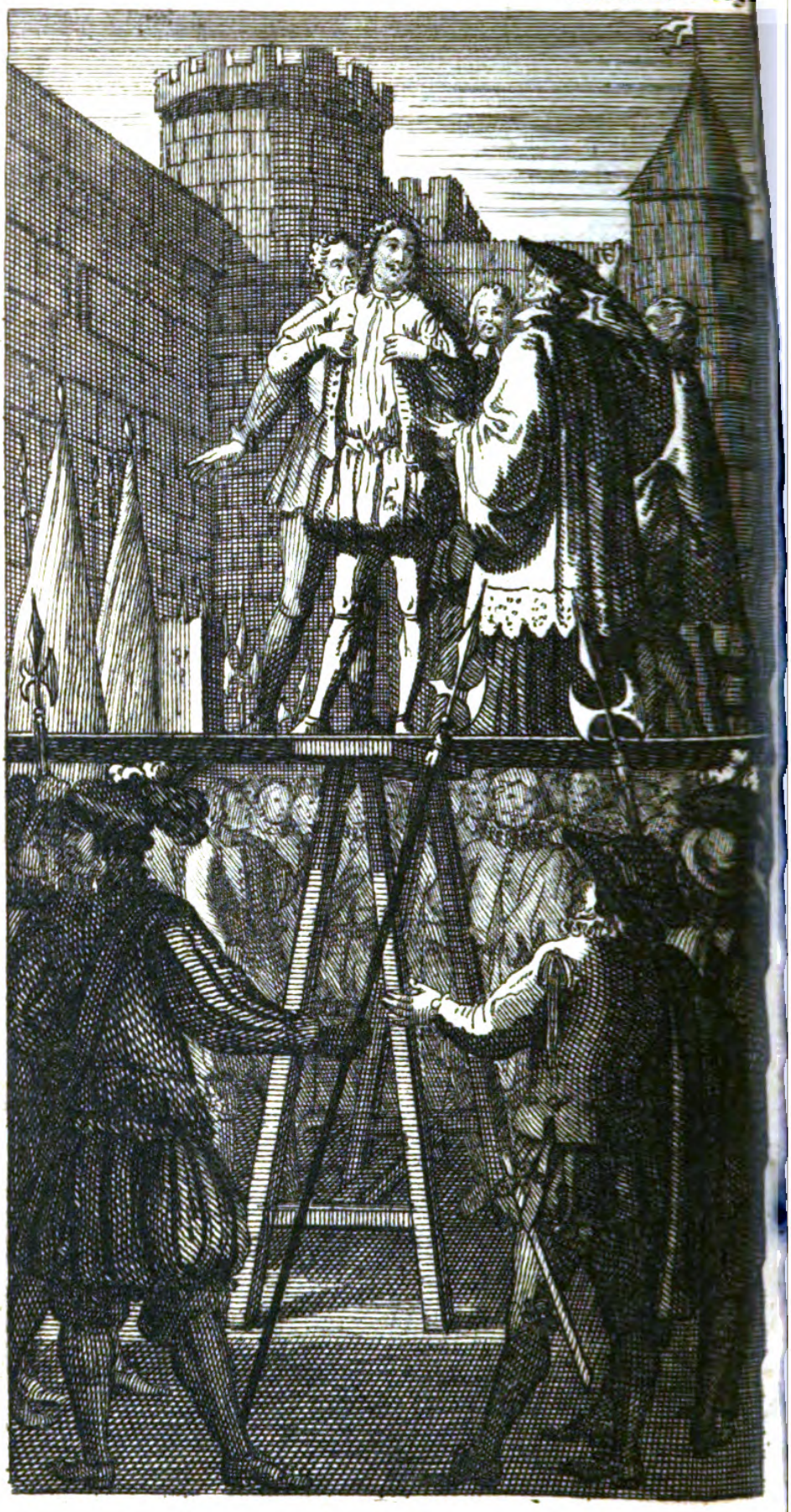
linde étoit beaucoup plus mal, & en effet l'aveu qu'elle avoit été obligé de faire, lui laiſſoit ſi peu de repos, qu'elle étoit ſur le point de ſuccomber. Seigneur, dit Irmizene à Montezume, en lui embraſſant les genoux, ſauvez Zelinde, ſi vous ne me voulez pas perdre; je vous la demande au nom des Dieux. Vous me mettez dans une étrange extrêmité, interrompit le Roy, en la relevant; & lui baiſant reſpectueuſement la main, l'on aura peine à croire dans tous les ſiecles ce que vous voulez que je faſſe; & toute l'affection que vous témoignez pour Zelinde, ne peut ſervir qu'à vous faire accuſer d'indifference pour moi. Vous voulez que je vous obeïſſe, hé bien, Madame, il le faut faire. La chaîne que je porte vous donne des droits abſolus ſur mes volontez; & dans cette démarche extraordinaire il faut enrichir l'intereſſée Zelinde, ſans vous rien ôter. Irmizene remercia le Roy avec toutes les marques d'une ſatisfaction parfaite, & partit un moment après avec lui pour Malicochi. Il étoit nuit quand ils y arriverent. Tout y pleuroit Zelinde, qui ſembloit ne devoir plus vivre qu'un moment. Venez, Madame, dit elle à la Reine, dès qu'elle la vit, venez recevoir mes derniers ſoupirs, pour la réparation que je vous dois d'avoir oſé ſouhaiter un bonheur pareil au vôtre. Ne croyez pas cependant, que ma paſſion ait été aſſez aveugle pour me porter à l'injuſtice d'aſpirer à poſſeder

ſeule le cœur de Montezume, puiſque toute mon ambition ſe bornoit à le partager avec vous. Ne vous étonnez pas, Seigneur, continua-t-elle, de m'entendre tenir ce langage. Si j'avois plus de temps à vivre, je me contraindrois encore : mais puiſqu'il faut renoncer à tout en abandonnant la vie, il faut vous dire auſſi en expirant, qu'Irmizene ne vous a pas plus tendrement aimé que moi. Ce ne ſont point les approches de la mort qui me font extravaguer ; j'ai toute ma raiſon, & plût au Ciel que j'euſſe toute ma liberté ! Je meurs à vos yeux, c'eſt une douce conſolation pour moi. Non, vous vivrez, s'écria la Reine, en la preſſant entre ſes bras, toute brûlante qu'elle étoit, & vous vivrez pour cet agreable partage que vous avez tant deſiré, & qui vous eſt ſi bien dû. Ouy, ma chere Zelinde, le cœur, la main & le trône du Roy ſont des choſes qui nous ſeront communes ; & puiſque nous n'avons jamais été qu'une, en donnant deux Reines aux Mexiquains, Montezume n'aura cependant qu'une Epouſe ; ce nombre ſuffira peut-être à l'Etat & à ſa tendreſſe & ne cauſera point de chagrins domeſtiques : nous paſſerons nos jours ſans jalouſie ; & ce que mon amitié fait pour vous, doit m'aſſurer éternellement la vôtre. Montezume qui étoit touché, & déterminé à faire ce que vouloit Irmizene, confirma aſſez tendrement ce qu'elle venoit de dire à Zelinde. La joie ineſperée que con-

çut la Princeſſe arrêta ſon ame, qui étoit ſur le point de ſe ſeparer de ſon corps. Dans ſon étonnement elle fut long-temps ſans pouvoir parler que des yeux qu'elle tournoit ſouvent vers le Ciel, pour lui rendre graces de ſa bonté.

L'eſprit de Zelinde étant ainſi ſoulagé, le corps fut bien-tôt guéri. Huit jours ſuffirent pour lui rendre ſa beauté & ſes forces; & dès qu'on put retourner à Mexique, Irmizene prit le ſoin elle-même de la pompe de ces nouvelles nôces, & fit pour Zelinde en cette occaſion le perſonnage d'une Mere tendre, & non celui d'une Rivale envieuſe. Elle la conduiſit de bonne grace à l'Autel; & le même nœud qui avoit bleſsé cette ſenſible Princeſſe guérit, par la main du grand Prêtre, un mal qu'elle avoit crû incurable. Ce mariage ne fut pas moins applaudi que l'autre. Les deux Reines s'aimerent toujours, & ne donnerent pas dans leurs ames le moindre empire à la jalouſie: auſſi n'en eurent-elles pas de ſujet, & la conduite de Montezume fut ſi équitable, qu'elles eurent également lieu de s'en louer. Cette paix paſſa juſqu'à leur poſtérité. La vie de Montezume I. fut belle, les Mexiquains triompherent partout ſous ſon regne. Irmizene laiſſa le genereux exemple d'une amitié ſinguliere, & Zelinde fut toujours auſſi reconnoiſſante qu'elle devoit l'être.

FIN.



# LE COMTE D'ESSEX, OU HISTOIRE SECRETE D'ELISABETH REINE D'ANGLETERRE.

## *PREMIERE PARTIE.*

ESSEX eſt une Province d'Angleterre, qui a eu autrefois titre de Royaume. Cette Province eſt aujourd'hui diviſée en trois Comtez. Le premier eſt appellé le Comté d'Eſſex. Il eſt le plus grand, & s'étend le long de la Mer. Les deux autres ſont Middelſex, dont Londres eſt la Capitale, & Hartfort. La Ville Capitale du Comté d'Eſſex eſt Colcheſter, que l'on prétend avoir été bâtie par Coil, un des Rois de ce Païs. Les autres ſont Harwich, Malden, Valthen, Barking, &c.

Godefroy de Mandeville fut premier Comte d'Eſſex. Depuis, cette famille ayant manqué, le Roy Jean donna ce Comté, ce que ſes ſucceſſeurs ont fait de même.

La Reine Eliſabeth le donna l'an 1572. à Gautier d'Evreux deſcendu d'une ancienne Famille de Normandie, & l'envoya General en Irlande, où il mourut à Dublin en 1576. Son Fils Robert d'Evreux, dont on donne ici l'Hiſtoire, fut auſſi Comte d'Eſſex. Il eſt celebre par ſon infortune. C'étoit un Gentilhomme tres-bien fait de corps; & la Nature en le formant, l'avoit doué d'un merite qui faiſoit l'admiration de ſon ſiecle. La Reine Eliſabeth avoit eu beaucoup d'inclination pour lui. Elle le combla de biens & d'honneurs; car outre l'Ordre de la Jarretiere qu'elle lui donna en 1588, & qu'elle avoit auſſi donné à Gautier ſon Pere, elle l'employa dans les principales affaires du Royaume, & l'honora des Emplois les plus conſiderables. Le Comte ſoûtint très-bien ces honneurs par ſa bravoure & par ſa conduite. Il ſe trouva l'an 1585 au Siege de Zutphen. En 1587 il fut General de la Cavalerie Angloiſe; & deux ans aprés il ſe trouva à l'Expedition de Portugal. Il commanda le ſecours Anglois, l'an 1591, au Siege de Rouen. La Reine d'Angleterre le fit Conſeiller d'Etat en 1593, en 1596 il prit Cadix ſur les Eſpagnols, & l'année ſuivante il commanda l'Armée Navale envoyée aux Terceres.

Terceres. A ſon retour, on l'envoya en Irlande, où ayant été accusé de quelque conſpiration, il fut arrêté.

La diſgrace du Comte d'Eſſex parut d'autant plus ſurprenante aux Peuples d'Angleterre, que ſa faveur avoit été extraordinaire. La Reine Eliſabeth l'avoit élevé aux premieres Dignitez du Royaume; & il commandoit encore ſon Armée en Irlande, où le Comte de Terone avoit excité de fâcheux ſoulevemens, lorſqu'il fut averti de ſon malheur. Tous les efforts qu'il fit pour en éviter la ſuite, furent inutiles; & après une reſiſtance opiniâtre, il fut conduit à Londres, où on lui donna d'abord ſon Hôtel pour priſon.

Les bienfaits dont il s'étoit vû comblé par les bontez de la Reine, avoient eu des motifs plus preſſans que les ſervices que ſa valeur pouvoit avoir rendus à l'Etat; & le cœur d'Eliſabeth n'attendit point que le Comte d'Eſſex ſe fût ſignalé par des actions glorieuſes, pour le diſtinguer du reſte de ſes Sujets. La fermeté qui la mettoit ſi fort au deſſus de toutes les Femmes de ſon ſiecle, ne reſiſta point à des impreſſions amoureuſes. Une tendreſſe paſſionnée défendoit ce Criminel contre la ſeverité de la Juſtice; & bien loin de ſe promettre quelque plaiſir dans une vengeance éclatante, elle deteſtoit ſecrétement les maximes cruelles qui s'oppoſoient à ſes inclinations.

Elle garda le lit, pour ne manifeſter pas

publiquement un trouble qu'elle ne pouvoit cacher ; & ne ſouffrant que la Comteſſe de Nottingam, en qui elle avoit une confiance particuliere, elle donna des larmes ſans contrainte à un malheur qui menaçoit tout le repos de ſa vie.

La Comteſſe avoit ſoupçonné quelque choſe des ſentimens ſecrets de la Reine, & ſe ſentoit preſsée par de puiſſantes raiſons, de penetrer le miſtere de ſon cœur : mais la matiere étoit délicate ; & n'oſant s'expliquer avec une Princeſſe naturellement fiere, elle demeura dans le ſilence.

La douleur de la Reine étoit trop violente, pour demeurer long-temps muette. Ses ſoupirs confirmerent les doutes de la Comteſſe de Nottingam, & le nom du Comte d'Eſſex, que ſon deſeſpoir lui fit prononcer pluſieurs fois, acheva de perſuader à la Comteſſe tout ce qu'elle n'avoit crû qu'imparfaitement.

Comme elle avoit un eſprit capable de tout ce qu'elle vouloit, elle diſſimula le veritable intereſt qu'elle avoit dans cette avanture ; & ne paroiſſant touchée que du déplaiſir de la Reine, elle employa toute ſon adreſſe pour la conſoler, & ne manqua pas de l'exhorter à ſe ſervir de cette vertu, qui faiſoit l'admiration de toute la terre. Ah ! Madame, interrompit la Reine, vous ne connoiſſez point Eliſabeth ; une longue contrainte vous a perſuadé, comme tout le reſte du monde, que la grandeur de ſes ſentimens la mettoit au deſſus des chagrins de la vie :

mais ce n'eſt qu'une eſclave de ſes foibleſſes, qui a ſacrifié juſqu'ici toute ſa tranquilité à un peu de reputation avantageuſe. Il eſt temps que le miſtere éclate. Mon cœur eſt ſenſible, Madame, & capable de fortes impreſſions; & ce que j'ai dans l'aparence condamné le plus fortement, eſt peut-être la ſeule choſe qui regne ſouverainement ſur ma deſtinée.

Le Comte d'Eſſex fameux par ſon infidélité ne l'eſt pas moins par la victoire qu'il a remportée ſur mon cœur. J'avois défendu la liberté de ce cœur contre tous les Princes de l'Europe, & contre les plus illuſtres de mes Sujets; & mon malheur le rendit ſenſible pour un ingrat. Vous ſçavez ce que j'ai fait pour ſa fortune, & vous n'ignorez point ſes crimes. Gouverneur de l'Irlande, honoré des premieres Charges de mon Royaume, maître de mon Armée, & en poſſeſſion de toute ma tendreſſe, il n'a pas laiſſé de conſpirer contre une autorité que je n'avois que trop de penchant à partager avec lui, & peut-être contre une vie que je ne goutois agreablement que dans les occaſions où je pouvois contribuer à rendre la ſienne heureuſe.

La Reine fut contrainte de s'arrêter; & la Comteſſe qui l'écoutoit avec une émotion extraordinaire, devenuë plus curieuſe par ce qu'elle avoit déja appris, engagea adroitement la Reine à pourſuivre, affectant de la conſoler. Non, Ma-

dame, continua la Reine, il n'y a point de conſolation pour moi, ſi le Comte d'Eſſex perit par l'état où ſa priſon me met, jugez de celui où ſa perte pourroit me reduire. Je deteſte ſon crime; mais j'aime cherement ſa perſonne, & je ſens bien qu'aprés avoir eu la foibleſſe de le lui avoüer, j'aurai celle de lui pardonner tout ce qu'il a voulu faire. Vous ignorez la verité de ſa conduite à mon égard; & mon cœur qui cherche à le haïr, y trouvera peut-être des facilitez en repaſſant ſur mes bontez, & ſur ſon ingratitude. Ecoutez-en le recit, je vous conjure, & f ites en ſorte, en me reprochant la honte où je m'expoſe, que je puiſſe abandonner le plus ingrat de tous les hommes à toute la rigueur de ſa deſtinée.

# HISTOIRE

## DE

## LA REINE ELISABETH.

JE ne vous parlerai des interêts de l'Angleterre, qu'autant que ceux du Comte d'Eſſex s'y trouveront mêlez; & paſſant ſur les obſtacles qu'on voulut oppoſer à mon établiſſement, je me contenterai de vous dire, que je me vis en poſſeſſion du Trône, adorée de mes Peuples, & au deſſus de tout ce qui peut flater une perſonne de mon ſexe. Mais comme ce n'eſt pas toujours l'élevation qui fait la douceur de la vie, ce temps de felicité & de repos ne dura gueres, ou du moins il parut bien-tôt écoulé.

Dès que mon regne fut affermi, je vis des Amans de la grandeur Souveraine, empreſſez à meriter le choix que je pouvois faire d'un Epoux & d'un Roy en même temps. Les Comtes de Sommerſet, de Leyceſtre, d'Arondel, & d'Hertfort, avoient plus de droit d'y pretendre que les autres: mais voyant mes plus ſerieuſes occupations interrompuës par leurs empreſſemens, & n'ayant aucun penchant à m'engager, je leur declarai le deſſein que j'avois de vivre libre, tâchant de les en conſoler par des Char-

ges & par des alliances conſiderables. Il y en eut trois qui renoncerent aux eſperances qu'ils avoient conçûës; & le ſeul Comte de Leyceſtre, plus ambitieux, ou plus conſtant que les autres, conſerva des prétentions, & continua ouvertement ſes ſervices.

Mais ma tendreſſe n'étoit point deſtinée à payer ſa perſeverance. Le Comte d'Eſſex, qui n'avoit point encore paru à la Cour, quoiqu'il ſe fût déja ſignalé dans la rebellion des Comtes de Northomberland & de Weſtmorland, y arriva alors, & trouva plus facilement le ſecret de me plaire.

Ceux qui me le preſenterent, m'en parlerent avantageuſement: mes yeux ne connurent que trop le merite de ſa perſonne. Je le regardai comme une choſe extraordinaire & les premiers mouvemens qu'il m'inſpira, ne me le parurent pas moins. Il répondit à la reception obligeante que je lui fis, avec une reconnoiſſance reſpectueuſe, & je n'eus alors que des ſujets de laiſſer agir mon inclination.

Mon repos fut troublé dès cette premiere vûë. Je me vis ſoumiſe à des inquietudes que je n'avois point encore éprouvées; j'en démêlai la cauſe au travers de ma fierté. Elle en murmura plus d'une fois; mais tous les efforts qu'elle me fit faire, ne ſervirent qu'à rendre le triomphe du Comte d'Eſſex plus glorieux.

Si vous ſçaviez, Madame, ce qu'une ame pleine de quelque grandeur, & jalouſe de ſa reputation, reſſent dans des extrêmitez de cette nature, les combats violens qu'elle entreprend, & la confuſion qui ſuit ſa défenſe, vous comprendriez mieux l'état où j'étois alors.

Je craignois qu'on ne vît dans mes yeux le plaiſir qu'ils trouvoient à regarder le Comte d'Eſſex, & que quelque bruit de cette foibleſſe ne s'élevât dans le monde contre ma gloire. J'évitois les ſiens avec ſoin; mais je n'en étois pas plus libre, ſon idée me ſuivant par-tout. Je m'en irritois quelquefois, j'appellois ma raiſon à mon ſecours, pour l'effacer: mais l'Amour prit trop d'empire ſur mon cœur, pour m'en laiſſer aucun ſur elle.

Je me laiſſai donc conduire inſenſiblement à cette puiſſante inclination, qui m'avoit d'abord rendu la perſonne du Comte d'Eſſex ſi chere; & pretextant mes faveurs, de ce qu'il avoit fait pour moi dans la défaite de deux fameux Rebelles, & du ſouvenir des ſervices de ſon pere, je le fis Chevalier de S. George, Grand Ecuyer d'Angleterre & quelque temps après, Conſeiller d'Etat avant l'âge.

Je contribuois ainſi à cultiver cette foibleſſe, qui m'avoit fait murmurer tant de fois. Plus le Comte d'Eſſex s'avançoit dans les Charges, & plus il s'approchoit de ma perſonne. Tout conſpiroit à me trahir: ſes regards qui me paroiſſoient tendres, ſa complaiſance, ſon

reſpect, & ma tendreſſe, qui donnoit des interpretations favorables à la moindre de ſes actions.

L'envie ne manqua pas de lui faire des ennemis. Le Comte de Leyceſtre, ſollicité par une jalouſie interreſſée, conçut peut-être de juſtes ſoupçons de la verité; & regardant le Comte d'Eſſex comme un homme dont le merite pouvoit traverſer ſes pretentions, il ſe fit un ſoin de lui nuire, que je remarquai d'abord. Prévoyant le trouble que ma faveur pouvoit cauſer entre deux perſonnes de cette importance; pour autoriſer celle que j'accordois par inclination au Comte d'Eſſex, j'affectai quelque complaiſance pour Le Comte de Leyceſtre, ce qui donna un peu de relâche à ſa jalouſie.

Ce fut alors que le Roy de Suede, l'Empereur, pour ſon fils, & le Duc d'Anjou me firent faire des propoſitions de mariage, que je fus contrainte d'écouter: mais ne manquant point de pretextes, je renvoyai les Ambaſſadeurs ſans aucun fruit de leur negociation.

On donna à ces refus une interpretation contraire aux motifs qui me faiſoient agir. Ma gloire en augmenta; & pendant que l'Amour me poſſedoit uniquement, on regardoit avec admiration le mépris que je faiſois de lui.

La repugnance que je témoignai pour des alliances étrangeres, fortifia les eſperances du Comte de Leyceſtre, & le Comte d'Eſſex en témoigna une joye ex-

traordinaire. Ce n'eſt pas, diſoit-il, à ce que j'ai ſçû depuis, que toutes les actions de la Reine ne ſoient conduites par un juſte diſcernement, & que ſon choix n'eût été équitable, ſi elle en eût fait un; mais je la trouve ſi digne de regner ſeule, que je ne pourrois ſans deſeſpoir voir ſon autorité partagée avec un mary, qui deviendroit peut-être ſon maître.

J'expliquois le zele du Comte d'Eſſex ſuivant les intentions de mon cœur; & comme je ſouhaittois de toucher le ſien, je m'imaginai d'y avoir réüſſi, & que cette ſeverité apparente, qui me faiſoit mépriſer les Rois, étoit la ſeule choſe qui intimidoit ſon reſpect; qu'il m'eût parlé de ſon amour, s'il avoit osé le faire.

Le Duc d'Alençon ne s'étant point rebuté du refus que j'avois fait de ſon frere, commença quelque temps après de nouvelles ſollicitations pour lui même, & je ne pûs me diſpenſer de conſentir au voyage qu'il fit à Londres. Mais quelques avantages qui parlaſſent en ſa faveur, le Comte d'Eſſex n'en perdit pas un de ceux qu'il avoit ſur mon cœur. Le ſejour du Prince en Angleterre les rendit plus aſſurez. Il m'obſervoit continuellement. Quand le Duc d'Alençon me parloit, ſes yeux ſembloient faire quelques reproches aux miens. Le Comte de Leyceſtre n'étoit pas moins ſoigneux de m'examiner: mais je n'avois pas le même égard pour ſes empreſſemens. J'oppoſai tant de difficultez aux

deſſeins du Duc d'Alençon, qu'il fut contraint d'y renoncer; & je me délivrai de ſa preſence & de ſes pourſuites, ſans lui donner aucun ſujet de plainte.

Vous ſçavez qu'aprés la mort de la Reine d'Ecoſſe, le Roy d'Eſpagne, qui s'eſt toujours fait des neceſſitez de me traverſer, ſe ligua contre moi avec le Pape, & qu'ayant rempli toute la terre de manifeſtes injurieux contre mes droits à la Couronne d'Angleterre, ils mirent toutes leurs forces en uſage pour me l'arracher. Les Eſpagnols ſe rendirent d'abord maîtres de Deventer. Le Duc de Parme aſſiegea l'Ecluſe. En même temps il falut ſonger à nous défendre, & le Comte de Leyceſtre parut avec toute la Nobleſſe du Royaume, & une Armée aſſez nombreuſe. Le Comte d'Eſſex le ſuivit des premiers; & quelques mouvemens qui me ſollicitaſſent de l'arrêter, je crus qu'un homme que j'aimois ne devoit pas être oiſif, pendant qu'il pouvoit meriter par des actions glorieuſes, les ſentimens que j'avois pour lui.

Le détail d'une guerre dont vous pouvez être informée, ne regardant point celui des ſecrets de ma vie, je ne m'y arrêterai point. Tout, juſques aux vents, s'étant déclaré pour nous, cette guerre fut terminée à notre avantage: & le jour que les Chefs de l'Armée arriverent à Londres, je fus conduite au Temple de S. Paul comme en triomphe. Je ſentis moins la joye dune grande victoire, que

celle de revoir le Comte d'Eſſex. Je ne regardai que lui dans un nombre infini de perſonnes differentes, & ce ne fut pas ſans violence que je tournai quelquefois les yeux par politique ſur le Comte de Leyceſtre. Ils avoient fait tous deux de grandes actions, je les en loüai en public; & j'en felicitai le Comte d'Eſſex en particulier, qui dit tant de choſes avantageuſes de la conduite & de la valeur du Comte de Leyceſtre, que celui-ci fut contraint de rendre juſtice à la ſienne.

Quelques mois après cette expedition, le Comte d'Eſſex tomba dans une mélancolie profonde. Je fus la premiere à m'en appercevoir, & je me perſuadai que c'étoit l'effet d'une paſſion cachée: je ſouhaitois quelquefois qu'il fût aſſez hardi pour s'expliquer; & quelques momens de reflexion plus raiſonnable, me remettoient devant les yeux la confuſion qui eût ſuivit cet aveu, en détruiſant l'eſtime que toute la Terre avoit pour moi; mais à parler juſtement, je n'oſois rien déterminer. J'aimois, je voulois être aimée, & c'étoit tout ce que je pouvois bien comprendre.

Cependant la triſteſſe du Comte d'Eſſex continuoit, je le voyois avec douleur; & me perſuadant que j'en étois cauſe, je me déterminai à le faire parler.

Il avoit une liberté toute entiere de m'approcher, je la rendis encore plus grande: mais pour n'expoſer pas toute ma gloire en le forçant à s'expliquer,

je feignis d'avoir envie de favoriſer le Comte de Leyceſtre, qui avoit conçû de nouvelles eſperances depuis ſes dernieres victoires.

Un jour que le Comte d'Eſſex vint me remercier du Gouvernement d'Irlande que je lui avois donné, je ne voulus point laiſſer échaper cette occaſion; & l'interrompant: Ne vous étendez pas, lui dis-je, ſur une reconnoiſſance dont je ſuis perſuadée. Je me fais un plaiſir d'elever votre fortune, & je voudrois qu'il me fût auſſi facile de bannir votre mélancolie, qu'il m'a été agreable de vous donner une nouvelle marque du ſouvenir que j'ai de vos ſervices. Vous pouvez m'obliger à votre tour, ajoutai-je. Je ſuis dans une conjoncture embaraſſante, & j'ai de la peine à déterminer mon cœur aux neceſſitez de l'Etat. Elles veulent que je donne un Roi aux Anglois. Ce choix eſt difficile à faire. Je ne prétens point le porter chez des Etrangers. Vous avez du diſcernement, & je dois croire que vous n'êtes pas le moins affectionné de mes Sujets. Je croirai vos conſeils: parlez-moi ſans contrainte, & me dites quel homme dans toute l'Angleterre vous paroît le plus digne de cette fortune.

Comme je regardois le Comte d'Eſſex d'une maniere à enhardir le plus timide, je vis de l'émotion dans ſes yeux, & toute l'apparence d'un ſecret qui vouloit éclater. Le miſtere m'en paroiſſoit tendre, & tout flatoit mon imagination. La reſo-

lution de Votre Majeſté, me dit-il, va rendre un homme plus glorieux par la qualité de votre Epoux, que par celle du plus grand Roi du monde. Songez, interrompis-je, que c'eſt un conſeil, & non pas un éloge que je vous demande; qu'il s'agit de nommer celui que je dois faire Roi, & non pas d'exagerer ſon bonheur.

Cette matiere eſt ſi délicate, reprit le Comte, que je n'oſerois m'expliquer, quoi que Votre Majeſté me l'ordonne. Si vous compreniez le motif de la confidence que je vous fais, repliquai-je, vous parleriez peut-être plus librement: mais puis qu'il faut aller plus loin pour vous y obliger; dites-moi ſi vous trouvez que le Comte de Leyceſtre merite de devenir votre Prince?

Le Comte de Leyceſtre, répondit-il, eſt d'une naiſſance illuſtre, & plein d'un merite qui répondra avantageuſement à l'honneur que Votre Majeſté lui veut faire. Eſt-ce là tout ce que vous avez à me dire, pourſuivis-je? Ah, Madame, interrompit-il avec un ſoupir qui me prépara à quelque choſe d'agreable; j'aurois plus à vous dire pour moi que pour le Comte de Leyceſtre. Et qui vous en empêche, ajoutai-je? Mon reſpect, reprit-il. J'ai de l'amour, Madame; mais il ne m'eſt pas permis de faire de pareilles confidences à ma Reine.

Ces paroles me firent rougir. Je fus tentée de n'aller pas plus loin: mais je regar-

dois le Comte, & il n'en falloit pas davantage pour confirmer ma foibleſſe. Je vous eſtime aſſez, lui dis-je, pour vouloir bien entrer dans vos ſecrets, Hé bien, Madame, continua-t-il, je vous dirai, puis que vous me l'ordonnez, que j'aime la Comteſſe de Rutland avec la derniere violence, & qu'il eſt impoſſible que je vive, ſi Votre Majeſté ne conſent au bonheur qu'Elle peut me procurer

Comme j'avois attendu mon nom après tout ce qui m'avoit paru, vous comprenez bien dans quel étonnement cet aveu me mit. Si un reſte de fierté ne m'avoit ſecouruë, j'allois montrer plus de foibleſſe au Comte d'Eſſex, qu'il ne lui paroiſſoit d'amour. Ses tranſports me ſervirent à cacher les miens; il ne s'apperçut point du mal qu'il m'avoit fait; & ſacrifiant ma douleur à ma gloire, j'affectai de la tranquilité, quand toute mon ame s'abandonnoit au deſeſpoir. Vous avez bien choiſi, lui dis-je, & la Comteſſe de Rutland eſt digne des ſentimens que vous témoignez pour elle. Madame, interrompit le Comte, avec des regards ſatisfaits, qui confirmerent cruellement ma douleur, Votre Majeſté fait plus pour moi, en approuvant la paſſion que j'ai pour la Comteſſe de Rutland, que ſi Elle me procuroit l'Empire de l'Univers. Vous voulez donc que ce ſoit moi qui vous la donne, ajoutai-je avec un ſoupir que mon deſeſpoir m'arracha. Je veux, reprit-il, tout ce qu'il faut vouloir pour ne pas

mourir d'amour. Allez, lui dis-je pour l'eloigner, & pour me délivrer d'une contrainte inſuportable, je m'intereſſe à votre amour, le temps vous le fera connoître; ſur-tout gardez-vous bien de donner aucune connoiſſance au Comte de Leyceſtre du deſſein que je vous ay confié. Non, Madame, repliqua-t-il, je ne le feliciterai de ſon bonheur, que quand Votre Majeſté me l'ordonnera, & qu'il me ſera permis de lui rendre les devoirs d'un Sujet affectionné.

Si vous aviez vû de quel air l'ingrat prononça ces paroles, vous auriez eu de l'horreur pour lui. Il me laiſſa ſi éperduë, que je fus long-temps ſans pouvoir démêler ma raiſon d'avec l'amour, la colére & la jalouſie.

J'avois fait mon malheur en retirant la Comteſſe de Rutland auprès de moi, après la mort de ſon mari, ſans conſiderer qu'elle étoit une des plus belles perſonnes du monde, & qui n'avoit alors que ſeize ans. Je n'avois remarqué aucun attachement pour elle dans le Comte d'Eſſex. Il la voyoit comme les autres femmes de la Cour; & leur intrigue ayant été myſterieuſe, je compris aiſément qu'elle en devoit être beaucoup plus tendre, & que l'avantage du ſecret leur avoit ſervi à s'engager plus fortement.

Il me ſeroit impoſſible de vous exprimer le trouble où je me vis reduite, paſſant de la douleur à la colere. Quoi que le Comte d'Eſſex eût ignoré ſon bonheur,

je ne laiſſai pas de lui reprocher le mépris qu'il en faiſoit, & de me ſervir des noms d'ingrat & de perfide : mais ſongeant que bien loin de m'entendre, il étoit allé porter ſon amour & ſa joye auprès d'une autre, & voulant du moins en retarder le plaiſir, je paſſai du Cabinet où j'étois, dans la Chambre pour le rappeller. Je crus diſtinguer la voix du Comte de Leyceſtre & la ſienne dans l'antichambre ; & m'étant approchée de la porte je connus que je ne me trompois pas. Sa jalouſie lui avoit apparemment fait obſerver le Comte d'Eſſex, quand il étoit entré dans mon appartement ; & le voyant ſortir avec des yeux ſatisfaits : Vous êtes bienheureux, lui dit-il, d'entretenir la Reine tant que vous voulez, pendant que d'autres qui ne ſouhaitent pas cet avantage avec moins de paſſion, ne peuvent l'obtenir pour un moment. Je ſuis perſuadé que vous en êtes plus digne que moi, repliqua le Comte d'Eſſex, & je croi même que vous y trouveriez plus de charmes. Je vous laiſſe la liberté de les y chercher ; & étant appellé ailleurs par un interêt fort preſſant, vous me ferez plaiſir de ne me point arrêter. Il paſſa à ces mots, & je demeurai avec la honte de ce nouveau mépris, ſi éperduë, que je ne pouvois à peine me connoître. Enfin un peu de raiſon ſucceda à tous mes égaremens. Je cherchai du ſecours dans ma fermeté, & j'obtins du moins d'elle que je cacherois ma foibleſſe. Ma

colere

colere me ſollicita d'abord à me vanger de la Comteſſe de Rutland : mais je conſiderai enſuite que tout ſon crime etoit dans ſa beauté ; & qu'elle ignoroit l'interêt que je prenois à ſon Amant.

Le Comte de Leyceſtre étant entré, il s'apperçut peut-être de l'agitation où j'etois ; mais il n'oſa me le temoigner, & ſe retira après une viſite aſſez courte.

Quelque temps auparavant j'avois envoyé feliciter le Roy de Navarre ſur ſon avenement à la Couronne de France : Et ayant apris qu'il avoit beſoin de ſecours pour aſſurer ſa domination, je me reſolus de lui en envoyer ſous la conduite du Comte d'Eſſex, eſperant que l'abſence me pourroit guerir, je crus du moins que l'envie de l'oublier étoit le veritable motif qui me faiſoit agir ; mais après m'être bien conſultée, il fallut demeurer d'accord, que je ſongeois bien moins à l'arracher de mon cœur, qu'à l'eloigner des yeux d'une Rivale aimée.

Dès que je me ſentis affermie dans ce deſſein, je ne voulus point en differer l'execution ; & le Comte d'Eſſex s'etant rendu auprès de moy : Vous aimez la gloire, lui dis-je, & je ne croy pas que vous preferiez la douceur de ſoupirer auprès d'une Maîtreſſe, aux occaſions d'en acquerir ; il s'en preſente une pour laquelle je vous deſtine, vous irez commander les Troupes que j'envoye au Roi de France ; & pour preparer votre conſtance aux chagrins de l'éloignement,

vous n'avez qu'à ſonger au plaiſir du retour.

Le Comte d'Eſſex ne me répondit que par des ſoupirs, & ce langage paſſionné me fit preſſer encore ſon départ.

Peu de temps après, la Comteſſe de Rutland, que je ne pouvois m'empêcher de traiter froidement, me demanda la liberté de ſe retirer à la Campagne. C'étoit fort loin de Londres, & je ne l'aimois pas aſſez alors, pour la ſouhaitter auprès de moi; de ſorte que je conſentis à ce qu'elle me demandoit.

Elle avoit vû partir le Comte d'Eſſex, avec aſſez de moderation en apparence, mais j'avois lieu de croire, par mon experience, que ſa douleur n'étoit pas moins violente pour n'éclater pas.

Dès qu'il fut arrivé en France, la Renommée publia mille choſes avantageuſes pour ſa gloire. L'abſence n'apporta aucun changement dans mon cœur; & malgré tout ce que je ſçavois, je me trouvois toujours ſenſible au plaiſir de l'entendre loüer.

Si je m'en étois cruë, je l'aurois rappellé dès que la France fut paiſible: mais un mouvement de fierté s'oppoſant à ce premier deſſein, je lui envoyai de nouveaux ordres, pour aller joindre l'Amiral Haſvarde, qui paſſoit en Eſpagne; lui laiſſant pour cette Expedition la même autorité qu'il avoit euë en France.

Il y fit des choſes prodigieuſes, ſa valeur effraya ſeule les ennemis; & après

avoir pris Cadix, & ravagé la Côte de Portugal, il ſe remit en Mer pour paſſer en Angleterre. La Flote ne put regagner nos Ports, ſans être diſperſée par la tempête, on crut le Comte d'Eſſex perdu. Je connus mieux alors la tendreſſe que j'avois pour lui, que je n'avois jamais fait. Je ne me ſouvins plus que ſon indifference meritoit la mienne. J'accuſai mille fois la Mer de m'avoir trop vangée, & je ſouffrois quelque choſe de plus cruel que la mort, lorſque j'appris qu'à l'aide de l'Amiral de Hollande, il étoit arrivé à Plimouth, d'où il ſe rendit ici quelques jours après.

Qu'on eſt peu raiſonnable quand on aime, & qu'il y a d'incertitude dans une Ame tendre & fiere, & qui ſe croit irritée par quelque mépris ! J'avois pleuré la mort du Comte d'Eſſex, & j'appris la nouvelle de ſa vie avec mille tranſports de joie ; le bruit même de ſon arrivée à Londres ne m'en cauſa que d'agreables : mais quand je ſongeai que je l'allois revoir tout plein de l'amour qu'il avoit pour une autre, & que je n'aurois peut-être pas la force de cacher ma jalouſie, je fus tentée de lui laiſſer rendre compte de ſa conduite au Conſeil, & de ne ſouffrir pas qu'il ſe preſentât devant mes yeux. Je crus même quelque temps le pouvoir faire : mais ce cœur foible, & ſi prévenu en ſa faveur, ſe revolta contre mes reſolutions, il fallut en ſuivre le penchant, & voir le plus dangereux en-

nemi de mon repos. Il vint à Whitehall, je le ſouffris, je le regardai; & malgré toute ma fierté, il ne vit dans mes actions que des apparences favorables.

Imaginez-vous combien je fus agreablement ſurpriſe, quand je connus par notre premiere converſation, que l'abſence avoit chaſsé la Comteſſe de Rutland de ſon cœur. Il ne me parut plus dans cette mélancolie languiſſante, où il avoit été avant ſon départ; ſes yeux étoient contens, ſon air tranquille, & j'y d'écouvris preſque autant de joye, que l'explication que j'eus avec lui m'en donna, quoy que la Comteſſe de Rutland fût abſente. Je vous revois vainqueur, lui dis-je; mais avec le chagrin de ne pouvoir recompenſer vos derniers ſervices par la vûë de la Comteſſe de Rutland. S'il y avoit quelque choſe dans l'étenduë de mon pouvoir, qui pût vous conſoler de ſon abſence .... Je le ferai facilement, quand il me ſera permis de voir Votre Majeſté, interrompit-il; je ne ſuis plus amoureux que de la gloire de la ſervir; & la Comteſſe de Rutland ne m'occupe pas preſentement davantage, que les autres femmes de cette Cour. Vous n'aimez plus la Comteſſe de Rutland, repris-je, partagée entre la joie & la défiance? vous avez parlé ſans vous bien conſulter; & quand vous la reverrez .... Quand je la reverrai, interrompit-il encore, ce ſera ſans ces tranſports que j'ai témoigné ſans reſpect à Vo-

tre Majeſté. Quoi, repris-je, vous ne craignez point les reproches d'une Amante irritée ? Non, Madame, ajoûtoit-il d'une maniere libre; & je ne ſuis plus occupé que de la paſſion de faire mon devoir, & de me rendre digne des bontez de Votre Majeſté. Ces ſentimens, lui dis-je, meritent ma reconnoiſſance, & le temps vous fera connoître que je n'en ſuis point ingrate.

Voila comme le Comte d'Eſſex me témoignant qu'il étoit gueri de ſa premiere paſſion, je conçus l'eſperance d'en pouvoir faire naître une autre. Huit jours après il me demanda la liberté d'aller faire un voyage pour l'utilité de ſes affaires, il en fut quinze abſent, & revint plus tranquile qu'il ne l'avoit jamais paru.

Le Comte de Leyceſtre avoit redoublé ſes empreſſemens pendant les voyages du Comte d'Eſſex en France, & en Eſpagne; & j'avois eté contrainte de lui ôter abſolument l'eſperance. Comme il a naturellement de l'audace, & qu'il ſe ſentoit fier de quelque gloire qu'il avoit acquiſe, il s'emporta d'une maniere, où la prudence voulut que je ne répondiſſe pas. Il me témoigna ouvertement de la jalouſie contre le Comte d'Eſſex, & voulut lui faire un crime de la converſation qu'ils avoient euë en ſortant de mon appartement. Mais je lui impoſai ſilence par toute mon autorité, de ſorte qu'après quelques jours de murmure, il fut enfin

contraint de ſe taire. Tout cela cependant m'obligea à garder quelques meſures, & à ne ſuivre pas ouvertement mes inclinations.

Le temps s'écoula de cette ſorte juſqu'aux troubles d'Irlande. J'avois ouvert la bouche mille fois, pour découvrir au Comte d'Eſſex les avantages qu'il avoit ſur mon cœur; la honte m'avoit toujours retenuë : mais le voyant obligé de s'éloigner par la revolte du Comte de Terone, qui avoit ſoulevé toute l'Irlande; je ne me ſentis point aſſez de force à le laiſſer partir, ſans m'expliquer. Comme il étoit Gouverneur de ce Royaume, au premier bruit des troubles qui s'y répandoient, il vint ſe jetter à mes pieds, pour obtenir les ordres de les aller calmer. Vous avez aſſez fait, lui dis-je, & il n'eſt pas neceſſaire que vous alliez m'engager à une nouvelle reconnoiſſance, en vous expoſant à mille dangers. On m'envie ſans doute la grace que je demande à Votre Majeſté, reprit-il; mais j'oſe dire qu'elle ne me la pourroit refuſer, ſans ſe faire tort; puiſque c'eſt une occaſion qui peut contribuer à me faire meriter les bontez dont elle m'a honoré juſqu'ici. L'ardeur qui vous conduit aux grandes choſes, repliquai-je, ne m'eſt pas ſi agreable que vous pourriez vous l'imaginer; & toute l'utilité que l'Angleterre peut tirer de votre valeur, eſt moins conſiderable, que le trouble qu'elle apporte à mon repos, & je crains beau-

coup moins pour ma Couronne que pour votre vie. J'ai de l'ambition, & cependant .... Ah ! Comte épargnez-moy la confuſion de vous faire le détail de cette difference, en comprenant ce qu'il y a long-temps que vous devriez avoir remarqué. Je porterois peut-être mes ſouhaits trop loin, interrompit le Comte avec un peu démotion. Souhaitez hardiment, ajoutai-je. Je vous aime ; & ſi je rougis en vous l'avoüant, ce n'eſt ni de honte, ni de repentir. L'effort eſt grand pour une perſonne de mon humeur, qui vous a vû ſoupirer pour une autre, pendant qu'elle mépriſoit des Rois pour vous ſeul, & qu'elle eût voulu vous ſacrifier davantage. Quoi ? Madame, s'écria le Comte, dans une eſpece d'étonnement, vous m'avez aimé, & j'ai eu le malheur de m'en rendre indigne par des ſoupirs que je deſavouë preſentement ? Mes yeux ne vous ont-ils jamais dit ce que je cherchois dans les vôtres, repris-je ? Je n'ai jamais été aſſez hardi, répondit-il, pour donner de pareilles explications à vos regards. Cette timidité étoit bien deſintereſsée, continuai-je, mais ne parlons plus du paſsé. Pourrez-vous m'aimer enfin ? Dites plutôt, Madame, interrompit-il, ſi je pourrai meriter que vous m'aimiez encore, par toute la paſſion de mon cœur ? & ſi le Comte de Leyceſtre, auquel vous deſtinez la premiere fortune du monde, ne l'emportera point ſur moi ? Le Comte

de Leyceſtre, repliquai je, ne fut qu'un pretexte pour vous faire parler. Je découvris par là les veritables ſentimens où vous étiez alors. Il m'en a bien coûté des chagrins, & pendant votre abſence, & dans le temps de votre retour. Il les faut oublier. Soyez deſormais tel que je le ſouhaite, & rien ne manquera à mon bonheur.

Le Comte d'Eſſex ne répondit qu'avec un certain deſordre, à ces dernieres paroles, que je pris pour une joie ineſperée. Il ne me reſta plus de ſcrupule, je crus que je devois achever ma confiance, puiſque j'en avois déja tant dit. Vous ne partirez point dans l'incertitude de la verité de mes paroles, lui dis-je en lui donnant une bague, qui eſt la derniere & la plus forte marque de la faveur des Rois d'Angleterre. Voila un gage de mes ſentimens, avec lequel je vous jure de les conſerver tels qu'ils ſont preſentement, & je vous promets en même temps de ne vous refuſer jamais rien de ce que vous me demanderez, lorſque vous me la ferez voir, quand il y iroit de ma vie & de ma fortune.

Rien ne peut égaler la joie & la reconnoiſſance que le Comte me fit paroître, en recevant la bague, & la promeſſe qui l'accompagnoit. Il partit peu de jours après, & me laiſſa bien perſuadée qu'il n'étoit occupé que de moi. Mais il eut à peine joint les Rebelles, qu'on l'accuſa de tous les crimes, qui cauſent preſentement

preſentement ſa priſon & celle du Comte de Soubtantonne. Ce fut alors que je me repentis de n'avoir pas écouté les avis du Chancelier Cecile, qui m'en avoit voulu donner d'utiles ſur la conduite ſecrete du Comte d'Eſſex. Enfin pendant que je ne ſongeois qu'à lui faire une deſtinée glorieuſe, il meditoit avec le Comte de Terone de ſurprendre Londres, & de me captiver dans ce Palais. Vous ſçavez le reſte, Madame; ſa reſiſtance opiniâtre, ſon peu de reſpect pour mes ordres, l'empriſonnement de mes Miniſtres, le meurtre de mes Soldats, & la fierté inſupportablequ'il conſerve dans ſon malheur.

La Reine finit ainſi ſon diſcours; & ce recit ayant rappellé le ſouvenir de tout ce qui s'étoit paſsé entre elle & le Comte d'Eſſex, elle ſe ſentit plus accablée qu'auparavant. La Comteſſe de Nottingam l'avoit écoutée avec toute l'attention qu'un interêt puiſſant pouvoit donner. Elle avoit aimé le Comte d'Eſſex, auſſi-bien que la Princeſſe, & fait mille fois des avances inutiles pour tâcher de lui donner de l'amour; & connoiſſant alors les ſujets des mépris qu'il avoit fait de ſes charmes, le reſſentiment qu'elle en avoit conçu augmenta infiniment.

Elle n'avoit garde de condamner la foibleſſe de la Reine, puiſqu'elle en avoit une ſemblable, ni de prendre le parti d'un homme qui lui étoit d'autant plus

odieux, qu'elle l'avoit paſſionnément aimé. Elle ſe contenta de la conſoler par des diſcours où il ne paroiſſoit que du zele pour la Reine; pendant qu'elle ſongeoit à perdre un Amant ingrat, qui ne ſembloit meriter alors que ſa haine.

L'Amour qui n'avoit pas voulu toucher le cœur du Comte d'Eſſex pour elle, en avoit captivé un autre, dont le caractere la recompenſoit en quelque ſorte. C'étoit celui du Chancelier Cecile, qui dans l'importance de ſes Charges, & malgré la gravité dûë à ſon état, n'avoit pas laiſsé de trouver dans la beauté & dans l'eſprit altier & ingénieux de la Comteſſe de Nottingam, de certains charmes, qui le rendoient capable d'une forte paſſion. Elle s'étoit fortifiée par la haine reciproque qu'ils s'étoient témoignée pour le Comte d'Eſſex. Cecile l'avoit toujours regardé comme l'obſtacle éternel de toutes ſes prétentions ambitieuſes, & la Comteſſe avoit conçu pour luy tous les ſentimens de rage & d'averſion, qui ſuccedent à une tendreſſe outragée.

Si ſa priſon leur avoit donné de la joie, le penchant de bonté que la Reine témoignoit pour luy, les allarma. La Comteſſe n'eut pas plutôt quitté la Reine, qu'elle rendit à ſon Amant tout ce qu'elle venoit d'apprendre. Ils en tirerent des conſequences differentes; & pendant que cette Princeſſe ſoupiroit ſecrettement, ils concluoient qu'il falloit, par une con-

duite artificieuſe, détruire toute la clemence que l'Amour luy pouvoit inſpirer, ſans y paroître directement oppoſez.

Dans ce deſſein, Cecile fit preſſer la Reine de nommer des Pairs au Comte d'Eſſex & fit répandre le bruit certain de ſa mort par toute l'Angleterre.

Pendant que tout ſe liguoit contre luy, il étoit occupé par des ſoins plus preſſans que ceux de ſa vie. Il ſçavoit bien que la Reine l'aimoit; mais il ſçavoit encore mieux, qu'il l'avoit trompée, & qu'elle pouvoit luy faire de juſtes reproches, & le condamner avec raiſon.

Elle ne l'avoit pas vû depuis ſon départ pour l'Irlande; & ne pouvant ſe reſoudre à l'abandonner à ſon malheur ſans l'avoir entendu, elle voulut aller juſques dans ſon Hôtel, où il étoit gardé, pour lui faire les reproches qu'il meritoit, & chercher, s'il étoit poſſible, à le trouver innocent.

Il n'y avoit pas loin de Whitehall à l'Hotel d'Eſſex; & la Reine ſe precautionna ſi bien, qu'on ne s'apperçut point du pas qu'elle faiſoit contre la bienſeance. Elle fut introduite par les ſeules perſonnes à qui elle s'étoit confiée juſques dans la chambre du Criminel.

Si la preſence de la Reine le ſurprit, l'état languiſſant où elle le trouva, la fit ſoupirer. Tout combatoit pour lui, ſa victoire n'étoit pas difficile. Il la ſalua

avec un profond reſpect ; & attachant enſuite ſur ſon viſage les mêmes yeux qui l'avoient ſi ſouvent charmée, il fit couler quelques larmes des ſiens. Hé bien, Monſieur le Comte, lui dit-elle, en les eſſuyant, vous voyez ce que je fais pour vous, malgré tous les crimes que je pourrois vous reprocher. Je vous cherche, & je le fais même avec deſſein de vous écouter, ſi vous avez quelque choſe à me dire pour votre juſtification. Je vous ai trop aimé, pour ne pas la ſouhaiter preferablement à toutes les choſes du monde ; & plût au Ciel, qu'elle ſe pût acheter par ce que j'ai de plus precieux ! Mon plus grand crime eſt de m'être crû trop heureux, Madame, reprit le Comte en ſoupirant. Si vous en étiez demeuré là, reprit la Reine, mon cœur trop ſatisfait n'auroit point de plaintes à vous faire : mais pour ſe croire heureux, falloit-il me trahir ? & la violence étoit-elle neceſſaire, pour vous rendre maître d'une fortune que je voulois partager avec vous ? Quelles raiſons vous obligeoient à briguer la protection des Rois d'Ecoſſe & d'Eſpagne ? Mes interêts vous obligeoient-ils à lier des commerces ſecrets avec le Comte de Terone ? & trouvois-je ma ſureté dans le deſſein que vous aviez pris de me faire votre eſclave & la ſienne ? Tout ce que vous avez fait enſuite contre mes Sujets, au mépris de mes ordres, me prouve-t-il votre reſpect ? N'eſt-ce que par des fureurs & des

infidelitez que vous exprimez votre zele pour l'Etat & pour moy ? & fait-on quelques ſuppoſitions, quand vous parlez de ce qui a ſi fort éclaté ? Ouy, Madame, répondit le Comte d'Eſſex ; ce ſont ces accuſations de perfidies, & d'injuſtes projets, qui m'ont inſpiré la reſiſtance deſeſperée que j'ai fait paroiſtre. J'étois parti comblé de vos bontez, & peut-être trop fier de tant de graces, que j'avois ſi peu meritées ; & quand je me flatois de mille douceurs, dont vous n'aviez point condamné l'eſperance, la jalouſie ſe déchaîna contre ma bonne fortune, on ſurprit votre eſprit par des impoſtures ; & j'eus la douleur d'apprendre que vous aviez donné des ordres pour m'arrêter. Mon innocence voulut m'aſſurer qu'il n'en étoit rien ; mais la verité me perſuada. Je vous avoüe, Madame, que je ne ſentis plus alors que de la fureur, me voyant inſulté par mes ennemis, abandonné de vous, & ſur le point de ſouffrir peut-être une mort honteuſe. Je crus que pour ma gloire, & la vôtre même, je ne devois point perir en criminel. Dans cette vûë, je briguai les ſecours que l'on me reproche ; & voulant confondre mes accuſateurs, je me reſolus de ſortir de l'Angleterre ; on m'en ferma tous les chemins, & j'avoüe que mon deſeſpoir ſe vangea ſur vos Miniſtres. Ouy, Madame, ce fut eux-ſeuls que ma rebellion eut pour objet. Je prétendois les forcer à me rendre l'innocen-

ce qu'ils m'avoient ôtée, & la porter enſuite avec ma tête à vos pieds. Vous m'auriez écouté alors, j'aurois aſſurément confondu l'envie, en vous confirmant des veritez, dont peut-être vous ne deviez pas avoir douté. Mais elle a eu tout le ſuccès qu'elle ſouhaitoit. Priſonnier, haï de ma Princeſſe, mépriſé de tout l'univers, & ſacrifié à la rage de mes ennemis, il ne me reſte plus qu'à recevoir l'arreſt de ma mort de leur propre bouche, & voir Cecile, Cobham, Raleig, & leurs ſemblables, partager les faveurs dont vous m'aviez honoré. Vous ſçavez bien que je ne vous hais point, interrompit la Reine: mais dois-je vous croire? & ſi je ne vous croy pas, puis-je vous abandonner au malheur qui vous menace? Je ne murmurerai point contre les ordres de Votre Majeſté, reprit le Comte; & je m'y ſoumettrai quels qu'ils puiſſent être. Mais, Madame, je confeſſe que je mourrai deſeſperé, ſi mes ennemis ont l'avantage de me condamner.

Le Comte d'Eſſex connoiſſoit le foible de la Reine, & réveilloit aiſément les premieres tendreſſes qu'il luy avoit inſpirées. Non, vous ne mourrez point, lui dit-elle, après avoir rêvé un moment: profitez de vos avantages, triomphez d'un cœur, dont le penchant vous eſt bien connu. Je veux croire que vos intentions ont été moins criminelles que les apparences; mais, Comte, je vous

conjure par ces bontez dont vous voyez des effets ſi particuliers, de ne me donner point ſujet de m'en repentir. Ne vous allarmez point pour votre gloire, j'aurai ſoin de la rétablir; & vous reprendrez avant qu'il ſoit deux jours le rang que vous teniez auprès de moy.

Le Comte d'Eſſex tranſporté de joie d'avoir ſurmonté ſon infortune, remit par des ſoumiſſions la tranquillité dans l'eſprit de la Reine. Elle lui promit, en le quittant, de faire aſſembler ſon Conſeil dès le lendemain, & de le juſtifier d'une maniere glorieuſe.

Dès qu'il fut jour, elle fit appeller Cecile, & la Comteſſe de Nottingam ſe rendit auprès d'elle. Après leur avoir dit en peu de mots qu'elle avoit eu de grands combats entre ſa juſtice & ſa clemence, elle conclut pour la derniere, & ordonna à Cecile de faire aſſembler le Conſeil, où elle vouloit déclarer le deſſein qu'elle avoit de mettre le Comte d'Eſſex en liberté, les aſſurant qu'elle avoit d'invincibles raiſons de le faire. Ce fut un coup mortel pour l'ambitieux Cecile, & qui ne fut pas moins ſenſible à la Comteſſe de Nottingam. Ils ſe regarderent en même temps, pour ſe demander des avis, ils parlerent enſuite, mais la Reine ne changea pas, & Cecile fut contraint d'aller porter ſes ordres pour l'aſſemblée extraordinaire qu'elle ſouhaitoit.

Mais pendant que les ennemis du Comte

d'Eſſex croyoient la fortune ſur le point de ſe reconcilier avec lui, le ſort travailloit pour eux. La Reine alloit paſſer dans le lieu où ceux qu'elle avoit fait avertir, s'étoient aſſemblez, lorſqu'on lui vint dire que la Comteſſe de Rutland demandoit à la voir. Le ſouvenir du paſsé fit rougir la Reine ; & regardant cette viſite comme un contre-temps importun, elle fut tentée de ſe l'épargner, mais conſiderant qu'elle ne refuſoit cette grace à perſonne & que la Comteſſe de Rutland étoit une femme de la premiere qualité, elle commanda qu'on la fiſt entrer, & elle parut un moment après.

Quoy que ſes yeux fuſſent languiſſans, ſon air abatu, ſa démarche mal aſſurée, & ſes habits fort negligez, ſa beauté ne laiſſoit pas de paroître & de toucher. Elle ſe jetta aux pieds de la Reine, & la regardant avec toutes les marques d'une violente douleur : Madame, lui dit-elle avec beaucoup de peine, je viens implorer les bontez de votre Majeſté pour l'infortuné Comte d'Eſſex. Pour le Comte d'Eſſex, Madame, interrompit la Reine ! & quel intereſt y pouvez-vous prendre, vous qu'il a quittée avec tant d'indifference, après vous avoir promis tant d'amour ? Je croyois que joignant vos reſſentimens aux miens, vous veniez me demander une vengeance duë à votre beauté. Non, Madame, repliqua la Comteſſe, ce ne ſont point les tranſports d'une Amante abandonnée, qui m'ame-

nent aux pieds de Votre Majeſté : ce ſont les juſtes & les tendres ſentimens qu'une femme raiſonnable doit à un Mary qui lui eſt cher : c'eſt le mien que je vous demande en la perſonne du Comte d'Eſſex. Cet aveu nous rend plus coupables, mais on n'eſt gueres capable de menagemens, quand on eſt ſur le point de tout perdre. Ouy, Madame, traverſez par mille inquietudes, & liez d'une tendreſſe reciproque, nous nous épousâmes ſecretement, contre le reſpect que nous vous devions. C'eſt ce miſtere ſeul qui a obligé le Comte d'Eſſex à chercher des retraites hors de vos Etats, craignant le juſte reſſentiment de Votre Majeſte. Il crut que je devois m'en éloigner, mais, Madame, il ne prétendoit point conſpirer. Cependant cette conduite nous a perdus ; & ſi vous ne protegez un malheureux que vous avez tant honoré, rien deſormais ne peut empêcher ſon infortune. Conſiderez, Madame, qu'un peu de ſang qui vous eſt ſoumis, & une vie dont vous êtes la Maîtreſſe, ne ſont point capables de venger une grande Reine, qui ſe fait adorer par mille vertus, mais ſur tout par ſa clemence.

La Reine n'avoit garde d'interrompre la belle & affligée Comteſſe d'Eſſex, dans l'étonnement où ſon diſcours l'avoit miſe. Quelle funeſte nouveauté pour un cœur qui venoit de ſe reconcilier avec plaiſir ! Quel torrent de colere ſurprit d'abord ſa fermeté ! Fiere, Reine, paſ-

ſionnée, elle ne laiſſoit pas de ſe voir trahie de la maniere du monde la plus cruelle, & de l'apprendre dans le temps qu'une credulité aveugle venoit d'étouffer tous ſes reſſentimens. Elle contraignit ſa douleur; & regardant la Comteſſe d'Eſſex d'un air ſevere: Je n'ay plus de pouvoir ſur la vie que vous demandez, lui dit-elle, & les Pairs du Royaume en ſont les Maîtres. Ah! Madame, s'écria la Comteſſe, mon Epoux eſt perdu, ſi vous l'abandonnez à leur fureur, la jalouſie fera ce que la juſtice ne poura faire. De quoy vous troublez-vous, s'il n'eſt pas veritablement coupable, interrompit la Reine? Cette innocence qui m'eſt connuë, repliqua la Comteſſe, ne trouvera pas dans vos cruels Miniſtres des eſprits diſpoſez à la recevoir. Souffrez du moins, Madame, que je partage ſa priſon, ſi vous me refuſez le reſte. Je ne ſuis pas moins criminelle que lui, & peut-être même que je le ſuis davantage. Je voudrois pouvoir vous accorder ce que vous ſouhaitez, reprit la Reine; mais la politique raiſonnable défend juſqu'aux moindres commerces entre les perſonnes d'importance, & vous attendrez, s'il vous plaiſt, ſa deſtinée & la vôtre dans une Chambre de ce Palais. Hé, Madame, pourſuivit la belle Comteſſe, ſongez que ce ſont des fers que je vous demande pour derniere faveur; craignez-vous que nous entreprenions quelque choſe dans un état ſi déplorable?

Nous ſommes à la veille du plus grand de nos malheurs. Cette juſtice barbare, à laquelle vous remettez ſouverainement le ſoin de votre vengeance, nous ſeparera peut-être demain pour jamais. Laiſſez-nous du moins la conſolation de mêler nos dernieres larmes ? Que craignez-vous d'une douleur impuiſſante... Je crains de m'impatienter, & je veux que l'on m'obeïſſe, interrompit la fiere Princeſſe, en paſſant dans ſon Cabinet, pendant que la Comteſſe d'Eſſex fut conduite dans une chambre, où l'on poſa des Gardes en même temps.

Il n'y eut jamais de fureur pareille à celle de la Reine. Le deſeſpoir de ſe voir trompée, lui fit oublier quelque temps ſa tendreſſe. Elle ne ſongea plus qu'à ſe venger, & à livrer un coupable qu'elle avoit trop aimé, au jugement ſevere de la juſtice. Il ne joüira pas long temps de ſon crime, l'ingrat, dit-elle avec tranſport, & je veux que ſa mort ſoit un exemple pour tout l'Univers.

Ce fut dans ces ſentimens qu'elle ſe rendit au Conſeil. Dès qu'elle eut déclaré ſes ſentimens, on nomma des Pairs aux Comtes d'Eſſex & de Soubtantonne. Elle en trembla, de quelque reſolution dont elle fût armée, & ne put s'empêcher de mêler quelques ſoupirs amoureux, à ceux que ſa colere lui arrachoit. Elle ſe retira avec une agitation cruelle, & paſſa pluſieurs jours ſans vouloir ſouffrir la vûë d'aucunes perſonnes.

Il ſeroit difficile d'exprimer la ſurpriſe agreable de Cecile, quand il vit la Reine irritée, ſe declarer contre le Comte d'Eſſex, après avoir crû qu'elle étoit reſoluë de lui pardonner. Il en porta la nouvelle à la Comteſſe de Nottingam, qui en eut toute la joye qu'une ame cruelle eſt capable de reſſentir. Mais quelque crainte ne laiſſa pas de la troubler. Leur triomphe n'étoit point encore aſſuré, le Comte d'Eſſex n'avoit que ſon Hôtel pour priſon, ſes amis l'en pouvoient tirer, pour peu qu'ils fuſſent déterminez, & ils conclurent que pendant que la Reine étoit irritée, il falloit l'obliger à le faire conduire à la Tour de Londres. L'apparence d'un veritable zele dont ils ſe ſervoient, eut l'effet qu'ils avoient ſouhaité. Cecile reçut l'ordre de la Reine pour faire transferer le priſonnier, & il n'en differa pas l'execution.

Comme le Comte d'Eſſex étoit paſſionnément aimé du Peuple, le ſoupçonneux Cecile ne voulut point lui faire traverſer la Ville, où ſa vûë pouvoit exciter quelque trouble. On le fit embarquer ſur la Tamiſe, au milieu d'un grand nombre de Gardes, & on le mena de cette ſorte à la Tour avec beaucoup plus de ſureté.

Le Comte d'Eſſex qui vit une ſuite ſi contraire aux promeſſes de la Reine, ſans en pouvoir deviner la cauſe, prepara ſa conſtance à tout ce qui pourroit arriver, & quelques jours lui donnerent

toute la reſolution dont il avoit beſoin pour ſoutenir ſa diſgrace. Mais pendant que la Reine étoit accablée d'inquietudes, Cecile & la Comteſſe de Nottingam étoient pleins de l'eſperance de voir leur ennemi commun condamné. La Comteſſe d'Eſſex, qui n'étoit conſolée que par ſes larmes, & accompagnée que de ſes frayeurs, chercha dans la pitié de ſes Gardes quelque éclairciſſement des affaires de ſon Mary. Elle apprit que ſes Juges étoient nommez, & qu'on l'avoit conduit à la Tour de Londres. Rien de plus cruel ne pouvoit lui eſtre annoncé. La Reine étoit irritée ſans retour. Une Lettre ne ſuffiſoit pas; & d'ailleurs elle étoit trop mal aſſurée, pour donner au Comte d'Eſſex les conſeils qu'elle lui croyoit utiles. Une entrevûë pouvoit plus faire, & comme l'intereſt eſt un charme où l'on reſiſte rarement, elle engagea ſes Gardes à la ſervir, par des preſens qui étoient encore en ſon pouvoir; & leur faiſant comprendre, que ſon deſſein ne regardoit ni ſa liberté, ni celle du Comte d'Eſſex, qu'il ne s'agiſſoit que d'un moment de converſation ſecrete, il y en eut d'aſſez hardis pour l'entreprendre, & qui eurent aſſez de bonheur pour reüſſir. Les Gardes de la Tour furent gagnez par leurs Compagnons; & par le ménagement des uns & des autres, la Comteſſe fut introduite ſans obſtacle dans la chambre de ſon Mari.

Il ignoroit tout ce qui s'étoit paſsé à

Whitehall. Et comme on l'avoit averti qu'il devoit comparoître dans peu de jours devant ſes Juges, il attendoit conſtamment la fin de ſon avanture, conſolé dans la penſée que la Comteſſe étoit ſurement retirée en Ecoſſe. Mais quand il la vit ſi près d'un peril dont il croyoit l'avoir éloignée, il fut extrêmement troublé. Ah! Madame, lui dit-il, avec des regards pleins de tendreſſe, que venez-vous chercher dans ces funeſtes lieux, & qui peut vous y avoir conduite! Ma douleur, & mes Gardes que j'ay gagnez, reprit-elle. Quoy! Madame, s'écria le Comte, vous êtes priſonniere de la Reine, & elle ſçait notre Mariage? Oui, repliqua triſtement la Comteſſe, & ſa colere eſt au point que nous n'avons rien à eſperer. Je m'éloignois de vous, comme vous l'aviez ſouhaité, mais le bruit de votre mort s'eſt opposé à ma retraite, & je ne me ſuis point trouvée capable d'aller attendre la ſuite de votre infortune dans des aſiles aſſurez. J'ai crû que ſi je ne pouvois l'empêcher, je devois du moins la partager; je me ſuis preſentée à la Reine dans cette vûë, & n'ai rien oublié pour la toucher. Mais elle n'a rien accordé à mes douleurs. Ah! Madame, interrompit le Comte d'Eſſex, votre impatience nous a perdus, j'étois libre ſi vous ne l'aviez point écoutée. La Reine étoit gagnée, & une juſtification adroite me redonnoit toute ſa confiance; vous m'auriez vû dans peu vous chercher

en Ecoſſe ; Mais il n'y a plus de retour, & la Reine ſe vangera. Quoi, repliqua la belle Comteſſe, toute ma conduite n'a ſervi qu'à votre malheur ? Servez-vous de vos avantages, je vous en conjure ; la tendreſſe de la Reine n'eſt aſſurément pas éteinte, ne ſouffrez point qu'elle vous ſacrifie à ſa colere, inventez tout ce qui pourra rendre notre mariage excuſable, deſavoüez-le, s'il le faut, j'y conſentirai plus facilement qu'à vous voir condamner à la mort ; que la Reine m'exile en quel lieu du monde elle voudra, je vous proteſte que j'irai ſatisfaite & conſolée, ſi cela peut quelque choſe pour votre vie; ajoutez-y le pouvoir du gage qu'elle vous a donné.... Hé ! Madame, interrompit le Comte, pouvez-vous donner de ſemblables conſeils à un homme dont vous ſçavez que vous êtes adorée ? Avez-vous reconnu par quelques-unes de mes actions, que la vie me fût plus chere que vous ? Je ne l'aime que pour la paſſer auprès de vous, j'y renoncerai de tout mon cœur, quand il me faudra priver de ce plaiſir. C'eſt votre interêt ſeul qui me fait trembler, & vous croyez que je pourois joüir tranquillement des faveurs de la Reine, pendant que ſa jalouſie vous exileroit ? Qu'elle éclate, qu'elle m'accable, je ferai toujours toute ma gloire de vous aimer, & de vous le dire devant elle-même. Je ſçai bien que le don important qu'elle m'a fait, me laiſſe encore quelque pouvoir auprès d'elle, je

ne renonce pas à m'en ſervir. Mais je le veux faire avec ſureté, & ce n'eſt pas pour ma vie ſeule qu'il me peut être utile. Je vous entends, répondit la Comteſſe; vous voulez tout reſerver pour moi, & negliger votre ſalut; mais vous ne pouvez courir aucun danger que je ne partage, & le moyen de conſerver ma vie, c'eſt d'aſſurer la vôtre.

Ce combat dura encore quelques momens; mais les Gardes du ſecret ayant averti la Comteſſe qu'il étoit temps de ſe retirer, elle ſe diſpoſa à dire adieu au Comte. Leur ſeparation fut touchante; des abondances de larmes l'accompagnerent, de cruelles inquiétudes la ſuivirent, & le jour qui ſucceda à cette nuit, ne ſervit qu'à les augmenter.

*Fin de la premiere Partie.*

# LE COMTE D'ESSEX,

ou

# HISTOIRE SECRETE D'ELISABETH REINE D'ANGLETERRE.

## SECONDE PARTIE.

QUELQUE irritée que fût la Reine, elle ne fit point comprendre la Comteſſe d'Eſſex dans le procès de ſon mary. Le lendemain de leur entrevûë, les Pairs s'étant aſſemblez dans la grande Salle de Weſtminſter, les Comtes d'Eſſex & de Soubtanton-né y furent conduits par le Connêtable de Londres. Le détail de ce Jugement eſt ſi pleinement expliqué par les Hiſtoires generales, qu'il n'eſt pas neceſſaire de le rapporter ici, il ſuffit

de dire que les Priſonniers accuſez d'avoir des intelligences criminelles avec les Rois d'Ecoſſe & d'Eſpagne, des liaiſons ſecrettes avec le Comte de Terone, & d'avoir formé une conſpiration contre l'autorité de la Reine, ſe défendirent fortement. Quelque politique que fût Cecile, il ne put cacher la malignité de ſes intentions, & l'on put remarquer que non ſeulement il étoit juge ſevere, mais dangereux ennemi. Le Comte d'Eſſex répondit avec une fermeté mépriſante à l'animoſité qu'il fit paroiſtre contre lui. Mais tout ce qu'il put dire pour ſa juſtification, n'empêcha point qu'il ne fût condamné, après toutes les formalitez qui ſe pratiquent dans ces occaſions. Les Pairs ſe raſſemblerent dans une autre chambre, & ſuivant les Loix du Royaume condamnerent les Comtes d'Eſſex & de Soubrantonne à perdre la teſte, atteints & convaincus du crime de Leze-Majeſté. Le Senéchal leur fit tout haut la lecture de cet Arreſt. Le Comte d'Eſſex s'entendit nommer ſans émotion; mais il donna des marques d'une douleur veritable, que Soubrantonne eût le même ſort que luy. Il conjura les Juges d'examiner moins ſeverement la conduite d'un homme, qui n'étoit criminel que pour l'avoir aimé, & n'en pouvant rien obtenir, il dit les choſes du monde les plus touchantes à ſon ami.

Dès que la Reine fut inſtruite de l'état des choſes, elle ordonna ſecretement

de differer l'execution. Elle étoit fiere, on l'avoit outragée; mais elle trouvoit toujours de grandes difficultez à pouvoir accorder ſa colere avec ſa tendreſſe.

Cecile trembla, quand il vit l'execution d'un Arreſt, qui lui avoit été ſi agreable, differée; & la Comteſſe de Nottingam n'en fut pas moins allarmée que lui. Comme les charges n'avoient pas été fortes contre le Comte de Soubtantonne, & que le ſeul engagement d'une longue amitié l'enveloppoit dans cette diſgrace, la Reine accorda ſa vie aux prieres de ſes amis. Le Comte d'Eſſex fit voir, en l'apprenant, les ſentimens d'une ame veritablement grande & genereuſe, proteſta qu'il mourroit conſolé, puiſque la Reine reconnoiſſoit l'innocence de Soubtantonne.

Mais pendant qu'il attendoit conſtamment ſon dernier malheur, la Comteſſe d'Eſſex apprenoit l'Arreſt de ſa mort à Whitehall. Pour l'avoir craint juſques alors, elle ne l'avoit pas crû certaine, & ſa ſurpriſe fut ſi terrible, qu'elle remplit en un moment tout le Palais de ſes cris. La Reine les entendit comme les autres: mais elle n'en fut point touchée. Qu'elle pleure, dit-elle à la Comteſſe de Nottingam: il faudroit beaucoup de ces larmes, pour payer celles qu'elle m'a coûté.

La Comteſſe de Nottingam n'avoit garde d'adoucir l'eſprit de la Reine: tous ſes ſoins ne s'étendoient qu'à entretenir

ſa colere ; & comme elle ignoroit beaucoup de choſes qu'il lui étoit important de ſçavoir, elle crut qu'elle pouvoit profiter du trouble où la douleur de la Comteſſe d'Eſſex l'avoit miſe, & elle ſe rendit auprès d'elle, moins pour la plaindre, que pour chercher de quoi la rendre plus malheureuſe. Il falloit avoir une cruauté ſans exemple, pour voir la plus belle femme du monde dans un état de deſeſpoir qu'il eſt impoſſible d'exprimer, ſans être touché de quelque pitié. Les femmes qui étoient auprès d'elle, ne paroiſſoient pas inſenſibles à ſa douleur : de grandes foibleſſes la faiſoient inceſſamment tomber dans leurs bras, & elle n'en revenoit que pour jetter des cris touchans. La Comteſſe de Nottingam regarda tout cela avec une tranquilité digne de la dureté de ſon ame. Ah ! Madame, lui dit la Comteſſe d'Eſſex, dès qu'elle l'eut remarquée, ne ferez-vous point agir le pouvoir que vous avez ſur l'eſprit de la Reine, en faveur du Comte d'Eſſex ? Vous ſçavez que le Comte de Soubtantonne a ſa grace, repliqua la Comteſſe de Nottingam, & la clemence de la Reine ne fera peut-être pas moins pour votre Epoux. Ah ! Madame, reprit-elle, ce ne ſont point les crimes qui ont été communs à Soubtantonne, qui rendent la Reine inexorable. Il en eſt d'autres, & vous pouvez m'entendre, qui donnent plus de force à ſes reſſentimens ; & le Comte d'Eſſex

lui eſt moins odieux par les entrepriſes qu'on attribuë à ſon ambition, que par l'engagement qu'il a avec moi. Mais, Madame, répondit la Comteſſe de Nottingam qui vouloit penetrer tout le ſecret d'un amour qu'elle avoit ignoré; ſi vous avez crû que la Reine s'y devoit oppoſer, & n'en pas être contente, pourquoi n'avez-vous pas renoncé à une choſe, qui ne vous preparoit que des traverſes? Si vous avez aimé, pourſuivit la Comteſſe d'Eſſex, vous ſçavez bien qu'on n'eſt pas toujours raiſonnable quand on a beaucoup de tendreſſe. Cependant, Madame, je n'étois pas inſtruite de l'intereſt que la Reine prenoit au Comte d'Eſſex, quand je me ſuis déterminée à l'épouſer. Peut-être, reprit la Comteſſe de Nottingam, que je vous ſervirois avec quelque utilité, ſi je ſçavois la verité de ce qui s'eſt paſſé entre le Comte d'Eſſex & vous. Je ne ſuis pas dans une diſpoſition aſſez libre pour vous faire un diſcours bien ſuivi; mais Madame, ſi ma confiance vous pouvoit obliger à faire quelque choſe pour nous, je vous apprendrois ce que vous voulez ſçavoir. Je ne vous promets pas de reüſſir, ajouta la Comteſſe diſſimulée; mais pouvant quelque choſe auprès de la Reine, je ferai peut-être plus que nous n'oſerions eſperer. Conſolez-vous donc, Madame, ne perdez pas l'eſperance; la Reine eſt bonne, je

ſuis zelée, & je travaillerai pour vous, dès que je ſerai ſure de la conduite qu'il faut que je ſuive. La Comteſſe d'Eſſex ſe laiſſa perſuader par ſa plus cruelle ennemie, eſſuya ſes larmes, reſpira un moment, & lui parla de cette ſorte.

# HISTOIRE DU COMTE ET DE LA COMTESSE D'ESSEX.

JE perdis ma Mere fort jeune. Elle ne laiſſa que moi d'enfans; & mon Pere étant attaché à la Cour par l'importance de ſes Charges, confia les ſoins de mon enfance à une Sœur qu'il avoit établie à cent milles de Londres.

Comme cet éloignement le privoit de me voir auſſi ſouvent qu'il eût ſouhaité, dès que j'eus atteint ma quatorziéme année, il ſongea à quelque mariage qui pût me rapprocher de lui. Le Comte de Rutland n'avoit qu'un fils, & la forte amitié qui étoit entre mon Pere & lui, les fit penſer à ſe lier plus étroitement. Nos fortunes étoient proportionnées, & le jeune Comte étant arrivé d'Italie, ſon Pere lui fit connoître le deſſein qu'il avoit de le marier. Il n'avoit rien dans le cœur qui pût s'y oppoſer, & on m'engagea ſans que j'en ſçuſſe rien, ne croyant pas devoir conſulter les inclinations d'u-

ne fille de mon âge. Cependant, Madame, j'avois deſlors un cœur ſenſible, capable de diſcernement, & qui me fit bien éprouver dans la ſuite, que les ſentimens ne ſont pas toujours d'accord avec l'obeïſſance.

Dès que l'équipage du Comte de Rutland fut prêt, il partit pour ſe rendre au lieu où j'étois. Comme il n'étoit point amoureux, & qu'il prévoyoit peu de plaiſir auprès d'une Maîtreſſe inconnuë, qu'il conſideroit même encore comme un enfant, il pria trois de ſes amis de vouloir honorer ſes nôces de leur preſence. Le Comte d'Eſſex en étoit un, & quand ils arriverent, mes regards furent partagez entre pluſieurs hommes à peu près de même âge, qui m'étoient tous également inconnus. Je ſçavois bien que le Comte de Rutland m'étoit deſtiné, & je ſouhaitai d'abord de le trouver dans la perſonne du Comte d'Eſſex: Tout le chagrin que j'avois de me voir engagée ſi jeune, ſe diſſipa en le voyant. Il me parla avec plus d'attention que les autres; cela me perſuada de ce que je ſouhaitois: mais je fus cruellement détrompée, quand on me vint preſenter le Comte de Rutland. Je rougis, je ſoupirai, ſans bien ſçavoir les raiſons qui en étoient cauſe. Le Comte d'Eſſex en fit de même: ſes yeux me cherchoient, je n'avois point aſſez de retenuë pour les éviter; on attribua le trouble où j'étois, à l'innocence de mon âge, & la raiſon me fit prendre

enſuite quelques ſoins de la cacher.

Quand nos Peres furent arrivez, on nous épouſa, ſans s'informer ſi nous étions ſatisfaits. Le Comte de Rutland le parut aſſez de ſa fortune, & me trouva peut-être plus aimable qu'il n'avoit eſperé. Pour moi, Madame, tout ce que je pus faire, ce fut de ne le point haïr, en aimant le Comte d'Eſſex. Heureuſement pour moy, perſonne ne démêla le veritable état de mon cœur, ni n'en eut même de ſoupçon.

Il ſembloit que je ne devois alors être ſenſible qu'aux plaiſirs qui flatent la jeuneſſe. Mais, Madame, qu'on eſt trompée ſur ces matieres ! L'Amour ſe fait ſentir dans tous les âges. Le mien n'attendit point un grand nombre d'années, pour connoître qu'il étoit tendre, & ſe plaignoit deſlors de ſa liberté qu'on avoit uſurpée. Je goûtois peu de joie d'être maîtreſſe de ma conduite, je voulois aimer mon Mary, & n'avoir que de l'indifference pour le Comte d'Eſſex. Mais quelques efforts que je puſſe faire, il me fut impoſſible de ſoumettre mon cœur à cette neceſſité.

La premiere reſolution que je pris, ce fut de fuir la vûë d'un homme qui ne pouvoit que contribuer à me rendre plus malheureuſe; & dès qu'il fut parti avec les autres Amis du Comte de Rutland, je priai mon Pere d'épargner encore quelque temps ma jeuneſſe, & de ne me point expoſer ſi-toſt à la Cour, où je n'a-

vois jamais été. On m'accorda ce que je demandois, & pendant que mon Pere retourna à Londres, on me mena à Rutland pour me ſatisfaire.

Le parti que j'avois pris ne fit point l'effet que j'eſperois. L'idée du Comte d'Eſſex ne ſortit point de ma ſolitude; & le Pere du Comte de Rutland étant mort, nous fûmes obligez d'aller à Londres, après une année de ſejour à la Campagne.

Je tremblois, en ſongeant que j'allois revoir le Comte d'Eſſex, & je me promettois déja d'être la femme du monde la plus retirée, pour éviter les occaſions de le rencontrer, lorſque j'appris qu'il avoit ſuivi le Comte de Leyceſtre, qui étoit parti pour la défenſe des Païs-Bas. La Reine me reçut avec toutes les bontez qu'elle fait ordinairement paroiſtre aux Perſonnes qu'elle veut honorer. J'admirai ſon merite; & le plaiſir de m'en voir conſiderée ſuſpendit quelque temps mes inquietudes ſecretes. Mais ſix mois s'étoient à peine écoulez, que je vis mourir mon Pere, & quelques autres, enſuite le Comte de Rutland. Ces deux pertes me toucherent ſenſiblement. Je pleurai longtemps mon Pere; & ſi je n'avois pas eu pour le Comte de Rutland ces grandes paſſions qui ſe trouvent rarement dans les Mariages d'obeïſſance, la raiſon & ſa complaiſance m'avoient forcée à l'eſtimer, & à ſuivre les mouvemens d'une reconnoiſſance aſſez ſincere, pour n'avoir rien à me reprocher.

La Reine m'ayant témoigné qu'elle ſouhaitoit que je me retiraſſe auprès d'elle, je quittai ma maiſon pour prendre un appartement dans ſon Palais ; & ma fortune qui étoit aſſez belle, me donnant des charmes, je me vis des Amans déclarez, ou pluſtoſt des importuns qui m'accablerent.

J'étois dans cet état, quand le Comte d'Eſſex revint à Londres. Comme l'Armée de la Reine étoit victorieuſe, elle ordonna des Devotions publiques le jour que les Chefs arriverent. Je la ſuivis au Temple de Saint Paul, j'y vis le Comte d'Eſſex au milieu de toute la Nobleſſe du Royaume, & mes yeux qui n'étoient plus retenus par aucune conſideration, ne purent regarder que lui.

Le lendemain il ſe rendit des premiers chez la Reine, j'étois déja auprès d'elle, j'eus de l'émotion, & nous nous regardâmes pluſieurs fois avec un embarras égal. Madame, me dit-il, dès qu'il me put parler, je n'ai point encore eu un moment de liberté, pour aller vous témoigner la part que j'ai priſe aux pertes que vous avez faites. Je ſuis perſuadée, repris-je, que vous avez plaint mon malheur. Il eſt naturel à tout le monde de s'intereſſer pour les perſonnes comme vous, continua-t-il ; mais, Madame, il me l'eſt beaucoup plus qu'à aucune perſonne. La Reine nous interrompit ; & dans tous les reſpects que le Comte d'Eſſex lui rendit, je ne laiſſai pas de remar-

quer qu'il cherchoit à me regarder. Je vous avouë que ſon empreſſement me donna de la joie ; j'y répondis peut-être un peu trop vîte ; mais j'étois tendre, jeune, indépendante. De plus, le Comte d'Eſſex avoit un mérite extraordinaire, & l'avantage de ma premiere inclination. Il me vint voir le même jour dans mon appartement, & le fit enſuite avec aſſiduité. Toutes ſes actions me perſuaderent enfin qu'il m'aimoit, & il ne fut pas long-temps à me le faire connoître. Madame, me dit-il un ſoir qu'il m'avoit remenée dans ma chambre, après avoir quitté la Reine : Vous ſouvient-il du jour où nous accompagnâmes le Comte de Rutland dans votre ſolitude ? Je n'ay pas oublié, repris-je, que vous fûtes un de ceux qui lui firent cet honneur. Eſt-ce tout ce que votre memoire en a conſervé, continua-t-il ? Ne vîtes-vous rien dans mes yeux, qui pût l'occuper davantage ? & ſeroit-il poſſible que vous m'euſſiez donné tant d'amour, ſans vous en appercevoir ? L'amitié que je devois au Comte de Rutland, & ſon bonheur aſſuré, m'empêcherent de vous en parler ; mais je n'ay pas laiſſé de le conſerver ; l'abſence & le temps n'ont ſervi qu'à me rendre plus paſſionné, & je puis vous proteſter que depuis le premier moment que je vous ai vûë, mon cœur n'a reſpiré que pour vous.

Quoy que ce diſcours ne convînt peut-être gueres à l'état où j'étois encore alors,

je n'eus pas la force de m'en offenſer. Je voulois toucher le cœur du Comte d'Eſſex, il m'aſſûroit fortement que je l'avois fait, & je ne conſultai rien davantage.

Vous voulez bien, Madame, que paſſant ſur mes réponſes, je me contente de vous dire que le Comte d'Eſſex en fut ſatisfait; que deſlors cette intelligence qui nous a menez ſi loin, commença de ſe former, & que nous trouvâmes le temps & les occaſions de la rendre plus parfaite.

Vous voyez juſqu'ici que j'ignorois les ſentimens de la Reine. J'attribuois, comme les autres, la faveur du Comte d'Eſſex à ſes ſervices, & au bon uſage qu'il en ſçavoit faire: mais le temps me fit voir que je me trompois. Je démêlai le ſecret de la Reine, malgré toute ſa retenuë, & j'en tremblai mille fois. Le Comte d'Eſſex avoit l'ame élevée, & capable de grandes choſes: l'ambition me le pouvoit ôter, je voulus deſlors preparer ma conſtance à tout ce qui pouvoit arriver, & ne conſerver que de l'eſtime pour lui: mais étoit-il temps d'eſperer ce que toute ma raiſon, & deux années de mariage, n'avoient pû faire? Enfin la jalouſie ſuivit la crainte, je commençai de croire que les reſpects du Comte d'Eſſex pour la Reine pouvoient être cauſez par une tendreſſe cachée; le chagrin s'empara de mon ame. Le Comte s'en apperçut, il me ſollicita long-temps de lui en ap-

prendre la cauſe, je reſiſtai autant que je pus. Je ſuis jalouſe, lui dis-je enfin, avec un peu d'emportement, & je crains de perdre votre cœur. Ce n'eſt pas un malheur, reprit-il, que de ſe voir aimé juſqu'aux doutes : mais vous n'en devez point avoir de la fidelité de ce cœur, qui n'a jamais ſoupiré que pour vous. La Reine vous aime, interrompis-je ; & ſes ſentimens ſoutenus de ſa grandeur, ſont de dangereuſes épreuves pour votre perſeverance. La Reine a de l'amour pour moi, Madame, repliqua le Comte d'Eſſex ! Quel motif donnez-vous à une ſimple bien-veillance, qui a peut-être recompensé trop genereuſement des ſervices qui ne le méritoient pas ? Elle eſt trop fiere, & a trop d'empire ſur ſa raiſon, pour tomber dans cet excés de foibleſſe ; & comme vous n'ignorez pas combien elle a mépriſé d'illuſtres alliances, vous devez croire qu'elle eſt au deſſus de l'amour, & qu'elle ne protege ma fortune que par une inclination genereuſe. Comme il n'y a point de Rois, auſquels je ne vouluſſe vous preferer, repris-je, ſi je juge des ſentimens de la Reine par les miens, je me perſuaderai aiſément qu'elle eſt capable de faire la même choſe. Enfin elle vous regarde inceſſamment, malgré toutes les précautions qu'elle prend ; ſes yeux ne paroiſſent contens que quand ils rencontrent les vôtres ; & j'ai ſurpris des ſoupirs qu'un cœur auſſi intereſſé que le

rien ne peut entendre ſans émotion. Je n'avois pas encore connu tout mon bonheur, repliqua le Comte d'Eſſex, & un peu de jalouſie acheve de me le faire voir tout entier. Cependant, Madame, permettez-moi de vous dire que vous ne la deviez point écouter. Si la Reine avoit la foibleſſe que vous dites, ſi elle m'offroit ſa Couronne & ſon cœur, je vous ferois voir, en refuſant l'un & l'autre, que ſi j'ai de l'ambition, j'ai mille fois plus d'amour pour vous. Pour vous faire voir que vous ne rendez pas juſtice aux ſentimens de la Reine, ſouffrez que je la faſſe conſentir à notre mariage, la bienſeance eſt ſatisfaite du côté de votre deüil, vous me rendrez le plus heureux de tous les hommes, & vous ne douterez plus de ma fidelité. Je ne m'oppoſai point à ce que le Comte propoſoit, & ſi je ne pus me perſuader entierement qu'il ne fût point aimé de la Reine, je crus toujours qu'il n'en avoit aucune connoiſſance. Pour vous témoigner, me dit-il, que je ne vous ferois point un myſtere de ce que la Reine pourroit me dire d'obligeant; je vous avouë que je vous ſacrifie une des plus belles femmes de la Cour, qui a fait mille avances pour m'engager à l'aimer. Je le preſſai de me dire ſon nom : Mais il me conjura de me contenter de ce qu'il m'avoit dit, & de ne le contraindre pas à devenir indiſcret; j'eus cette complaiſance pour lui, & je ne le preſſai pas davantage.

La Comteſſe de Nottingam avoit rougi à cet endroit du diſcours de la Comteſſe d'Eſſex, elle croyoit bien être celle dont elle avoit parlé; ſa haine en auroit augmenté, ſi elle n'avoit pas été des plus fortes : elle ne l'interrompit point cependant, & la laiſſa pourſuivre ſon Hiſtoire.

La franchiſe du Comte d'Eſſex termina tous mes ſoupçons; il prit ſon temps pour parler à la Reine, quand il fut la remercier du gouvernement d'Irlande qu'elle lui avoit donné, & revint me trouver tranſporté de joie, pour me dire que non-ſeulement elle conſentoit à ce qu'il lui avoit demandé, mais qu'il croyoit qu'elle avoit envie de faire le Comte de Leyceſtre Roy d'Angleterre. Ce diſcours acheva de me mettre en repos, & je connus avec le Comte d'Eſſex, que j'avois eu tort d'être jalouſe.

Nous paſſames quelques jours avec bien des douceurs. Mais ils furent cruellement troublez par l'ordre que le Comte reçut d'aller commander des Troupes que la Reine envoyoit au Roy de France. Je n'eus point le temps de lui témoigner mes chagrins, ni de prendre part aux ſiens. Notre adieu fut precipité; & ce fut alors que je me repentis de l'avoir cru. Les froideurs de la Reine me perſuaderent que mes premiers ſoupçons étoient veritables, & qu'elle n'éloignoit le Comte d'eſſex, que pour nous empêcher de nous voir.

J'abandonnai la Cour dès que je pûs prier la Reine avec bienſeance de me le permettre, pour me retirer dans une maiſon de mon Pere à cinquante milles de Londres. Je ne vous dirai point toutes les allarmes que me cauſa le bruit de la mort du Comte d'Eſſex à ſon retour d'Eſpagne, ni de quelle maniere nous nous écrivions pendant ſon abſence. J'étois dans la derniere douleur, lorſque je le vis arriver chez moy plus ſoumis & plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais paru.

Il voulut encore combattre l'opinion que j'avois de la Reine : mais je m'obſtinai à lui faire comprendre que cette verité étoit trop certaine. Après l'en avoir perſuadé, il m'offrit de quitter l'Angleterre, ſi je voulois lui marquer quelque lieu où nous puſſions vivre tranquillement. Mon cœur étoit aſſez intereſſé à conſentir à cette propoſition, ſi j'avois voulu l'écouter : mais trouvant de l'injuſtice à ruïner les commencemens heureux de la fortune du Comte d'Eſſex, & à borner toutes ſes eſperances à une fuite que rien ne pouvoit rendre excuſable, je m'en défendis comme d'une choſe impoſſible ; & prévenant d'un ſoupir le conſeil que j'allois donner : Oubliez-moi, pourſuivis-je ; je voi bien que vous y ſerez forcé par votre deſtinée: la Reine nous traverſera éternellement, elle ne manquera point de pretextes pour nous ſeparer ; il vaut mieux que vous rompiez un attachement qui ne convient

point à l'état de vos affaires. C'eſt pour moi le plus grand de tous les malheurs, mais je m'y ſoumettrai, s'il vous eſt utile. Vous craignez mon indifference, interrompit le Comte; & vous avez la force, ou pluſtoſt la cruauté de me la conſeiller! Si j'étois plus aimé, je ſerois mieux connu de vous; & ſi j'étois capable d'une injuſtice, je croirois que vous ne m'exhorteriez à vous oublier, que pour ne vous ſouvenir plus de moi. Mais, Madame, ſans pouſſer plus loin des doutes & des diſcours qui deſeſperent mon amour, perſuadez-vous *bien* que je vous aime plus que toutes les choſes du monde. Je ſçai une voie ſure & facile de vous mettre en repos, vous ne voulez pas fuir avec moi, & cependant la Reine vous allarme toujours. Conſentez que je vous épouſe ſecrettement, & cachons ce Mariage juſqu'à un temps plus heureux; vous bornerez par là le pouvoir & le deſſein de la Reine: vous ne douterez plus de mon cœur; & ſi notre ſecret eſt découvert, la fuite nous éloignera des reſſentimens que nous pourrions craindre.

J'écoutai ce diſcours avec d'étranges mouvemens. Tout m'obligeoit à croire le Comte d'Eſſex: mais me repreſentant ma reputation déchirée par le myſtere du mariage, je craignois de conſentir à me perdre. Le Comte ſe plaignit, je pleurai, l'Amour fut notre arbitre, & décida en ſa faveur. Aprés une reſiſtance

opiniâtre, je conſentis à cet engagement ſecret, à condition que le Comte partiroit le lendemain pour Londres, & paroîtroit devant la Reine dégagé de tous les ſentimens qu'il avoit témoignez pour moi. Nous conſentimes que notre mariage ſe feroit chez le Comte de Soubtantonne ſon ami particulier, où je me rendrois, pendant qu'il iroit à Londres. Nous nous ſeparames ainſi. Il en prit le chemin, & moi celui de Soubtantonne, ſous la conduite de Tracy domeſtique du Comte d'Eſſex, en qui il ſe confioit de toutes choſes.

Comme le Comte avoit été en poſte, il eut le temps de prendre ſes meſures. Soubtantonne me vint recevoir chez lui, & le Comte d'Eſſex s'y rendit, dès qu'il eut obtenu de la Reine la permiſſion de s'abſenter pour quelques jours.

Nous voila parvenus à cet inſtant qui nous preparoit tant de traverſes. Nous fumes épouſez en preſence de Soubtantonne, de Tracy, de quelques femmes que j'avois avec moy, & d'un parent du Comte d'Eſſex. Il me dit la reception que la Reine lui avoit faite; & commença de m'avouer qu'il s'en croyoit aimé.

Il ne fut que ſix jours à Soubtantonne, pendant leſquels nous reglâmes ce que nous devions faire. J'étois trop éloignée de Londres, pour voir ſouvent le Comte, ſans découvrir notre commerce, &

rien ne nous parut plus propre à le cacher, que la maiſon qu'il a à quelques milles d'ici ſur les bords de la Tamiſe. Elle eſt ſans voiſinage, & aſſez forte pour empêcher la ſurpriſe, comme il a paru dans nos dernieres avantures. Ce fut donc là que je fus conduite par Soubtantonne & Tracy, après avoir mis ordre à mes affaires, pendant que le Comte d'Eſſex retourna à Londres.

Je trouvai cette ſolitude la plus agreable du monde: Le Comte d'Eſſex m'y voyoit tous les jours, & j'y ai paſſé deux ans ſans m'y ennuyer un moment: mais ſur la fin il arriva une choſe qui nous embarraſſa cruellement.

Comme le Comte d'Eſſex avoit une infinité d'ennemis & d'envieux, quelques précautions qu'il pût prendre, on s'apperçut de l'aſſiduité extraordinaire qu'il avoit pour le lieu où j'étois. La Reine en fut même avertie, & s'en inquieta, peut-être plus par le ſoupçon de quelque galanterie cachée, que pour les autres choſes qu'on lui vouloit perſuader. Je ne lui donnois aucune inquietude, & le détachement du Comte d'Eſſex, joint à un voyage de France que j'avois feint, la mettoit en repos de ce côté-là. Elle voulut cependant voir ſi les charmes de la maiſon du Comte étoient ſeuls capables de l'arrêter, ou ſi elle y découvriroit quelque myſtere. Elle ordonna donc, un jour qu'il étoit auprès d'elle, de faire tenir prêtes toutes les per-

ônnes qui la ſuivoient ordinairement. Il y a long-temps que j'ai envie de voir vore maiſon de Campagne, lui dit-elle ; on m'en a fait une peinture agreable ; le emps eſt beau, & je croi que cette promenade me divertira aujourd'hui. Vous comprenez bien, Madame, les frayeurs qui s'emparerent de l'ame du Comte d'Eſſex à ce diſcours. Il n'oſa s'oppoſer ouvertement au deſſein de la Reine : mais il tâcha de lui faire comprendre que ſa Maiſon ne meritoit pas la peine qu'elle ſe vouloit donner. Enfin l'y voyant determinée, il la ſupplia de lui permettre d'aller mettre les choſes en état de la recevoir. Non, reprit-elle, vous ſerez mon guide, & il n'eſt pas beſoin de preparation.

Le Comte d'Eſſex trembla pour moi à ces paroles. Tous les moyens de prendre la moindre précaution lui étoient ôtez, & ſon embarras qui paroiſſoit malgré lui, augmenta la curioſité de la Reine. Imaginez-vous ſon agitation pendant le chemin, & combien il ſouhaita de fois quelque obſtacle pour ce voyage. La fortune n'y en mit aucun ; ils arriverent, & la Reine voulut voir d'abord les appartemens. Le Comte interdit lui donna la main, & comme la chambre que j'occupois étoit la plus belle, ce fut la premiere qui l'arrêta. Le Comte voyant le mal ſans remede, en pouſſa lui-même la porte, qu'il trouva ouverte contre ſa coûtume, & fut ſurpris bien agreable-

ment de n'y trouver que Tracy, qui dormoit, ou pluſtoſt qui feignoit de dormir ſur un lit de repos : On n'eut pas de peine à l'éveiller, & il ſe retira, aprés avoir témoigné ſa ſurpriſe & ſon reſpect.

Le Comte d'Eſſex qui le croyoit à Londres, s'imagina que quelque genie favorable lui avoit revelé ſon avanture. Il reſpira un moment : mais un autre trouble ſuivit le premier. Mon portrait étoit dans le même lieu, caché ſeulement d'un rideau. La Reine demanda ſi c'étoit celui du Comte ? Il répondit fort embarraſſé que non : Elle découvrit alors le portrait, & ſe vit toute entiere où le Comte avoit cru que j'étois : Ce fut alors qu'il ſe perſuada que l'affectionné Tracy avoit eu quelque connoiſſance de ce voyage. La Reine témoigna beaucoup de joie de voir ſon portait dans la chambre du Comte. De la maiſon elle paſſa dans le jardin, prit quelque choſe de ce que le Comte lui preſenta pour manger, & retourna à Londres, avec le Comte, ſans aucun reſte de ſoupçon.

La choſe ſe paſſa ainſi de leur côté ; & du nôtre vous l'allez apprendre en deux mots. Dans le même inſtant que la Reine dit au Comte d'Eſſex qu'elle vouloit aller chez lui, Soubtantonne étoit à la porte de la chambre. Vous venez fort à propos pour accompagner la Reine chez le Comtez d'Eſſex, lui dit l'Officier, qui alloit faire preparer l'équipage.

Le Comte de Soubtantonne comprit

aſſez, par ce peu de paroles, le malheur qui menaçoit ſon amy; & pour y apporter quelque remede: Je me trouve mal, dit-il, à celui qui parloit. La Reine pourroit m'ordonner de la ſuivre, je n'entrerai point chez elle preſentement: Ne dites point, s'il vous plâit, que vous m'ayez vû. L'Officier le lui promit, & Soubtantonne courut chez le Comte d'Eſſex avertir Tracy de ce qui ſe paſſoit. Celui-ci prit en même temps le meilleur des chevaux de ſon Maître; & mettant ſa vigueur à l'épreuve, il arriva auprès de nous, avant que la Reine fût partie de Londres.

Je fus fort inquiette, quand j'appris ce qui l'amenoit. Il nous cacha, mes femmes & moi, dans un endroit où il y avoit peu d'apparence que nous fuſſions découvertes, & fit enſuite le change du portrait de la Reine avec le mien. Je revis le Comte d'Eſſex le même ſoir, qui me dit combien il avoit ſouffert, & la peine dont Soubtantonne & Tracy l'avoient tiré.

L'Irlande ſe revolta alors. J'accouchai dans ce temps-là; & le Comte d'Eſſex qui m'aimoit autant que la gloire, ſe vit expoſé à de terribles combats: enfin ſon devoir l'emporta, il demanda le Commandement de l'Armée; & la Reine en le lui accordant, lui découvrit auſſi tout le ſecret de ſes ſentimens, que j'avois déja trop connus. Elle lui dit mille choſes tendres; & pour confirmer ſes paro-

les, luy donna une bague, qui met encore l'infortuné Comte d'Eſſex en état d'exiger beaucoup d'elle. Comme il étoit preparé à ce qu'il apprit alors, il menagea l'eſprit de la Reine; & vous voyez bien, Madame, s'il pouvoit s'empêcher de feindre. Il me fit un recit fidele de tout ce qui ſe paſſa entre eux; & craignant tout pour moy pendant ſon abſence, il prit la reſolution de m'eloigner, & de ſortir lui-même d'Angleterre, ſi les choſes étoient découvertes. Il eſt vrai que dans cette pensée, il menagea des aſiles. Le Roy d'Ecoſſe lui en offrit juſques dans le Palais d'Edimbourg; & le Comte de Terone lui fit faire une infinité de propoſitions, auſquelles il eſt certain qu'il n'a pas voulu entendre.

Comme j'étois encore foible quand il partit, je fus obligée de ſonger à me remettre un peu, avant que d'entreprendre le voyage d'Ecoſſe. La fortune s'y oppoſa, le Comte d'Eſſex fut accusé de pluſieurs choſes differentes, & la Reine prévenuë par nos ennemis, prit nos précautions pour des crimes. Enfin, Madame, le Comte fut contraint de ſe venir enfermer dans le lieu où j'étois, reſolu de perir en me défendant. Vous ſçavez tout ce qui s'eſt paſsé, jugez de mes frayeurs parmi tant de troubles, & de ſang que je voyois répandre tous les jours.

Le Comte me conjuroit inceſſamment de ſortir d'un lieu où il ne pouvoit pas reſiſter

reſiſter long-temps contre des forces ſi puiſſantes. Je l'exhortois à ſe rendre, & à implorer les bontez de la Reine: mais il me proteſta qu'il ne le feroit pas que je ne fuſſe en ſureté. Il falut donc ſe reſoudre à l'abandonner, & prendre le chemin d'Edimbourg. Le fidele Tracy qui pouvoit m'y conduire, avoit péri pour les intereſts de ſon Maître, & le Comte d'Eſſex me remit entre les mains d'un de ſes parens. On m'arracha d'entre ſes bras, pour me porter dans un Bateau au bord de la Tamiſe, qui nous mena juſqu'à l'eſcorte qui nous attendoit.

La crainte & la douleur me donnerent la fiévre, je fus obligée de m'arrêter quelques jours à une petite Ville, où j'appris l'empriſonnement du Comte d'Eſſex, & la reſolution que la Reine avoit priſe de le perdre. Quand on perd l'eſperance, on ſe porte toujours aux extrêmitez. Mon deſeſpoir me fit reſoudre à me preſenter à la Reine, & à tâcher de la flechir, en lui avoüant tout ce qui s'étoit paſſé. Mais, Madame, comme vous le ſçavez, je n'ai point trouvé ſon cœur diſpoſé à nous pardonner. Ma conduite n'a eu qu'un cruel effet, & je puis me reprocher juſtement tous les malheurs du Comte d'Eſſex.

Ce diſcours ſe termina par des larmes: mais ce ne fut pas à les eſſuyer que la Comteſſe de Nottingam s'occupa. Plus d'un endroit de cette Hiſtoire l'intereſſoit, ſes fureurs en augmenterent; &

abandonnant la Comteſſe d'Eſſex à toute l'horreur de ſon deſeſpoir, elle retourna auprès de la Reine, qui s'abîmoit dans le ſien. Elle employa tous ſes ſoins à renouveller la colere de cette Princeſſe; & ſans parler ouvertement contre le Criminel, ſa cruelle adreſſe ne laiſſa pas d'agir avec ſuccès.

On avoit cependant differé l'execution de l'Arreſt, & c'étoit un terrible ſujet d'inquietude pour Cecile, & pour elle. Que ferons-nous, Madame, lui diſoit-il? Si la Reine ne peut conſentir qu'on ſatisfaſſe aux droits de la juſtice, dans le temps que ſa colere doit avoir le plus de force, que fera-t-elle, quand ſa tendreſſe agira toute ſeule? Je crains tout de l'Amour; quand il a triomphé d'une ame comme la ſienne, il y regne avec plus d'empire que dans une autre, & je ne ſçay ſi toutes nos précautions lui pourroient reſiſter. Enfin tout condamné qu'eſt le Comte d'Eſſex par une Aſſemblée auguſte, nous pouvons le revoir dans ſa premiere faveur, & voir renverſer la nôtre au premier pas qu'il fera à la Cour. Je perdrai bien des ſoins avant que ce malheur arrive, repliqua la Comteſſe. La Reine m'écoute, je ſçay parler, je ne ſuis point ſuſpecte, & je n'ignore pas les plus particuliers ſecrets de l'un & de l'autre. Il ne faut point nous flater, le Comte d'Eſſex eſt maître de ſon ſort. S'il devient ſuppliant, la Reine n'aura pas la force de lui reſiſter. Il a

un gage, qui a un pouvoir abſolu ſur elle : mais grace à l'orgueil qu'il a fait paroître juſqu'ici, ce n'eſt pas le moyen dont il ſe ſervira. De plus, quelles perſonnes pourroit-il employer à cette negociation, dont il ne nous ſoit aiſé de corrompre la fidelité ? Je ne quitte point la Reine, & vous répons ſur ma vie, de ce qui ſe paſſera ici, veillez de votre côté, & ne nous laiſſez point ſurprendre.

Cecile connoiſſoit trop bien la Comteſſe de Nottingam, pour douter de ce quelle lui diſoit ; il s'en ſepara moins inquiet, & ne ſongea plus qu'à ce qui pouvoit flater leur commune haine.

La Reine paſſa une de ces nuits cruelles, où le corps & l'eſprit ſouffrent également. Elle ſe remettoit inceſſamment devant les yeux toutes les infidelitez du Comte d'Eſſex, ſes conſpirations contre ſon autorité, ce mariage ſecret, aux douceurs duquel il s'étoit abandonné, pendant qu'il paroiſſoit tout à elle, & enfin l'orgueil qu'il conſervoit dans l'état du monde le plus malheureux. Il étoit des momens où elle croyoit ces reflexions aſſez puiſſantes pour l'obliger à le voir perir conſtamment. Mais à peine ſe l'étoit-elle perſuadé ; que l'idée agreable de celui qu'elle vouloit perdre, ſon merite, ſes ſervices, & le penchant naturel qu'elle avoit pour lui, la faiſoient paſſer à des reſolutions plus douces. Elle trouvoit quelque choſe de plus ſatisfaiſant à le voir criminel, qu'à ne le voir jamais. La

ſeule pensée de ſon ſupplice lui ôtoit preſque la connoiſſance, quoy qu'il fût incertain, & qu'elle eût le pouvoir de l'empêcher.

La Comteſſe de Nottingam ne veilloit pas moins qu'elle, par des raiſons bien differentes; & s'étant renduë auprès d'elle le matin, ſelon ſa coûtume: Vous me trouvez dans un état bien déplorable, lui dit la Reine; & ſi vos conſeils ne m'aident à m'en tirer, je ne croi pas le ſupporter long-temps. Le malheureux qui cauſe tant de trouble, eſt toujours preſent devant mes yeux, de la maniere du monde la plus pitoyable. Seroit-il poſſible que je ne fiſſe rien pour lui dans cette extrêmité? Le laiſſerai-je perir, comme ſi je n'avois eu que de l'indifference pour ſa perſonne, après lui avoir donné tant de marques du contraire? Ce ſont ces tendres ſentimens, reprit la Comteſſe, dont le Comte d'Eſſex ſe prévaut, & je ne doute point qu'il ne prétende triompher encore des bontez que Votre Majeſté lui a toujours fait paroiſtre. Si on l'avoit conduit de Weſtminſter à l'échafaut, que le ſpectacle de ſa mort eût frappé ſon imagination, & qu'enfin il eût vû faire grace à Soubtantonne ſans prolonger ſa vie, il auroit aſſurement mis tout en uſage pour vous toucher: Mais il ſçait le pouvoir qu'il a ſur vous, & prétend qu'en recevant une grace, qu'il ne veut point demander, toute la terre ſe perſuadera qu'il eſt innocent. Cepen-

dant, Madame, ſi les choſes alloient de cette ſorte, quelle opinion auroit-on de la Juſtice de ce Royaume; & quel jugement pourroit on faire de Votre Majeſté? perſonne n'ignore cette avanture; & ſi le Comte d'Eſſex, qui ne convient point de ſes crimes, ſe voit libre ſans s'être juſtifié, ne pourra-t-on pas ſe perſuader que l'Angleterre eſt gouvernée par une Reine qui n'a pas tout le diſcernement que la Renommée publie?

L'arrivée de Cecile fortifia extrêmement le parti de la Comteſſe de Nottingam. Il ſe ſervit de tout l'art d'une cruelle éloquence, pour faire comprendre à la Reine, qu'il importoit à ſa gloire de mettre le Comte d'Eſſex à la derniere extrêmité.

Un mouvement de colere ſe mit de leur parti: Elle conſentit enfin à lui faire voir la mort de plus près, & Cecile ne manqua pas de diligence pour faire porter les ordres de la Reine à ceux qui devoient avoir part à la funeſte ceremonie.

Le Comte d'Eſſex avoit crû veritablement, comme la Comteſſe de Nottingam l'avoit deviné, qu'il ne devoit point demander une grace, que les tendteſſes de la Reine lui vouloient apparemment accorder. Mais ſe voyant prêt à paſſer de ſa priſon au lieu de ſon ſupplice, ce fut alors qu'il crut ne devoir pas negliger les moyens qu'il avoit de faire revenir la Reine. Il ſe reſolut donc d'implorer ſa clemence, & de la faire ſou-

venir de ſes ſermens ; & comme il ſçavoit que la Comteſſe de Nottingam poſſedoit alors ſa faveur & toute ſa confiance ; quoi qu'il eût lieu de croire qu'elle n'étoit point ſatisfaite de lui, il ſe perſuada qu'elle pourroit avoir aſſez de generoſité pour le ſervir dans cette mediation importante. Il l'envoya donc ſupplier de vouloir bien ſe rendre auprès de lui ; & pleine d'impatience d'apprendre la cauſe de cette priere, elle partit ſans en avoir averti la Reine.

Il falloit être naturellement barbare, pour voir la perſonne du Comte d'Eſſex, & ſçavoir ſon malheur, ſans être touchée de compaſſion. La Comteſſe de Nottingam ne ſentit à ſa vûë que de la cruauté : mais feignant quelque choſe de plus doux, elle le laiſſa s'expliquer de cette ſorte.

Pourrez-vous pardonner au plus malheureux de tous les hommes, Madame, lui dit-il, la peine qu'il vous donne dans un temps où il ne doit pas ſe flater qu'il vous ſoit reſté aucune bonté pour lui ? Il me ſeroit cependant bien avantageux que vous euſſiez celle de me proteger auprès de la Reine. Je ſçai le pouvoir que vous avez ſur elle ; & ſi vous le joignez au repentir que j'ai de l'avoir offenſée, je ne doute point que nous n'obtenions beaucoup. Dites-lui, Madame, continua-t-il, en mettant un genou en terre, que vous m'avez vû ſuppliant, & plein de la douleur que je dois avoir d'avoir

merité ſa haine. Rendez-luy cette bague, que j'ay conſervée, & priez-la de ſe ſouvenir des promeſſes qu'elle me fit en me la donnant. Je lui demande la vie en faveur de ce gage, & elle ne peut me la refuſer, ſans trahir ſes ſermens. Je ne l'enviſage pas deſormais comme une choſe fort agreable pour moi; mais une femme deſeſperée, l'intereſt d'un fils m'en demandent la continuation. Je croi que l'innocence de l'une & l'enfance de l'autre n'ont pas beſoin que je les juſtifie, & c'eſt pour moy ſeul qu'il faut ſolliciter la Reine.

La Comteſſe de Nottingam fut tranſportée de joye en voyant que le Comte d'Eſſex lui confioit la bague importante qui l'avoit ſi ſouvent allarmée, & dont Cecile redoutoit toujours le pouvoir. Elle promit tout ce qu'elle n'avoit point envie de faire, donna même quelques larmes diſſimulées au Comte d'Eſſex, & l'aſſura que de ce pas elle alloit mettre tout en uſage pour lui.

Ce ne fut point à la Reine qu'elle alla rendre compte de ſa viſite. Cecile qui l'attendoit, la loüa de ſa cruauté, & goûta la joye de ne voir plus d'obſtacle à la mort du Comte d'Eſſex.

Ils furent enſemble chez la Reine. Elle demanda d'abord, de quelle maniere le Comte avoit reçû ſes derniers ordres. Il n'a jamais été ſi fier, Madame, reprit Cecile, & il ne peut ſe reſoudre à faire paroître le moindre repentir; il n'eſt oc-

cupé que de ſa femme, & c'eſt la ſeule choſe dont il parle à ceux qui l'approchent. Qu'il meure donc, s'écria la Reine irritée, qu'il periſſe, puiſqu'il le veut. Qu'on me délivre de la cruelle incertitude qui me trouble. Je ne m'oppoſe plus à l'execution de l'Arreſt.

Ce Miniſtre zelé ne voulut pas laiſſer le temps à la Reine de faire la moindre reflexion; & pendant que le Comte d'Eſſex attendoit l'effet des promeſſes de l'infidelle Comteſſe de Nottingam, on fit les apprêts de ſa mort dans la Tour, pour éviter quelque rebellion du peuple qui l'aimoit.

Il avoit l'ame naturellement grande, & vit ſon infortune ſans faire paroître aucune foibleſſe. Jamais perſonne n'a marché à la mort avec plus de fermeté que lui, il ne murmura point contre la Reine; quoi qu'il pût reprocher quelque choſe à ſes promeſſes. On le vit monter conſtamment ſur l'échafaut, ôter lui-même ſes habits, recommander ſa famille à ceux qui l'aſſiſtoient; & aprés avoir tiré des larmes des yeux de tous ceux qui furent témoins de ſes derniers momens, il reçut la mort, ſans permettre que les ſiens en fuſſent couverts.

Ainſi finit ce fameux Favori d'Eliſabeth, né avec les plus belles qualitez du monde, & qui eût été trop heureux, ſi l'Amour avoit eu moins d'empire ſur lui.

Dès

Dès que la Reine eut conſenti à ſon trépas, elle retomba dans ſes premieres irreſolutions; & après un combat qui la fit cruellement ſouffrir, elle ſe détermina à pardonner, & envoya un Officier de ſes Gardes défendre que l'on paſsât outre. Mais il étoit trop tard. La diligence de Cecile avoit prévû à tous ſes retours, le Comte étoit déja executé, & ce fut la réponſe qu'il porta à la Reine. Elle ſortit alors de ſa moderation ordinaire, ſa douleur éclata devant tout le monde. Impatient Cecile, s'écria-t-elle, que votre zele barbare me va cauſer de maux? Enſuite elle s'abandonna aux larmes, & ne voulut ſouffrir ni les ſoins ni les conſolations des perſonnes qui approchoient d'elle.

Pendant qu'elle deteſtoit ſa colere, Cecile qui l'avoit ſi ſoigneuſement excitée, goûtoit la joie qu'il s'étoit procurée, & la Comteſſe de Nottingam ſe felicitoit de s'être vangée enfin d'un homme qui avoit mépriſé ſes charmes.

Il n'y a rien qui puiſſe exprimer la douleur de la Comteſſe d'Eſſex. Les ames les plus endurcies lui donnoient des larmes. La Reine dont la colere étoit morte avec le Comte, l'envoya conſoler, & l'aſſurer en même temps qu'elle étoit libre, & qu'elle pouvoit diſpoſer des biens de ſon Mary. Qu'elle prenne ma vie, & garde ſa pitié, dit-elle, à ceux qui lui parloient; elle m'a ôté tout ce qui me la rendoit chere, & ne peut re-

parer les malheurs qu'elle m'a cauſez. Les conſolations que les Amis du Comte d'Eſſex lui donnerent n'eurent aucun effet dans ces premiers momens. On la tira de Londres, ſans qu'elle en prît la moindre connoiſſance ; & ſi le temps la conſola, il en fallut un eſpace bien conſiderable.

Pour la Reine, elle ne traîna plus qu'une vie languiſſante ; & la ſeule choſe qui flatoit ſa douleur, c'étoit de ſonger que le Comte d'Eſſex l'avoit mépriſée juſqu'à la mort, & n'avoit jamais voulu lui faire de ſoumiſſion.

Cependant la Comteſſe de Nottingam ne joüit pas long-temps de ſon infidele vie : une maladie violente lui fit voir les horreurs de la mort ; les remords commencerent à la perſecuter ; l'image du Comte d'Eſſex qu'elle avoit cruellement fait perir, lui faiſoit inceſſamment des reproches ; & ſe voyant à l'extrêmité, elle ne voulut point mourir ſans avoüer ſon crime à la Reine ; & l'ayant fait ſupplier de lui accorder un moment d'audience, elle lui avoüa tout ce qui s'étoit paſsé entre le Comte d'Eſſex & elle ; l'amour qu'elle avoit eu pour lui, la haine implacable qui lui avoit ſuccedé, & la perfidie qu'elle avoit euë, de garder la bague qu'il lui avoit confiée. Elle la preſenta enſuite à la Reine, qui penſa expirer en la recevant. Elle n'avoit plus de raiſon pour ſe conſoler ; & peu s'en falut que la Comteſſe mourante n'éprouvât la

violence de ſon reſſentiment. Malheureuſe ! s'écria-t-elle, en lui jettant des regards pleins d'indignation, à quels remords viens-tu m'expoſer ? Je ne ſçay ſi le Ciel te pardonnera ton crime ; mais je ſens bien que je ne ſuis pas capable de l'oublier. Elle ſortit enſuite, & la Comteſſe mourut quatre heures après.

Ce coup donna une atteinte violente à la ſanté de la Reine, qui étoit alors toute languiſſante. Elle mourut ſans ſe conſoler de la mort du Comte d'Eſſex ; & Cecile avoit trop aimé la Comteſſe de Nottingam, pour l'être aiſement de la ſienne. Le trépas de la Reine Eliſabeth fit repaſſer la Couronne d'Angleterre dans l'illuſtre Maiſon de Stuard, à qui elle appartenoit de droit legitime. Le Roy Jacques I. la porta long-temps avec beaucoup de gloire, & l'a laiſſée à ſa poſterité pour le repos de ſes Royaumes.

FIN.

# MADEMOISELLE DE BENONVILLE,

## *NOUVELLE GALANTE.*

LA magnificence & la galanterie ont toujours été le partage de la Cour de France. C'eſt à cette Nation que nous devons tout ce qui brille à nos yeux. Elle a trouvé de tout temps le ſecret de plaire ; & bien que le luſtre où elle ſe trouve aujourd'hui faſſe que pluſieurs la regardent avec des yeux de jalouſie, il eſt conſtant que tout jaloux qu'ils ſont, ils ne lui ſçauroient refuſer l'eſtime qui lui eſt dûë. Mais ſi elle excelle en quelque choſe, c'eſt ſans doute en l'art de faire l'amour ; il faut une vertu ſurnaturelle pour lui reſiſter. Les gens de cette Nation ſe transforment en toutes ſortes de figures pour parvenir à leurs deſſeins. Faut-il être complaiſant ? ils le ſont juſqu'à l'excès. Faut-il procurer des plaiſirs ? ils en

TAYLOR INST.
O

inventent de nouveaux. Faut-il être liberal ? ils le ſont juſqu'à la profuſion. Ils font enfin tout ce qu'ils veulent faire, & tout ce qu'on peut deſirer, ſi vous exceptez d'être diſcret, vertu qui leur eſt inconnuë.

C'eſt par là que nous ſçavons quantité de choſes qui devroient être enſevelies dans le ſilence. C'eſt par là auſſi que les femmes devroient être à leur égard en une grande reſerve ; mais comme la ſageſſe & la beauté ſont deux qualitez fort difficiles à accorder enſemble, il ne faut pas s'étonner ſi celles qui ſont pourvûës de la derniere, s'expoſent à un écueil qui leur paroiſtroit inévitable, ſi elles y vouloient faire reflexion.

Cependant faiſons voir, par une Hiſtoire arrivée de nos jours, que cette regle n'eſt point ſi generale, qu'elle n'ait ſon exception ; faiſons voir, dis-je, un François extrêmement diſcret, & une femme également ſage & belle. L'exemple en ſera d'autant plus agreable, qu'on ne ſçauroit nier qu'il ne ſoit bien rare.

Nous ne rapporterons rien que de veritable ; & il y auroit nombre de gens qui ſçauroient bien-tôt de qui nous voulons parler, ſi ce n'eſt que nous tâcherons d'en éloigner la connoiſſance, en ſuppoſant non-ſeulement de faux noms à la place des veritables, mais en ſupprimant encore de certaines circonſtances qui pourroient faire deviner ce que nous voulons tenir caché par pluſieurs raiſons.

La Marquiſe de Benonville après avoir paſsé dix années d'un mariage heureux avec un homme d'un mérite également connu & des Courtiſans & des Gens de guerre, ſe le vit enlever par un coup de Mouſquet à un Siege d'une fameuſe Place de Flandres, que le Roy faiſoit lui-même en perſonne.

Ce Prince ayant été témoin à pluſieurs repriſes de la bravoure & des ſervices du Marquis de Benonville, qui tenoit un rang conſiderable dans ſes Armées, eut la bonté de témoigner le regret qu'il avoit de ſa mort; & après s'être informé avec une bonté qui lui eſt toute particuliere, de l'état où il laiſſoit ſa famille, ayant ſçû qu'il avoit trois enfans, un garçon & deux filles, il fit écrire à ſa veuve, que quand ſon fils ſeroit en âge de faire quelque choſe, elle ne manquât pas de le lui amener; que ſi en attendant elle avoit beſoin de quelques ſecours, elle pouvoit venir en Cour, où en conſideration des ſervices de ſon mari, elle trouveroit toujours une protection particuliere.

Madame de Benonville fut charmée d'une ſi grande bonté d'un Roy, qui étant chargé de toutes les affaires de l'Europe, ne ſembloit pas avoir le temps de deſcendre dans un détail comme celui-là. Si elle eût pû ſe conſoler de la mort de ſon mari, elle l'auroit fait après ce que venoit de faire un ſi grand Monarque; mais ſa perte étant d'une nature à ne

pouvoir être oubliée ſi toſt, elle paſſa ſept ou huit ans dans une retraite conforme à l'état où elle ſe trouvoit. Elle choiſit pour ſa demeure un Château que ſon mari lui avoit laiſſé dans le Berri, Province où la Nobleſſe paſſe beaucoup plus mal ſon temps que dans les autres Provinces du Royaume, parce qu'étant éloignées des rivieres, & le Commerce y étant fort modique, il s'enſuit que l'abondance qui eſt l'ame des plaiſirs, n'y regne pas comme ailleurs.

Ce fut par cette raiſon-là que cette Dame prefera un lieu ſi ſolitaire à un autre bien qu'elle avoit dans une Province proche de Paris, & où par conſequent on ſe divertiſſoit beaucoup mieux. Elle n'eut pas d'autre ſoin, étant là, que de bien élever ſes filles, dont l'aînée avoit huit à neuf ans, & la cadette un an moins. A l'égard de ſon fils, qui étoit l'aîné des trois, elle le laiſſa à Paris au Collége, où après avoir paſſé cinq ou ſix ans, il mourut de la petite verole.

Ce fut un ſurcroît d'affliction pour cette Dame, qui après avoir perdu ſon mari dans le temps qu'il promettoit beaucoup pour l'élevation de ſa famille, ſe voyoit encore enlever un fils, qui en devoit être tout le ſoutien. On avoit trouvé moyen de la conſoler de la premiere perte, en lui repreſentant que ſon mari faiſoit un mêtier qui l'expoſoit continuellement au malheur qui lui étoit arrivé; mais ne pouvant ſe dire la même

choſe de ſon fils, tout ce qu'on lui put alleguer là-deſſus ne la conſola nullement. Et à dire le vrai, elle étoit de celles qui eſtimeat plus un fils qu'une douzaine de filles, bien qu'elle eût tout le lieu du monde d'eſtre contente des ſiennes. Il y en avoit peu, & pour le corps & pour l'eſprit, que la Nature eût mieux partagées. L'aînée ſur-tout, étoit une perſonne que l'on ne pouvoit voir ſans l'admirer. Elle étoit d'une taille avantageuſe; & bien qu'on remarque d'ordinaire dans les grandes perſonnes de certains défauts qui effacent en quelque ſorte les agrémens dont la Nature les a pourvûës: l'on peut dire qu'elle avoit la majeſté des grandes tailles, & la fineſſe des petites. A l'égard de ſon viſage, je n'en ſçaurois faire le détail ſans lui faire tort. Elle avoit tous les traits parfaitement beaux: mais quand je les rapporterois tous les uns après les autres, je ne reüſſirois pas à décrire le charme ſecret qu'il y avoit dans ſon viſage. On ne pouvoit la regarder ſans être ſaiſi de ce trouble ſi propre à ôter le repos. Ses manieres achevoient ſur un cœur ce que ſes yeux avoient commencé: elles étoient toutes charmantes; & qui n'eût pas ſçû où elle avoit été élevée, n'auroit jamais manqué de dire, en la voyant, qu'il falloit qu'elle eût eu la Cour pour école, tant elle faiſoit toutes choſes de bonne grace.

Pour ce qui eſt de la cadette, elle avoit dans une taille mediocre les mê-

mes agrémens que l'aînée, mais non pas la même majeſté. Tout ce qu'elle faiſoit ſentoit ſa perſonne de condition. Elle étoit brune, au lieu que ſa Sœur étoit blonde ; & pourvû qu'on ne les vît pas enſemble, il n'y avoit perſonne qui lui pût refuſer ſon cœur. La Nature qui avoit mis cette difference entre leur taille & leurs cheveux, en avoit encore mis entre leurs humeurs ; l'aînée avoit une douceur nompareille, la cadette n'aimoit qu'à rire & à ſauter. Le tein de celle-cy étoit plus vif, mais la blancheur de l'autre avoit un éclat qui lui étoit particulier : comme ſi la Nature eût voulu donner à chacune quelques qualitez differentes, afin qu'elles ne fuſſent pas jalouſes l'une de l'autre.

Telles étoient les deux Filles de Madame de Benonville ; & avec ces qualitez il eſt aiſé de juger qu'elles auroient eu de quoi la contenter, ſi elle avoit été moins prévenuë en faveur de ſon fils. Ainſi quoi qu'on lui pût dire pour lui faire comprendre qu'elle avoit de quoi ſe conſoler ayant deux filles ſi parfaites, ce fut une ſi foible raiſon pour elle, que ſon affliction ne diminua aucunement. Au contraire augmentant tous les jours, elle ne voulut jamais quitter ſa ſolitude, bien que ſes parens & ceux de ſon mari lui mandaſſent que le lieu où elle tenoit ſes filles n'étoit pas un endroit propre à leur fortune. Que bien faites comme elles étoient, il n'y avoit que la Cour &

Paris qui dût être leur ſejour ; qu'ayant du bien, graces à Dieu, du merite, & de la qualité, ce n'étoit pas dans le fond d'une Province qu'il leur falloit chercher un mari ; & qu'il ne s'en trouvoit point là qui leur convinſſent.

Madame de Benonville qui ne pouvoit nier qu'ils n'euſſent raiſon, payoit les uns & les autres de défaites. Tantoſt elle avoit un Procès qui l'arrêtoit dans la Province, tantoſt elle avoit des ordres à donner qui requeroient ſa preſence : & enfin par de ſemblables détours, elle recula un an ou deux. A la fin un Frere de ſon Mary, qui ne pouvoit ſouffrir ſes Nieces dans cette ſolitude, prit le parti de ſe tranſporter lui-même ſur les lieux, pour lui faire connoiſtre autrement que par des lettres, que toute la Parenté ne pouvoit comprendre comment ayant tant d'interêt à procurer l'avancement de ſes filles, elle s'y oppoſoit par une obſtination ſans exemple. Il fut ébloüi, en arrivant, de la beauté de ſes Nieces, qu'il n'avoit point vû depuis deux ans ; & quoi qu'elles promiſſent beaucoup dès ce temps-là, il ne s'attendoit pas à leur trouver tant de charmes. Ce lui fut un ſujet de faire de plus grands reproches à ſa Belle-ſœur ; il tomba d'accord qu'elle avoit parfaitement bien réüſſi dans leur éducation ; mais il lui dit, qu'après avoir fait tout ce qui étoit en ſon pouvoir, ce ne ſeroit pas vouloir recueillir le fruit de ſes peines, ſi elle demeuroit

davantage dans un lieu ſi ſolitare.

Il ne lui fallut pas de grandes raiſons pour la convaincre, elle convint avec lui, qu'il étoit temps de les ſortir de ce deſert. Mais pour gagner encore un mois ou deux, elle lui demanda qu'elle pût vendre auparavant une certaine quantité de bois qu'elle avoit en ce païs-là, & dont il étoit neceſſaire qu'elle ſe défiſt, parce qu'ils commençoient à être ſur le retour. La raiſon paroiſſant plauſible, il lui dit qu'il y conſentoit volontiers; mais à condition qu'elle accompliroit la parole qu'elle lui donnoit. Elle le lui promit; & l'ayant ainſi renvoyé bien perſuadé qu'il verroit ſes Nieces l'hyver ſuivant à la Cour, il ne fut pas pluſtoſt arrivé à Paris, qu'il commença à publier lui-même ce qu'il avoit reconnu de leur beauté & de leur mérite. Comme il étoit un peu ſuſpect là-deſſus, on ne crut pas tout ce qu'il en diſoit, & l'on attendit à en juger quand on les verroit paroiſtre.

Madame de Benonville avoit effectivement quelques affaires ſur les lieux; mais Paris & le grand monde lui paroiſſant toujours inſupportables après la perte qu'elle avoit faite, il lui prit un tel dégoût de toutes choſes, qu'elle ſongea à ſe retirer en Religion. Elle eut en vûë d'y attirer ſes filles avec elle; & ſans leur rien dire d'abord de ſon deſſein, elle ſe contenta de leur parler des afflictions continuelles à quoi on étoit expoſé dans le mariage. Pour leur en faire un por-

trait plus ſenſible, elle ſe fit l'application de tout ce qu'elle diſoit. Elle leur conta qu'elle avoit été mariée à l'âge de dix-ſept ans à leur pere, qui n'en avoit que vingt-quatre. Que huit jours après être mariée, il l'avoit quittée pour aller à l'Armée, d'où il étoit revenu après avoir perdu tout ſon équipage. Que l'année d'après il lui en avoit fallu faire un tout nouveau, ſans compter les autres dépenſes qui regardoient ſon Regiment; mais qu'il n'avoit pas été plus heureux cette année-là que l'autre; que la maladie s'étoit miſe parmi ſes chevaux, laquelle en avoit fait mourir une partie. Que ç'avoit toujours été à recommencer tant qu'il avoit vécu; qu'il avoit été priſonnier une campagne, malade une autre; & qu'à chaque lettre que reçoit une femme qui a un mari à la guerre, elle doit s'attendre toujours à quelque méchante nouvelle. Qu'après tant de dépenſe & de chagrin, après en avoir été privée plus de huit ans, de dix qu'elle avoit été mariée, elle avoit eu pour comble d'affliction, le malheur de le perdre à la fleur de ſon âge. Que toutes les femmes qui ſe marioient à des perſonnes de qualité, devoient craindre une pareille diſgrace. Que comme elles étoient d'une condition à n'en jamais épouſer d'autres, elle étoit obligée de leur dire qu'il y avoit un meilleur parti à prendre pour elles. Que ce parti étoit de ſe faire Religieuſes; qu'elle leur en montreroit le chemin, ſi

elles étoient d'humeur à la ſuivre ; qu'elles éviteroient par là non-ſeulement tous les malheurs dont elles étoient menacées, ſi elles s'engageoient dans une autre condition ; mais encore quantité d'autres dont elle vouloit bien leur dire un mot en paſſant ; Que des Filles, avant que de trouver un mari, étoient expoſées à quantité de choſes fâcheuſes. Que la beauté & le merite ne mettoient pas à couvert des gens ſans foi & ſans honneur. Qu'au contraire, comme avec ces qualitez on attiroit plus de monde, il s'enſuivoit que parmi une grande troupe d'adorateurs il s'en trouvoit neceſſairement quelqu'un de ce genre. Que les uns étoient médiſans, ſans attendre qu'on leur en donnât ſujet ; les autres couvroient leur perfidie ſous de belles apparences, afin qu'après avoir attrapé quelque choſe, ils ſe puſſent vanter avec plus de fondement. Que la plupart de tous ces gens-là n'ayant que la galanterie en tête, s'étudioient depuis le matin juſqu'au ſoir à ſurprendre quelque pauvre fille, & même y reüſſiſſoient mieux que les autres, parce qu'ils en faiſoient leur unique occupation. Qu'elle concluoit de là qu'il n'y avoit rien de ſi dangereux que de s'engager dans le monde ; qu'elles l'en devoient croire plus qu'un autre, parce qu'elle y avoit été aſſez pour en parler pertinemment, & quelle avoit intereſt de ne leur conſeiller que ce qui étoit de leur bien.

Pour leur inſinuer que c'étoit là l'unique choſe qui la faiſoit parler, elle leur remontra le ſoin qu'elle avoit pris d'elles depuis leur naiſſance, tant pour leur perſonne, que pour leur bien; avec combien de tendreſſe elle les avoit toujours élevées; les pleurs qu'elle avoit répandues dès qu'elle leur avoit vû le moindre mal : puis tirant de là les conſequences qui en étoient à tirer, elle leur remontra de nouveau, que la propoſition qu'elle leur faiſoit ne venoit que d'un excès de tendreſſe. Sa fille aînée, qui étoit d'une docilité d'eſprit merveilleuſe, ne fit pas paroître une grande ſurpriſe à ce diſcours. Il n'en fut pas ainſi de la cadette. Comme elle n'avoit nulle diſpoſition à ce que ſa mere demandoit, elle lui répondit ingenument, qu'elle ne croyoit pas qu'elle eût envie elle-même de faire ce qu'elle leur propoſoit. Que quand cela ſeroit, elle ne ſe ſentoit point d'humeur à lui tenir compagnie dans un Cloître; qu'il falloit que Dieu appellât à ce genre de vie, & que n'ayant encore rien ſenti de cette vocation, elle aimoit mieux courir les riſques d'une vie commune. Tant pis pour vous, ma fille, répondit Madame de Benonville. Je ne prétends point vous forcer : mais ſi Dieu vous fait la grace de vivre encore quelque temps, vous verrez que le parti que je vous conſeille eſt le meilleur.

On ne ſçauroit diſconvenir qu'il ne ſoit effectivement le meilleur, mais l'é-

loquence & le zele de cette Mere ne fit point d'effet ſur l'eſprit de cette Cadette. Elle s'étoit fait un plaiſir ſenſible d'aller à Paris, où elle avoit oüi dire qu'on menoit une vie bien differente de celle qu'elle paſſoit dans ſa Province. L'aînée n'avoit point donné de parole poſitive ſur la propoſition de la Mere : mais cette Dame étant revenuë à la charge, elle lui promit qu'elle la ſuivroit par-tout, à quoi elle ſe trouva portée, tant par devotion, que par un extrême attachement qu'elle avoit pour elle.

Si toſt que cette nouvelle ſe fut repanduë dans le voiſinage, tous ceux qui étoient du monde, & qui par cette raiſon n'étoient pas capables de goûter une telle retraite, trouverent à redire, qu'une fille ſi bien faite & ſi accomplie, fiſt un ſacrifice comme celui-là. Ils diſoient qu'elle feroit mieux de demeurer dans le ſiecle, où ils étoient attachez eux-mêmes ; & ce qui eſt d'extraordinaire, c'eſt que la Cadette, qui avoit intereſt qu'elle accomplît ſon deſſein, fit tout ce qu'elle put pour l'en détourner. Vous m'en devez croire, lui dit-elle, moi à qui il en reviendra plus de cinquante mille écus ſi vous vous faites Religieuſe ; & je prétends que vous me teniez compte de ce conſeil, puiſqu'en vous retenant dans le monde je ne puis vous donner des marques plus eſſentielles de l'amitié que j'ai pour vous.

Madame de Benonville trop heureuſe

que ſa fille aînée voulût la ſuivre, ſe diſpoſa pour le voyage de Paris, où elle comptoit de s'enfermer dans un Couvent avec elle. Elle ne voulut point cependant s'y rendre ſans prendre congé d'une de ſes parentes dont la reſidence ordinaire étoit aux bords de la Loire, & elle interrompit pour cela ſon chemin. Cette parente auroit été plus ſurpriſe qu'elle ne le fut, ſi elle n'avoit été déja informée d'ailleurs du deſſein de Madame de Benonville; elle ſe contenta après les premiers complimens de part & d'autre, de lui demander ſi cette nouvelle étoit veritable? Madame de Benonville l'ayant aſſurée de la choſe, cette Parente lui ſouhaita toute ſorte de contentement dans ſa vocation, auſſi-bien qu'à ſa fille; dont elle admira la beauté, en même temps qu'elle fut touchée de la devotion qui la portoit à quitter le monde, à un âge & dans un état où elle eût été les deſirs de toute la Cour. Cependant comme elle devoit être privée pour longtemps de leur preſence (car elle alloit rarement à Paris) elle les pria de reſter quelques jours chez elle: grace qu'elles ne purent lui refuſer, quoi qu'elles euſſent toutes deux beaucoup d'impatience de ſe conſacrer à Dieu.

Cette maiſon qui n'étoit éloignée de la Loire que de deux ou trois cens pas tout au plus, a une avenuë qui ſe vient terminer ſur le bord de la riviere. Les arbres qui la couvrent, donnent du couvert

vert en toute ſorte de temps; & c'eſt une promenade ſi agréable, principalement en été, qu'elle ne ſçauroit l'être davantage. Mademoiſelle de Benonville qui cherchoit la ſolitude, s'y promenoit volontiers, & elle croyoit le pouvoir faire ſans qu'on y trouvât à redire, dautant que du bout qui ſe terminoit à la riviere, l'on découvroit la porte du Chaſteau. Un jour qu'elle y étoit, un Gentil-homme de Languedoc, qui après avoir couru la poſte juſqu'à Rouane, s'étoit mis ſur l'eau pour ſe delaſſer, mit pied à terre à deux cens pas de là, c'eſt-à dire dans le Village qui dépendoit de cette maiſon, parce qu'il n'y avoit plus que deux heures de jour, & qu'elles ne ſuffiſoient pas pour faire quatre ou cinq lieuës, qu'il y avoit de diſtance de là à une autre couchée. Comme il n'étoit pas d'humeur à s'aller enfermer ſi toſt dans une méchante Hôtellerie, il marcha du côté de l'avenuë, où il voyoit bien qu'il ſeroit à couvert des ardeurs du Soleil, qui, quoi qu'il fût déja tard, ne laiſſoit pas que de donner ſur la teſte, à cauſe qu'on étoit alors dans les plus longs jours de l'été. Mademoiſelle de Benonville, qui étoit fort près de la riviere, & à qui les feüilles d'une petite haye, qui en fermoit l'avenuë pour la conſerver, empêchoient de voir à côté d'elle, étoit aſſiſe ſur un tapis verd, que la Nature avoit formé ſans le ſecours des hommes. Elle contemploit de là les divers roulemens

des eaux, tantoſt calmes, & tantoſt agitées, à cauſe d'un ſouffle de vent qui s'élevoit de moment à autre, & qui s'appaiſoit de même. Cette vûë lui faiſoit faire reflexion à ce que ſa mere lui avoit dit pluſieurs fois pour la confirmer dans le deſſein de quitter le monde, qu'on n'y étoit jamais dans une même aſſiette; que les plaiſirs étoient troublez par les afflictions; & trouvant une veritable image de cette verité dans ce qu'elle voyoit, elle s'applaudiſſoit du choix qu'elle avoit fait.

Elle étoit enſevelie profondement dans cette penſée, lorſque le Gentilhomme dont je viens de parler, & qui s'appelloit le Marquis de Floriac, parut dans l'avenuë entre elle & le Chaſteau. Il avoit trouvé un paſſage à la haye de ce côté-là; & voulant ſe promener à ſon aiſe, c'eſt-à-dire, à l'abri des ardeurs du Soleil, il avoit penetré juſques-là. Il ne fut pas ſurpris d'y voir cette aimable perſonne ſeule, le Chaſteau dont cette longue ſuite d'arbres étoit l'avenuë, lui fit croire qu'elle étoit quelque parente ou quelque amie de la maiſon. Il s'avançoit vers elle; & cette Fille s'étant levée, & allant au devant de lui, parce qu'elle croyoit que c'étoit quelque perſonne de qualité du voiſinage, il ſe ſentit ému à meſure qu'il s'approchoit. Il avoit vû pluſieurs perſonnes en ſa vie, belles, bien faites, & de bon air, mais il ne ſe ſouvenoit pas qu'il ſe fût jamais rien pre-

ſenté à ſa vûë qui joignît à tant de graces une ſi grande majeſté.

La Demoiſelle de ſon côté, qui n'avoit jamais rien vû dans ſa ſolitude, qui meritât d'arrêter ſes yeux, le trouva parfaitement bien fait, mais ce fut ſans être atteinte d'aucune émotion; & tout ce qu'elle ſentit ne fut qu'un mouvement d'eſtime, dont on ne ſe peut empêcher à la vûë d'une perſonne de merite. Il ſoutint par un compliment plein d'eſprit la bonne opinion qu'elle avoit conçûë de lui: ainſi ne trouvant rien qui ne lui plût dans ce Gentil-homme, elle ne s'étonna pas beaucoup quand il lui dit qu'il ne la voyoit que par un pur effet du hazard, & que s'il avoit eu une heure ou deux de temps davantage, il auroit été privé peut-être pour toute ſa vie d'un bien qu'il eſtimoit par-deſſus toutes choſes.

Comme la bienſeance ne vouloit pas qu'elle s'arrêtât long temps dans ce lieu avec un inconnu, elle prit le chemin du Chaſteau, où il la conduiſit en lui donnant la main. A neuf ou dix pas en deça de la porte ils trouverent la Maîtreſſe de la maiſon avec la Mere de notre aimable aînée & ſon autre fille, qui ſortoient pour joüir du plaiſir de la promenade. Le Marquis de Floriac les ayant ſaluées, & fait un compliment, elles eurent pour lui une eſtime que perſonne ne lui pouvoit refuſer. Ils retournerent tous enſemble de compagnie ſur le bord de

l'eau, & s'y étant arrêtez juſqu'à l'entrée de la nuit, la Maîtreſſe de la maiſon convia le Marquis à ſouper. La liberté avec laquelle les gens de qualité vivent en ſemble, fit que ſans faire la moindre façon, il la prit au mot : outre que plus il alloit en avant, plus il trouvoit de charmes dans la vûë & dans la converſation de Mademoiſelle de Benonville, ce qui ne lui permettoit pas de la quitter ſi-toſt.

La Maîtreſſe de la maiſon, qui étoit une veuve fort aisée, leur fit tres bonne chere, mais le Marquis ſongea bien moins à manger qu'à regarder Mademoiſelle de Benonville, qui ayant jetté les yeux deux ou trois fois ſur lui, ne put s'empêcher de rougir, voyant avec quelle attache il la regardoit. Cependant venant à parler de choſes & d'autres, on demanda au Marquis, qu'on prenoit pour un ſimple Gentil-homme, de quel pays il étoit : & comme après leur avoit appris ce qu'elles deſiroient ſçavoir, il crut qu'il étoit de l'honnêteté de leur dire ſon nom, la Dame de la maiſon qui ſçavoit combien il étoit conſiderable & dans la Province & à la Cour, lui fit de grands complimens pour s'excuſer ſi elle avoit manqué à quelque choſe envers lui, faute de ſçavoir qui il étoit. Madame de Benonville avoit auſſi oüi parler pluſieurs fois à ſon Mari de la Maiſon de Floriac : ainſi ſe croyant obligée de lui dire quelque choſe d'honnête, elle le

mit dans la neceſſité de répondre à ſes complimens, ce qu'il fit à ſon ordinaire, c'eſt-à-dire, en homme d'eſprit.

Mademoiſelle de Benonville qui avoit toute la diſpoſition imaginable à l'eſtimer, & même à l'eſtimer tendrement, eut un plaiſir ſecret à entendre dire qu'il n'étoit pas un homme du commun. Mais ce qui lui en fit encore davantage, ſans pouvoir dire neanmoins pourquoy, c'eſt que ſa parente ayant repris le diſcours, dit au Marquis, que ſi elle ne ſe trompoit, il avoit penſé à être marié l'hyver precedent à la fille d'un Duc, laquelle paſſoit pour avoir du bien & du mérite. Qu'elle avoit oüi dire pourquoi cela s'étoit rompu, & que ſi elle s'en ſouvenoit bien, ç'avoit été pluſtoſt de ſon côté que de celui de la Demoiſelle. On vous a mal inſtruit, Madame, répondit Floriac, je trouvois trop d'avantage à l'épouſer, pour que la choſe ait manqué de mon côté. Elle a du bien, comme vous dites, & du merite; mais la verité eſt que ſon pere ayant formé quelque difficulté touchant une Terre qu'il prétendoit que je lui donnaſſe par Contract de Mariage, je ne me ſuis pas ſenti diſpoſé à le faire. C'eſt-à-dire, répondit Mademoiſelle de Benonville, qui avoit tout écouté juſques là ſans rien dire, que quelque merite qu'ait une Demoiſelle, vous ne croyez pas qu'elle vaille un preſent de cette nature. Pardonnez-moi, Mademoiſelle, repartit Floriac, & je ſuis d'humeur au

contraire de donner tout ce que j'ai à une femme ; mais il faut que vous ſçachiez que ce mariage ſe faiſoit, ſuivant le train ordinaire des autres mariages, c'eſt à-dire, que ſans que je connuſſe particulierement la Demoiſelle, & par conſequent ſans que je l'aimaſſe, des gens à qui je défere beaucoup, en avoient parlé à mon inſçu. S'il faut même vous dire la verité, je n'ai point été trop fâché que l'affaire ſe ſoit rompuë, & j'ai compté depuis de ne me marier qu'à une perſonne qui aura le don de me plaire. Graces à Dieu, continua-t-il, j'ai aſſez de bien & de qualité pour ne me pas marier par intereſt ; je n'ai que faire d'une alliance qui me procure quelque établiſſement à la Cour, où j'en puis eſperer de moi-même : & pour ce qui eſt du bien, quand je trouverois une femme qui me donneroit cent mille écus, qui eſt beaucoup pour une fille de condition, je ne voi pas que j'en fuſſe beaucoup mieux. Je joüis de vingt mille écus de rente, qui ne doivent rien à perſonne ; avantage dont beaucoup de Gentils-hommes dans le Royaume ne ſçauroient ſe vanter, & dont je ne me vanterois pas moi-même, ſi ce n'eſt que pour peu qu'on me connoiſſe, on ſçait que je ne dis rien que de veritable.

Ce détail qui plaiſoit à Mademoiſelle de Benonville, la faiſoit ſonger en elle-même pourquoi à la veille de ſe confiner dans un Couvent, elle étoit ſi ſenſi-

ble à ces ſortes de choſes : tout ce qu'elle ſe put dire en ce moment, ne fut pas capable de lui ôter l'eſtime qu'elle commençoit à ſentir pour Floriac. Plus elle jettoit les yeux ſur lui, plus elle lui trouvoit de charmes, qui lui avoient été inconnus juſqu'alors; & ne pouvant comprendre ce que c'étoit, elle eſpera être bien-toſt quitte de cette inquietude, puiſqu'il devoit pourſuivre ſon voyage dès le lendemain matin. Floriac de ſon côté puiſa à longs traits dans les yeux de cette belle perſonne un amour qu'il avoit reſſenti dès le moment de ſa vûë, & qui s'augmenta de telle ſorte pendant la nuit, qu'il ne fit que penſer à elle. Il n'eut pas la force de mettre en uſage le même remede dont elle s'étoit ſervie pour ſortir de ſon trouble, je veux dire de s'imaginer qu'en la quittant le lendemain, il l'auroit bientoſt oubliée. Au contraire, ſe figurant qu'il ne lui pouvoit rien arriver de plus fâcheux, il ne ſongea qu'à en reculer l'heure & le moment.

Si ces Dames euſſent penetré dans ſa penſée, & qu'elles euſſent été d'humeur à l'obliger, elles en auroient trouvé le ſecret aiſément, en le priant de demeurer là encore un jour ou deux ; mais la Maîtreſſe de la maiſon à qui c'étoit à faire ce compliment, ne croyant pas de la bienſeance de le retenir dans un lieu où il n'y avoit point d'homme, ne lui en dit pas un ſeul mot. Ainſi

après avoir encore reſté avec elles une heure ou deux, il prit congé d'elles, mais d'une maniere ſi remplie d'inquiétudes, qu'il étoit aiſé de s'en appercevoir. Il dit tout bas à Mademoiſelle de Benonville en la ſaluant, que s'il lui arrivoit la fortune qu'elle méritoit, & qu'il lui deſiroit, elle ſeroit aſſurément la perſonne du monde la plus heureuſe; & le lieu ne voulant pas qu'il lui en dît davantage, la laiſſa preſque auſſi troublée que lui.

Quand il fut ſorti, la Dame de la maiſon conta mille choſes à ſon avantage, qu'elle avoit oüi dire à des gens qui l'avoient connu à la guerre, & elle augmenta encore par là l'inquietude de Mademoiſelle de Benonville. Cette aimable Fille fit ce qu'elle put, non-ſeulement pour la cacher, mais encore pour croire elle-même que ce qu'elle ſentoit ne venoit pas de lui. Elle vouloit que ce fût quelque leger regret de quitter le monde, dont elle avoit plus oüi parler ce ſoir-là qu'en tout le reſte de ſa vie, Floriac leur ayant raconté quantité de choſes curieuſes qui s'étoient paſsées à la Cour l'hiver precedent, leſquelles n'étoient pas parvenuës juſques dans leur ſolitude.

Cependant quand elle fut retirée dans ſa chambre, & qu'elle s'y vit en liberté, elle ne ſongea plus à ſe rien déguiſer. Elle donna toute l'étenduë qu'il falloit à ſon eſprit, pour ſonger à la veritable cauſe de

e ſon mal; & plus elle y fit de reflexions, lus elle l'augmenta. La choſe alla ſi vant, qu'elle ſe repentit de la parole u'elle avoit donnée ſi legerement à ſa nere, s'accuſant d'avoir beaucoup manué de jugement, en ce que, devant que le promettre de quitter le monde, elle levoit ſçavoir ce qu'elle quittoit. Il ne ui avoit jamais paru ſi agreable, qu'il aiſoit depuis quelques heures, & elle rouvoit tant de difference entre les bords le la Loire & les deſerts du Berry, que our être heureuſe, il lui auroit fallu 'avoir jamais vû que l'un ou l'autre.

Cette penſée l'empêcha de clorre l'œil le toute la nuit; ce que le Marquis eut le commun avec elle. Il ne pouvoit ſe reſoudre à quitter ſi-toſt un lieu, où il avoit vû tout ce qu'il y avoit de plus eau en France. Cependant ce qui l'affligeoit davantage, c'eſt qu'il ne pouvoit ſe promettre de revoir Mademoiſelle de Benonville à Paris, où ſa mere lui avoit dit à la verité qu'elle alloit, mais où elle lui avoit aſſuré en même temps qu'elle ſeroit inviſible. Il n'avoit pas compris ce que cela vouloit dire, n'ayant garde de ſe mettre en tête qu'elle allât ſe faire Religieuſe avec ſa fille, ce qui auroit achevé de le deſeſperer. D'ailleurs, quand même elle ne lui auroit pas fait cette menace, où la déterrer dans une ſi grande Ville, elle qui n'alloit point à la Cour, lieu du moins où l'on peut eſperer de voir le beau monde?

Enfin ayant paſse la plus grande partie de la nuit dans ces ſortes de penſées, il reſolut de ne point partir, & ſon eſprit ne fut plus occupé que de trouver pour cela un pretexte. Le plus plauſible de tous à ſon gré, fut de faire en ſorte qu'il ne ſe trouvât point de batteau le lendemain; & le lieu où il étoit lui donnant le moyen d'en venir à bout ſans que perſonne ſe doutât de rien, il ſe leva la nuit ſous pretexte de quelque neceſſité naturelle; & étant venu ſur le bord de la riviere, il coupa la corde à laquelle étoit attaché le batteau, le pouſſa dans l'eau, & ne retourna point ſe coucher, qu'il ne le vît dans le courant. Il acheva le reſte de la nuit, comme il l'avoit commencée, c'eſt-à-dire ſans dormir, mais ce fut avec de plus douces imaginations que celles qu'il avoit euës auparavant. Il ſe figura le plaiſir qu'il alloit avoir de demeurer tout le jour auprès de Mademoiſelle de Benonville; & cette penſée lui fut ſi agréable, qu'il s'y entretenoit encore, l'orſque l'aube du jour vint à paroître.

Un moment après ſon Valet de chambre ſe preſenta pour l'habiller, croyant qu'il dût partir bien-toſt. Floriac qui ſçavoit le contraire, ne laiſſa pas de ſe lever, afin de ne pas donner à connoître que c'étoit lui qui avoit détaché le batteau. Mais comme il n'étoit encore qu'à moitié habillé, le Batelier entra, qui croyant lui apprendre quelque choſe de nouveau, lui dit que le batteau ne ſe

trouvoit point, & qu'il falloit que quelqu'un fût venu la nuit le prendre. Floriac fit le ſurpris & en même temps le fâché. Il dit au Batelier qu'il devoit coucher dedans, puiſqu'il ſçavoit qu'il n'étoit pas en ſureté où il l'avoit mis; qu'il lui faiſoit manquer ſes affaires; qu'il vît à en ravoir un au plutoſt, & qu'il aimoit mieux lui donner de l'argent. Le Batelier fit réponſe qu'il en étoit content, mais qu'il ne ſçavoit comment faire; qu'il n'y en avoit point qu'à Roüanne, & que devant qu'il y pût aller, & en être de retour, il ſe paſſeroit trois jours au moins. Qu'il valoit bien mieux chercher le long de la riviere pour voir s'il ne retrouveroit point le ſien; que s'il s'étoit lâché tout ſeul, il ſe ſeroit peut-être arrêté quelque part; qu'en une demie journée il battroit bien du païs, & qu'au pis aller, cela ne reculeroit pas beaucoup ſon voyage, puiſqu'il avoit déja reſolu de le renvoyer à Roüanne pour en querir un autre.

Floriac qui avoit peur qu'il ne dît vrai, c'eſt-à-dire qui apprehendoit que quoy qu'il eût vû le batteau dans le courant, il ne ſe fût arrêté aſſez près de là, ne fut pas de cet avis, il lui dit pour ſes raiſons, que ce ſeroit perdre ſes peines, parce qu'il étoit à preſumer que le batteau ne s'étoit pas lâché tout ſeul; mais que quelqu'un favoriſe de l'obſcurité de la nuit l'étoit venu prendre. Qu'apparemment il avoit eu le ſoin de le bien lier,

& comment, ſi cela étoit, vouloit-il le retrouver le long de l'eau ? Que ceux qui l'avoient pris auroient eu ſoin de le cacher ; qu'ainſi il faloit qu'il s'en retournât à Roüanne, & au plutoſt, pour en ramener un autre.

Comme il n'y avoit que l'intereſt qui pût faire inſiſter le Batelier contre lui, il lui donna en même temps de l'argent, & pour avoir un nouveau batteau, & pour faire ſon voyage. Le Batelier qui avoit eu peur que les choſes ne ſe paſſaſſent pas ſi doucement, partit a l'heure même ; & Floriac s'étant habillé, ſe fut promener ſur le bord de l'eau, d'où de tems en tems il tournoit les yeux du côté du Château, ſe diſant que tout ce qui étoit d'aimable au monde étoit enfermé dedans. Mais il ne devinoit pas juſte ; Mademoiſelle de Benonville, après avoir auſſi peu dormi que lui pendant toute la nuit, s'étoit levée, non pour profiter de la douceur de la promenade que la belle ſaiſon offroit le matin, mais pour diſſiper ſes inquietudes que le lit augmentoit encore. Elle tourna ſes pas le long de l'avenuë pour venir gagner le bord de leau ; & Floriac prenant le même chemin, ils ſe rencontrerent tous deux lorſqu'ils penſoient bien l'un à l'autre, mais qu'ils ne croyoient pas ſe trouver.

Mademoiſelle de Benonville fut fort ſurpriſe ; & ſe repreſentant en même temps, que la bienſeance ne vouloit pas qu'elle s'entretînt avec lui à une heure

lui auroit ſenti le rendez-vous, elle fut interdite de cette penſée, que quoi qu'elle ne fût qu'à dix pas de lui, & qu'il eût déja ôté ſon chapeau pour l'aborder, elle lui tourna le dos. Floriac, contre l'ordinaire des Amans, qui veulent qu'on paſſe par-deſſus toutes choſes, dès qu'il y va de leur contentement, entra dans les raiſons ſecretes qu'elle avoit de le fuir; & cette reflexion le rendant plus raiſonnable qu'il n'eût été, s'il ſe fût imaginé autre choſe, il doubla le pas, de ſorte qu'il l'atteignit bien-toſt. Vous me fuyez, Mademoiſelle, lui dit-il, & vous avez raiſon. C'eſt être peu diſcret que de venir troubler des penſées auſſi agréables que les vôtres: auſſi mon deſſein n'eſt pas de vous être incommode long-temps, & je prétends me retirer après vous avoir donné le bon jour.

Mademoiſelle de Benonville fut obligée de s'arrêter à ces paroles; & après lui avoir répondu fort honnêtement que ce n'étoit pas lui qu'elle fuyoit, mais qu'elle craignoit de donner priſe aux mauvais bruits, elle lui demanda à quelle heure il partoit, & s'il ne vouloit pas profiter de la fraîcheur du matin? Je l'eſperois, Mademoiſelle, lui repondit il, mais il eſt arrivé un petit accident à mon batteau; on l'eſt venu voler cette nuit, & je ne puis partir que je n'en aye un autre. Mademoiſelle de Benonville qui ignoroit l'effet qu'elle faiſoit ſur lui, le croyant de bonne foy, lui dit qu'elle

étoit fâchée de cet accident, qui interrompoit peut-être le cours de ſes affaires. Et moi auſſi en verité, Mademoiſelle, lui répondit-il, mais ce n'eſt pas de ce que vous dites, c'eſt de voir que vous m'enviez le plaiſir de vôtre vûë, comme ſi quelques affaires que je puſſe avoir, je ne les interromprois pas de bon cœur pour joüir d'un ſi grand bien.

Ces paroles dites d'un certain air & d'un certain ton, qui faiſoient voir qu'il avoit le cœur ſur les levres, firent ouvrir les yeux à Mademoiſelle de Benonville, qui toute novice qu'elle étoit en amour, commença à ſe douter de ce qui ſe paſſoit. Cependant elle n'eut garde de le lui témoigner; & après lui avoir répondu que les gens de qualité, & ceux principalement qui avoient été nourris comme lui à la Cour, s'exprimoient toujours plus agréablement que les autres, elle lui demanda avec un ſerieux affecté, quand il s'en iroit? Quand il vous plaira, Mademoiſelle, répondit-il, ou plutoſt quand je pourrai.

Mademoiſelle de Benonville voyant que pour peu qu'elle le fiſt parler davantage, il lui diroit peut-être des choſes qui augmenteroient encore le trouble où elle étoit, coupa court avec lui, & ſe retira en lui faiſant une grande reverence. Il en comprit bien la raiſon, & il ne put qu'admirer une ſi grande ſageſſe, qui ne l'accommodoit pas néanmoins. Il ſe promena encore une heure ou deux, c'eſt-à-

dire juſqu'à ce que les ardeurs commencerent à l'incommoder. Il regarda mille fois derriere lui en ſe retirant, prenant un plaiſir nompareil à la vûë du Château; tant il eſt vrai qu'il faut peu de choſe pour contenter une perſonne atteinte de la même paſſion que lui. Cependant Mademoiſelle de Benonville étant ſeule, ſe flata qu'il reſſentoit le même trouble dont elle étoit agitée, & rien ne l'en perſuada tant que le retardement de ſon départ. Elle vit bien que c'étoit une choſe faite exprès pour pouvoir demeurer auprès d'elle, & cela ne pouvant arriver à moins que de ſe plaire en ſa compagnie, elle en tira des conſequences indubitables qu'elle en étoit aimée.

Ah! ſi cela étoit arrivé avant que de rien promettre à ſa mere, qu'elle y eût bien ſongé auparavant! Elle ne l'avoit fait que par la crainte des malheurs dont cette Dame vouloit que la vie fût accompagnée, & cependant elle ne ſe diſoit alors rien moins que cela. Tout au contraire, elle commençoit à craindre le Couvent, où on lui avoit dit neanmoins qu'elle alloit être à couvert de toutes choſes. Elle ſe diſoit que les Grilles n'étoient qu'un foible rempart contre un cœur qui avoit le ſecret de plaire; Que le Marquis la viendroit trouver là malgré qu'elle en eût; qu'il valoit bien mieux ne pas faire un pas comme celui-là, que de ne le pas ſoutenir; que ce ſeroit de quoi aprêter à parler au monde, qui

étoit déja aſſez mediſant de lui-même, ſans qu'on lui en donnât encore ſujet.

Après ces reflexions elle en faiſoit d'autres qui ne lui étoient pas moins fâcheuſes : elle ſe diſoit qu'elle alloit paſſer pour une volage, ſur l'eſprit de qui il n'y avoit point de fond à faire. Que toute ſa Parenté & tout le Berry ſçavoient le deſſein qu'elle avoit eu de ſe faire Religieuſe, & comment juſtifier ſon changement ? Ne dira-t-on pas, ſe diſoit-elle, que je ne ſçay ce que je veux, ou plutoſt ne va-t-on pas deviner ce qui me fait faire ce que je fais ici ? On ſçaura que j'ay vû le Marquis, & qu'en un ſeul moment il a été capable de me faire changer de deſſein. Qu'en dira-t-on ? qu'en diroit-il lui-même ? veux-je qu'il ceſſe de m'eſtimer ? & n'eſt-ce pas en chercher le moyen que de lui faire voir tant de foibleſſe ?

Elle étoit bien à plaindre avec tant de reflexions toutes deſavantageuſes à ſon repos. Mais ce qui l'étoit encore davantage pour elle, c'eſt qu'elle craignoit de ſe tromper dans le jugement qu'elle faiſoit du Marquis. Je veux bien, ſe diſoit-elle, que ce ſoit lui qui ait fait en ſorte qu'il ne ſe ſoit point trouvé de batteau ; mais eſt-ce à dire pour cela qu'il m'aime de bonne foi ? Ne peut-il pas chercher à paſſer deux ou trois jours de temps, & ne puis-je pas lui avoir paru aſſez bien faite pour cela ? Peut-être auſſi eſt-ce à ma Sœur. Beaucoup de gens la trouvent belle, & ne peut-il pas être du

même goût ? Qu'a-t-il fait plus pour moi que pour elle, pour me flater de ſa diſtinction ? & faut-il que ſur un préjugé où il y a auſſi peu de fondement que ſur celui-là, je ſois capable de quitter une reſolution comme celle que j'avois formée ?

Ces differentes pensées ſuffirent pour l'entretenir long-temps, de ſorte que trois ou quatre heures ſe paſſerent ſans qu'elle fût encore ſortie de ſes reflexions. Au bout de ce temps là, on lui vint dire que le Marquis étoit entré dans le Château où il étoit à l'appartement de la Maîtreſſe de la maiſon ; que ſa Mere & ſa Sœur y étoient pareillement, & qu'il avoit demandé où elle étoit. Sans ces dernieres paroles elle eût eu de la jalouſie que ſa Sœur l'eût vû, & qu'elle n'eût pas joüi du même avantage ; mais étant toute raſſurée par là, elle ſongea à s'habiller, afin de ne pas paroître dans le négligé où elle étoit. Elle qui avoit accoutumé de ne jamais conſulter ſon miroir, s'y regarda à differentes repriſes ; & l'envie qu'elle avoit de paroître tout à fait charmante, fit qu'elle trouva à redire à mille choſes qui étoient capables neanmoins d'enchanter tout autre qu'elle. Aprés ce premier Meſſager, il en vint un autre qui lui apprit que ſa mere, ſur ce que le Marquis lui avoit conté de ſon bateau, lui avoit offert une place dans ſon caroſſe pour aller à Paris ; qu'il l'avoir acceptée, & que le jour du départ

étoit fixé au lendemain. Cette nouvelle la réjoüit d'abord, eſperant que dans le chemin elle pourroit s'eclaircir au vrai ſi elle en étoit aimée. Qu'il étoit impoſſible que dans quatre ou cinq jours qu'il devoit durer, il ne prît ſoin de l'en inſtruire, s'il en étoit quelque choſe. Mais quand elle vint à faire reflexion qu'au bout de ce temps-là il falloit s'enfermer dans un Couvent, ou chercher quelque pretexte pour n'en rien faire, ſa joie fut tellement amortie, qu'au lieu de s'en ſentir encore, le chagrin s'empara entierement de ſon eſprit. Elle ſe figura qu'il en étoit d'elle comme d'un criminel, à qui l'on ne refuſe rien devant que de le conduire à la mort; Que ſa mere s'étant apperçûë de ſa foibleſſe, avoit la complaiſance de lui donner quatre ou cinq jours de contentement; mais qu'au bout de ce temps-là tout ce qu'elle pouvoit eſperer étoit d'être ſacrifiée toute vivante dans ce Couvent, où elle avoit promis avec tant d'imprudence de s'aller confiner.

Ces triſtes reflexions lui faiſoient oublier le ſoin qu'elle prenoit de s'ajuſter dans ſon miroir; un troiſiéme Meſſager lui vint dire, que ſa mere étonnée de ce qu'elle ne venoit point dans la chambre de ſa parente, alloit amener dans la ſienne le Marquis de Floriac qui ſe tuoit de la demander. A ces paroles elle râcha de compoſer ſon viſage pour cacher ſa triſteſſe; & comme c'étoit tout le ſoin

dont elle étoit occupée, elle ne prit pas garde qu'il manquoit encore quelque choſe à ſon ajuſtement. Elle avoit une nate qui étoit attachée, & l'autre qui pendoit encore derriere ſa tête, groſſe comme le bras, & d'un ſi beau cendré, qu'on pouvoit dire en la voyant, qu'elle avoit les plus beaux cheveux du monde, & en plus grande quantité. Ce deſordre, bien loin d'être deſagréable, avoit quelque choſe de ſi charmant, que ſi elle eût ſçu combien il lui étoit avantageux, elle n'eût jamais ſongé à le reparer. Il relevoit l'éclat de ſa beauté naturelle, & ce fut auſſi matiere d'exclamation pour le Marquis dès qu'il fut entré. Il avoit bien vû la veille, à la couleur de ſes cheveux, qu'elle avoit beaucoup de lieu de ſe loüer de la Nature, qui lui avoit été favorable en cela comme en toutes choſes; mais il en ignoroit la quantité. Mademoiſelle de Benonville rougit d'avoir été trouvée de la ſorte; & ſa mere ſongeant qu'elle n'en auroit plus affaire dans peu de jours, dit au Marquis, qu'il ne tiendroit qu'à lui qu'elle ne lui en fiſt preſent pour une perruque. A Dieu ne plaiſe, s'écria le Marquis, que j'en dépouille une ſi belle tête! & il y a tant de plaiſir à les voir deſſus, que plutôt que de faire ce que vous dites, je porterois plutôt mes cheveux toute ma vie, quelque beſoin que j'aye d'en emprunter.

Mademoiſelle de Benonville entendit bien ce que ſa Mere vouloit dire par les

offres qu'elle faiſoit ; & cette circonſtance lui donnant une image plus preſſante & plus vive de ſes malheurs, la preſence du Marquis, & tout ce qu'il put dire d'honnête & d'obligeant, n'empêcha pas qu'il ne parût en elle un certain fond de mélancolie qu'il lui fut impoſſible de diſſiper, quelque effort qu'elle fiſt pour en venir à bout. Floriac lui en fit la guerre, lui diſant qu'elle avoit quitté quelque choſe en Berry, qui la pourſuivroit à Paris, & même plus loin ſi elle y alloit. Il prétendit d'abord ſe railler : mais voyant que ſa mélancolie continuoit, malgré tout ce qu'il pouvoit dire pour la divertir, il parla à la fin ſerieuſement, & devint chagrin lui-même. Ce ne fut rien neanmoins en comparaiſon de Mademoiſelle de Benonville, qui ne voyoit point de moyen de ſortir d'embarras, qu'en faiſant une choſe à quoi elle répugnoit beaucoup. Il faloit qu'elle déclarât à ſa Mere que ſon penchant ne la portoit plus à la ſuivre ; & c'étoit un pas qui lui coûtoit infiniment, ſe mettant en tête qu'elle alloit paſſer pour ne ſçavoir ce qu'elle vouloit. Quelle opinion, diſoit-elle, aura le Marquis de moi ? Le moins qui me pourra arriver, c'eſt qu'il me croira volage ; ou plutôt penetrant dans la cauſe de mon changement, il apprehendera de s'embarquer avec une fille qui eſt ſi aiſée à prendre feu. Ne croira-t-il pas que je l'oublierai auſſi facilement pour un autre, que j'oublie le Couvent pour l'amour

du lui ? Quelle eſtime pour une perſonne de cette ſorte ? Mettons-nous à ſa place, & que dire ſi pareille choſe nous arrivoit ?

Elle etoit bien à plaindre avec de telles pensees ; & l'amour qui dans les commencemens n'eſt que plaiſir pour tout le monde, lui faiſoit déja reſſentir des peines ſi cuiſantes, que ſi elle eût eté ſage, ce lui eût été un avis pour ne pas s'embarquer plus avant. Mais la prudence & l'amour ne vont jamais de compagnie. De quelque inquietude que ſon eſprit fût agité, cela ne fut pas capable de la guerir de la paſſion qu'elle commençoit à reſſentir. L'eſperance prit la place de la crainte ? elle ſe dit que chacun ayant l'amour propre en partage, le Marquis imputeroit uniquement a ſon merite le changement dont il etoit cauſe. Cela fut ſuffiſant pour appaiſer une partie de ſa peine, & il ne lui reſta plus que celle de ſe tirer d'affaire avec ſa Mere.

Comme elle ne ſçavoit comment s'y prendre, elle fit la malade, pour retarder ſon voyage de Paris. Le Marquis en fut allarmé. Il fut pluſieurs fois au chevet de ſon lit pour ſçavoir de ſes nouvelles ; elle le paya d'une feinte incommodité. Mais avec tout cela ſon viſage démentit ſes paroles, & elle lui parut ſi belle en cet état, qu'à chaque fois qu'il la quittoit, il en ſortoit toujours amoureux de plus en plus. Il ne put jamais trouver l'occaſion de renoüer la converſation qu'il avoit euë avec elle dans l'avenuë ; il trouva tou-

jours quelque fâcheux auprès d'elle quand il fut la voir. Tantôt c'etoit la Mere, tantôt la Sœur, & ſans cela il n'auroit pas eu l'entrée libre. Tant de contrainte ne l'accommoda pas, lui qui avoit mille choſes ſur le cœur dont il eût été bien-aiſe de ſe décharger. Cependant ne pouvant parler, il fit agir ſes yeux au défaut de ſa langue, ils apprirent à Mademoiſelle de Benonville qu'il l'aimoit éperdûment; & la connoiſſance qu'elle en eut, acheva d'effacer en elle les reſtes de l'idée du Couvent, avec leſquels elle avoit tâché pluſieurs fois de combattre les tendres impreſſions d'une amitié naiſſante.

Madame de Benonville qui avoit toujours reconnu en elle un eſprit ferme & ſolide, n'avoit garde de penſer que ſa maladie fût feinte, & encore moins qu'elle aimât le Marquis. Elle étoit étonnée cependant de voir qu'elle eût ſi bon viſage, tandis qu'elle aſſuroit qu'elle avoit du mal par tout le corps. Elle envoya querir un Medecin, & celui-ci la fit ſaigner, & prendre medecine, attribuant ces douleurs au changement de ſaiſon, & à l'inconſtance du tems, qui étoit tantôt beau & tantôt laid. Cinq ou ſix jours s'écoulerent parmi ces remedes; & le Marquis ne pouvant être toujours dans ſa chambre ſans faire connoître ſon amour, s'entretint avec la Cadette, qui le trouvant bien fait & à ſon gré, crut que ce ſeroit une conquête digne d'elle, ſi elle le pouvoit rendre amoureux.

Une choſe l'embaraſſa au bout de quelques iours. Le Marquis en demeura aux mêmes termes avec elle ; & bien qu'elle le mît quelquefois ſur des chapitres qui lui pouvoient faire naître l'envie de ſe déclarer, comme il n'avoit rien à lui dire, elle ne fit que perdre ſes peines. Cela lui donna ſoupçon qu'il pouvoit être engagé ailleurs ; & faiſant reflexion qu'il ſe plaiſoit infiniment en la compagnie de ſa Sœur, elle eut peur de l'avoir pour Rivale. Mille choſes la confirmerent dans cette pensee : l'avanture du bateau ; la facilité qu'il avoit euë d'accepter le parti qu'on lui avoit proposé de s'en aller en caroſſe ; le retour du batelier, dont il n'avoit pas voulu profiter, quoique la maladie de ſa Sœur retardât ſon voyage. Elle ſe demandoit quelle diligence c'etoit là pour un homme qui avoit pris la poſte en partant de chez lui, & qui après tout avoit infailliblement des affaires à la Cour? A ces conſiderations elle en joignoit d'autres, qui faiſoient encore impreſſion ſur ſon eſprit. Elle remarquoit qu'il y avoit déja huit jours qu'il demeuroit dans une méchante hôtellerie de village, lieu ſi mal propre à recevoir un grand Seigneur comme lui, que pour lui en faire ſupporter le dégoût, il faloit qu'il reçût d'ailleurs des plaiſirs conſiderables.

Cette reflexion augmenta ſa jalouſie à un point, que ne s'en tenant pas ſeulement à ſa premiere pensée, c'eſt à dire à ce que le Marquis aimoit ſa Sœur, il

lui en vint une ſeconde, ſçavoir, que pour faire tout cela, il faloit qu'il en fût aimé. Elle devina encore, que la maladie de Mademoiſelle de Benonville étoit feinte; & toutes ces penſées lui donnant un chagrin épouvantable, elle ne ſongea qu'à s'eclaircir ſi elle ſe trompoit ou non. Elle fit tomber exprès la converſation ſur elle; & après lui avoir dit qu'elle paroiſſoit changée depuis quelques jours: Je ne m'en étonne pas reprit-elle; & toute fille qui eſt à la veille de faire le pas qu'elle va faire, a de quoy être embaraſſée. C'en fut aſſez pour exciter la curioſité du Marquis. Il lui demanda avec empreſſement, ce qu'elle vouloit dire par là; & cette empreſſement fut tel, qu'il ſuffit pour lui faire connoître qu'elle ne s'étoit pas trompée. Son dépit fut grand en cette rencontre: cependant pour être encore plus aſſurée de la choſe, & peut-être auſſi pour ſe vanger de lui, elle ne héſita pas davantage à lui dire que le voyage qu'ils alloient faire à Paris, augmenteroit bientôt le nombre des Religieuſes; que ſa mere & ſa ſœur devoient prendre l'habit aux Urſelines: devotion qu'elles avoient tâché de lui inſpirer, mais dont elle s'étoit diſpensée, ne s'y ſentant aucun penchant.

Jamais ſurpriſe ne fut égale à celle du Marquis; & comme il lui étoit impoſſible de la déguiſer, il fit mille demandes à cette Cadette, qui en lui donnant ainſi du chagrin, n'en fut pas exempte elle-même.

même. Elle vit bien qu'il n'y avoit plus rien à eſperer pour elle ; & comme il eſt impoſſible que dans un état pareil à celui où ils étoient tous deux, mille pensées ne roulaſſent dans l'eſprit, ils garderent le ſilence un aſſez long eſpace de temps, ayant toujours les yeux en terre, & ne les oſant lever l'un ſur l'autre. Le Marquis fut le premier qui le rompit, mais ce ne fut que pour lui demander depuis quand Mademoiſelle de Benonville avoit formé cette reſolution ; & ſi elle ne croyoit point qu'il fût poſſible de l'en détourner ? Je n'en ſçay rien, répondit bruſquement cette Cadette ; & quand cela ſeroit, vous me choiſiſſez mal pour lui en faire la propoſition. Elle n'eut pas plutôt lâché la parole, qu'elle s'en repentit ; elle reconnut qu'il étoit de ſon interêt de cacher la paſſion qui l'animoit ? c'eſt pourquoi cherchant à la couvrir d'un autre prétexte : Ne vous étonnez pas, reprit-elle, ſi je vous parle un peu rudement ; il me ſeroit fâcheux, après l'eſperance que j'ai euë d'avoir un bien conſiderable, d'être obligée à n'en avoir que la moindre partie. Ma Sœur ne ſçauroit changer de ſentiment, qu'elle ne m'enleve plus des deux tiers. Nous avons des Terres en Picardie, où la Coûtume eſt auſſi favorable aux aînées des filles qu'aux mâles. Je vous avoüe que j'ay un peu d'ambition ; & comme je ſçay que quelque merite qu'ait une perſonne, ce qui lui en donne davantage eſt d'avoir

du bien, ne trouvez pas étrange que je vous regarde un peu de mauvais œil, vous que je ſoupçonne de me vouloir faire perdre celui que j'eſpere. Que voulez-vous que je vous diſe ? Il me ſemble que vous faites tout votre poſſible pour faire oublier à ma Sœur les idées qu'elle s'étoit faites du Couvent. Je vous dirai encore quelque choſe de plus, je me trompe fort, ou vous n'y avez pas mal reüſſi ; je me mets en tête qu'elle fait la malade, & que cette feinte maladie n'eſt que pour faire connoître à ma Mere ce qu'elle ne lui ſçauroit dire ſans confuſion.

Ah ! que n'eſt-il vray, répondit le Marquis ! Ouy, je vous avoüe, puiſqu'auſſi-bien vous l'avez deviné, que je l'aime paſſionnément : mais pour mon malheur tout le reſte eſt faux, & elle ne ſçait pas ſeulement que je l'aime, à moins qu'à votre exemple elle ne l'ait remarqué ou dans mes yeux ou dans mes actions. Cependant, que cette declaration ne vous allarme pas, ſupposé que vous ſoyez auſſi ſenſible à l'interêt, que vous venez de me le faire connoître. J'ai aſſez de bien, grace à Dieu, pour me paſſer de celui de Mademoiſelle votre Sœur ; faites ſeulement en ſorte de lui perſuader qu'elle ſera plus heureuſe avec moy que dans un Couvent ; non-ſeulement je vous cederai mes prétentions, mais je ferai encore en ſorte de vous faire épouſer un de mes parens, lequel ſans vanité

a des qualitez ſuffiſantes pour attirer les bonnes graces d'une fille de mérite.

Un pareil compliment auroit eu de quoi eſtre agréable, ſupposé que la Demoiſelle n'eût pas été prévenuë ; mais ayant un cœur dont la délicateſſe ne s'accommodoit pas du change qu'il lui propoſoit, ſon chagrin fut ſi violent, que ſi elle n'eût pas craint de ſe faire tort à elle-même, elle lui auroit fait des reproches, au lieu de lui promettre ce qu'il demandoit. Cependant, comme à enviſager les choſes ſans paſſion, c'étoit une honnêteté qu'il lui avoit faite, elle ſe vit obligée d'y répondre, bien reſoluë neanmoins de ne lui rien dire qu'au plus loin de ſa pensée. Vos offres, lui dit-elle, ſont bien obligeantes, pourvû qu'elles partent du fond du cœur. Il eſt ſi doux d'avoir du bien, que je ne m'oppoſerai jamais à celui que vous me voulez faire. A ces conditions, il ne tiendra pas à moi que je ne vous mette bien dans l'eſprit de ma Sœur ; je la croy aſſez habile pour voir combien elle gagnera à vous préferer à un Couvent. Quand elle a pris la reſolution d'y entrer, elle n'avoit encore vû que nos deſerts de Berry ; elle ſe figuroit ſans doute que tous les hommes reſſembloient à ceux que nous y voyions. Sur ce pied-là, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle renonçât au monde, puiſqu'elle croyoit le monde tout-à-fait deſagreable : mais aujourd'hui qu'elle s'en deſabuſe en vous voyant, je n'au-

rai pas de peine à la perſuader. Cependant je vous quitte de bon cœur d'une partie de la récompenſe que vous me promettez : je ne veux d'Amant de la main de perſonne ; & quoique je n'aye pas le mérite de ma Sœur, je m'en croi aſſez neanmoins pour faire cette conquête toute ſeule.

Il n'y eût perſonne qui l'entendant parler de la ſorte, n'eût cru qu'elle parloit de bonne foi. Floriac que ce diſcours chatoüilloit, en fut perſuadé ; ſi bien qu'après luy avoir dit mille choſes obligeantes ſur le ſervice qu'elle lui offroit, il lui avoüa comment il avoit aimé Mademoiſelle de Benonville dès le moment qu'il l'avoit trouvée ſur le bord de l'eau ; que ſa paſſion avoit fait tant de progrès durant la nuit, qu'après mille peines qu'il avoit reſſenties, en ſe diſant qu'il la faloit quitter, il s'étoit levé pour faire diſparoître ſon batteau ; que craignant qu'on ne le retrouvât, il avoit empêché le Batelier de ſuivre le cours de la riviere ; qu'il l'avoit renvoyé à Rouanne, d'où étant revenu, il l'avoit congedié tout à fait, pour pouvoir demeurer auprès de Mademoiſelle de Benonville. Que depuis ce temps-là il avoit été ſi content de la voir, qu'il n'avoit pas fait la moindre reflexion ni à l'incommodité qu'il ſouffroit dans l'Hôtellerie, ni aux affaires qui l'appelloient indiſpenſablement à la Cour. Que ce temps heureux dureroit encore ſans la nouvelle qu'elle

venoit de lui apprendre, laquelle le deſeſperoit entierement, s'il n'avoit eſperance dans ſes bons offices. Qu'il lui ſigneroit à l'heure même ce qu'il lui avoit dit à l'égard de ſon bien ; & que ſi cela ne ſuffiſoit pas, il lui en paſſeroit tel Acte qu'elle deſireroit pardevant Notaire.

Cette confeſſion étoit bien ingenuë, & l'on peut inferer de là qu'il étoit tout à fait éloigné de ſçavoir ce qui ſe paſſoit. Il demeura dans la même ignorance je ne ſçai combien de temps, dont cette Cadette ſe prévalant, elle fit tout ce qu'elle put pour empêcher cette intelligence ; ce qui ne lui étoit pas difficile, puiſque Floriac abandonnoit ſa fortune entre ſes mains.

Mais avant que de rapporter toute cette intrigue, il eſt bon de dire que Mademoiſelle de Benonvillle faiſoit reflexion qu'il lui étoit impoſſible de feindre toujours une maladie, ſe trouva tellement accablée de douleur, que cette feinte ſe convertit en verité. Après quelques jours de langueur, il lui prit une fievre violente, dont ſa mere ſe trouvant toute allarmée, elle ne bougea du chevet de ſon lit, lui demandant ce qu'elle deſiroit pour ſon ſoulagement. C'étoit de quoi la faire parler, ſi elle eût eu un peu de hardieſſe ; mais comptant pour un grand crime de revoquer la parole qu'elle lui avoit donnée, elle garda le ſilence, ce qui redoubla encore ſon mal.

Floriac qui s'étoit conſolé lorſque ſon

viſage démentoit les plaintes que faiſoit ſa bouche, fut fort affligé lorſqu'il vit ce changement. Il n'avoit jamais aimé que cette fois-là; mais c'en fut aſſez pour lui faire voir que les charmes que l'Amour promet à ſa naiſſance, ne ſont pas de longue durée; au lieu de mille eſperances dont il s'étoit repû par la conſideration de ſa naiſſance & de ſon bien, qui lui promettoit un heureux ſuccès, il avoit toujours devant les yeux ſa Maîtreſſe mourante; penſée capable de faire mourir l'homme du monde le plus conſtant. Madame de Benonville de ſon côté fut fort affligée de cette maladie, dont elle ne ſçavoit que dire, non plus que les Medecins, qui y voyoient regner une certaine langueur qui tiroit ſa cauſe plutoſt de l'eſprit que du corps. Or comme en l'étudiant tous les jours de plus en plus, ils ſe confirmerent dans cette penſée, ils demanderent à Madame de Benonville ſi ſa fille n'avoit point quelque ſujet de chagrin?

Cette Dame qui étoit bien éloignée de le croire, leur ayant fait réponſe que non, ils inſiſterent encore là deſſus, lui faiſant remarquer de certains ſymptômes par leſquels ils inferoient qu'ils ne ſe trompoient pas. Elle avoit, par exemple, des abſences d'eſprit quand elle étoit hors de l'accès, & Madame de Benonville avoit été aſſez ſimple pour l'imputer à l'ardeur de la fievre. Au reſte ſe deſillant les yeux par là, elle commença à l'ob-

ſerver, & remarqua qu'elle avoit l'œil beaucoup plus vif, & beaucoup meilleur, quand Floriac étoit auprès d'elle.

Après cette découverte elle en fit une autre. Ayant examiné ce qui s'étoit paſsé depuis qu'il étoit arrivé ſur les lieux, elle fit le même jugement qu'avoit fait ſa Cadette ſur l'aventure du bateau, & ſur les autres circonſtances que j'ai rapportées ci-devant. Elle infera de tout cela, qu'il en étoit devenu amoureux, & qu'en ayant parlé à ſa fille, il lui avoit communiqué une partie de ſa maladie. Pour en être plus aſſurée, elle examina toutes les actions de l'un & de l'autre; & tout lui diſant que le jugement qu'elle avoit fait étoit certain, elle s'en conſola, parce que le mal n'étoit pas ſans remede. Bien qu'elle eût deſſein de faire ſa fille Religieuſe, comme elle eſtimoit la perſonne de Floriac, il lui ſembla que le change étoit ſupportable. Les chagrins qu'elle avoit contre le monde devinrent moins violens; & ſoit qu'il ſoit naturel à une femme d'aimer le changement, ou que l'on ait du penchant à voir ſes enfans dans les honneurs & dans la proſperité, elle ſe dit bien-toſt, que n'étant point Religieuſe, elle ne pouvoit paſſer ſa vie plus agreablement qu'avec le Marquis.

Comme elle s'imaginoit qu'avec de tels ſentimens elle étoit capable de la guérir, elle s'en fut auprés d'elle, où après lui avoir demandé comment elle ſe portoit: Je ſuis fort en colere contre

vous, lui dit-elle, de ce que vous me cachez la cauſe de votre maladie. Je ne vous ai jamais traitée d'une maniere à déguiſer avec moi; & quand vous m'euſſiez dit que vous aviez changé de ſentiment, & que vous n'étiez plus d'humeur à me ſuivre en Religion, croyez-vous que je vous euſſe regardé de plus mauvais œil? Je vous dirai de plus, qu'il y a une raiſon qui veut que je m'en conſole plus facilement dans ce temps-ci que dans un autre. J'ai remarqué que le Marquis de Floriac vous aime, que c'eſt pour l'amour de vous qu'il s'arrête ici; qu'on lui dérobe tous les momens qu'on lui fait paſſer ailleurs qu'au chevet de vôtre lit, & qu'en un mot il ſeroit capable de mourir de regret, ſi vous perſeveriez dans votre premiere reſolution. Je ne vous dirai pas abſolument qu'il vous ait donné connoiſſance de ſes deſſeins, & que ce ſoit ce qui vous embarraſſe maintenant; ne ſçachant comment accorder l'inclination que vous avez pour lui, avec la promeſſe que vous m'avez faite: Mais quand cela ſeroit, pourquoi en rougir comme je voi que vous faites à l'heure qu'il eſt? Vous m'avez promis d'être Religieuſe, lorſque vous ne ſçaviez encore ce que c'étoit que du monde, & peut-être n'y avez-vous été pouſſée que par la complaiſance que vous avez pour moy. Dois-je trouver mauvais que vous ne perſiſtiez pas dans ce ſentiment, lorſque vous trouvez quelque

que choſe qui vous eſt plus agreable ? J'ai pour vous tous les ſentimens d'une mere ; & ſur ce fondement vous ne devez attendre de moi que toute ſorte d'amitié. Si vous avez du penchant pour le Marquis, je ne m'y oppoſe pas ; & tout ce que je ſouhaite de vous, c'eſt que comme les gens de Cour ne ſont pas toujours de bonne foi, vous examiniez un peu ſon procedé, avant que de lui faire connôître les ſentimens que vous avez pour lui.

Mademoiſelle de Benonville avoit rougi pluſieurs fois pendant ce diſcours, & ſa mere non ſeulement l'avoit remarqué, mais elle étoit bien-aiſe de lui faire connoître qu'elle s'en appercevoit. Avec tout cela elle ne ſe pouvoit reſoudre à lui avoüer ſa foibleſſe, craignant peut-être que ce que ſa mere lui diſoit, ne fût que pour l'éprouver. Je m'etonne, Madame, lui dit-elle, qu'après l'education que vous m'avez donnée, vous me croiyez capable, au prejudice de l'obeïſſance que je vous dois, d'un engagement de la ſorte. Je ſçai, quand même je ne vous aurois rien promis, que c'eſt à vous à regler mon inclination, à plus forte raiſon dans un temps où je vous ai donné une parole que je ne pourrois revoquer ſans crime. Ni la parole, ni le devoir, répondit Madame de Benonville, ne ſont pas capables de mettre un cœur à l'abri de la paſſion dont je vous parle. Elle nous vient malgré nous, & ſans que

l'on y penſe. J'en ai fait l'experience moi-même, & il y avoit plus d'un an que j'aimois votre pere, quand mes parens me commanderent de le regarder comme un homme qui devoit eſtre un jour mon mary. Tout ce que je vous demande, c'eſt que vous faſſiez comme j'ai fait. J'ai renferme ma paſſion en moi-même juſqu'à ce que je ſçuſſe au vrai ſi je me pouvois fier à ce qu'il me diſoit, & ſi mes Parens aprouveroient ſa recherche. Ce fut une grande violence, & ſi je l'oſe dire, un grand mérite, que de ſe contenir ſi long-temps; mais rien n'eſt impoſſible à une Fille bien née. Pour vous, vous êtes déja exempte de la moitié de ma peine; bien loin de vous demander l'execution de votre parole, j'approuve que vous aimiez le Marquis, s'il vous aime de bonne foi. Tout ce que vous avez donc à faire, eſt d'en être aſſurée, & c'eſt ce que je vous recommande, afin que vous ne ſoyez pas expoſée aux chagrins, qui ſont inévitables à une fille qui vient à reconnoître qu'on lui en a fait accroire.

Pour peu que Mademoiſelle de Benonville eût eu de hardieſſe, ces paroles étoient plus que ſuffiſantes pour lui faire avoüer qu'elle avoit découvert la ſource de ſon mal. Elle avoit même à s'excuſer ſur le mérite du Marquis, qui étoit capable de bien des choſes; mais elle avoit été élevée dans une ſi grande dépendance des volontez de ſa mere, que ſe faiſant

toujours un crime énorme d'avoir osé aimer ſans ſon conſentement, elle ne put ſurmonter ſa foibleſſe. Elle ne voulut jamais tomber d'accord du fait, de ſorte que Madame de Benonville ſe doutant du ſujet de ſon ſilence, commanda à ſa Cadette d'arracher le ſecret de ſon cœur, eſperant que comme elles avoient toujours vécu avec beaucoup d'union, elle trouveroit des facilitez qu'elle n'avoit pas trouvées.

L'intereſt que celle-ci prenoit au Marquis, la rendit tout à fait ſenſible à ce qui ſe paſſoit. Elle reconnut par ce commandement, que ſa mere diſpenſoit non-ſeulement ſa ſœur de la ſuivre en Religion, mais encore qu'elle approuvoit l'amour que le Marquis avoit pour elle. Au reſte ſes deſſeins ne s'accordant pas à cela, elle promit à ſa mere de faire tout ce qu'elle lui commandoit, mais ce fut au plus loin de ſa penſée. Au lieu de porter ſa Sœur à lui avoüer ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, elle lui dit que ſa mere ne lui avoit fait cette demande que pour violenter ſon inclination. Qu'elle ſe donnât bien de garde de ſe fier à ſes promeſſes; mais que ſi elle avoit quelque choſe ſur le cœur, c'étoit ſur elle qu'elle s'en devoit décharger. Qu'elle lui avoit déja dit qu'elle étoit bien plus ſenſible à ſon contentement qu'au bien qui lui devoit revenir, ſi elle étoit Religieuſe; qu'elle en auroit toujours aſſez pour elle, que la plus grande joie qui

lui pût arriver ſeroit de la voir l'épouſe du Marquis de Floriac.

Il eſt vrai qu'elle n'etoit pas intereſsée dans le fonds ; & ce qu'elle en avoit dit au Marquis n'etoit que pour mieux cacher ſes ſentimens. Quoi qu'il en ſoit, Mademoiſelle de Benonville donnant dans un paneau tendu ſi adroitement, lui avoua qu'elle aimoit le Marquis de Floriac, mais qu'elle ne ſçavoit ſi elle en étoit aimée ; qu'il étoit vrai que mille choſes contribuoient à le lui faire croire ; cependant comme il n'y avoit rien de plus trompeur que les apparences, qu'elle ne ſeroit jamais en repos juſqu'à ce qu'elle n'en pût plus douter. Qu'elle ſeroit fâchée de l'apprendre de la bouche du Marquis, parce que ce ne ſeroit pas une grande marque de reſpect ; qu'il y avoit trop peu de temps qu'il la connoiſſoit pour prendre cette liberté ; qu'une declaration de cette nature étoit ſujette à s'oublier bien-toſt, & qu'il faloit, pour qu'on s'en ſouvînt, qu'elle fût precedée par mille témoignages d'affections. Que c'étoit auſſi ce que faiſoit le Marquis ; qu'elle n'avoit pas ſujet de s'en plaindre depuis le premier jour juſqu'à preſent, & que pourvû qu'il continuât toûjours de même ; elle ſentoit bien qu'elle auroit pour lui une reconnoiſſance ſi tendre, que quelques ſentimens qu'il eût pour elle, il auroit ſujet d'en être content.

Là-deſſus elle lui fit remarquer tout ce qu'il avoit fait depuis le premier jour

qu'il étoit arrivé ; avec combien de reſpect il l'avoit abordée dans l'avenuë ; le chagrin qu'elle lui avoit remarqué dans les yeux lorſqu'il avoit été obligé de la quitter ; le plaiſir qu'il avoit eu de la retrouver le lendemain ; comme il avoit feint de n'avoir point de part dans la diſparution de ſon batteau, lui témoignant neanmoins que puiſque cela lui étoit arrivé, il ſçauroit profiter du temps qu'il demeuroit auprès d'elle ; la ſatisfaction qu'il avoit eu lorſqu'on lui avoit offert le Caroſſe pour aller à Paris ; l'affliction où il avoit été de la voir malade ; les aſſiduitez qu'il lui rendoit ; avec combien d'incommodité il reſtoit dans une méchante Hôtellerie, lui qui avoit coutume d'avoir toutes ſes aiſes ; & enfin comment il avoit la diſcretion de lui témoigner tant d'amour, ſans chercher à ſe ſoulager par une declaration.

Mademoiſelle de Benonville ne pouvoit plus chagriner ſa Cadette que de lui faire voir ainſi combien elle avoit ouvert les yeux ſur les actions du Marquis. Elle ſe dit au même temps une verité, ſçavoir que pour avoir fait toutes ces remarques, il faloit que la ſympathie eût agi d'abord ſur elle. Cela la rendit encore plus jalouſe qu'elle n'étoit, & crevant de dépit, elle ne ſongea qu'à s'oppoſer au progrès de leur paſſion. Elle conçut de grandes eſperances d'y reüſſir, ſur tout venant à penſer qu'elle étoit devenue la confidente de tous ceux

qui y pouvoient prendre intereſt. Le Marquis lui avoit non-ſeulement ouvert ſon cœur, mais encore demandé ſon aſſiſtance auprès de Mademoiſelle de Benonville, laquelle venoit auſſi de la charger de ſon ſecret; & ſi elle ne lui avoit pas demandé le même ſecours, elle ne l'attribuoit qu'à une certaine pudeur ſi naturelle aux filles, & que la qualité de ſœur n'étoit pas capable de ſurmonter. A l'égard de ſa mere, elle lui avoit auſſi ordonné d'éclaircir cette affaire, ſi bien qu'elle avoit lieu d'eſperer qu'elle feroit tourner les choſes à ſon avantage.

Elle crut que pour y reüſſir elle avoit beſoin d'une profonde diſſimulation; c'eſt pourquoi faiſant mine d'entrer dans les ſentimens de Mademoiſelle de Benonville, elle lui dit qu'elle ne pouvoit mieux faire que d'aimer le Marquis; mais que comme leur mere n'approuveroit pas ſon changement, elle auroit raiſon de s'en cacher à elle, plus particulierement qu'à un autre. Qu'elle lui offroit tous les ſervices qu'elle pouvoit attendre d'une Sœur affectionnée; qu'elle ſçavoit bien que ſon unique deſir avoit toûjours été qu'elle demeurât dans le monde, qu'elle le lui avoit dit pluſieurs fois, & qu'elle le lui diſoit encore.

Mademoiſelle de Benonville ſenſible à des aſſurances ſi conformes à ſes intentions, combla ſa Sœur de mille careſſes; & après l'avoir aſſurée qu'elle ne vou-

loit ſe conduire que par ſes conſeils, elles convinrent que pour donner le change à Madame de Benonville, la Cadette recevroit comme pour elle les vœux & la declaration du Marquis, pendant que l'aînée chercheroit un moyen de ſe dégager de la parole qu'elle avoit donnée à ſa mere.

La Cadette promit de s'acquitter fidelement de cette commiſſion. Mais quand elle eut quitté ſa Sœur, elle fit reflexion que ce ne ſeroit pas ſon compte de laiſſer embarquer ces deux Amans avec tant d'intelligence de part & d'autre ; & que pour ſe conduire dans une intrigue auſſi délicate, elle avoit beſoin de tout ſon eſprit.

Elle eut dès le même jour occaſion de parler en particulier au Marquis. Elle lui demanda ce qu'il donneroit pour apprendre une bonne nouvelle ? Tout ce qu'il vous plaira, Mademoiſelle, lui repondit-il, ou pour parler plus juſte, tout ce que je ſuis en état de vous donner. C'eſt fort bien fait, reprit la Cadette, de faire cette reſtriction ; vous ſçavez que j'ai connoiſſance que votre cœur n'eſt plus à vous ; ainſi ç'eût été m'offrir l'impoſſible que de ne vous pas retrancher à ce qui eſt en vôtre pouvoir. Je conſens donc que vous ne m'aimiez que comme un frere eſt obligé d'aimer une ſœur ; mais je vous avertis en même temps, que c'eſt peut être quelque choſe de plus que vous ne penſez. Je prétends, après Mademoi-

ſelle de Benonville, avoir vos ſoins & votre complaiſance: c'eſt le prix que je demande pour les peines que je prétens prendre pour vous, & que j'ai déja priſes aſſez utilement, puiſque je puis vous dire qu'on ſçait que vous aimez, & qui plus eſt, qu'on en a de la reconnoiſſance.

Le Marquis fut tellement ravi de ce qu'il entendoit, qu'il ſe jetta à ſes pieds pour la remercier. Il lui dit mille choſes tout à fait ſpirituelles touchant ce qu'elle deſiroit de lui; & ſi ce n'eſt qu'elle ne ſe contentoit pas d'un amour du ſecond ordre, elle avoit ſujet d'être ſatisfaite de tout ce qu'il lui promettoit. Elle eut tant de plaiſir à le voir à ſes pieds, qu'elle ne ſongea point à le relever. Elle lui raconta alors l'entretien qu'elle avoit eu avec ſa Sœur, laquelle lui avoit avoüé que ſa maladie ne provenoit que de chagrin; qu'après avoir connu dès le premier jour qu'il l'aimoit, le déplaiſir d'être engagée à ſa mere avoit été ſi cuiſant, qu'elle étoit reſolue de retirer ſa parole à quelque prix que ce fût; cependant qu'elle le prioit de ne rien faire qui pût donner à connoître que ce fût pour l'amour de lui; qu'il faloit diſſimuler pendant quelque temps, & pour cela feindre d'aimer ailleurs. Que ſa Sœur avoit jetté les yeux ſur elle pour ce deſſein; que pour l'obliger elle y avoit conſenti, & que c'étoit à lui à ſe reſoudre aux ſoins qu'il alloit prendre auprès d'elle, s'il vou-

loit ſe conformer aux volontez de Mademoiſelle de Benonville.

Le Marquis qui étoit l'honnêteté même, & qui d'ailleurs n'auroit point eu de peine à l'aimer, ſuppoſé qu'il n'eût jamais vû ſon aînée, lui fit une réponſe telle qu'on la devoit attendre d'un homme d'eſprit. Il lui dit entre autres choſes, que bien loin qu'il dût s'ennuyer auprès d'elle, comme elle le diſoit, Mademoiſelle de Benonville riſquoit beaucoup en lui faiſant commandement de faire ſemblant de l'aimer. Que ces feintes ſe tournoient ſouvent en veritez auprès d'une perſonne faite comme elle; qu'il étoit bien vrai qu'elle étoit la Cadette, & qu'en cette qualité elle étoit obligée de lui ceder; mais qu'il ne ſçavoit ſi le droit d'aîneſſe de Mademoiſelle de Benonville s'étendoit juſques ſur les cœurs; que le ſien étoit ſenſible d'ordinaire à ce que ſes yeux voyoient ſouvent, principalement quand ce qu'ils voyoient étoit rempli de merite; qu'elle ne pouvoit nier qu'en la voyant il ne vît une perſonne également accomplie de corps & d'eſprit; que les conſequences étoient aiſées à tirer de là, & qu'il s'en rapportoit à elle, toute intereſſée qu'elle étoit en l'affaire.

Pendant que cette Cadette ſe défendoit de ces louanges, & que d'un autre côté le Marquis faiſoit tout ſon poſſible pour lui perſuader qu'elles lui étoient dûës légitimement, Madame de Benonville entra, accompagnée de ſa fille aînée. Si

la Mere fut ſurpriſe de trouver le Marquis dans la poſture que j'ai dit, la Fille le fut encore davantage. Le rouge lui monta au viſage en même temps ; & ſans ſçavoir ce qu'elle ſentoit, elle demeura toute interdite. La Cadette eût bien rompu ce coup, ſi elle eût voulu ; elle les avoit entendu venir de loin, pendant que le Marquis tout préoccupé de ſa bonne fortune, ne ſongeoit qu'à lui faire des complimens ; mais elle n'avoit pas jugé de ſes intereſts de le faire ſortir de cette poſture ; elle avoit crû que cela rendroit ſa Sœur jalouſe, & elle ne s'étoit pas trompée. Cependant le Marquis ſe leva ſans s'embaraſſer de rien, croyant que Madame de Benonville ſçavoit aſſez ſon monde pour ne pas trouver à redire à l'état où elle l'avoit vû. Il crut pareillement que cela ne feroit point de peine à Mademoiſelle de Benonville, laquelle lui ayant fait faire commandement de témoigner de l'amitié à ſa Sœur, prendroit pour un effet de ſon obeïſſance la poſture où elle l'avoit trouvé. Cependant les choſes tournerent tout autrement qu'il ne croyoit : Mademoiſelle de Benonville devint jalouſe, comme je viens de dire ; & pour ce qui eſt de la Mere, elle eut ſoupçon qu'elle pouvoit s'être trompée, lorſqu'elle avoit cru que c'étoit à ſa fille aînée qu'il en vouloit.

Deux choſes contribuerent à lui donner ce ſoupçon : la premiere, la beauté de ſa Cadette, qui n'étoit pas tellement effa-

cée par celle de ſa Sœur, qu'elle ne pût avoir des adorateurs à ſon prejudice. La ſeconde, la maniere avec laquelle l'aînée s'étoit defenduë lorſqu'on lui avoit parlé de l'attachement du Marquis. Elle ſe repreſenta qu'elle n'avoit eu garde de lui rien avouer, puiſqu'il n'étoit rien de ce qu'elle ſoupçonnoit; & cette pensée lui donna de la joye, parce qu'elle ſe figura deux choſes tout à fait ſelon ſon goût. L'une, que ſa fille aînée la ſuivroit dans le Couvent; l'autre, que ſa Cadette ſeroit fort heureuſe, ſi elle pouvoit épouſer le Marquis. Cela fut cauſe qu'elle parut fort gaye dans la converſation. Elle dit mille choſes ſpirituelles, & d'autant plus ſurprenantes qu'il ſembloit qu'à la veille comme elle étoit, de quitter le monde, elle ne dût ſonger qu'à la mortification. Il n'en fut pas de même de Mademoiſelle de Benonville. Il falut, pour ainſi dire, lui arracher les mots de la bouche; & ſi ce n'eſt que le Marquis attribua cette langueur aux ſuites de ſa maladie, ç'en étoit aſſez pour l'accabler de chagrin. Cependant il ſe trompoit lourdement. Ce qu'elle avoit vû étoit l'unique cauſe de ſon deſordre, & ce qu'elle voyoit encore l'augmentoit de beaucoup. Elle voyoit une joie peinte ſur le viſage de ſa Sœur, & ſur celui du Marquis, & elle l'attribuoit à leur commune intelligence, quoi que pour en juger ſelon la verité, elle dût en avoir tout un autre ſentiment. En effet celle de ſa

Sœur n'étoit causée que par le plaiſir ſecret qu'on prend de voir une rivale jalouſe, & celle du Marquis venoit des douces imaginations dont on a coutume de ſe repaître après une declaration comme celle qui venoit de lui être faite.

Cependant ce que l'aînée avoit vû, fut cauſe que ſa ſanté ne ſe rétablit pas ſi promptement qu'elle auroit fait, à quoi contribua encore un compliment que lui fit ſa mere. Cette Dame demeurant convaincuë que c'étoit ſa Cadette que le Marquis aimoit, lui en fit confidence, avec proteſtation en même tems, qu'elle étoit ravie que ſes feux s'adreſſaſſent à elle. Cela n'interrompra point, lui dit-elle, le cours de votre bon deſſein, & je vous fais reparation de vous avoir ſoupçonnée de n'être plus ſi ardente à l'executer pour l'amour de lui. Laiſſons à votre Sœur les douceurs du ſiecle, pendant que nous courrons après d'autres plus ſolides. Les nôtres ne ſeront point ſujettes, comme les ſiennes, au dégouſt ni au changement. Cependant à vous dire le vray, je ſuis ravie, puiſqu'elle eſt reſoluë de demeurer dans le monde, qu'elle y trouve un mari comme celui qui ſe preſente. Toute détachée que j'en devrois être, j'avoüe, à ma confuſion que cette penſée m'eſt infiniment agreable. Je ſens que je ſuis mere, malgré tout ce que je me puis dire. On aime toujours l'établiſſement de ſes enfans, & il faudroit que Dieu fiſt un miracle, pour qu'on

ſe pût détacher des ſentimens de la nature.

Ces paroles firent faire d'étranges reflexions à Mademoiſelle de Benonville; & après s'être mis en tête que ce que ſa mere lui venoit de dire du Marquis, étoit vray, elle ſe ſentit tellement outrée, qu'elle crut qu'il lui ſeroit aiſé de l'oublier. Pour en venir à bout plus facilement, elle tâcha de rappeller quelques idées avantageuſes qu'elle s'étoit faites de la premiere condition qu'elle étoit reſolue d'embraſſer. Mais comment cela eût-il mis ſon cœur à l'abri de la paſſion qui la tourmentoit, puiſque celles qui ſe ſont données veritablement à Dieu, & qui par leur engagement ſont obligées de repouſſer ces ſortes de pensées, comme autant de crimes, y ſuccombent quelquefois? Tout ce qu'elle ſe put dire fut donc inutile, & il arriva qu'au lieu de trouver le repos qu'elle cherchoit, elle ne fit qu'accroître ſon trouble.

Le Marquis ne ſçavoit cependant comment accorder ce qu'elle lui avoit fait dire, & ce qu'il voyoit devant ſes yeux. Sa melancolie ne le ſurprenoit pas ſeulement, mais encore une certaine attache qu'elle avoit à fuir ſa preſence & ſa converſation. Que veut dire cela, ſe diſoit-il? & s'il étoit vrai que je lui euſſe fait naître un ſeul de ces ſentimens de tendreſſe dont je reſſens la violence, me fuiroit-elle comme elle fait? Je la cherche par-tout, je n'ai de plaiſir qu'en la

voyant, elle le ſçait ſans que je ſois obligé de lui dire, on le lit dans mes yeux comme ſi je l'écrivois ſur des tablettes, ſa mere & ſa ſœur qui n'y ont pas la moitié tant d'intereſt, m'en ont parlé; mais que dis-je, elle m'en a fait parler elle-même comme d'une choſe dont elle étoit perſuadée; & cependant, au lieu de me donner le moyen de me ſoulager dans une converſation honnête, où je lui puiſſe expliquer les ſentimens que j'ai pour elle, elle fuit ma preſence, comme ſi j'avois quelque choſe de deſagreable à lui dire. Me ſerois-je trompé quand j'ai cru qu'elle me regardoit avec des yeux favorables? M'impoſe-t-on quand on me le fait non-ſeulement accroire, mais qu'on me le dit encore de ſa part? Encore un coup, comment accorder cette contradiction, & le moyen de concilier deux choſes ſi oppoſées?

Cela lui donnoit beaucoup à penſer, & je m'étonne comment après des ſoupçons de cette nature, il ne vît pas plus clair dans ce qui ſe paſſoit. Cependant comme c'eſt le propre des Amans de chercher à s'abuſer eux-mêmes, il ne faut pas s'étonner s'il ne fut pas plus clairvoyant. Il continua d'attribuer à un reſte de maladie ce qui venoit d'une autre ſource, Il imputa à l'abattement du corps ce qui venoit de celui de l'ame; il ſe flata que cela ne pouvoit pas toujours durer; & rempli de cette eſperance, il parut à ſon ordinaire, c'eſt-à-dire, toujours ga-

lant, & toujours de bonne humeur, ce qui augmenta encore le chagrin de Mademoiſelle de Benonville, qui infera de là qu'il faloit qu'il eût tout ſujet d'être content de ſa Sœur.

Pour ſurcroît de peine, elle les trouva deux ou trois fois cauſant enſemble en particulier, & la Cadette qui ne cherchoit qu'à augmenter la jalouſie de ſa Sœur, affecta une grande ſurpriſe, comme ſi elle eût été fort fâchée qu'elle les eût ſurpris. Le Marquis qui ne ſongeoit qu'à l'aînée, n'y prenoit pas garde, de ſorte qu'il demeura toujours dans le même aveuglement. Il ne dit rien même de particulier à Mademoiſelle de Benonville, ſoit qu'il fût de l'humeur de beaucoup de gens, à qui il faut le tête à tête pour parler des ſecrets de leur cœur, ou qu'il crût plus reſpectueux de ne lui faire lire ſa paſſion que dans ſes yeux. Mais Mademoiſelle de Benonville interpreta ſon ſilence tout autrement. Elle crut que s'il ne lui parloit pas, c'eſt qu'il n'avoit rien à lui dire. Cependant le trouvant embaraſſé en quelque façon, ce qui eſt inévitable à une perſonne qui a des affaires amoureuſes en tête, elle imputa ſon deſordre au regret qu'il avoit d'être troublé dans ſa converſation. De ſorte que pour n'être pas incommode plus long-temps, elle demeura avec eux le moins qu'il lui fut poſſible, & prit pour pretexte de parler à une preſonne qui étoit ſurvenuë. Elle la tira à un coin

de la chambre, & après lui avoit dit quelques choſes, à quoi elle ne pouvoit pas faire beaucoup de reflexion dans le trouble où elle étoit, elle ſortit comme ſi elle avoit eu quelque affaire avec elle.

La Cadette, qui par l'intereſt qu'elle prenoit à ſa conduite, avoit les yeux continuellement ſur elle, fut ravie de luy voir paſſer de ſi mauvaiſes heures, pendant que de ſon côté elle n'en avoit gueres de bonnes. Et de fait, quoique ſes deſſeins euſſent quelque ſuccès, de quoi cela lui ſervoit-il, à moins que de pouvoir obliger le Marquis à l'aimer? Elle n'y voyoit nulle apparence; & toutes les fois qu'il cauſoit avec elle, ce n'étoit jamais que de ſa Sœur, ce qui lui faiſoit un dépit qu'on ne ſçauroit exprimer. Rien ne la conſoloit que le plaiſir qu'elle avoit de la voir miſerable auſſi-bien qu'elle. Cependant ce n'étoit pas une conſolation qui dût être de longue durée, ſur-tout quand elle faiſoit reflexion qu'elle n'étoit pas ſure de pouvoir toujours entretenir les choſes ſur le même pied. Le moyen, ſe diſoit-elle, d'empêcher qu'ils ne ſe parlent, & ne dois-je pas croire que quelques meſures que je prenne, ils les rompront en un moment?

Pour n'avoir rien à ſe reprocher, c'eſt-à-dire, pour empêcher autant qu'il étoit en ſon pouvoir, que cela n'arrivât, elle fit deſſein de faire accroire à ſa mere que ce qu'elle avoit vû étoit veritable. Il n'étoit pas bien difficile, puiſque cette Dame

ıe en avoit deja parlé à Mademoiſelle
e Benonville comme d'une choſe aſſu-
ée. Auſſi en étoit-elle ſi perſuadée, que
e fut elle qui lui en fit la premiere ou-
erture. Elle lui demanda s'il n'etoit pas
rai que le Marquis de Floriac l'aimât ?
ur quoi celle-ci faiſant exprès l'interdite
fin de lui mieux inſinuer la choſe, elle
e fit reïterer le même commandement
lusieurs fois. Enfin feignant de ne ſe
endre qu'à l'obeïſſance, elle tomba d'ac-
:ord de ce qu'elle lui demandoit, la
›riant non-ſeulement de lui dire ſi la
:hoſe lui étoit agreable, mais encore la
:onjurant de n'en parler à perſonne, par-
:e que le Marquis avoit quelques meſu-
:es à prendre avant que de ſe declarer
:ntierement. Madame de Benonville ra-
vie de cette nouvelle, lui fit réponſe qu'-
:lle ne lui promettoit pas ce qu'elle lui
demandoit, parce qu'il étoit de la bien-
ſeance qu'elle fût informée elle-même
de ſes deſſeins avant que de ſouffrir une
plus longue attache, mais qu'après qu'il
lui en auroit fait part, elle entreroit vo-
lontiers dans les raiſons qu'il pouvoit
avoir de ne ſe pas declarer ſi-toſt.

Cette Cadette ſe crut perduë après cette declaration ; elle crut que le Marquis venant à informer Madame de Benonville du veritable ſecret de ſon cœur, il n'y avoit plus rien à eſperer pour elle. Ce furent-là d'abord ſes premiers ſentimens : mais quand elle y eut bien penſé, elle trouva qu'il y avoit du remede.

Comme elle avoit dit au Marquis que Madame de Benonville n'agréeroit pas ſa recherche pour ſa Sœur aînée, elle bâtit une fourberie là-deſſus. Elle prévint le Marquis par une confidence adroite. Elle lui dit que ſans elle ſes affaires ſeroient en un méchant état ; que ſa mere avoit découvert l'amour qu'il avoit pour Mademoiſelle de Benonville ; qu'elle en étoit dans un chagrin épouvantable, non qu'elle ne fiſt le cas qu'elle devoit de ſa perſonne, mais parce qu'étant toujours entêtée de ſon Couvent, elle ne voyoit qu'avec peine l'obſtacle qu'il apportoit à ſes deſſeins. Qu'elle lui en avoit parlé, & que la trouvant, ſi elle l'oſoit dire, tout à fait déraiſonnable, elle avoit reſolu, de concert avec ſa Sœur, de lui faire accroire qu'elle avoit pris le change mal à propos ; & que dans ce deſſein elle lui avoit declaré que c'étoit elle, & non pas Mademoiſelle de Benonville qu'il aimoit. Que par-là elle avoit remis ſon eſprit ; cependant qu'elle ignoroit ſi elle ne ſeroit point aſſez curieuſe pour en vouloir ſçavoir la verité de ſa bouche. Que ſi cela arrivoit, c'étoit à lui à appuyer ſa menterie, que Mademoiſelle de Benonville l'en conjuroit ; mais quand cela ne ſeroit pas, qu'elle croyoit qu'y allant entierement de ſes interêts, il n'auroit garde d'y manquer.

Le Marquis ſans ſe douter de la fourberie, ſe jetta à ſes pieds pour la remercier de l'obligation qu'il lui avoit ; &

ns le temps qu'il lui faiſoit les remer-
mens du monde les plus honnêtes, Ma-
ame de Benonville entra avec ſa fille aî-
ée. L'une fut plus fâchée que l'autre de
trouver en cet état. Madame de Be-
onville, après avoir appris qu'il aimoit
a Cadette, ne trouva pas étrange de le
oir à ſes genoux; mais Mademoiſelle
le Benonville qui ne faiſoit que s'en dou-
er, prit pour une preuve certaine de ſes
oupçons ce qu'elle voyoit devant ſes
yeux. C'en fut plus qu'il n'en faloit pour
lui faire perdre toute ſorte de contenan-
ce; mais ce qui la lui ôta entierement,
c'eſt que le Marquis s'étant levé avec
precipitation, comme s'il eût eu peur
que Madame de Benonville n'eût trouvé
à redire à ce qu'il faiſoit, cette Dame lui
dit de ne pas rougir, & qu'il n'y avoit
point de crime à être aux pieds d'une
perſonne pour laquelle on avoit de la
conſideration. Après cela elle lui parla
d'une maniere qu'il fut obligé de s'ex-
pliquer; & comme il étoit prévenu de
ce que lui venoit de dire la Cadette,
bien loin de ſe défendre de l'amour qu'-
elle lui attribuoit pour elle, il en tomba
d'accord, ne cherchant à s'excuſer que
de ce qu'il ne lui en avoit pas parlé plu-
toſt.

Un aveu de cette nature fait en preſen-
ce de Mademoiſelle de Benonville, la
penſa faire mourir de douleur. Elle eut
toutes les peines du monde à la cacher;
& ne pouvant ſoutenir une converſation

comme celle-là, elle trouva moyen de ſortir. Ce furent des pleurs & des ſoupirs tout extraordinaires, quand elle ſe vit ſeule : Malheureuſe credulité, diſoit-elle, tu m'as perduë. J'ai cru ce qui n'étoit pas, & je ne l'ai cru que parceque je le ſouhaitois. Qu'ai-je vû qui me pût donner une telle penſée, & qui pis eſt, qui me pût faire embarquer ſi avant ; J'ai quitté pour un homme qui ne me regarde pas, un deſſein qui me devoit rendre heureuſe ? Je ſuis l'ouvriere moi-même de mon malheur. C'eſt moi qui me ſuis dit tout ce qui me tourmente maintenant ; & ſans attendre qu'on me donnât des aſſurances qui puſſent confirmer mes ſoupçons, j'ai pris pour des marques d'amour ce qui n'étoit qu'une ſimple honnêteté. Sans penſer que j'avois une Sœur aſſez aimable pour arrêter le Marquis, j'ai crû que c'étoit moi qui étois cauſe du ſejour qu'il faiſoit ici. Je lui ai tenu compte des complaiſances qu'il n'a jamais ſenties que pour une autre. Malheureuſe credulité encore une fois, à quelles peines me vas-tu expoſer !

Mademoiſelle de Benonville après avoir formé ces plaintes, en faiſoit d'autres où l'amour éclatoit également ; mais qui étoient mêlées de dépit & de vengeance. Elle faiſoit reflexion aux tromperies de ſa Sœur, qui ſçachant que c'étoit elle qui avoit tous les deſirs du Marquis, lui avoit arraché ſon ſecret ſous les plus belles apparences du monde. Quel triom-

Phe pour elle, ſe diſoit-elle, ou plutoſt qu'elle méchanceté ! Ne pouvoit-elle pas ſe contenter de ſon bonheur, ſans venir inſulter une miſerable ? Quel plaiſir a-t-elle de m'avoir fait publier mon infamie, elle qui devroit m'aider à la cacher ? Ah ! que n'ai-je le pouvoir d'en tirer vengeance ! & qu'il me ſeroit doux de la voir expoſée aux mépris qui m'affligent ſi cruellement !

Ce chagrin qu'elle avoit d'avoir été ainſi trompée de deux façons, la fit retomber malade, & tant qu'elle fut alitée elle ne voulut point voir le Marquis. Elle trouva toujours quelque excuſe pour lui faire dire qu'elle n'étoit pas viſible. Il s'en paya la premiere fois, & peut-être la ſeconde ; mais voyant que cela continuoit, il en parla à la Cadette, la priant de repreſenter à ſa Sœur qu'il lui étoit impoſſible de vivre ſans la voir. Elle lui fit là-deſſus mille promeſſes, & ne lui en tint pas une. Au lieu de dire à Mademoiſelle de Benonville ce qui lui étoit ordonné, elle ne lui parla du Marquis que comme d'un homme qui n'avançoit gueres ſes affaires auprès d'elle, après l'inconſtance dont il étoit coupable. Il vous a aimé la premiere, ma ſœur, lui dit-elle, & il ne vous aime plus : il me l'a dit à moi-même, s'il n'a oſé vous le dire ; cependant il veut que je croye maintenant que c'eſt moi qui fais tous ſes deſirs, & qu'il a des raiſons pour me donner la préference. Mais quelles rai-

ſons peut-il avoir, s'il ne les cherche à ſon inclination, qui le porte à l'inco ſtance? La raiſon voudroit qu'il vous ſ fidele, je le ſçai, je le voi; & l'amo propre ne m'aveugle pas tellement, q je ne reconnoiſſe bien que la Nature vo a avantagée par-deſſus moi en beauco de choſes. Quelle confiance avoir en u homme de la ſorte, & ne condamnerez-vous pas ma mere, qui veut à toute forc que je ferme les yeux ſur tant de raiſons Elle veut non-ſeulement que je l'écoute, mais encore que j'aye de la conſideration pour lui. Elle veut que je le regarde comme un homme qui fera ma fortune en m'épouſant, comme ſi l'on pouvoit être heureuſe avec des gens de cette humeur. Si elle ne me le propoſoit que comme Amant, encore me conſolerois-je. C'eſt un mal qui ne feroit que paſſer, & j'aurois cette complaiſance pour elle, dans l'eſperance d'en être quitte bientôt. Mais comme Mari, c'eſt à quoi je ne me puis reſoudre, & à quoi elle ne me devroit point obliger, pour peu qu'elle eût d'amitié pour moi. Conſeillez-moi, ma Sœur, j'eſpere trouver en vous ce que je ne trouve point en ma Mere, bien que je duſſe attendre encore un meilleur conſeil de l'une que de l'autre.

Ce fut un comble de douleur pour Mademoiſelle de Benonville que d'être obligée d'entendre un pareil diſcours. Si elle eût ſuivi ſes premiers mouvemens, elle lui eût fait réponſe, que pour avoir un

on conſeil elle s'adreſſoit mal à une perſonne qui étoit partie en la cauſe ; mais ayant encore aſſez de retenuë pour ſçavoir ſe commander, elle lui répondit qu'elle n'avoit rien à lui dire là-deſſus, ſinon qu'en ſuivant le conſeil de leur Mere, elle ne pouvoit manquer. Que pour elle, elle alloit bien-toſt être à couvert des diſgraces du ſiecle ; qu'elle prétendoit, dès que ſa ſanté le pouroit permettre, s'enfermer dans un Couvent ; que c'étoit le meilleur parti qu'elle pût prendre, & celui où elle eſperoit le plus de repos.

La Cadette vit bien que le dépit la faiſoit parler de la ſorte. Elle ne lui en témoigna rien cependant ; elle lui dit au contraire, que ſans la repugnance qu'elle avoit toujours euë pour cet état-là, elle reconnoiſſoit ſi bien que c'étoit le meilleur, qu'elle lui feroit compagnie volontiers dans le Couvent ; mais que comme ce n'étoit pas une choſe qui dépendît d'elle, il faloit attendre que Dieu lui en fiſt naître la vocation.

Mademoiſelle de Benonville qui étoit jalouſe autant qu'une femme le peut être, & à qui ç'eût été une conſolation dans ſon malheur que de n'en pas voir une autre plus heureuſe qu'elle, fut étonnée qu'elle lui parlât de la ſorte, elle qui n'avoit jamais parlé d'un Couvent qu'avec horreur. Elle fit ce qu'elle put pour lui ôter les impreſſions deſavantageuſes qu'elle s'en étoit faites, & ſans pénétrer dans

ſon déguiſement, elle épuiſa ſon eſprit à lui perſuader que ſi elle vouloit être heureuſe, il n'y avoit point d'autre parti à prendre pour elle.

Il fut aiſé à la Cadette de deviner quel but Mademoiſelle de Benonville avoit en lui donnant ce conſeil; & comme elle croyoit de ſes intereſts de lui laiſſer croire qu'elle le pourroit ſuivre, elle fit ſemblant de goûter ce qu'elle lui diſoit, & lui dit que c'étoit au temps à faire le reſte. Le Marquis qui étoit bien éloigné de ſçavoir ce qui ſe paſſoit, avoit continuellement recours à celle-ci, pour lui demander combien dureroit encore la cruauté de Mademoiſelle de Benonville, & ce qu'il lui pouvoit avoir fait pour ne lui pas donner l'entrée de ſa chambre? Elle lui diſoit tantôt qu'elle étoit dans les remedes, & tantôt qu'elle le faiſoit exprès, parceque Madame de Benonville n'étoit pas bien-aiſe qu'il la vît. Que nonobſtant qu'il lui eût donné le change, en lui faiſant croire que c'étoit elle qu'il aimoit, il lui reſtoit de certains ſoupçons qu'il ne faloit pas réveiller; qu'elle l'obſervoit depuis les pieds juſqu'à la tête, & qu'il feroit bien de continuer à ſe contraindre.

Ces raiſons conſoloient en quelque façon le Marquis, d'autant plus qu'elle l'aſſuroit que Mademoiſelle de Benonville lui tenoit compte de la contrainte ou il étoit pour l'amour d'elle. Elle lui promit cependant qu'elle lui donneroit l'entrée

trée de ſa chambre, moyennant qu'il ſçût cacher ſes ſentimens à Madame de Benonville, qui étant continuellement à ſon chevet, y ſeroit encore infailliblement lorſqu'il viendroit à entrer. Elle n'eut garde de lui procurer cette vûë dans un autre temps. Elle craignoit trop qu'il ne vînt à découvrir ſes fourberies, comme cela n'auroit pas manqué d'arriver, puiſqu'il ne faloit qu'un mot pour éclaircir toutes choſes.

Enfin cette entrevûë s'étant faite en preſence de Madame de Benonville, il arriva que le Marquis, ſelon les inſtructions qui lui avoient été données, ne fit qu'un compliment de civilité ſur la maladie de Mademoiſelle de Benonville, & demeura toujours auprès de ſa Sœur à cauſer tout bas, comme s'il eût eu mille choſes à lui dire. Mademoiſelle de Benonville qui y prenoit aſſez d'interêt pour l'obſerver, ſentit croître ſon dépit à cette vûë. Elle trouva mauvais qu'il vînt l'inſulter juſques dans ſa chambre; & ſi elle eût osé lui dire de ſortir, elle l'auroit fait, tant elle étoit outrée contre lui. Un moment après la Maîtreſſe de la maiſon entra; & ayant quelques Lettres à communiquer à Madame de Benonville, elle la tira contre une Fenêtre. Le Marquis prit ce temps-là pour s'approcher du lit de Mademoiſelle de Benonville; mais il fut bien ſurpris de la voir ſe tourner de l'autre côté. La Cadette qui avoit fait inutilement tout ce qu'elle

avoit pû pour l'arrêter, fut ravie de ce qu'elle voyoit ; & pour lui inſinuer que Mademoiſelle de Benonville ne faiſoit rien que par raiſon, elle lui montra ſa mere du coin de l'œil, comme pour lui faire entendre qu'il prenoit mal ſon tems en ſa preſence. Mais le Marquis étoit ſi accablé de douleur, qu'il ne prit pas garde à ce qu'elle vouloit dire. Il ſe mit dans un fauteiiil qui étoit au chevet du lit, & commençant à avancer ſa tête du côté de la belle Malade : Ne ſuis-je pas aſſez affligé, Mademoiſelle lui dit-il tout bas, de l'état ou je vous voy, ſans m'accabler encore par une cruauté que je n'ay pas meritée?

Mademoiſelle de Benonville à qui il faloit autre choſe que des paroles pour la deſabuſer de ce qu'elle avoit vû, ſe tourna alors de ſon côté ; & plus pleine de dépit que jamais : J'ai un ſi grand mal de tête, Monſieur, lui dit-elle, que je ne ſçaurois vous répondre. Je ſuis même obligée de vous dire que vous m'incommodez ; & ſi vous voulez que je vous aye obligation, vous ne me parlerez pas davantage.

Il eſt aiſé de comprendre ce que de telles paroles produiſirent dans l'eſprit du Marquis: Il vit bien que ce mal de tête n'étoit qu'une excuſe pour ne lui pas parler, & il alloit lui en faire ſes plaintes, comme d'une choſe qui étoit fort injuſte, ſi Madame de Benonville, qui n'avoit plus rien à dire à ſa Couſine, ne fût revenuë prendre ſa place. Cela interrompit

tous ſes projets ; & ayant été obligé de ſe retirer ſans pouvoir s'éclaircir, toute la conſolation qui lui reſta, fut de pouvoir lui faire demander par la Cadette ce qu'il lui pouvoit avoir fait pour mériter un tel traitement.

Ce fut de quoi il la chargea dés qu'il lui put parler en particulier ; mais comme il ne pouvoit remettre ſes affaires en de plus méchantes mains, elle lui fit accroire que le chagrin de ſa Sœur venoit d'une nouvelle qu'on leur avoit mandée de Paris. Que ſa mere y ayant écrit qu'elle iroit bien-toſt en ſa compagnie, on lui avoit fait réponſe que ſon mariage ſe renouoit avec la fille du Duc dont on avoit parlé il y avoit quelques jours. Qu'une pareille choſe n'étoit pas agreable à une perſonne qui avoit, comme elle, de l'eſtime pour lui ; qu'elle croyoit bien que la nouvelle étoit fauſſe ; mais comme il étoit ordinaire que ces ſortes de choſes fiſſent impreſſion ſur l'eſprit des gens qui y pouvoient prendre intereſt, il ne faloit pas s'étonner ſi elles avoient changé l'eſprit de Mademoiſelle de Benonville.

Telle fut l'excuſe de la Cadette ; & cette circonſtance la rendant encore plus neceſſaire que jamais au Marquis, il la conjura de ne lui pas refuſer ſon ſecours dans une rencontre ſi preſſante. Elle le lui promit, mais elle n'eut garde de lui tenir parole. Au contraire, jugeant combien elle auroit de peine à empêcher leur

éclairciſſement, elle propoſa à ſa mere, comme elle vint à parler de la maladie de Mademoiſelle de Benonville, de lui faire reprendre l'air du Berri, où comme elle y avoit été élevée, elle ſoutenoit que cela ſeroit capable de lui rendre la ſanté. Un Medecin de village qu'on avoit appellé depuis qu'elle étoit malade, fut du même avis, faute d'en avoir un meilleur à donner. Madame de Benonville ne s'en éloigna pas elle-même, & tout ce qui lui fit de la peine, c'eſt qu'elle ne l'y pouvoit accompagner, lui étant ſurvenu depuis quelques jours une affaire pour laquelle il falloit qu'elle allât neceſſairement à Paris. Comme la ſource de cette maladie lui étoit inconnuë, elle en craignoit les ſuites, & de ſe trouver éloignée lorſque le peril augmenteroit. Mais la neceſſité n'a point de loy, il lui fut force de prendre ſon parti, d'autant plus qu'elle ne pouvoit differer ſon voyage.

Elle apprit à Mademoiſelle de Benonville de quoi elle étoit convenuë avec le Medecin pour le recouvrement de ſa ſanté, l'aſſurant en même temps, qu'elle differeroit d'entrer dans le Couvent juſqu'à ce qu'elle fût en état de lui tenir compagnie. Mademoiſelle de Benonville fut ravie qu'elle lui ouvrît cet expedient pour lui faire éviter deux choſes qui lui étoient également odieuſes; ſçavoir, la Religion, & la vûë du Marquis, qu'elle ne pouvoit plus voir de bon œil depuis ſon inconſtance. Elle dit à ſa mere, qu'-

elle croyoit que l'air du Berry contribueroit effectivement à ſa ſanté ; & la propoſition qui lui fut faite d'y retourner lui fut d'autant plus agreable que Madame de Benonville lui avoit dit que ſa Sœur l'y accompagneroit. Sa jalouſie lui repreſenta qu'elle auroit du moins auſſibien qu'elle les rigueurs de l'abſence à eſſuyer ; & la penſée de n'être pas miſerable toute ſeule lui ſervit de conſolation.

Les choſes étant reſoluës de la ſorte, Madame de Benonville les fit partir dés le lendemain, & ſans que le Marquis pût avoir aucun éclairciſſement avec Mademoiſelle de Benonville. Il fit promettre à la Cadette, en prenant congé d'elle, qu'elle auroit ſoin de ſes intereſts. Elle fut fort fâchée d'être obligée de le quitter ; mais comme elle craignoit que ſes détours ne vinſſent à ſe découvrir, la penſée qu'elle eut qu'elle alloit inventer des moyens dans l'abſence, qui lui donneroient un heureux ſuccés dans ſes affaires, adoucit beaucoup ſon chagrin.

Le Marquis voyant monter Mademoiſelle de Benonville en caroſſe, lui donna la main, ſous pretexte de lui aider à monter ; & approchant ſa bouche de ſon oreille : Que voulez-vous me commander, lui dit-il, dans une abſence qui va me faire mourir de douleur ? Je n'en doute point, répondit Mademoiſelle de Benonville, & la perſonne que vous quittez a aſſez de charmes pour cela. Cependant, comme je croy qu'elle partage vo-

tre peine avec vous, je vous conſeille de ne vous pas plaindre. Ah ! ſi cela étoit, reprit le Marquis, il n'y a rien que je n'enduraſſe volontiers ; mais vous m'avez traité d'une maniere depuis quelques jours, qu'il faudroit que j'euſſe bien de la credulité de reſte, pour me flater de votre bonté. Ah ! Monſieur, répondit Mademoiſelle de Benonville, ceſſez un entretien comme celui-là, je n'aime pas à être ainſi le ſujet de vos railleries ; & le plus grand plaiſir que vous me puiſſiez faire, c'eſt de ne me jamais tenir de pareils diſcours.

La converſation en demeura là, parce qu'ils ſe trouverent à la portiere du caroſſe. Mademoiſelle de Benonville partit ainſi ſans être éclaircie que c'étoit elle qu'il aimoit, & lui de ſon côté n'eut pas le temps de s'informer du ſujet de ſa jalouſie. Cependant il l'attribua à ce que lui avoit dit la Cadette, quoique s'il eût bien concilié ce que l'une & l'autre avoient dit, il lui auroit été facile de connoître qu'il ſe trompoit. Madame de Benonville partit deux heures après pour Paris & il lui tint compagnie, mais l'eſprit ſi préoccupé de ce qui lui étoit arrivé, que tant que dura le voyage, il parut non-ſeulement penſif, mais encore tout melancolique. Madame de Benonville qui ſouhaitoit toujours avec paſſion qu'il épousât ſa Cadette lui demanda pluſieurs fois ce qu'il avoit, & il ne tint pas à elle qu'il ne parlât, ſuppoſé qu'il eût

eu quelque choſe à dire : mais comme il étoit prévenu quelle s'oppoſoit aux ſentimens qu'il avoit pour Mademoiſelle de Benonville, il garda le ſilence.

Elle en fut toute ſurpriſe, elle à qui il avoit témoigné quelque choſe à l'égard de ſa Cadette; & craignant qu'il n'eût changé de volonté, elle ne fut pas contente du ſilence qu'il gardoit. Comme c'étoit à lui neanmoins à parler le premier, elle en demeura là, & ils arriverent à Paris ſans qu'il ſe fiſt aucune ouverture de part & d'autre. Les aſſiduitez qu'il eut à la venir voir reparerent en quelque façon ſa conduite Il étoit tous les jours à lui demander des nouvelles de ſes filles, & il apprit que Mademoiſelle de Benonville étoit toujours au même état, ſi ce n'eſt qu'elle ne gardoit plus le lit comme elle avoit fait dans le Château.

La Cadette étant ainſi arrivée au Berry, ne ſongea qu'à faire revivre dans ſa Sœur la penſée qu'elle avoit eu d'entrer dans un Couvent; & comme elle ſçavoit que ce qui s'y oppoſoit d'avantage étoit quelque reſte d'eſperance qu'elle pouvoit avoir, elle reſolut de la lui ôter entierement. Pour cet effet elle ſuppoſa une lettre que le Marquis adreſſoit a elle-même, par laquelle il s'excuſoit s'il manquoit à la parole qu'il lui avoit donnée de l'épouſer. Il diſoit qu'il étoit contraint de prendre une autre alliance, pour ne pas déplaire à tous ſes Parens, qui le deſiroient ainſi ; que cela n'empêcheroit

pas qu'il ne l'aimât toute ſa vie.

En lui montrant cette Lettre elle fit fort l'affligée, l'accuſant d'être un fourbe & un malhonneſte homme. Elle lui en demanda ſon ſentiment, & l'obligea à parler malgré elle; ce qui ne lui étoit pas une petite contrainte, puiſque cette nouvelle l'avoit reduite dans un état à faire pitié. Ce n'eſt pas que la jalouſie qu'elle portoit à ſa Sœur, qu'elle regardoit comme l'unique cauſe de ſes peines, ne lui donnât d'abord une ſecrette joye; mais enfin elle s'étoit bien-tôt évanoüie. Elle avoit conſideré qu'il auroit encore mieux valu pour elle qu'il l'eût épouſée, & qu'elle auroit eu par là le plaiſir de le voir quelquefois. De ces penſées elle paſſa à d'autres qui n'étoient pas toujours ſi funeſtes, mais qui ne laiſſoient pas neanmoins de l'affliger cruellement. Elle faiſoit reflexion avec quelles apparences d'honnêteté il l'avoit abordée ſur le bord de la Loire, le changement que ſa préſence avoit apporté dans ſon cœur, les douces eſperances dont elle s'étoit flatée pendant quelques jours; comment elles s'étoient tournées en fumée pour l'amour d'elle, & enfin comme il les avoit abuſées l'une & l'autre. Elle tira de tout cela une conſequence fâcheuſe contre tous les hommes, qu'elle accuſa d'être trompeurs; & quoique le premier qu'elle eût vû lui eût paru ſi agreable, qu'elle eût oublié pour lui une reſolution qu'elle croyoit avoir formée aprés une

meure déliberation, elle reſolut de ne jamais ſonger à aucun autre, parce qu'elle voyoit qu'ils n'en uſeroient pas mieux que celui-ci.

Le reſultat de ce deſſein fut d'aller à Paris dés que ſa ſanté ſe ſeroit un pêu rétablie, & de ſe confiner là dans un Couvent pour tout le reſte de ſes jours. Elle manda cette nouvelle à ſa Mere comme une choſe qu'elle tâcheroit d'executer dans peu, & il arriva juſtement que le même jour que cette Lettre fut apportée à cette Dame, le Marquis l'étoit venu voir. Madame de Benonville qui ne faiſoit point de façon avec lui, lui demanda s'il ne trouveroit pas bon qu'elle l'ouvrît en ſa preſence; & lui qui en avoit un empreſſement inconcevable, lui répondit que c'étoit ce qu'il ſouhaitoit le plus. Mais il n'en devoit pas tant avoir pour cette nouvelle. D'abord qu'il ſçut la reſolution que Mademoiſelle de Benonville avoit priſe, il changea de couleur; & cette Dame s'en ſeroit apperçûë, ſi ce n'eſt qu'elle avoit toujours les yeux ſur ſa Lettre, qui contenoit encore autre choſe.

Madame de Benonville à qui il n'avoit rien dit de particulier depuis qu'ils étoient arrivez à Paris, crut qu'elle avoit une belle occaſion de le faire parler. Elle lui dit que le deſſein de ſa fille aînée, & le ſien, alloient rendre la Cadette heritiere de tous leurs biens, & que quoi qu'elle ne le crût pas intereſſé, elle ne laiſſoit pas neanmoins de lui dire que c'étoit un

endroit pour la lui faire regarder favorablement. Que ſi ce qu'il lui avoit dit ſur les bords de la Loire étoit vrai, c'eſt-à-dire qu'il la trouvoit aſſez bien faite pour en faire ſa femme, il avoit encore de quoi réchauffer ſa paſſion; que cent mille écus étoient un beau trait de viſage, & que quoi qu'il eût beaucoup plus de bien, il ſçavoit qu'une fille de qualité pouvoit tout eſperer avec un tel mariage.

C'en étoit là plus qu'il ne faloit pour le faire parler, s'il eût eu quelque choſe à dire: mais comme ce n'étoit pas de ce côté-la qu'il tendoit, il n'y répondit qu'en termes generaux, ſans s'engager à rien. Madame de Benonville, bien loin d'approuver ce procedé en fut fort ſcandaliſée. Elle lui fit froid; & ſi ce n'eſt que la bienſeance vouloit qu'elle ne dît pas tout ce qu'elle avoit ſur le cœur, elle lui auroit fait connoître que ce n'étoit pas ainſi qu'on en uſoit avec une perſonne de qualité. Cependant ſi elle eut cet égard pour lui, cela ne l'empêcha pas de mander à ſa Cadette que c'étoit un fourbe & qu'il n'y avoit plus d'eſperance pour elle. Cette fille ne comprit pas bien ce qu'elle vouloit dire par là, & elle eut peur d'abord qu'il ne ſe fût declaré pour ſa Sœur: mais comme par un autre article de la Lettre, Madame de Benonville lui mandoit de la confirmer toujours dans ſon deſſein, elle mit ſon eſprit en repos de ce côté-la. Elle fit plus; ayant l'eſprit tout plein d'artifice, elle ſongea à

tirer de l'utilité de cette Lettre. Elle en avoit ſuppoſé une, comme j'ai dit, à ſa Sœur de la part du Marquis; elle croyoit bien qu'elle avoit fait beaucoup d'effet ſur ſon eſprit, mais ſçachant que ce ſeroit encore toute autre choſe quand elle ſeroit confirmée par une autre dont elle ne pourroit douter, elle lui montra celle de ſa mere.

Mademoiſelle de Benonville ne douta point, en la voyant, que le Marquis l'avoit ſupposée; & ſi ſa mere ne s'en expliquoit pas clairement, elle crut qu'elle n'avoit pas voulu augmenter la peine de ſa Sœur, qui en avoit déja aſſez, de voir ſes eſperances trompés. Il eſt aisé cependant de juger que ſi la premiere Lettre avoit été capable de lui faire naître le deſſein de ſe retirer, celle-ci contribua encore à lui donner cette pensée. Elle fit ce qu'elle put pour mettre ſon eſprit en repos, connoiſſant que rien ne s'oppoſoit tant au retour de ſa ſanté, que le trouble où elle étoit; mais comment en ſeroit-elle venuë à bout, ayant toujours devant les yeux le bonheur imaginaire de celle qui poſſedoit le Marquis? Malgré tout ce qu'elle ſe pouvoit dire d'avantageux du Couvent, il lui ſembloit qu'elle auroit été encore plus heureuſe avec lui.

Comme ces pensées l'occupoient continuellement, elle cherchoit la ſolitude, pour s'y entretenir plus à ſon aiſe; mais en croyant ſe ſoulager par là, elle ne faiſoit qu'augmenter ſes maux de moitié.

Elle s'en apperçut bien-tôt elle-même; de ſorte que jugeant prudemment que ſi elle vouloit guerir, il faloit qu'elle s'y prît d'une autre façon, elle reſolut ſans attendre tout à fait le rétabliſſement de ſa ſanté, de s'en aller à Paris. Elle en avoit la permiſſion de ſa mere, & ſa Sœur qui deſiroit qu'elle fiſt ce pas-là plutôt aujourd'hui que de main, l'y encourageant encore, elle ne differa pas davantage. Sa Sœur monta en caroſſe avec elle, moins toutefois pour l'accompagner, que pour être témoin de toutes ſes actions

Pendant qu'elles étoient ainſi en chemin, le Marquis allarmé des nouvelles qu'il avoit appriſes, partit de Paris pour aller voir Mademoiſelle de Benonville en Berry. Il vouloit eſſayer, avant qu'elle fiſt ce funeſte voyage, de la détourner de ſa reſolution; & il étoit déterminé, s'il n'y reüſſiſſoit pas, à ne pas revenir de long-temps à Paris où la ſeule penſée qu'elle s'alloit enfermer dans un Couvent, le deſeſperoit d'une maniere à ne ſçavoir ce qu'il faiſoit. Tous ſes amis l'avoient remarqué, & lui demandoient ce qui pouvoit faire ſa peine. Il avoit cherché des défaites pour couvrir ſes veritables affaires; mais comme il voyoit bien qu'il lui ſeroit impoſſible de déguiſer toujours, ce lui fut encore une raiſon pour s'éloigner.

Il prit la poſte pour faire ſon voyage, & ne ſe fit accompagner de perſonne, ſe reſervant à mander ſes gens ſelon le be-

ſoin qu'il en auroit. Il arriva à Orleans le même jour que Mademoiſelle de Benonville y étoit arrivée, & comme elle regardoit au travers de la feneſtre de ſa chambre, lorſqu'il deſcendit de cheval, la bouë dont il etoit couvert, ne l'empêcha pas de le reconnoître. Elle fut toute ſurpriſe de le voir tout ſeul, lui qui étoit d'une condition à avoir toujours des gens à ſa ſuite : & ſi ce n'eſt qu'elle le croyoit marié, elle auroit crû que quelque expedition amoureuſe lui auroit fait entreprendre ſon voyage.

Ce fut là ſa premiere pensée, mais dont elle revint un moment aprés. Elle ſe figura qu'il étoit toujours amoureux de ſa Sœur, & que croyant ſans doute qu'elle ignoroit ſon mariage, il l'alloit voir pour lui dérober quelque faveur. Ce ſoupçon lui fit faire une choſe à laquelle elle auroit eu beaucoup de peine à ſe reſoudre, ſi elle n'y eût été portée par la jalouſie. Elle avoit remarqué que le Poſtillon étoit entré dans l'écurie pour avoir ſoin de ſes chevaux. Elle deſcendit en bas, & s'informa de lui s'il connoiſſoit le Courier qu'il avoit amené, & s'il ſçavoit où il alloit ? Il va en Berry, répondit le Poſtillon ; & il m'a demandé, comme je lui ai dit que j'étois de ce Pays là, ſi je ne ſçavois point le chemin d'un Château qui appartient à une Dame de qualité. Voilà tout ce que je vous puis dire, car pour vous apprendre qui il eſt, c'eſt ce que je ne ſçaurois faire ne le ſçachant pas moi-même.

Mademoiſelle de Benonville vit bien à ce diſcours, qu'elle ne s'étoit pas trompée, & elle en fut encore plus aſſurée, quand aprés lui avoir demandé le nom de ce Château, il lui nomma celui de ſa mere. Elle n'en voulut pas ſçavoir davantage, & étant remonté à ſa chambre, ce qu'elle avoit appris lui fut un ſujet d'une profonde meditation. Il lui paſſa dans un moment tout ce que la plus noire jalouſie peut fournir de plus funeſte; & quoi qu'elle crût toujours le Marquis marié, elle trouva neanmoins le ſort de ſa Sœur encore plus heureux que le ſien. *Elle eſt* en état du moins, ſe diſoit-elle, de ſe vanger de la fourberie qu'il lui a faite, puiſqu'il continue de l'aimer malgré ſon nouvel engagement. Ah! ſi j'étois en ſa place, que mon plaiſir ſeroit grand, de lui voir partager les peines qu'il me donne! Mais pour mon malheur, il ne ſonge pas ſeulement que je ſuis au monde. Tout ce qu'il fait eſt pour l'amour d'elle, il quitte ſa femme pour l'aller voir; & pour moy, je ne ſonge qu'à quitter la vie, qui auſſi-bien m'eſt deſagreable, aprés n'avoir plus rien à eſperer.

Sa Sœur, qui étoit à écrire une Lettre en ſon Pays, pour demander qu'on lui envoyât quelque choſe qu'elle avoit oublié, reconnut ſon trouble dés qu'elle revint auprés d'elle. Elle ne s'en mit pas beaucoup en peine, parce qu'elle crut que cela ne la regardoit pas. Elle l'auroit peut-être attribué à quelque mal qu'elle

reſſentoit, ſi ce n'eſt que lui voyant une extrême attache à regarder au travers des vîtres elle voulut voir ſi elle ne puiſoit point de là le changement qui paroiſſoit ſur ſon viſage. Elle ſe mit donc à regarder auſſi-bien qu'elle, dont Mademoiſelle de Benonville s'appercevant, elle ſe retira, afin qu'elle fiſt la même choſe. Mais ſoit que cela la fiſt défier davantage, ou que ce qui arriva un moment après excitât ſa curioſité, elle demeura auprés de la fenêtre.

Ce que je veux dire qui arriva, c'eſt qu'on fit ſortir un cheval ſcellé & bridé, tout preſt à monter deſſus. Elle vouloit voir pour qui c'étoit, & ce fut juſtement pour le Marquis, qui après avoir mangé un morceau à la hâte, n'avoit pas voulu plus de relâche. Elle le reconnut, comme avoit fait ſa Sœur, nonobſtant le deſordre où il étoit. Elle fit les reflexions qu'elle avoit faites ſur ſon voyage, & conclut auſſi-bien qu'elle, que l'Amour lui avoit fait mettre le pied à l'étrier. Ce lui fut matiere de ſouhaiter d'arriver bientoſt à Paris, afin que Mademoiſelle de Benonville ſe fiſt Religieuſe avant qu'elle pût ſçavoir qu'elle étoit toujours maîtreſſe de ſon cœur. Elle ne douta point que ce ne fût cette vûë qui avoit produit l'embarras où elle étoit, & elle infera de là, avec aſſez de raiſon, que qui étoit ſi ſenſible pour ſi peu de choſe, le ſeroit bien davantage quand elle en auroit plus de ſujet.

Mademoiſelle de Benonville, que la rêverie occupoit toujours également, ne prit point garde à celle de ſa Sœur, qui n'étoit guéres moindre que la ſienne. Et après avoir paſsé toutes deux une aſſez méchante nuit, elles continuerent leur voyage. Madame de Benonville, qui étoit avertie du jour qu'elles arriveroient, fut audevant d'elles juſqu'au Bourg-la-Reine, qui eſt à deux petites lieuës de Paris, où elles entrerent dans ſon caroſſe, après l'avoir ſaluée. En parlant de choſes & d'autres, Madame de Benonville dit un mot du Marquis; & ſon aînée l'ayant relevé: A propos, Madame, lui dit-elle, ne nous direz-vous pas qui il a épouſé? La Cadette qui lui avoit appris cette fauſſe nouvelle, fut fort fâchée de ſa curioſité, ne doutant point qu'elle ne paſsât bientoſt pour menteuſe dans ſon eſprit; & voulant aller au devant de ce qu'elle apprehendoit, il nous a mandé, interrompit-elle, qu'il s'alloit marier, & ma Sœur ne doute point que ce ne ſoit une choſe faite.

Mademoiſelle de Benonville fut ſurpriſe de ce que diſoit ſa Sœur, elle qui lui avoit parlé du pretendu mariage, comme ayant été conclu il y avoit quelque temps. Et même elle ſe ſouvenoit bien encore, que lorſque la Lettre de Madame de Benonville étoit venuë, elle lui avoit dit que c'étoit la confirmation de la nouvelle qu'elle lui avoit debitée. Ainſi ne pouvant comprendre ce qu'elle vouloit

dire

dire par là, elle lui en auroit demandé volontiers l'explication, ſi ce n'eſt qu'elle étoit curieuſe d'entendre auparavant ce que diroit ſa mere. Sa réponſe fut que ceux qui leur avoient dit qu'il étoit marié, ne leur avoient pas dit la verité; qu'il étoit toujours le même qu'elles l'avoient vû en Province, ſi ce n'eſt que l'ayant voulu faire expliquer ſur ce qu'il lui avoit dit lorſqu'il étoit à la Campagne, il lui avoit répondu comme un homme qui étoit toujours fort honnête, mais fort peu amoureux.

Cette réponſe déſabuſoit en un moment Mademoiſelle de Benonville de deux choſes; la premiere, de ce prétendu mariage; la ſeconde, de la jalouſie qu'elle avoit du voyage du Marquis. Si c'étoit pour ma Sœur qu'il le fiſt, ſe diſoit-elle après cela, ſe pourroit-il que ma mere ſe plaignît de lui, elle qui bien loin de lui donner ſujet de biaiſer avec elle, lui a toujours fait paroître qu'elle recevroit beaucoup d'honneur de ſon alliance? Elle commentoit beaucoup en elle-même ſur cette penſée; & après pluſieurs reflexions, elle n'y put voir clair; parce que ſi quelquefois elle avoit quelques preſſentimens conformes à la verité, ils s'évanoüiſſoient tout d'un coup, quand elle ſe reſſouvenoit que c'étoit pour ſa Cadette qu'il s'étoit declaré en ſa preſence. Cependant le Marquis ne fut pas plutôt arrivé à leur Château, qu'il revint ſur ſes pas, après avoir ſçu qu'elles avoient pris le chemin

de Paris. L'Amour qui lui avoit fa faire diligence en allant, lui ayant encore tenu bonne compagnie en revenant, il picqua ſi bien, qu'il arriva en même temps qu'elles. Le bonheur qui commençoit à ſe mêler de ſes affaires, voulut qu'il fut non-ſeulement deſcendre dans leur maiſon, mais qu'il trouva encore Mademoiſelle de Benonville toute ſeule. Elle fut fort ſurpriſe de le voir, elle qui le croyoit bien loin. Cependant comme elle ſentoit encore un peu de jalouſie nonobſtant tout ce qu'elle s'étoit pû dire, elle n'eut pas plutôt reçu ſon ſalut, qu'elle lui dit que ſa Sœur n'y étoit pas, mais qu'elle alloit bien-tôt revenir. Je ne la demande pas, Mademoiſelle, répondit le Marquis; & pour vous faire comprendre que je me paſſerai bien d'elle, c'eſt que je viens de faire cent cinquante lieuës en quatre jours pour l'amour de vous, & que la plus grande apprehenſion que j'avois, étoit de la trouver en votre compagnie. Ce n'eſt pas que je ne l'eſtime beaucoup, & même que je n'y ſois obligé par les ſervices qu'elle s'eſt offert de me rendre. Mais enfin je ne ſçai comment tout a tourné depuis cela, je ſuis devenu de jour en jour plus malheureux; & ſi je ne m'explique avec vous, maintenant que j'en ai l'occaſion, quand pourrai-je eſperer de la retrouver; vous qui me fuyez avec ſoin, qui ſçavez neanmoins que je vous adore?

Ces paroles firent une grande impreſ-

ſion ſur l'eſprit de Mademoiſelle de Benonville ; ſans s'amuſer à faire des façons, elle lui expoſa naïvement les ſujets qu'elle avoit de ſe plaindre de lui. De ſon côté il lui dit comment il avoit été joüé par ſa Sœur ; & cela leur ayant ouvert les yeux, ils ſe promirent de ne plus juger à l'avenir des choſes par les apparences, mais de les approfondir ſi bien, qu'ils fuſſent à couvert des tromperies qu'on leur pourroit faire.

Ce racommodement s'étant fait ainſi en un moment, Madame de Benonville ſurvint avec ſa Cadette, qui fut toute émûë de les voir enſemble. Mais cette émotion augmenta de beaucoup, quand elle connut à leur enjouëment, qu'ils avoient eu le temps de s'entretenir de leurs affaires. Dès le lendemain le Marquis vint en ceremonie demander une audience ſecrette à Madame de Benonville. Elle la lui accorda, ne ſçachant toutefois ce qu'il pouvoit deſirer d'elle, aprés avoir fait l'indifferent quand elle lui avoit parlé. Mais il lui apprit que ce n'étoit rien moins que l'indifference qui lui avoit fermé la bouche. Pour cet effet il lui expoſa alors ſes affaires à découvert, la conjurant de lui dire ſi veritablement elle deſaprouvoit, comme on lui avoit fait accroire, les ſentimens qu'il avoit pour Mademoiſelle de Benonville.

Cette Dame fut fort ſurpriſe à ce diſcours ; elle vit bien par quel motif ſa Ca-

dette lui avoit donné le change. Cependant comme elle avoit interêt à le cacher; elle tâcha de tourner les choſes d'une autre maniere. Mais le reſultat fut, qu'il lui faiſoit autant d'honneur en lui demandant l'une que l'autre. De cette maniere le mariage fut bien-toſt arrêté entr'eux, & quand la Cadette le ſçut, elle en penſa mourir de dépit. Il fut ſi grand, quoiqu'elle eût toujours eu le Couvent en horreur, elle reſolut de s'y jetter. Elle s'y rendit ſans en parler à perſonne; & bien que Mademoiſelle de Benonville & le Marquis l'allaſſent voir pour lui remontrer qu'elle devoit ſonger à deux fois à ce qu'elle faiſoit, elle prit l'habit dés le lendemain

Madame de Benonville qui lui avoit conſeillé de prendre ce parti avant que ces choſes arrivaſſent, ne fut point fâchée que le deſeſpoir le lui eût fait faire. Cependant elle ne reſta dans le monde qu'autant de temps qu'il en faloit pour marier Mademoiſelle de Benonville. Aprés cela elle ſe confina dans le même Couvent qu'avoit choiſi ſa Cadette, & elles y ſont toutes deux, faiſant voir que Dieu nous appelle à lui par differens moyens.

FIN.

# TABLE

## DES PIECES CONTENUES dans les deux Volumes des Hiſtoires Tragiques & Galantes.

### *TOME PREMIER.*

JACQUELINE DE BAVIERE, Comteſſe de Hainault, page 1

LA BELLE JUIVE, Nouvelle, 79

DOM CARLOS, Nouvelle Hiſtorique, 269

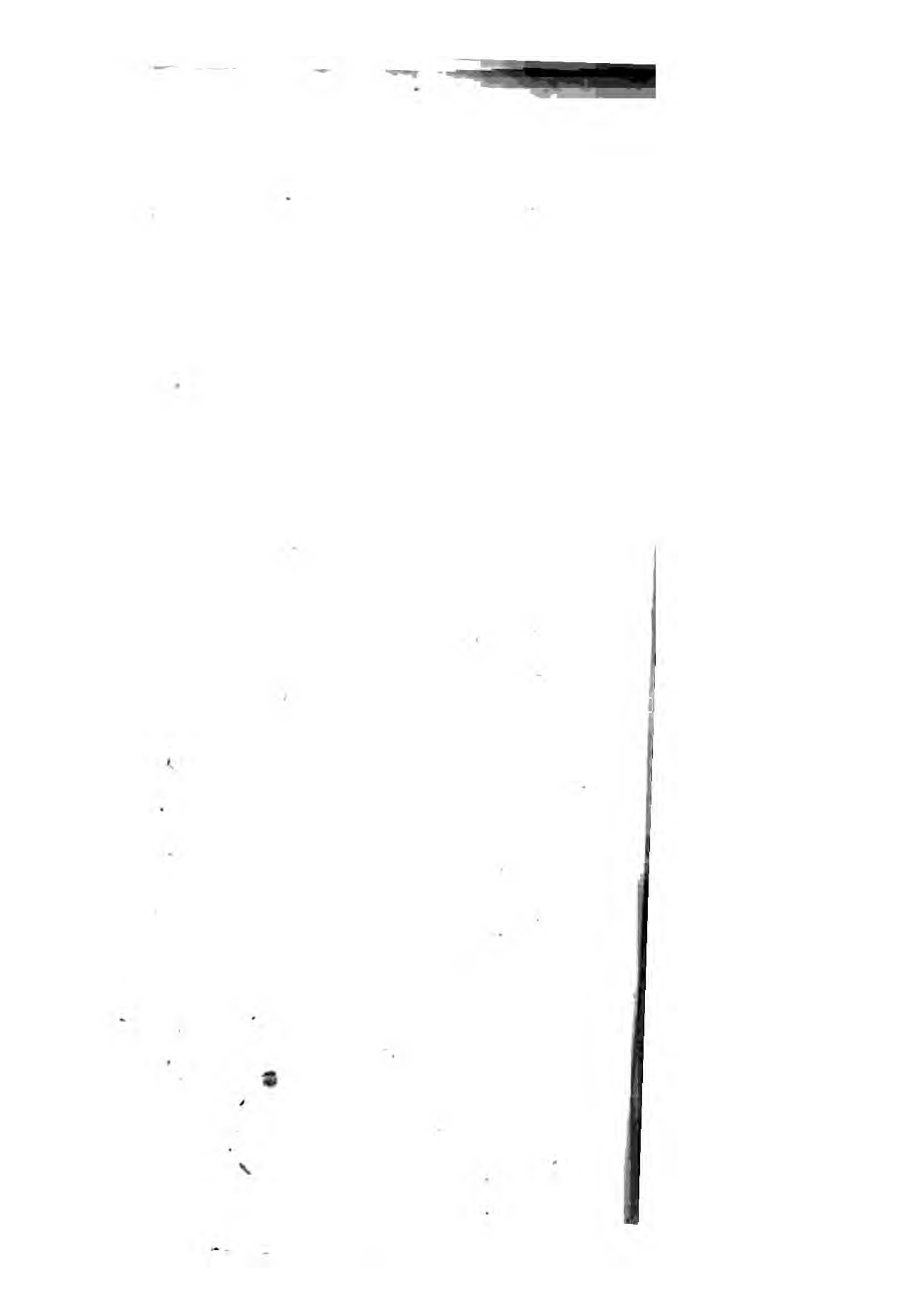
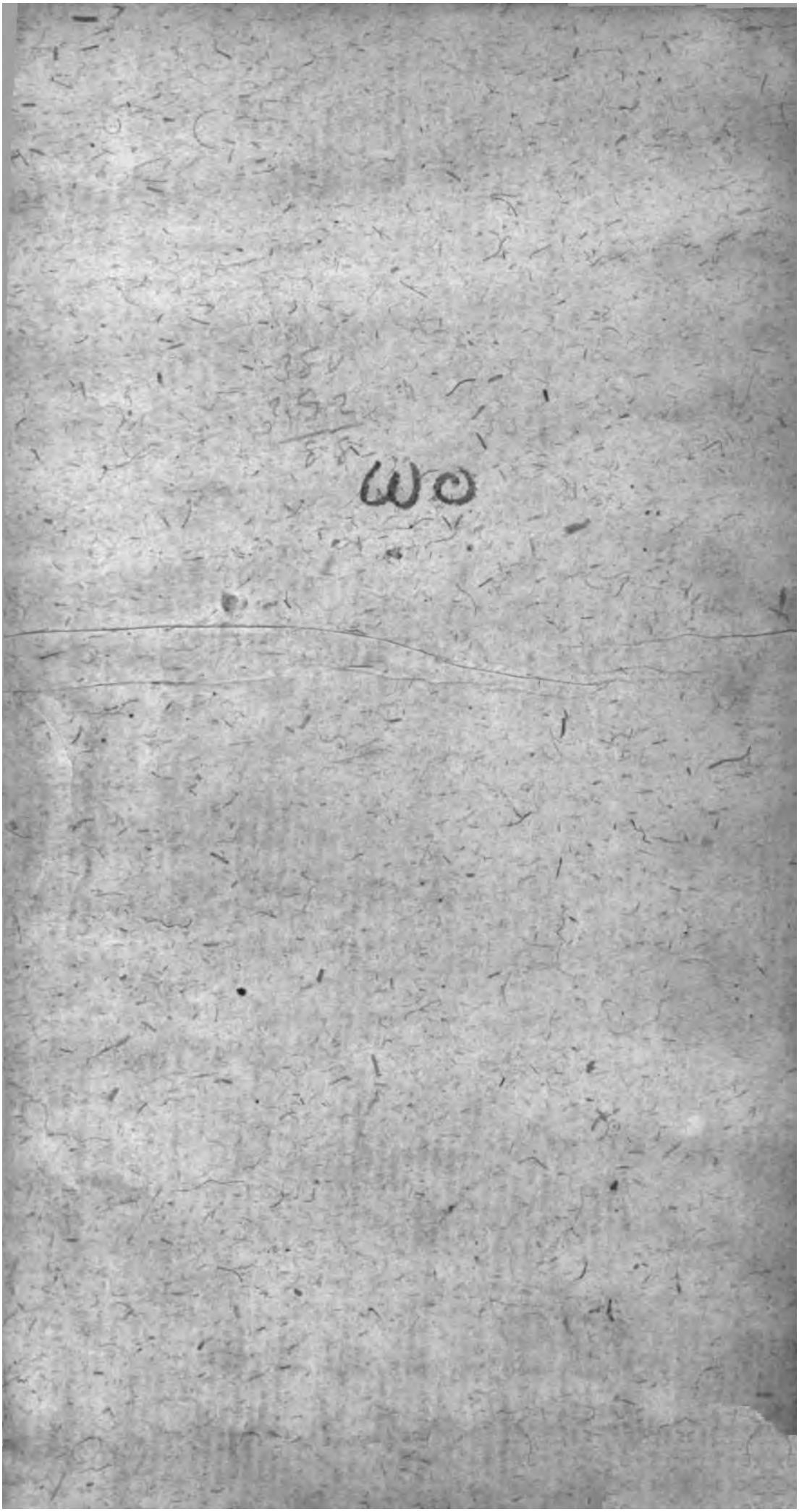
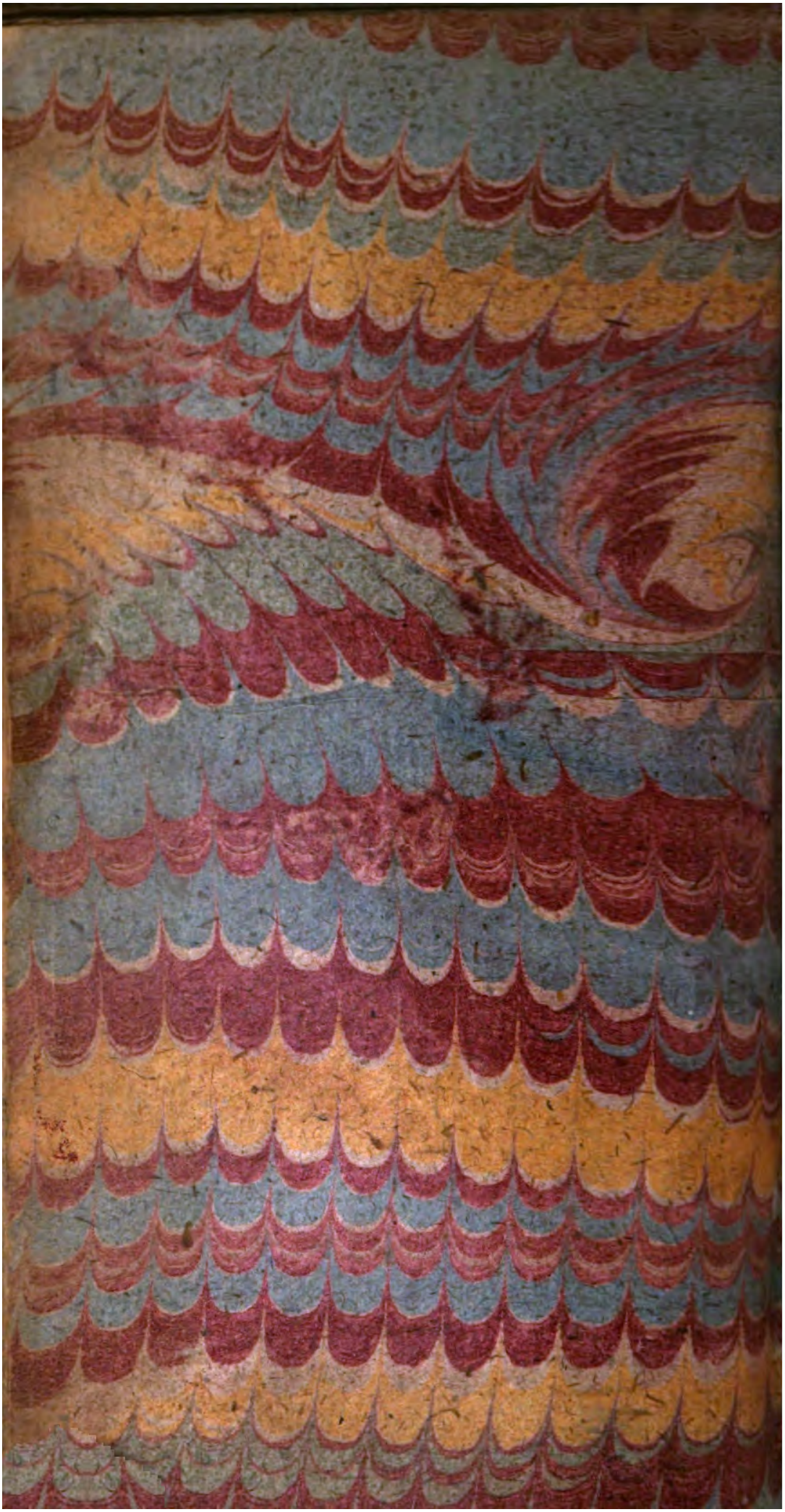
### *TOME SECOND.*

HATTIGE', ou la Belle Turque, Nouvelle, 1

LES NOUVEAUX DESORDRES DE L'AMOUR, 75

L'AMITIE' SINGULIERE Nouvelle Galante, 177

LE CÓMTE D'ESSEX, ou Hiſtoire Secrete d'Eliſabeth Reine d'Angleterre, 215

MADEMOISELLE DE BENONVILLE, Nouvelle Galante, 291

921019